

SHIFRINNE

# GANGSTER

L'ENVERS DU DÉCOR



POLAR

 **EVIDENCE  
EDITIONS**

# GANGSTER

*L'envers du décor*

Shifrinne

# GANGSTER

*L'envers du décor*

Couverture : Chloé S.

Publié dans la Collection Clair-Obscur  
Dirigée par Laurent Fabre



© Evidence Editions 2021

## Note de l'éditeur

Evidence Editions a été créée dans le but de rendre accessible la lecture pour tous, à tout âge et partout. Nous accordons une grande importance à ce que chacun puisse accéder à la littérature actuelle sans barrière de handicap. C'est pourquoi nos ouvrages sont disponibles en format papier, numérique, dyslexique, malvoyant, braille et audio.

Tout notre professionnalisme est mis en œuvre pour que votre lecture soit des plus confortables.

En tant que lecteur, vous découvrirez dans nos différentes collections de la littérature jeunesse, de la littérature générale, des témoignages, des livres historiques, des livres sur la santé et le bien-être, du policier, du thriller, de la littérature de l'imaginaire, de la romance sous toutes ses formes et de la littérature érotique.

Nous proposons également des ouvrages de la vie pratique tels que : agendas, cahiers de dédicaces, Bullet journal, DIY (Do It Yourself).

Pour prolonger le plaisir de votre lecture, dans notre boutique vous trouverez des goodies à collectionner ainsi que des boxes livresques disponibles toute l'année.

Ouvrir un livre Evidence, c'est aller à la rencontre d'émotions exceptionnelles.

Vous désirez être informés de nos publications. Pour cela, il vous suffit de nous adresser un courrier électronique à l'adresse suivante :

Email : [contact@evidence-editions.com](mailto:contact@evidence-editions.com)  
Site internet : [www.evidence-boutique.com](http://www.evidence-boutique.com)



Si tu ne retiens que les villas et les voitures de luxe, tu n'auras rien compris, le milieu du banditisme est rempli de peurs, de souffrances et de trahisons, ceux qui s'y engagent sont souvent destinés à une mort violente.

# I

Le club accueillait une clientèle BCBG, l'endroit était somptueux.

Le sol en marbre blanc avait, par endroits, des néons incrustés. Aux murs, de grandes fresques lumineuses représentaient New York, Tokyo, Moscou, des écrans passaient les derniers clips du moment. Près du DJ dans la cabine qui surplombait la salle, Stéphane observait l'activité dans le club. Les clients s'agglutinaient au bar, sur la piste de danse, on s'amassait, serrés les uns contre les autres, bougeant au son des rythmes électro que crachaient les haut-parleurs. Les tables étaient toutes prises, les jeunes buvaient un verre ou commandaient une bouteille.

Stéphane sentit la pression redescendre peu à peu, le premier soir d'ouverture du *Milway* était une réussite. Il quitta la cabine pour se retrouver devant la piste de danse, longea les tables et passa devant un groupe de jeunes filles qui le regardèrent en souriant. Il était de taille moyenne, mince et bien proportionné, cheveux noirs et courts, un visage ovale agréable, bien dessiné avec un nez droit et de grands yeux clairs.

Il se fraya un passage jusqu'à l'entrée du carré VIP, surélevé de quelques marches. L'espace était composé de petites célébrités, de mannequins et de stars du X que Stéphane avait fait venir pour le soir du vernissage. Trois hommes étaient assis autour d'une table, trois caïds de premier plan.

Leur principale activité : le trafic de cocaïne. Venaient ensuite des enveloppes contre la « protection » d'établissements de nuit et des machines à sous placées dans différents bars, situées sur chacun de leur territoire.

En costume bleu clair, François Peretti était calé au fond d'une banquette. Le clan le plus puissant était le sien : deux cents soldats. L'homme contrôlait tout le nord de Marseille.

Assis à côté de lui, Kamel Assouni était basé à Lyon et sa famille, plus restreinte, ne dépassait pas les trente hommes.

David Lapaz, enfin, était l'un des plus gros trafiquants de drogue de Paris. Il régnait depuis de nombreuses années sur son clan, une cinquantaine d'hommes. La boîte *le Milway* lui appartenait, Stéphane était son bras droit. Le jeune homme arriva jusqu'à eux, Lapaz prit la bouteille de champagne sur la table, remplit une coupe et la tendit à Stéphane.

— Tiens, mon fils.

Puis il leva son verre :

— Au *Milway* !

— Au *Milway* ! lui répondirent les trois hommes à la table.

— Ta boîte est magnifique, t'as bien fait les choses, lui dit François Peretti avec son large sourire qu'il arborait presque tout le temps, son cigarillo à la main.

Le Marseillais, d'origine italienne, était plutôt grand et mince, les cheveux noirs très courts. Il frisait la quarantaine, avec des petits yeux sombres et vifs auxquels rien n'échappait.

— Moi aussi j'ouvre une boîte à Lyon dans deux jours, annonça Kamel. Une boîte de strip. Faut que vous veniez la voir ! Ça va être la plus belle boîte de France !

En entendant l'Algérien parler de son club, Lapaz et Stéphane se regardèrent en souriant.

— La plus belle boîte de France ? demanda David d'un ton ironique. On va venir voir ça alors.



Le boss parisien était un homme posé, réfléchi. Il préférait la diplomatie à la violence dans le contrôle de ses affaires, et ne faisait appel à ses tueurs qu'en dernier recours.

Le pied-noir avait la cinquantaine, il était grand et bien taillé, les cheveux noirs grisonnants. Il se dégageait de lui une force tranquille, et ses hommes l'appréciaient.

Kamel s'adressa aux autres avec son regard de dingue qu'il avait en toutes circonstances.

— Pour le Fauve, c'est cette nuit, c'est ça ?

— Oui. Si ça marche, on va le planquer à Paris quelques jours, lui répondit David.

— Tu n'es pas obligé, fit remarquer le Lyonnais, qui haïssait le Fauve.

— C'est mieux, on ne va pas se mettre en froid avec lui.

— Il nous devra quelque chose, ajouta Stéphane.

— Il sera là d'ici combien de temps ? demanda Peretti d'un air insouciant.

— Quelques heures si ça marche, répondit Lapaz.

— Vous pouvez encore changer d'avis, insista l'Algérien en souriant méchamment.

David et Stéphane ne répondirent pas. L'idée de cacher le Fauve ne les emballait pas, mais il aurait été délicat de refuser l'aide à un tel homme.

— Rien ne dit que ça va marcher, fit remarquer Peretti d'un ton rieur.

Le Marseillais ne craignait pas le Fauve. D'une certaine manière, il était un peu le seul.

\*\*\*

*Aux abords d'une maison d'arrêt, quelque part en France, quatre heures du matin*

L'explosion déchira la nuit dans un vacarme assourdissant.

La gigantesque porte en fer gris avait maintenant un trou béant. Une colonne de fumée se dégagea de part et d'autre de l'enceinte, tandis que quatre hommes cagoulés, armés de Kalachnikov pénétrèrent dans le pénitencier. Deux assaillants restés à l'extérieur tirèrent aussitôt sur les deux miradors, constellant les murs et les vitres blindées d'impacts de balles. À l'intérieur, plusieurs portes palières sautèrent les unes après les autres.

Dans la prison, les détenus crièrent, hurlèrent, frappèrent aux portes, surexcités, galvanisés par cette attaque à l'allure militaire.

Avec une redoutable précision, les hommes se dirigèrent vers leurs objectifs, maîtrisant parfaitement les lieux, les couloirs... le chemin jusqu'à la cellule de Paul Marcaggi, « le Fauve ».

Un surveillant apparut en courant à l'autre bout du couloir. Deux des quatre assaillants armés ouvrirent le feu. Le jeune homme en uniforme bleu s'écroula. La porte du « détenu particulièrement signalé » sauta. Deux cagoulés s'engouffrèrent à l'intérieur. Paul s'était abrité derrière son matelas dressé devant lui, à l'autre bout de la cellule. Rapidement, il se leva, aidé des plastiqueurs, puis tout le groupe repartit en sens inverse.

Tandis que les alarmes sonnaient, que les détenus hurlaient et que les tirs continuaient sur les miradors, l'équipe jaillit à l'extérieur et se divisa en deux en courant jusqu'aux voitures. Après un démarrage en trombe des véhicules, le commando disparut dans la nuit. L'action n'avait pas duré plus de quinze minutes.

Parmi les véhicules des fuyards, une Audi R8 V 10 partit en direction de Paris. Le bolide était capable de monter jusqu'à 350 km/h.

Au volant se tenait Raphaël Sorci, cheveux très courts teints en blond platine, visage carré, nez cassé des boxeurs. Sa carrure impressionnait. C'était lui qui avait mené le commando.

Le Fauve était assis à côté de lui : le caïd le plus craint dans le milieu. Connu pour être sans pitié, il régnait sur le milieu varois et ne présentait ses soldats à personne. Paradoxalement, il n'avait pas autant d'hommes sous la main que les puissantes familles de Paris, Lyon ou Marseille, ou encore que Louis Garnier, un vieux Marseillais de souche basé dans le sud de la cité phocéenne. Mais la facilité de Paul Marcaggi à tuer et exécuter les gêneurs inspirait la peur dans les autres clans. Seul le vieux Louis Garnier lui était dévoué, pour être sûr de ne jamais avoir à l'affronter. Malgré ses cinquante soldats, le Marseillais en avait peur.

C'était un soulagement de s'éloigner de la prison où le Fauve était incarcéré et de rouler à toute vitesse sur l'autoroute, mettant le plus de distance entre eux et la maison d'arrêt.

— David Lapaz va te planquer deux ou trois jours à Paris comme convenu, dit Raphaël Sorci de sa voix grave et monocorde.

— Oui, il faut bien qu'il serve à quelque chose celui-là, ricana le Corse.

\*\*\*

Trois jeunes femmes arrivèrent dans le carré VIP.

La première, Mathilde, était jolie et souriante avec des cheveux blonds qui tombaient sur ses épaules et de grands yeux verts. Les deux autres étaient magnifiques, Karima, surtout, grande, mince, un visage fin à la peau mate, les cheveux noirs attachés, de grands yeux marron en amande. Elle était habillée en noir avec des bijoux discrets, mais visibles, tous les hommes se retournaient sur son passage. Les deux *escorts* étaient là pour tenir compagnie à Kamel et Peretti.

Mathilde, la petite amie de Stéphane, l'embrassa sur la bouche et s'assit à côté de lui. Elle le regarda avec les yeux brillants d'une femme amoureuse.

— Ça va, ça se passe bien ? T'as du monde, là.

Stéphane lui servit une coupe de champagne.

— Oui, ça va, je suis tranquille, soulagé.

Il regarda son amie et se dit qu'elle lui plaisait vraiment. Vêtue d'un haut décolleté violet, d'une grosse ceinture et d'un pantalon noir, elle portait de petits bracelets en or et un pendentif qu'il lui avait offert.

Elle se pencha vers lui pour passer ses bras autour de son cou.

— Je suis très fière de toi, murmura-t-elle.

Mathilde était vendeuse dans un magasin de vêtements. Stéphane lui avait dit qu'il était gérant d'un restaurant, ce qui était vrai, et maintenant d'une boîte de nuit. Elle avait bien compris pour qui il travaillait, et quelles étaient ses vraies activités. Mais elle faisait semblant de ne pas savoir, elle ne lui posait jamais de question. Il se doutait bien qu'elle avait compris, mais faire semblant, ça aidait.

David Lapaz se leva en faisant un signe de la tête à Stéphane de le rejoindre. Les deux hommes se parlèrent à l'écart de la table.

— Ce soir, on va s'occuper de Farid.

— D'accord.

— Natale t'attend dehors, vous voyez ça ensemble.

C'était la partie du travail que Stéphane aimait le moins, mais il fallait le faire, c'était inévitable. Il connaissait bien Natale. Lui et son frère, deux gitans, étaient des lieutenants de la famille, deux tueurs. Farid était un grossiste en cocaïne. David Lapaz, en trafiquant international, le fournissait, le petit truand lui devait 70 000 €, une somme qui se faisait attendre depuis trop longtemps maintenant. Si perdre cet argent était peu gênant, laisser le grossiste s'en sortir ainsi l'était beaucoup plus. Dans Paris, les mauvaises langues commenceraient à dire que le pied-noir était fini.

Les deux hommes retournèrent vers le petit groupe, Stéphane s'adressa à Mathilde.

— Je dois sortir. J'en ai pas pour longtemps.

— D'accord.

Mathilde essaya de cacher sa déception en souriant.

— T'en as pas pour longtemps, t'es sûr ?

— Oui, t'inquiète pas.

Il tombait des cordes, la pluie remplissait la nuit de son vacarme régulier. Les rares passants couraient pour fuir le déluge. Stéphane chercha Natale des yeux et l'aperçut, abrité sous un porche quelques mètres plus loin sur le trottoir d'en face. Il courut jusqu'à sa voiture et s'y engouffra, une Mercedes grise Classe C, garée à quelques mètres de la boîte. Le gitan arriva à son tour en courant et sauta dans la berline.

Le costume beige de Stéphane était déjà à moitié trempé, tandis que les gouttes dégouлинаient sur le cuir marron du tueur.

— Salut, Stéphane, alors ça marche là-dedans, Kamel et Peretti sont avec vous ?

— Oui, avec Karima et une autre fille.

— Ah, les enculés ! Vous les soignez bien, hein ?

Dès qu'on parlait de Karima, le cœur de Natale s'accélérait.

Il était grand et mince, son visage avait les traits durs, son regard froid. De petites mèches châtain pendaient de chaque côté de son front. Il se dégageait de lui quelque chose d'inquiétant.

Pour éliminer Farid, les deux hommes allaient utiliser le plus classique des stratagèmes mafieux. L'ennemi était contacté par une personne de confiance. Cet ami allait entraîner sa future victime dans un endroit où se trouvait déjà un tireur embusqué. Une fois sur place la cible était abattue, dès son arrivée.

Stéphane démarra et appela Farid, en masquant son numéro. Cette précaution n'était prise que dans le cadre d'une enquête de police.

— Ouais ?

Derrière la voix, on entendait de la musique orientale et des gens parler.

— Allô, Farid, c'est Stéphane.

— Oui, ça va ?

— Oui, ça va. Je veux te voir maintenant. T'es où ?

— Là, je suis au *Rail Club*, pourquoi c'est urgent ?

— Je te récupère devant la boîte dans trente-cinq minutes. Ne me fais pas attendre Farid.

Stéphane coupa sans attendre la réponse.

Assis sur une banquette de la boîte de nuit, le dealer fronça les sourcils. Il avait espéré que David Lapaz fermerait les yeux sur l'argent qu'il lui devait, mais le rendez-vous avec son bras droit en pleine nuit n'annonçait rien de bon. Le Marocain appela quelqu'un avec son cellulaire en se dirigeant vers la sortie.

— Tu crois qu'il va venir ? demanda Natale à Stéphane.

— Oui. Ça s'est toujours bien passé entre nous, depuis que je le fournis. Toute façon, il sait qu'il vaut mieux ne pas déconner en ce moment.

— Tu le fournis, et regarde ce qui se passe, il paye plus, ricana le gitan.

Le *Rail Club* se trouvait à Pigalle, juste au-dessus de La Madeleine où Stéphane avait ouvert son club. Cependant la Mercedes se dirigea vers l'est, en direction du quartier de L'Étoile dans le huitième arrondissement.

— Tu l'amènes au restaurant ? demanda le tueur.

— Oui, on ira dans la cour. Tu le tues là, je veux aucune trace à l'intérieur. Appelle Christophe et ton frère, pour vous débarrasser du corps, il vaut mieux être trois, Farid pèse lourd.

— Et toi ? Tu nous aides pas ?

— Faut que je retourne rapidement au *Milway*.

— Bah ouais, lâcha Natale, énervé.

La voiture s'arrêta dans une rue près des Champs-Élysées. À leur droite se trouvait un restaurant, malgré la nuit et la pluie, on pouvait lire *La Prétoria* au-dessus des grandes vitres.

Le gitan ferma son blouson jusqu'au menton, claqua la portière et disparut dans le noir derrière un rideau de pluie.

Rapidement, la berline roula dans Paris, arriva dans Pigalle et s'arrêta dans une petite rue en pente. Sur la droite, à quelques mètres, on pouvait voir les néons rouges *Rail Club* au-dessus d'une large porte au style oriental.

À cette heure avancée de la nuit, les videurs étaient rentrés. Plusieurs jeunes gens, de type maghrébin pour la plupart, étaient sortis fumer une cigarette, collés les uns aux autres sous le porche de la boîte, en chemise ou polo. Parmi eux, Farid tirait nerveusement sur sa cigarette. Il était petit, en costume gris clair, avec de larges épaules. Un homme traversa la rue et arriva jusqu'à lui, petit, avec un blouson en cuir noir et un bas de survêtement blanc, le crâne rasé et la peau mate.

— Tu m'as apporté ce que je t'ai demandé ?

Le nouveau venu glissa sa main dans son blouson et en sortit un revolver gris clair, une arme à barillet, avec un canon court. Le dealer saisit l'arme et la glissa dans sa ceinture sous sa veste.

— T'as des embrouilles ? Qu'est-ce qu'il y a, Rouya<sup>1</sup> ?

Farid détourna le regard, agacé.

— Ta gueule...

Stéphane aperçut le Marocain sur le trottoir et lui fit un appel de phares, l'homme arriva rapidement jusqu'à la voiture et monta.

— Salut, Stéphane.

Ils se serrèrent la main, puis le dealer mit sa main sur son cœur. Ses cheveux, son visage, son costume ruisselaient, son pantalon était trempé.

Stéphane démarra.

— Alors, Farid, ça va bien ?

— Ouais, ça va. On va où ?

L'homme avait l'air tendu. Inquiet.

— On va à mon restaurant. J'ai quelque chose pour toi. J'ai reçu une livraison plus tôt que prévu et j'ai besoin que tu m'aides à l'écouler vite fait.

Farid tourna un regard étonné vers Stéphane. Il avait de bonnes joues bien grasses, comme le reste de son corps.

— Quoi, tu me donnes de la C<sup>2</sup> maintenant ? Comme ça ?

La voiture s'arrêta à un feu rouge. Stéphane le regarda pour lui répondre.

— Et alors ? C'est pas ton métier ? Avec ce que tu me dois, t'es pas en position de dire quelque chose et tu l'sais.

Il y eut un silence. On n'entendait plus que le martèlement de la pluie sur le toit de la voiture et les rapides allers-retours des essuie-glaces. Le dealer ne savait pas quoi penser. La Mercedes repartit.

— Je te donne trois kilos ce soir. Tu dois te dépêcher pour ce que tu me dois.

— Ça va, tu me connais, moi !

Farid commença à se sentir plus à l'aise, tandis que la voiture s'arrêta devant *La Prétoria*. Stéphane sortit de la berline, son cœur commença à s'accélérer. Il marcha rapidement dans le passage qui se trouvait sur le côté du restaurant, Farid lui emboîtait le pas.

— Mais alors tu dois me faire un bon taro<sup>3</sup>, parce que tu me forces la main, là !

— Oui, t'inquiète pas.

L'allée était très sombre, elle débouchait sur une petite coursive pour les livraisons. Stéphane s'arrêta devant une porte en fer. La petite lampe au-dessus s'alluma automatiquement, créant un halo de lumière où se trouvaient les deux hommes. Le jeune trafiquant avait le cœur qui battait à tout rompre,



il chercha les clés dans sa poche en attendant le coup de feu. Son visage trahissait l'inquiétude, le stress, et le Marocain ne devait pas s'en rendre compte.

Le fond de la coursive se trouvait à cinq mètres derrière eux et était plongé dans le noir. Farid ne pouvait pas voir la petite toiture en tôle qui abritait un scooter ni la silhouette qui se trouvait debout à côté.

Natale avait son pistolet braqué vers sa cible, mais il hésita. La pluie le gênait. Stéphane se demanda ce que faisait le gitan, et finit par sortir ses clés de sa poche. Le dealer trouva inquiétant le silence soudain du jeune homme et saisit instinctivement la crosse de son revolver. Il tourna la tête vers le fond de la cour et vit Natale faire deux pas vers lui, son arme braquée dans sa direction.

— Non ! Non !!! cria Farid, horrifié, en dégainant désespérément son arme.

BLAM ! La balle entra dans son front, une gerbe de sang gicla, tandis que l'homme s'écroula en arrière, cogna le mur et s'affala par terre. Natale fut sur lui en deux enjambées. BLAM ! Tirée à bout portant, la deuxième balle créa un trou dans la tempe en faisant sursauter la tête. La pluie vint se mélanger au sang qui se mit à ruisseler sur le visage du mort. Stéphane contourna le cadavre.

— Tu as eu les autres ?

— Ouais, répondit machinalement le tueur, qui s'était accroupi pour enlever la montre du dealer.

Il se mit ensuite à tirer sur ses bagues pour les enlever. Le trafiquant repartit rapidement jusqu'à sa voiture et démarra aussitôt. Derrière lui, une camionnette blanche s'arrêta devant le restaurant, avec deux hommes à l'intérieur.

La pluie avait cessé, les premiers rayons du soleil commençaient à éclairer doucement la ville. Les piétons devenaient plus nombreux, le trafic s'intensifiait. Stéphane commençait à sentir la fatigue le gagner. Il bâilla en regardant sa montre. Sept heures trente, la boîte était en train de fermer. Il reçut un SMS de Mathilde : « Je rentre. Bises. »

Il se sentit un peu minable sur le moment, il aurait tellement préféré passer la nuit avec elle dans le carré VIP plutôt que d'attirer un mauvais payeur dans un piège.

Dans ce genre de situation, il agissait de façon mécanique, son âme n'était plus là. Il la rangeait quelque part et la récupérait ensuite.

Il faisait jour quand Stéphane arriva au *Milway*. Il avança dans la petite rue, éclaboussant le trottoir en roulant dans les flaques. Il se gara et rejoignit rapidement le club. À l'intérieur de la boîte, le carré VIP était vide, la piste de danse déserte.

La grande salle était allumée et plongée dans le silence. Seules des serveuses se trouvaient là, à ramasser les verres et les bouteilles sur les tables. Un homme passa derrière le bar, vraiment grand et costaud, taillé dans le roc. Avec son costume gris foncé, les gens le prenaient pour un videur, mais ils se trompaient. Le crâne presque rasé, le visage calme, Goran portait sous sa veste un automatique 9 mm. Il faisait partie de « la famille » de David Lapaz dont il était le garde du corps. Le Macédonien servit un verre de whisky à son boss. Stéphane arriva jusqu'à eux.

— Alors ça a été ? demanda le pied-noir.

— Oui, très bien.

— Tant mieux. J'ai reçu un message de Marcaggi, il arrive d'un moment à l'autre.

— D'accord. Peretti et Kamel sont repartis ?

— Ouais. François a fini la nuit avec Karima, il repart ce matin pour Marseille, et Kamel rentre à Lyon.

Les trois hommes étaient tendus, Stéphane espérait que l'arrivée du caïd varois n'allait pas entraîner de catastrophe. David finit son verre d'un trait et se dirigea vers la sortie, indiquant aux deux autres d'en faire autant.

Quand ils arrivèrent à l'extérieur, le visage des trois hommes fatigués par une nuit sans sommeil détonnait avec les passants qui portaient travailler.

— Le voilà, annonça David en voyant arriver l'Audi.

La voiture s'arrêta avec les warnings allumés devant le petit groupe des Parisiens. Rapidement, Raphaël Sorci sortit, dépliant son corps interminable et massif. Le passager descendit à son tour, en survêtement bleu et baskets blanches. Il devait avoir la quarantaine et ne dépassait pas le mètre soixante-dix pour quatre-vingts kilos. Il avait les cheveux noirs, ébouriffés, avec une moustache grisonnante. Son visage était carré et froid, il était difficile de l'imaginer sourire.

Ses petits yeux noirs vous perçaient comme des rayons laser, exprimant la domination absolue. La plupart des gens ressentaient un sentiment de malaise face à Paul Marcaggi.

David et le Corse se prirent dans les bras en se tapant dans le dos.

— Bravo, dit Lapaz avec un large sourire. Félicitations, beau travail.

— Je sais, répondit simplement le Varois.

Raphaël Sorci salua rapidement les trois hommes. Goran, le garde du corps, était plus grand que lui de quelques centimètres, tandis que l'homme aux cheveux blond platine avait les épaules plus larges, le corps encore plus épais que celui du Parisien.

— On ne va pas traîner, annonça Stéphane en se rapprochant de Paul.

Celui-ci le regarda sans rien dire. C'était pas ce second couteau qui allait lui dire quoi faire, même si lui aussi n'avait qu'une hâte, se mettre à l'abri.

Stéphane traversa la rue et monta dans sa voiture. Raphaël Sorci, qui n'avait pas envie de parler, en profita pour saluer rapidement de la tête David et Goran, puis fit un signe à Paul Marcaggi qu'il partait. Lui aussi était pressé, il devait encore brûler la voiture de sport avant de prendre le train. L'Audi R8 démarra.

— Je te fais apporter des affaires demain, tu vas te planquer pas loin d'ici, annonça le pied-noir parisien.

— Très bien, la liberté me va mieux où que ce soit, dit presque en souriant le Fauve.

Il partit rejoindre Stéphane dans la Mercedes. La grosse berline démarra, le silence se fit aussitôt dans l'habitacle. Stéphane, peu enchanté de faire le chauffeur pour le caïd varois, préférerait ne rien dire. De son côté, l'évadé regardait par la fenêtre, totalement détaché. La voiture progressait laborieusement entre les feux rouges et les ralentissements interminables, puis les rues se firent plus étroites, les voitures plus rares. Ils arrivèrent dans une petite zone résidentielle. Stéphane s'arrêta devant un immeuble sans prétention du X<sup>e</sup> arrondissement.

— C'est ici.

Le chauffeur prit les clés dans le rangement près de la boîte de vitesses, et les tendit à Paul qui les saisit.

— Deuxième étage, porte 13. L'interphone, c'est 26AB.

Le Fauve l'écouta en le fixant du regard, créant le malaise. Stéphane traduisit son attitude par de l'intimidation. Il détourna la tête en regardant devant lui, ce que Paul avait l'air d'attendre. Le Varois descendit de la voiture, aucun des deux hommes ne prononça un mot.

— Pauvre connard, dit à haute voix Stéphane en partant.

À nouveau, il roula dans Paris, écrasé par la fatigue, les yeux mi-clos. Il était éveillé depuis plus de vingt heures, tout son corps lui réclamait du

sommeil. Il arriva à Montparnasse où il habitait.

Une fois chez lui, il se déshabilla en jetant ses vêtements sur le grand canapé marron, dans une salle de séjour vaste, impeccablement rangée, avec une déco et un mobilier sophistiqués. Il rentra dans la chambre sans faire de bruit et aperçut la tête de Mathilde qui dépassait de la couette. Il se glissa dans le lit et s'endormit aussitôt.

\*\*\*

Il était presque trois heures de l'après-midi quand il ouvrit les yeux. Stéphane partit se réveiller sous l'eau tiède de la douche. Mathilde était sortie depuis longtemps. Il traversa ensuite le séjour et ouvrit les portes-fenêtres en grand. Une vague de fraîcheur s'engouffra dans la pièce en même temps que les bruits de la ville. Il se prépara rapidement et fila jusqu'à son restaurant.

À cette heure avancée de l'après-midi, il ne restait presque plus de clients dans la grande salle de l'établissement. Les murs étaient blancs, de grandes plantes vertes montaient presque jusqu'au plafond, les tables étaient recouvertes de nappes blanches, les clients s'asseyaient sur des sièges rouges. Stéphane arriva jusqu'à un serveur qui débarrassait une table.

— Ça va, François ?

— Ça va, chef.

— Ça a tourné ce midi ?

— Oui, pas mal !

— Bah, tant mieux, répondit le gérant en souriant.

Il aperçut Goran et Natale le gitan assis à une table au fond. Christophe était avec eux, un autre lieutenant de la famille. Tous les trois buvaient un café, sûrement après un bon repas.

— Ça va ?

— Bien et toi ? lui répondit Goran en faisant claquer sa main dans la sienne.

— J'ai des affaires à vous donner pour Paul.

— Il va rester combien de temps ? demanda Christophe.

— On va voir, je sais pas encore.

Stéphane partit jusqu'aux cuisines et réapparut avec un sac déjà prêt, rempli de nourriture. Natale le saisit et suivit Goran qui se dirigeait vers la sortie.

— Allez, à tout à l'heure ! cria le colosse à Stéphane et Christophe.

Le garde du corps de Lapaz grimpa sur son scooter, le gitan monta derrière lui, ils partirent rapidement. Le gérant passa derrière le bar et se mit à compter la caisse. Christophe s'assit sur un tabouret face à lui.

— Tiens, regarde qui arrive.

Le Parisien releva la tête et regarda à l'extérieur. Une 508 bleu foncé venait de se garer devant le restaurant. Un homme en sortit et se dirigea vers l'entrée de *La Prétoria*.

— Vous vous êtes bien débarrassés du corps cette nuit ? chuchota le jeune trafiquant.

— Oui, t'inquiète pas, comme d'hab. On a tout nettoyé derrière dans la cour.

L'homme se dirigea vers eux. Il marchait d'un pas lent, il était petit et enveloppé, mais gardait un œil vif. Les cheveux grisonnants, il portait un trois-quarts en cuir marron, avec un pantalon de ville et des chaussures noires.

— Bonjour, commandant, comment ça va ? demanda aussitôt Stéphane.

Le policier eut un petit sourire.

— Ça va.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Une 16, ce sera très bien.

Le gérant se tourna vers le serveur à l'autre bout du comptoir.

— Amenez-moi une 16, s'il vous plaît.

— Cette nuit, il y a eu un vrai feu d'artifice dans une prison.

— Ah ouais ?

— Un type s'est évadé.

— Hélicoptère ? demanda le Parisien en souriant, soulagé de voir que le meurtre de Farid n'avait rien à voir avec la venue du policier.

— Non, ils y sont allés à la Kalachnikov, ils ont laissé un surveillant sur le carreau.

— C'est moche.

Le fonctionnaire se demanda si le jeune homme se moquait de lui, puis se dit que la réponse avait l'air sincère.

— Les types ont emmené Paul Marcaggi. Entre vous, vous l'appellez le Fauve.

— Entre nous, répéta Stéphane. Je connais pas. Tu connais, toi ? demanda-t-il à Christophe.

Celui-ci répondit non de la tête.

— Je vais faire comme si je n'avais pas entendu votre réponse imbécile.

Le jeune homme apprécia moyennement.

— Marcaggi est parti à bord d'une voiture très puissante, capable de faire beaucoup de kilomètres en peu de temps.

Le commandant scruta le visage du gérant, qui resta impassible.

— S'il devait atterrir près d'ici, je sais bien à qui il demanderait de l'aide, vous voyez ce que je veux dire ?

Le policier prit une gorgée sans lâcher Stéphane des yeux.

— J'ai assez de travail pour ne pas m'occuper de ce genre de choses.

— C'est vrai que vous venez d'ouvrir une boîte de nuit. Les murs appartiennent à Lapaz, je crois. Quel homme d'affaires...

Le Parisien sourit légèrement.

— Et oui...

— Un restaurant, une boîte, ça, c'est de bonnes couvertures.

Christophe mangeait des cacahuètes en se gardant bien de dire quelque chose, les yeux fixés sur l'officier de police. Stéphane répondit calmement.

— C'est pas des couvertures, commandant. On travaille, tout simplement.

— Ce Marcaggi, j'en veux pas ici. C'est un danger, j'aimerais pas apprendre que, chez les Lapaz, on a participé à tout ça. Un rapport défavorable sur l'hygiène et je ferme ton restaurant.

Le fonctionnaire se rapprocha un peu de Stéphane en se penchant sur le comptoir.

— Et ce serait dommage de fermer une boîte qui vient juste d'ouvrir. Suffit d'y trouver de la came.

Le trafiquant attendit le départ de l'officier sans rien dire. Il savait qu'il n'avait rien contre eux. Il le connaissait aussi suffisamment pour savoir qu'il était capable de mettre ses menaces à exécution.

— Vous inquiétez pas, on n'a rien à voir là-dedans.

L'homme se redressa doucement en souriant, puis prit le chemin de la sortie.

— Merci pour la bière !

— Putain, je peux pas le voir, ce fils de pute, lâcha Christophe une fois le policier dehors.

Stéphane pensait comme le commandant. Plus vite Le Fauve serait parti, mieux ce serait.

\*\*\*



Le scooter se faufila rapidement entre les voitures. Goran remonta à deux reprises des rues à sens unique pour éviter toute filature, roulant en sens inverse et s'arrêtant sur le côté quand une voiture arrivait. Certains se contentaient de ralentir au moment de croiser le scooter, d'autres klaxonnaient, un autre lui fit un doigt d'honneur. Après un parcours compliqué, Goran se gara devant un immeuble du X<sup>e</sup> arrondissement.

Il enleva son casque et se tourna vers Natale.

— Vas-y, je t'attends.

Le gitan rentra dans l'immeuble et monta les escaliers quatre à quatre jusqu'au deuxième étage. Il sonna trois coups d'affilée au numéro 13. Après une bonne minute, la porte s'ouvrit. Paul Marcaggi apparut dans son survêtement bleu. Les deux hommes avaient déjà eu l'occasion de se croiser à plusieurs reprises, Natale savait le Fauve prenait ce qu'il voulait quand il le voulait. Il avait abattu l'homme fort de Toulon, des années auparavant, et avait imposé sa loi d'une main de fer à tout le milieu varois. C'était exactement comme ça, pensait le Parisien, qu'agissaient les vrais caïds.

Le Corse lui aussi avait remarqué le gitan. C'était un tueur redoutable, dévoré par l'ambition, capable de tout pour arriver à ses fins. Natale passa devant Paul en souriant et lui serra la main.

L'appartement était petit, mais bien équipé. Le fugitif ne manquait de rien. Le Parisien posa le sac à côté du micro-ondes dans le coin cuisine.

— Tiens, t'as de quoi manger.

Le Fauve ouvrit le frigo et en sortit deux bières, puis partit s'installer sur le canapé face à la télé.

— Viens boire avec moi.

Natale fut surpris et vint s'asseoir à côté de Marcaggi. Le fugitif plongeait son regard froid et venimeux dans les yeux du gitan. L'intimidation ne marcha pas sur le Parisien.

— On s'est déjà vus, toi et moi. Tu sais qui je suis ?

— Oui, je sais qui tu es.

— Moi aussi, je te connais Natale, le plus sûr des tueurs de Lapaz. La dernière fois qu'on s'est vus, ça remonte déjà pas mal.

— Oui, je me rappelle, répondit le gitan qui attendait de voir où le fugitif voulait en venir.

Le Corse ouvrit sa canette, le craquement du métal claqua dans toute la pièce. Il prit son temps, prit une gorgée.

— Tu bois pas ?

Natale l'imita. Il savait que le caïd prenait son temps pour parler, pour lui montrer qui était le plus fort, le plus puissant des deux.

— Ça fait combien de temps que tu travailles pour Lapaz ? Des années ?

— Oui. Un certain temps.

— Tu penses à ton avenir ? T'aimerais pas avoir tes hommes, gérer ton affaire ?

Le gitan eut un petit sourire.

— Tu as une proposition à me faire ?

— Peut-être. J'ai pas fait sauter la moitié d'une taule pour rester planqué dans le Var, moi, je veux plus. Regarde ces hommes qui brassent des millions, David Lapaz, Kamel Assouni, François Peretti. Ils ont fait leur temps. D'autres vont prendre la place.

C'étaient des menaces graves et lourdes de conséquences. Natale le savait. Le lui dire, c'était le ramener dans son camp. C'était évident.

— Tu veux faire la guerre à ces trois-là ?

— Faut y aller doucement. Mais il faut le faire. Toi, ici, tu pourrais contrôler Paris, me représenter. Tu en penses quoi ?

— Avec quels moyens on dégage Lapaz ?

— Lapaz est fort parce qu'il a des hommes comme toi. Si tu le lâches et que tu en entraînes avec toi, il fera quoi ?

— Peretti et l'Arabe le laisseront pas tomber comme ça.

— Kamel à Lyon, c'est le premier sur la liste. Regarde ce qui va se passer.

Paul se mit à s'exciter, possédé par ses démons. Natale pouvait voir la folie meurtrière dans ses yeux.

— Une fois que Lyon sera à moi, Lapaz et Peretti dans le nord de Marseille seront en minorité. Oublie pas que Louis Garnier tient l'autre moitié de Marseille, et qu'il m'obéit. Ce sera ton tour à ce moment-là. Tu butes Lapaz et ses lieutenants, Stéphane, et tu prends le contrôle à Paris ! Ensuite, il restera plus qu'à se concentrer sur le nord de Marseille, et on fume Peretti !!!

— Ouais. Pourquoi pas.

— Choisis le camp des vainqueurs Natale, Lapaz et les autres vont mourir.

L'occasion était trop belle pour la laisser passer. Cette alliance pouvait être le tournant qui amènerait le Parisien à la richesse, au pouvoir, ce qu'il avait toujours voulu.

— Je te suis.

Natale se leva.

— Faut que j'y aille, je suis pas seul. Comment on garde contact ?

— T'inquiète pas, Sorci te fera signe. Prends son numéro.

Le gitan l'enregistra dans son portable et se dirigea vers la porte, quand Marcaggi l'interpella.

— Attends. Si on trahit les Varois, on le paye de sa vie.

Puis il lui tendit un papier.

— Tiens, c'est les courses que tu dois me faire.

## II

La nuit était tombée. Goran et David roulaient dans Paris, le colosse arrêta la grosse Mercedes en bas de chez Stéphane pour le récupérer. Le jeune homme, en veste en daim noir, jean bleu foncé et baskets noires, jeta sa cigarette et monta à l'arrière.

La voiture repartit doucement, aussitôt bloquée par un bus.

— On part à Lyon en TGV, annonça David. J'ai pris des places pour demain à la gare de l'Est pour treize heures.

Puis il s'adressa directement à son garde du corps :

— Kamel nous a invités pour voir sa boîte de strip, tu nous accompagnes, lui dit-il avec un sourire.

— Ah oui ?

Goran fut agréablement surpris et, avec un large sourire, ajouta :

— Ah, c'est tranquille, ça !

Il était logique que le garde du corps suive David, mais Lapaz n'était en guerre avec personne, la situation était calme à Paris, et Lyon était un territoire ami. Il n'était pas primordial d'emmener Goran, mais cette sortie à Lyon allait être un bon moment de détente.

— Kamel a acheté une Aston Martin, on va voir ça ! lança Stéphane de sa place arrière.

Le boss lyonnais allait sortir le tapis rouge pour les Parisiens, leur amener les plus belles femmes, réserver des chambres dans les meilleurs hôtels et

leur mettre à disposition une grosse voiture. David disait que Kamel savait recevoir.

Stéphane pensait que l'Algérien voulait leur en mettre plein la vue, leur montrer qu'il était riche et puissant, qu'il pouvait faire encore plus qu'eux. Assouni avait tout intérêt à entretenir son amitié avec David Lapaz, plus puissant que lui. En cas de problème, un tel allié pouvait faire la différence. Stéphane avait toujours regardé Kamel d'un œil méfiant, mais peu importait, cette virée à Lyon allait être comme des vacances.

Ils quittèrent Paris par la porte de Vincennes et rentrèrent dans le 94. La nuit était opaque, sans lune et sans étoile. Peu à peu, la grosse berline emprunta des routes plus petites, des chemins plus étroits. Les immeubles parisiens avaient laissé place à des champs, le silence était total. Ils ne croisaient presque plus de voitures, le parcours était mal éclairé. Goran roulait en feux de route, ils arrivèrent rapidement en vue d'un petit village perdu dans la campagne. À travers la lumière des phares, les trois hommes aperçurent un véhicule garé sur le bas-côté de la route, tous feux éteints. La Mercedes ralentit, David fit un signe de la main vers l'homme qui montait la garde. Ils rentrèrent dans le village. David avait placé des soldats aux deux entrées du petit bled. La berline traversa ce qui semblait être un centre-ville, tourna sur la droite et prit un petit chemin cerné par les arbres. L'allée était sans issue, les phares éclairèrent un homme assis sur un scooter, devant un grand portail en fer noir. Aussitôt, il ouvrit à la voiture qui s'engagea dans l'allée, les gravillons crissèrent sous les pneus.

Autour d'eux, une forêt vierge semblait les observer comme des intrus dans l'obscurité. Au bout d'une cinquantaine de mètres, la Mercedes arriva devant une grande bâtisse. La maison était haute et large, le terrain se perdait dans la nuit. Une Volvo S 40 et une BMW S3 se trouvaient déjà là. Goran se

gara à la suite des véhicules et coupa le moteur. Les portières claquèrent dans le noir.

Les trois hommes connaissaient bien l'endroit où ils se trouvaient et se dirigèrent rapidement jusqu'à l'entrée du garage. Stéphane poussa la porte en bois, à l'intérieur, la pièce était large et allait loin en profondeur, le plafond était assez bas, les murs et le sol étaient en ciment. Une Audi A6 était garée là le coffre ouvert, rempli de paquets. Quatre hommes étaient occupés à décharger la marchandise pour la placer dans des malles en fer, dont un petit sec aux cheveux noirs dégarnis et à la peau mate, Christophe, Natale et son frère Mario, plus âgé avec vingt kilos de trop, ce qui lui donnait le même visage que Natale, les grosses joues et le ventre en plus. Les néons blancs du garage leur donnaient un air blafard. On était au cœur du business Lapaz : la cocaïne.

La marchandise avait été chargée à Malaga. Le convoi qui ramenait la marchandise était composé de trois voitures. La première ouvrait la route, quinze kilomètres derrière, la seconde suivait avec la cocaïne dans le coffre, quinze kilomètres derrière, la troisième voiture fermait la marche. *Le go fast*<sup>4</sup> remontait à toute vitesse jusqu'à Paris, lancé à 200 km/h, ne s'arrêtant qu'aux péages, zones sensibles où les trafiquants repérés pouvaient être arrêtés par la douane volante. Cette livraison avait réussi à passer.

Les deux véhicules d'escorte finissaient leur route une fois arrivés à Paris, tandis que la voiture qui transportait la marchandise allait seule dans la maison du petit village pour le déchargement.

Les hommes se saluèrent rapidement, Goran posa sa veste et se joignit aux autres pour vider le coffre de la voiture. Le petit dégarni à la peau mate s'avança vers Stéphane et David.

— Comment ça va, mon bon Mourad ? demanda David avec un sourire.

David avait de bonnes raisons d'être content. Sa marchandise était arrivée à bon port, l'investissement était énorme, le bénéfice serait colossal. Le Marocain lui répondit par un large sourire.

— Ça va très bien, chef !

Lui aussi avait de bonnes raisons de se réjouir. Il avait réussi à remonter la cocaïne d'Espagne sans se faire prendre et allait toucher une grosse somme d'argent.

— T'assures, Mourad, comme d'habitude !

Les hommes rirent en chœur. Stéphane fit un signe de la tête au chauffeur de le suivre. Ils pénétrèrent dans un petit bureau sur la gauche. La pièce était minuscule, une deuxième porte se trouvait dans le mur du fond. Faiblement éclairé par une ampoule, il y avait le strict minimum : un petit bureau, deux chaises, un frigo. Seule une calculatrice se trouvait posée sur la petite table.

Dès que Mourad referma la porte, Stéphane sortit une liasse de billets de sa poche attachés par des élastiques, il n'y avait que des billets de 200 €.

— Tiens.

— Ah ! Merci. Je me casse direct au bled.

Stéphane sortit deux autres liasses identiques l'une à l'autre, mais moins grosses que celle du Marocain.

— Tiens, pour les deux autres chauffeurs. Tu leur donnes leur part avant d'aller au Maroc. N'oublie pas.

— Bah oui, t'inquiète ! Tu me connais, non ?

— Oui, c'est pour ça que je te donne ça.

— Je fais construire un *ryad* à Marrakech, tu pourras venir avec ta meuf si tu veux !

— Oui, pourquoi pas ?

« Ça plairait à Mathilde, ce serait agréable », pensa Stéphane.

Mourad était un gars sympa, Stéphane l'appréciait bien. Les deux hommes retrouvèrent le reste du groupe. Le déchargement était terminé. Le gros Mario referma le coffre d'un grand coup sec.

— Putain, ça y est ! rugit-il en sueur.

David fit signe aux hommes de prendre les malles. Le groupe sortit dans la nuit avec le chargement.

À la lumière des lampes torches, ils se dirigèrent vers la gauche jusqu'à la clôture du jardin. Au-delà, c'était une forêt vierge. Stéphane sauta par-dessus le petit mur en pierre et récupéra une première cargaison de drogue. Natale et Christophe l'imitèrent, ils placèrent la marchandise dans un trou entre deux arbres à quelques mètres d'eux. Rapidement, les cinq malles en fer furent glissées les unes sur les autres dans la cachette, puis ils recouvrirent la précieuse marchandise avec des branches et du feuillage. De retour devant le garage, les hommes soufflèrent.

— Vous n'avez plus besoin de moi ? demanda Christophe à Stéphane.

— Non, vas-y si tu veux.

L'homme salua rapidement le groupe, puis monta dans sa Volvo et disparut dans l'obscurité.

— Je suis claqué, putain, je vais descendre une binouze<sup>5</sup> avant la route ! cria Mario.

Il rentra dans le garage, suivi de son frère.

Mourad ouvrit la porte en bois du garage, puis sortit la grosse Audi. Stéphane et Goran rejoignirent David dans la voiture. Le colosse prit le volant.

— Allez, une bonne chose de faite, lança David.

La grosse berline s'engagea dans le chemin jusqu'au portail, que leur ouvrit le soldat de garde.



Stéphane était assis à l'arrière, il ferma les yeux. Il se dit qu'il allait passer au *Milway*, voir comment ça tournait. La boîte ouvrait tous les soirs, favorisant au maximum le blanchiment d'argent. Ensuite, il finirait la nuit chez lui avec Mathilde.

L'Audi A6 s'engagea dans l'allée, Mourad palpa ses poches et s'arrêta.

— Ah, putain, mes garros<sup>6</sup> ! marmonna-t-il.

Il stoppa la voiture et repartit vers le garage en trotinant. Dans le minuscule bureau, Mario s'était assis et descendit presque aussitôt toute sa bière.

Natale, lui, était resté debout, frôlant presque l'ampoule qui pendait du plafond.

— J'ai vu Marcaggi hier. J'étais seul avec lui. Écoute-moi, c'est important. Tu m'écoutes ?!

— Bah oui ! Qu'est-ce qui t'a dit Marcaggi ?

— Il veut prendre le marché de la cocaïne pour lui. Partout, à Lyon, Paris et Marseille.

La réflexion n'avait jamais été le point fort de Mario. Il regarda son jeune frère d'un air bovin.

— Pff ! Il est ouf ou quoi ?

— Non et il a raison. Il veut qu'on s'occupe de David.

Mourad poussa la porte du garage qui s'ouvrit sans un bruit. Il aperçut son paquet de cigarettes posé sur une tablette au mur, à côté de la porte du bureau.

— De toute façon, il veut d'abord s'occuper de Kamel Assouni à Lyon. On va voir ce qui va se passer. Ensuite, ce sera à nous. On s'occupe de David, Stéphane et Goran. Les autres bougeront pas. On prend le contrôle de la came, les machines à sous, on prend tout.

Natale se mit à rire, s'y voyant déjà.

— T'en penses quoi ?

— Bah, moi, je te suis. Il y a pas de galère.

Mario, bien qu'étant l'aîné, avait toujours suivi son frère, plus habile et plus entreprenant. De l'autre côté du mur, Mourad resta immobile, interdit. Il avait parfaitement entendu les dernières paroles de Natale et mit un temps à réaliser. Les deux frères se turent, buvant leur bière. C'est à ce moment que le portable du Marocain se mit à retentir au son d'une musique qui passait à la radio. Le chauffeur sentit son cœur s'emballer et plongea dans sa poche pour éteindre à toute vitesse. De l'autre côté du mur, les deux hommes se regardèrent en entendant la musique, à peine audible. Natale fit aussitôt un signe à son frère d'aller voir tandis qu'il quittait la pièce par la porte du fond qui menait à un escalier. Mario sortit d'un coup du bureau et aperçut le Marocain qui se dirigeait vers la porte du garage.

— Hé, Mourad ! Mon frère, viens boire avec moi !

Mourad accéléra le pas vers la porte sans se retourner.

— Une autre fois, Rouya, j'suis pressé là.

Le gitan courut aussitôt à toute vitesse, droit sur sa cible. Natale grimpa à toute allure l'escalier en colimaçon qui menait au séjour. Il traversa la grande salle en courant, passa la porte d'entrée et dévala l'escalier en pierre, le ramenant devant la maison.

Il aperçut les feux de l'Audi dans l'obscurité, stoppée dans l'allée à une vingtaine de mètres devant lui. Il comprit que c'était Mourad, visiblement toujours à l'intérieur. Il arriva devant la porte verte en bois du garage en quelques enjambées, puis sortit un couteau à cran d'arrêt de sa poche. Clac ! La lame jaillit du manche. Elle faisait bien douze centimètres.

Le chauffeur fit face au gitan qui le chargeait. Mario lui arriva dessus la tête en avant. Il percuta le Marocain dans le ventre. Mourad fut projeté en

arrière et saisit son agresseur, l'entraînant avec lui dans sa chute. Malgré la violence du choc, le chauffeur parvint à se relever le premier.

Dès que le gitan fut sur ses pieds, son adversaire lui lança un coup de genou fort et sec dans l'entrejambe. Mario poussa un cri en se tordant en deux. Mourad joignit ses deux mains et le frappa de toutes ses forces au menton. Le gros manouche perdit l'équilibre et retomba au sol. Le Marocain tourna les talons et se précipita vers la sortie en se demandant où était passé Natale. Dès qu'il ouvrit la porte, il eut la réponse. Le gitan se trouvait juste derrière et lui donna aussitôt un coup de couteau de toutes ses forces dans la gorge. La lame partit s'enfoncer à l'horizontale jusqu'à la garde dans le cou, sectionnant d'abord la carotide, puis la trachée-artère. Natale ressortit la lame rouge de sang, en même temps qu'un jet d'hémoglobine jaillit à plus d'un mètre. Le gitan fit un bond en arrière pour ne pas être éclaboussé, et reçut quelques gouttes de sang sur le visage. Mourad s'écroula au sol, son corps pris de soubresauts. La mare de sang qui s'agrandissait autour de son cou était impressionnante. Les petits mouvements du corps diminuèrent au fur et à mesure que la vie quittait le Marocain à toute vitesse. Derrière, Mario arrivait péniblement, un hématome au menton. Natale explosa.

— Putain, tu sers à rien, connard ! Imagine s'il avait réussi à se tirer. Il a tout entendu, ce fils de pute ! T'arrives pas à arrêter un mec de soixante kilos !!!

— C'est c'bâtard, bredouilla Mario, il m'a eu par surprise...

— Tu te fous de ma gueule, quelle surprise ?!!!

Natale lui lança son couteau plein de sang dans la figure. Lentement, il reprit sa respiration.

— Faut se débarrasser de lui. On va le foutre dans le coffre de la BM, on l'enterrera après.

Au sol, Mourad était mort. Le gros gitan, pas fier, attendait sans rien dire.

Pour les deux hommes, la situation était compliquée, compromettante. Les deux soldats placés aux entrées du village attendaient que tout le monde soit parti avant de s'en aller. Il manquait l'Audi et la BMW. Le garde à la grille, lui, attendait le départ des derniers hommes présents, puis il resterait dans la maison, et devrait signaler à David et Stéphane toute présence, y compris celle des hommes de la famille. Il ne savait pas où se trouvait la drogue.

De toute façon, ceux qui avaient déchargé la livraison ne pouvaient pas venir dans la maison sans en avoir reçu l'ordre. David et Stéphane étaient partis avant les deux frères et Mourad, ils travaillaient ensemble depuis longtemps et leur faisaient confiance.

Il n'empêche, s'ils mettaient trop de temps à partir, ça deviendrait suspect. Les deux hommes prirent le corps, l'un aux chevilles, l'autre par les bras, et le placèrent dans le coffre de la BMW.

— Faut se magner ! Faut nettoyer le sang par terre ! s'excita Natale. Si les gardes ne voient pas passer l'Audi, ils vont le dire à David et chercher Mourad. Je vais sortir avec, tu conduiras la BM, dans le noir, les gardes verront pas qui conduit les caisses.

\*\*\*

Stéphane bâilla longuement en s'étirant dans son grand lit. La nuit avec Mathilde avait été agréable, pleine de douceurs. Ensuite, il s'était endormi et avait bien récupéré. Il était plus de dix heures du matin. Il rejoignit son amie dans le séjour. Mathilde sortit de la cuisine avec un plateau qu'elle déposa sur la table basse face à la télé, puis s'assit sur le grand canapé marron et prit sa tasse de thé. Stéphane s'assit à côté d'elle et prit son bol de café.

— Tu vas faire quoi aujourd'hui ? demanda Stéphane.

La jeune femme avait posé une semaine de vacances.

— Rien de spécial. J'irai faire les magasins avec Karima, je pense. Tu pars à quelle heure ?

— Le train est à treize heures.

La télévision était allumée, la chaîne passait des clips sans interruption. Stéphane repensa à la livraison de la nuit. Dès le retour de Lyon, les acheteurs afflueraient de l'Île-de-France, d'autres régions et de l'étranger. Les kilos partiraient. L'argent entrerait. Les établissements le blanchiraient. Des sommes importantes suivaient également un réseau complexe financier, passant par des paradis fiscaux et des sociétés-écrans, avant de revenir en France. On était dans une bonne période, la livraison était plus importante que la précédente, la cocaïne était un produit très demandé. Seule la présence encombrante de Marcaggi le gênait.

Mais c'était l'affaire de deux ou trois jours. Il se tourna vers Mathilde et voulut penser à autre chose.

— Ça te plairait quelques jours à Marrakech ?

Mathilde fut agréablement surprise.

— Oui, je viens déjà de poser cinq jours, là !

Elle se mit à rire.

— C'est pas grave, T'en poses cinq de plus !

— Oui, tu connais pas mon responsable, ça se voit. Enfin, on verra.

— T'es pas obligée de travailler, tu le sais.

C'était un sujet qu'ils avaient déjà abordé. Mais la jeune femme tenait à faire quelque chose et ne voulait pas être entretenue.

— Non, tu sais bien que non, répondit-elle doucement.

Stéphane se leva et partit vers la salle de bains.

— Je vais pas tarder à y aller.

— Tu pars déjà ?

— Faut que je passe au restaurant avant.

Appuyés au comptoir d'un bar, Natale et Mario reprenaient une bière. Ce jour-là, David Lapaz descendait à Lyon, accompagné de Stéphane et de son garde du corps. Ils allaient rendre visite à Kamel Assouni. L'Algérien était le premier sur la liste des Corses, Natale était impatient de voir ce qui allait se passer. Il sourit en regardant son frère, Lapaz serait aux premières loges quand Assouni se ferait tuer.

\*\*\*

Stéphane retrouva David et Goran en première classe. Le TGV filait droit vers le sud à une vitesse de 200 km/h, il ferait encore jour quand ils seraient à Lyon.

Le train laissa derrière eux la grisaille parisienne, traversant un champ d'un vert éclatant, strié de sillons parallèles qui disparaissaient à l'horizon. Stéphane reçut un message : « Je t'embrasse, profite bien. » C'était Mathilde, douce et amoureuse. Stéphane s'aéra l'esprit en regardant par la fenêtre. La vitesse vertigineuse du TGV faisait onduler le paysage.

Deux heures plus tard, le train ralentit et entra en gare. Les trois Parisiens descendirent du wagon pour se retrouver sur le quai. Le ciel était d'un bleu éclatant, la chaleur les frappa de plein fouet.

Ils avancèrent au milieu des voyageurs et aperçurent Kamel Assouni dans un costume en lin blanc impeccable. Plus que jamais, il dégageait une impression de satisfaction, fier et content de lui. À côté, en simple polo et jean, se tenait François Peretti le Marseillais, son cigare à la main, souriant. Un troisième homme les accompagnait, un soldat de Kamel que David et Stéphane avaient sûrement déjà croisé.

Il était petit et trapu, chauve avec une moustache noire et la peau mate. Les hommes se saluèrent chaleureusement, puis Kamel entraîna le groupe à

l'extérieur. Ils arrivèrent devant deux voitures garées l'une devant l'autre. La première était une Aston Martin Vanquish noir métallisé, flambant neuve.

Les rayons du soleil faisaient briller la carrosserie de la voiture, la rendant encore plus belle. Les trois Parisiens contemplèrent la voiture de sport.

— Je t'ai pris une voiture de loc', annonça Kamel à David, en faisant un signe de la tête vers la BMW garée derrière l'Aston.

— T'es parfait, mon petit Kamel !

Le Lyonnais à la moustache sortit la clé de la berline allemande et la donna à Goran, salua les trois Parisiens et s'éloigna. Kamel s'installa au volant de son Aston. David et Peretti montèrent avec lui. Derrière eux, Goran et Stéphane prirent la BMW.

Les deux voitures quittèrent la gare, puis la BMW suivit l'Aston dans les rues de Lyon.

— Alors, ta boîte donne quoi ? demanda David.

— Ça va, le départ est bon ! Y a que ce bâtard de Karim qui me gêne. Un jour, je vais le tuer.

— C'est qui, lui ?

— Celui qui a ramené la BM.

— Le chauve à la moustache ? Je l'ai déjà vu, lui, ça fait longtemps qu'il travaille pour toi en plus.

— Ouais, je le sens plus. Il cherche à m'niquer.

— Quand on a des doutes, le mieux, c'est de supprimer le mec à problèmes, fit remarquer Peretti.

Le Lyonnais avait son regard de dingue, déjà qu'il ne lui en fallait pas beaucoup. Avec son ego surdimensionné, il était paranoïaque et vivait très mal le moindre signe de rivalité.

David le connaissait assez pour savoir faire la part des choses dans ce qu'il disait. Karim ne le menaçait peut-être pas sérieusement. Peretti, derrière ses sourires, était plus dur, plus implacable que David, plus réfléchi aussi qu'Assouni.

— Attends de voir un signe vraiment grave avant de prendre une décision, conseilla David.

Les voitures passèrent devant la place Bellecourt.

Resté à la gare de Lyon–Part-Dieu, Karim envoya un message à Raphaël Sorci, le Varois aux cheveux blond platine : « Peretti, Kamel et David sont ici à Lyon, on fait les trois ? »

Dans le petit appartement de Paul Marcaggi, le téléphone de Raphaël se mit à vibrer, signalant un nouveau message reçu.

Raphaël Sorci était parti préparer le retour de son parrain dans le Var, puis était revenu le chercher dans le plus grand secret. Sorci et les hommes de leur famille avaient lancé une rumeur selon laquelle le Fauve était parti se planquer en Belgique la nuit de son évasion, rumeurs relayées par Louis Garnier, leur allié qui dirigeait le sud de Marseille. La police se concentrait là-dessus, travaillant avec la police belge.

Raphaël Sorci lut son message.

— Karim dit que les trois connards sont à Lyon. Il veut faire les trois en même temps.

Paul Marcaggi, le Fauve, était calé au fond du canapé, le dos tourné à la fenêtre. La pluie crépitait sur la façade de l'immeuble. Il tenait dans sa main une tasse de thé encore fumante. Il souffla, énervé.

— Qu'est-ce qu'il m'fatigue, ce connard ? Je lui ai dit quoi ? De s'occuper de Kamel ? Alors, il bute Kamel et il ferme sa gueule.

— Ça nous fera pas gagner du temps ? se risqua Sorci.



Le colosse se tenait debout, appuyé contre le plan de travail dans le coin cuisine, une cigarette à la main. Marcaggi leva la tête vers lui, avec son regard bizarre dont Raphaël avait l'habitude.

— Si on les tue d'un coup tous les trois, après, on fait quoi ? La guerre à tout le monde en même temps ? Tu crois que c'est aussi simple ? J'ai promis Lyon à Karim s'il dégage Assouni. Qu'il s'en tienne à ça. Ensuite on passera à Paris.

— T'as vu Natale ?

— Oui.

— Alors ?

— Il est avec nous.

— Tu lui fais confiance, à lui ?

Paul but un peu de son thé. Dehors, la pluie s'était calmée.

Il resta silencieux. Sorci se demanda s'il allait lui répondre. Il connaissait son chef et savait quand il valait mieux se taire. Mais Marcaggi finit par lui dire :

— Il fera ce qu'il a dit.

Sorci n'en demanda pas plus. Il envoya un SMS pour donner l'ordre à Karim de rester sur Assouni.

Cette nuit, ils partiraient pour le Var. Pour le reste, il faisait confiance à Paul, le stratège.

\*\*\*

L'Aston Martin s'arrêta devant un luxueux hôtel, le *Sofitel Lyon Bellecour*.

— Je te laisse ici, dit Kamel à David. Vous êtes dans le même hôtel que François, après, passez chez moi ! On fera un poker ?

— Oui, pourquoi pas. Tu veux, toi ? demanda David à l'Italien.

Le Marseillais rigola.

— Bah, si vous voulez me donner votre thune, allons-y !

Peretti et Lapaz sortirent de la voiture.

— OK, alors, à tout à l'heure, dit Kamel en démarrant l'Aston.

Goran se gara devant l'hôtel.

Les Parisiens découvrirent leurs chambres, Stéphane se mit en chemisette et pantacourt blanc, avec ses lunettes de soleil, il avait vraiment l'impression d'être en vacances.

Le jour déclinait, la fournaise de la journée s'estompait peu à peu. Les Parisiens se retrouvèrent à la voiture. Peretti arriva en tirant derrière lui une valisette à roulettes.

— Tu vas partir ? lui demanda Stéphane, étonné.

— Oui j'ai mon train en fin de soirée.

— T'aurais pu partir demain, fit remarquer David. Et la boîte de Kamel, t'y es allé ?

— Oui, hier soir. Elle est pas mal. Mais demain je dois être à Marseille, j'ai un homme qui passe en jugement.

La BMW arriva dans un quartier chic du 12<sup>e</sup> arrondissement. Kamel vivait dans un immeuble moderne de huit étages.

David sonna à l'interphone. La voix d'un jeune homme retentit dans l'appareil.

— Allez-y, messieurs. Huitième étage.

David était déjà venu chez Kamel Assouni, contrairement à Goran et Stéphane. Peretti, moins proche du Lyonnais que David, n'était jamais allé chez lui non plus.

Le groupe arriva au dernier étage. Le jeune homme de l'interphone leur ouvrit, il était petit avec la peau mate. Il n'avait pas plus de vingt ans.

— Entrez, messieurs, leur dit-il en se reculant, d'une voix presque solennelle.

La salle de séjour était vaste, de grands vases décoraient la pièce, posés sur une petite table en verre. Différents tableaux se trouvaient au mur. De grands canapés blancs remplissaient une partie de l'espace, encadrant une table basse noire. La déco faisait pompeuse, presque surchargée. Au fond, près d'un bar noir en acajou, une grande table était recouverte d'un tapis vert. Des jetons de poker étaient placés pour chaque joueur.

Kamel rejoignit les hommes dans la grande pièce et s'adressa à David.

— Alors l'hôtel ? Je m'suis pas foutu de ta gueule, hein ?!

— Non, c'est vrai, reconnut David en riant.

Les hommes s'installèrent autour de la table. Stéphane regarda autour de lui et se dit que Assouni avait un besoin maladif de montrer son importance, d'étaler sa richesse.

— Vous buvez quoi ? demanda le Lyonnais à ses invités.

Chacun annonça ce qu'il voulait, le jeune homme les servit et le poker commença.

Rapidement, Peretti, qui était le meilleur joueur, prit la tête de la partie. Les jetons s'amassèrent devant lui. Il en avait pris une bonne partie à Kamel, joueur agressif, mais peu avisé. Derrière l'Italien, Stéphane suivait de près. Les hommes riaient et fumaient, c'était un moment agréable où personne ne pensait au risque d'une arrestation ou d'une mort violente. Peretti regarda sa montre.

— Je vais devoir y aller.

Puis il se retourna vers l'Algérien pour lui demander :

— Tu peux me faire venir un taxi ?

— T'y vas déjà ? se plaignit David. T'as encore tout raflé, toi.

— Oui. Fais voir les cartes qui sont sur tes genoux ! lui demanda Stéphane en riant.

— Appelle un taxi, ordonna sèchement Kamel à son soldat.

Un quart d'heure plus tard, Peretti salua ses amis et quitta l'appartement. Au même moment, un homme remontait du parking souterrain par les escaliers. L'Italien arriva au rez-de-chaussée et traversa le hall d'entrée. La porte qui menait au parking s'ouvrit, l'homme reconnut Peretti et referma aussitôt la porte. Le Marseillais arriva à l'extérieur et grimpa dans le taxi qui l'attendait. La voiture démarra doucement. Karim ouvrit la porte des escaliers, courut jusqu'à son scooter et démarra aussitôt.

Après le départ de Peretti, c'était Stéphane qui menait la danse. Goran se défendait bien, David était à la traîne, mais s'en moquait. Kamel perdait clairement. Il avait dû remiser, « recaver », pour rester dans la partie, après avoir perdu tous ses jetons. N'empêche, il perdait encore à toute vitesse. Goran et Lapaz s'étaient « couchés ». Assouni montra ses cartes, il avait une double paire. Stéphane rit de bon cœur en montrant son jeu. Brelan. Juste au-dessus de la double paire.

— Ah, putain, c'est pas possible !!! cria l'Algérien tout rouge, pas loin de l'affront personnel.

— Ah, c'est les cartes qui sont contre toi ce soir. Tu peux rien y faire, c'est pas ta faute, lui dit Stéphane ironiquement, en tirant à lui les jetons qui étaient au milieu de la table.

— Ah, ta gueule !

Goran souriait, riait intérieurement.

— Bon, mon petit Kamel, si on allait prendre un verre dans ta boîte ? proposa David, qui lui aussi avait envie de rire.

Il lui offrait par là une sortie honorable, avant la débandade totale.

— T'as raison ! Ça me gave, ce jeu.

Le Lyonnais attrapa la perche et se leva. Stéphane regarda Goran et David, le sourire aux lèvres.

— Va me chercher la voiture, Naser, ordonna sèchement Kamel à son jeune soldat.

Le jeune homme prit la clé de l'Aston et quitta l'appartement. Quelques minutes plus tard, le reste du groupe sortit à son tour et prit l'ascenseur.

— C'est des belles femmes, tes danseuses ? demanda David en riant.

— Les plus belles de tout Lyon ! Elles viendront prendre un verre avec nous si tu veux.

L'Algérien rit féroce.

Une violente explosion retentit. Ça venait du sous-sol. Le bruit était parvenu étouffé jusqu'à eux, mais restait impressionnant. Les quatre hommes se regardèrent.

— C'était quoi, ça ? s'inquiéta Lapaz.

— Ça venait d'en bas. Faudrait y aller ! répondit Stéphane.

Kamel appuya sur le bouton de l'ascenseur, en direction du sous-sol. Stéphane avait un mauvais pressentiment.

L'ascenseur s'ouvrit sur un petit couloir, ils sentirent une odeur de brûlé. Les hommes pénétrèrent dans le parking. De nombreuses voitures étaient garées. Une fumée noire envahissait les lieux, venant de l'allée de droite. Les doutes de Stéphane se confirmèrent. À quelques mètres d'eux, l'Aston Martin n'était plus qu'un tas de tôles disloquées, carbonisées, il n'y avait plus de vitres. De grandes flammes jaillissaient de toute la carrosserie pour venir lécher le plafond. Les pneus brûlaient, des morceaux de ferraille traînaient au sol près de la voiture. L'explosion avait dû les propulser dans les airs pour se cogner au plafond et retomber par terre. On distinguait difficilement le corps qui flambait, assis au volant. Assouni ne voulait pas croire à ce qu'il voyait. Stéphane se dit que le jeune était mort à la place de son boss. Le Lyonnais ne pensait pas à son soldat, mais à sa voiture, qui avait coûté si cher, réduite en cendres. Puis la réalité effrayante lui parvint.

Quelqu'un avait décidé qu'il devait cesser de vivre. L'air devenait irrespirable. Par chance, aucune voiture n'était garée trop près de l'Aston.

— Tirons-nous ! lâcha Stéphane.

— T'as raison, répondit Goran.

Les hommes remontèrent au rez-de-chaussée, sous le choc. Personne ne prononça un mot. En quelques secondes, l'atmosphère détendue s'était transformée en cauchemar. Ils arrivèrent dans le hall. Kamel était furieux, enragé.

— C'est ce fils de pute de Karim !!! C'est lui, c'est sûr !!! cria-t-il à David.

Les Parisiens écoutèrent en silence. Lapaz avait les sourcils froncés, il finit par lui répondre.

— T'en est vraiment sûr ? Comment tu le sais ?

Assouni avait les yeux qui lui sortaient de la tête. Il articula, comme quelqu'un qui apprend à parler.

— JE TE DIS QUE C'EST LUI !

— Et tu comptes faire quoi ? demanda David.

L'Algérien se radoucît un peu.

— Faut que je l'attrape ce soir et que je le fasse parler.

Le regard du Lyonnais alla de Goran à David.

— Tu peux me prêter ton garde du corps ?

Stéphane fut tout de suite hostile à cette requête et attendit la réponse de son boss.

— Tout le monde sait qu'il assure, continua Kamel, Karim se méfiera pas de lui !

David hésita une seconde, puis s'adressa à Goran.

— Écoute, tu vas aller avec Kamel, tu vas l'aider dans ce qu'il doit faire.

Le colosse hocha la tête.

— OK, d'accord, David.

Il toucha instinctivement son petit pistolet, glissé dans sa ceinture sous sa veste de sport. Stéphane ruminait. Mais David était le boss, à lui de décider, il n'y avait rien à faire. Kamel avait une trentaine d'hommes, pourquoi avait-il besoin de Goran ? Pour entraîner les Parisiens dans une sale histoire ?

La fumée noire avait totalement envahi le parking, elle se glissait sous les portes, pénétrait dans les couloirs, arrivait insidieusement dans le hall d'entrée.

— Restons pas là ! dit David. Kamel, la police voudra t'entendre, vaut mieux pas qu'ils sachent qu'on est venus à Lyon. Demain, on va repartir sans te voir.

— OK, t'as raison, c'est plus simple ! répondit l'Algérien.

Sur ce point au moins, Stéphane trouva David plus prudent. Les hommes sortirent de l'immeuble et se dirigèrent rapidement vers le parking visiteurs, un peu plus loin dans la rue.

Il était dix heures du soir, l'air s'était nettement rafraîchi. Pourtant, Kamel Assouni transpirait. Il avait appelé un de ses hommes qui arriva en voiture et s'arrêta devant la BMW, une Golf bleue en warnings.

— Tiens-moi au courant de la suite, OK ? demanda Lapaz à Kamel.

Celui-ci lui fit un signe de la tête et monta dans la petite berline. Stéphane se tourna vers Goran.

— Quand tu rentreras à l'hôtel, passe me voir, d'accord ?

— Ouais, pas de problème.

Goran grimpa dans la voiture, La Golf repartit. David se passa la main sur le visage en soufflant. Il monta à l'avant de la BMW.

— C'est une sale nuit, hein ?

Stéphane prit le volant. Il grinça des dents. Il bouillait. Il hésita, puis finit par lâcher ce qu'il avait sur le cœur.

— Pourquoi t'as envoyé Goran avec Kamel ?

— Kamel est un ami. Je lui donne un coup de main, répondit calmement David.

— C'est son problème, ce qui se passe, ça nous regarde pas. Tu mets Goran en danger.

— Kamel est en difficulté et ne me dis pas ce que je dois faire ! Goran est un soldat, je lui dis d'y aller, il y va, c'est tout.

La berline s'arrêta devant une file de voitures qui attendaient à un feu rouge. Il était inutile d'insister, Stéphane le savait. Il avait vidé son sac.

— Bah oui, t'as raison ! lâcha-t-il en ouvrant sa ceinture.

Il sortit de la voiture et claqua la portière. Le feu passa au vert, les voitures commencèrent à avancer les unes derrière les autres. Lapaz n'essaya pas de retenir Stéphane. Il connaissait son bras droit, il savait qu'il n'aimait pas Kamel Assouni, qu'il s'inquiétait pour Goran. C'était légitime. Stéphane prendrait l'air et se calmerait, c'était très bien comme ça. Le pied-noir était anxieux, lui non plus n'aimait pas la tournure des choses. Mais la voiture avait explosé pendant son séjour à Lyon, et il ne voulait pas rester sans rien faire quand son ami était en mauvaise posture.

Stéphane marchait au hasard. Il voulait être seul et respirer. L'image de l'Aston calcinée lui revenait sans cesse en tête. Le jeune Naser les avait servis toute la soirée sous les ordres fermes d'Assouni. C'était la dernière chose qu'il avait vécue. Stéphane avait été un acteur impuissant du drame.

Cette idée l'écoeürerait. Assouni n'avait pas eu un mot pour son soldat, mort à sa place. Certainement, il s'en moquait. Et maintenant où en étaient Kamel et Goran ? Karim, si c'était bien lui qui avait fait le coup, devait sûrement se méfier, juste après avoir posé la bombe. Il ne serait peut-être pas simple à neutraliser. Il faudrait faire preuve de finesse, le piéger, ce qui n'était pas dans les habitudes de l'Algérien. Stéphane ne s'inquiétait malgré tout pas



plus que ça pour Goran. Il lui faisait confiance. Le colosse, un ancien légionnaire, était un homme d'action confirmé. Pour ce genre de mission, il n'en était plus à son coup d'essai.

Il passa à côté d'un groupe de jeunes qui fumaient, habillés en tenue de soirée, peut-être attendaient-ils l'ouverture de la discothèque située quelques mètres plus loin. L'odeur du haschisch lui parvint. Lui aussi avait fumé des joints, et avait arrêté vers vingt ans. Il arriva ensuite devant un cinéma. Quelques personnes faisaient la queue pour la dernière séance. Parmi eux, un couple attendait, ils s'embrassèrent.

Stéphane eut envie d'appeler Mathilde, entendre sa voix lui ferait du bien. Au bout de deux sonneries, elle décrocha.

— Oui, chéri, dit-elle avec un large sourire.

— Ça va, madame ?

— Oui et toi ? Tu t'amuses bien ?

Stéphane rit.

— Je m'amuse comme un enfant dans un bac à sable.

— Ah, c'est bien alors !

Ils se mirent à rire.

— Oui, ça va ! Je rentre demain comme prévu. Et toi ? T'as fait des achats avec Karima ?

— Oui. Je te montrerai. J'ai acheté plein de trucs ! Tu me diras si ça me va.

— D'accord.

— Bon, je te laisse. Je vais prendre ma douche.

— À demain, bises.

— Bisous !

Stéphane raccrocha. Il sentit peu à peu la fatigue le gagner. Il alluma une cigarette et prit le chemin de l'hôtel.

\*\*\*

Trois heures du matin. On frappa à la porte, puis Goran entra dans la chambre. Stéphane, qui avait toujours eu le sommeil léger, se redressa aussitôt dans son lit et alluma la petite lampe sur la table de nuit. Visiblement, le Macédonien allait bien. Stéphane prit une cigarette dans le paquet posé sur la grande table.

— Alors ?

— Karim est mort.

La nouvelle n'était pas vraiment surprenante.

— Ça s'est passé comment ?

— On a été en bas de chez Karim. L'Arabe qui conduisait la Golf a sonné à son interphone et l'autre a répondu. Il était chez lui, ce con. Il lui a dit de descendre pour venir prendre un verre au *Sexy dream*.

— Il s'est pas méfié ? Genre, je suis au courant de rien...

— Apparemment, l'Arabe est un proche de Karim, c'est pour ça qu'Assouni l'a appelé. Dans la caisse, il lui a dit qu'il devrait ramener Karim, qu'il avait trahi, que c'était sérieux, l'autre a fait ce qu'il fallait.

Kamel avait utilisé la même méthode que Stéphane et Natale quand ils avaient voulu éliminer Farid le dealer. Stéphane se dit que sur ce point au moins l'Algérien avait été malin.

— Et après ?

— Un autre mec est venu en voiture. Avec Assouni, on est montés et on est partis derrière le *Sexy dream* sur un petit parking. Y avait personne, la Golf est venue se garer pas loin de nous. Karim est sorti, on est arrivés à toute vitesse et on l'a chopé, il a rien vu venir, je l'ai braqué avec mon flingue. Quand il a vu Assouni à côté de moi, on aurait dit qu'il avait vu un fantôme, je te jure !

Goran rit.

— Ouais... Et donc ? Ça s'est fini comment ? demanda Stéphane impatient.

— Attends, Assouni lui a demandé pourquoi il avait l'air si inquiet, étonné de le voir. Et là, l'autre s'est mis à courir, il s'est retourné et il a tiré.

— Ah, putain ! Il a touché personne ?

— Non. Assouni hurlait. J'ai tiré et je l'ai tué.

— Ah oui ! C'est toi qui as pris tous les risques. Et les autres y faisaient quoi ?

— Les deux autres ? Y ont sorti leurs flingues, mais y ont été moins rapides que moi.

— Tu fais le travail d'Assouni. Ça m'énerve, ça. David trouve ça normal. T'as failli te faire tuer.

— Laisse, c'est fait, c'est bon. Le pire, c'est qu'Assouni il était pas content, parce que Karim est mort sans qu'il lui pose de questions.

— Pas content ? Mais pour qui il se prend, ce connard ! Vivement qu'on se casse.

Goran se mit à bâiller.

— Bon, j'vais me coucher, je suis claqué. À demain.

Il se dirigea vers la porte, quand Stéphane l'interpella.

— Et pour Karim, c'est bien lui qui a posé la bombe ?

Le colosse se retourna.

— Oui, ça, c'est sûr ! C'était bien lui.

Stéphane eut du mal à trouver le sommeil. Il avait toujours eu une bonne intuition, il voyait venir les choses de loin. Maintenant, la « famille » était peut-être en danger. Karim n'avait certainement pas agi seul. Il devait faire partie d'un groupe qui avait décidé de prendre la place d'Assouni. Dans le milieu lyonnais, on allait vite savoir qu'un Parisien, un homme de David Lapaz, avait abattu lui-même Karim. Les choses pouvaient très bien en rester

là, comme on pouvait aussi craindre des représailles. Dans ce cas, un nouvel ennemi allait apparaître. Mais qui ? Il essaya de chasser ces idées de la tête, se releva et fuma une cigarette à la fenêtre. En se recouchant, il se dit qu'il verrait bien le lendemain l'avis de son boss.

On frappa à la porte. Le jeune homme se réveilla. Il avait envie de dormir, cette visite l'énervait.

— Oui ! cria-t-il.

La porte s'ouvrit, David apparut, un verre de jus d'orange à la main.

— Ça va, bien dormi ? demanda Lapaz.

— Pas trop.

Stéphane se redressa dans son lit, appuyé contre l'oreiller.

David prit une chaise et s'assit face à lui. Il était en chemisette et pantacourt beiges, ce qui était assez rare.

— J'ai pris un petit-déj', ils servent bien. Tu devrais en prendre un.

Stéphane regarda son boss, ses yeux s'ouvrirent doucement.

— Tu sais ce qui s'est passé cette nuit ?

— Oui, je sais, je suis allé voir Goran, il m'a dit.

— Tu crois que Karim était tout seul à faire le coup ?

Lapaz se leva et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le soleil était éclatant.

— Sûrement pas, non.

Il se tourna vers son bras droit pour le regarder.

— Je pense qu'il doit y avoir d'autres mecs de la famille à Kamel avec lui. Pas beaucoup, deux ou trois. Karim devait être le meneur. Maintenant qu'il est mort, ça va refroidir les autres.

— Tu crois ?

— Oui. Toute façon, Kamel va chercher à savoir qui était avec lui. Il a failli mourir, il ne va pas rester sans rien faire.

David avait l'air de voir ça de façon mineure, presque anodine. Mais il avait peut-être raison, car sa version se tenait.

— Je sais ce que tu penses, poursuivit le pied-noir, mais j'ai fait ce qu'il fallait. C'est normal qu'on aide Kamel. Il aurait fait la même chose. On a montré qu'on était là.

Stéphane voulut lui dire ce qui le tracassait vraiment.

— Et nous ? Tu crois qu'on ne risque rien ? On va savoir qu'on a tué Karim.

— Non, je ne pense pas, ça leur servirait à quoi de nous tirer dessus ? Déjà qu'ils ont raté Kamel. En ce moment, ils doivent être plutôt inquiets.

Le boss était confiant, ou alors se dit Stéphane, il se voulait rassurant.

— Bon, je te laisse dormir, à tout à l'heure.

Lapaz quitta la chambre. Le jeune homme voulut se rendormir, mais il savait qu'il n'y arriverait pas.

En fin d'après-midi, les trois Parisiens prirent le train. Les kilomètres défilèrent. C'était un soulagement de quitter Lyon, où deux meurtres avaient eu lieu en si peu de temps. Stéphane ouvrit son ordinateur portable et mit une chaîne d'informations en continu.

En bas de l'écran, les nouvelles défilaient. Entre les guerres, les déclarations politiques et les catastrophes qui faisaient le quotidien du monde, on pouvait lire : « Une voiture piégée explose à Lyon, faisant un mort. Les enquêteurs privilégient la piste d'un règlement de comptes. »

Il éteignit l'ordinateur et ferma les yeux. Le soleil déclinait, le ciel était gris quand le train entra en gare.

David et Goran montèrent dans la grosse berline qui les attendait, tandis que Stéphane rejoignait Montparnasse en métro. Arrivé chez lui, il découvrit Mathilde en compagnie de Karima, l'*escort-girl* à la beauté insolente. Les

deux jeunes femmes étaient assises sur le grand canapé marron du salon. Stéphane arriva jusqu'à Mathilde et l'embrassa.

— Ça va ? C'était bien avec tes amis ?

— Oui, très bien, c'était tranquille.

Stéphane fit la bise à Karima et partit se servir un verre de jus d'orange dans la cuisine.

— Tu as vu cette voiture qui a explosé quand t'étais là-bas ?

La question de son amie lui parvint du salon. Il revint jusqu'aux deux femmes un verre à la main. Il vit dans les yeux de Mathilde que la vraie question était : « C'est vous qui avez fait ça ? » Stéphane s'assit à côté d'elle.

— J'ai entendu ce qui s'est passé, mais c'est tout.

Karima regarda Mathilde. Aucune des deux ne le croyait.

— Ce soir, je vais aller au *Milway*, vous voulez venir ? proposa Stéphane qui voulait se détendre et changer de sujet.

— Oui, si tu veux. T'as envie ? demanda Mathilde à sa copine.

Celle-ci lui sourit.

— Oui, allons-y.

### III

Plus tard dans la soirée, la Mercedes grise s'arrêta à proximité de la discothèque le *Milway*. Il faisait nuit et un vent léger rafraîchissait les rues. Stéphane sortit de sa voiture, en veste en cuir trois-quarts marron et pantalon noir. Mathilde et Karima étaient habillées chic et sophistiquées, en violet et noir, avec de petits bijoux et un maquillage léger. On était vendredi et une foule compacte s'amassait devant l'entrée de la boîte. Un des videurs aperçut son patron. Le groupe des agents de sécurité, quatre en tout à la porte, fit un chemin à Stéphane en demandant aux gens de se pousser. Le gérant du *Milway* passa à travers la foule, suivi des deux filles. Les videurs étaient tous des hommes de la « famille ». Le gros Mario était le responsable de la sécurité. Avec ses cheveux noirs mi-longs et sa tête de fou furieux en costume gris foncé, il ressemblait à un mafioso comme au cinéma. Stéphane salua ses hommes. Arrivé devant le gitan, il s'arrêta.

— Ça va, Mario ? Qu'est-ce qui t'est arrivé, tu t'es battu ?

Il faisait allusion au bleu qu'il avait au menton.

— C'est rien, un jeune qui était bourré ! J'l'ai sorti et j'l'ai explosé.

T'inquiète !

Jamais Stéphane n'aurait pu imaginer qu'en réalité Mourad avait frappé le gitan au menton avant de mourir.

À l'intérieur, le club se remplissait rapidement. La clientèle était triée sur le volet, propre et soignée. Les hommes étaient tous accompagnés. Le groupe des trois arriva dans le carré VIP et s'installa à une table d'où l'on voyait

toute la piste de danse. Les quelques clients déjà présents dans ce carré saluèrent Stéphane de la tête en le voyant. Une serveuse se dirigea vers son patron en ondulant son corps aux courbes généreuses. Elle était brune, grande et charmante. Elle s'adressa au gérant du club avec son plus grand sourire. Sa voix était mielleuse, elle le dévora des yeux.

— Je vous sers quelque chose ?

Stéphane se dit que Mathilde pouvait l'étrangler à tout moment.

— Apporte-nous du champagne, Sylvie, merci.

La dénommée Sylvie s'éloigna, faisant balancer son corps généreux à chacun de ses pas.

— C'est quoi, cette pouf ? attaqua aussitôt Mathilde.

Le jeune homme eut un large sourire, comme quelqu'un pris en flagrant délit.

— Ben quoi ? Tu veux que j'embauche des gros tas pour faire fuir les clients ?

— Non, mais t'as raison ! Ta Sylvie, tu ne l'as pas prise pour ses neurones toute façon.

Karima rit franchement.

— Vous êtes mignons tous les deux.

Peu de temps après, la serveuse contourna la piste qui commençait à se remplir et gravit les trois marches qui menaient au carré VIP. Elle tenait un plateau sur lequel était posée une bouteille dans un seau et des coupes.

— Tiens, la revoilà, grinça Mathilde en la voyant arriver vers eux.

Elle avait vraiment une grosse poitrine, cachée, mais pas trop, derrière un décolleté.

Elle posa les coupes sur la table et sortit le champagne de la glace, puis servit Stéphane en premier, se baissant largement en avant, face à lui. Son attitude ne laissait aucun doute sur ses intentions. Elle savait que Karima



était une prostituée. Peut-être que Mathilde était-elle aussi une professionnelle. Ou bien la serveuse savait que c'était la petite amie de Stéphane et, justement, c'était ça qui l'amusait.

Stéphane vit la tête que faisait Mathilde, qui dévisageait la fille comme une tigresse. Elle fixa son ami d'une façon tout aussi énervée. L'homme était en terrain miné. Il détourna prudemment les yeux du décolleté penché juste devant lui, se gardant bien de regarder dans cette direction. Il prit la main de sa copine.

— Après, tu voudras danser ?

Elle se radoucit un peu.

— Oui, on verra.

Karima prit la bouteille des mains de la serveuse.

— C'est bon, je vais servir les verres. Va-t'en.

Le ton était agressif. Sylvie la regarda un court instant, puis détourna le regard devant les yeux noirs et menaçants de la Marocaine. Elle s'éloigna.

— Une vraie pétasse, celle-là, hein ? demanda Mathilde à Stéphane.

— Elle provoque un peu, c'est vrai...

— Comment tu l'as dégagée ! Ha ! Ha ! dit la jeune femme en se tournant vers sa copine.

— Bah oui, attends ! C'est quoi, cette pouffe, hein, Stéphane ? demanda Karima en riant.

— Bah, c'est une pouffe, capitula Stéphane.

— Ah quand même ! dit Mathilde triomphalement en prenant son verre.

Ils trinquèrent tous les trois et prirent une gorgée de champagne. Karima regarda les gens danser.

— Ah, tiens, y a Natale, remarqua-t-elle. Je l'aime pas, ce type, il est bizarre.

— Ah oui ? Bah toi, en tout cas, il t’aime bien si tu vois ce que je veux dire, dit Stéphane en riant.

— Bah, il peut toujours rêver lui, même pour un million.

— Moi non plus j’l’aime pas, dis Mathilde. Il me fait peur.

— On va danser ? proposa l’*escort-girl*.

— Allez-y, moi, je reste là. Je ne sais pas danser, avoua Stéphane.

Les deux filles se levèrent en riant.

— À tout à l’heure, chef, dit son amie amusée.

Karima fit un clin d’œil à Stéphane.

— Oui ! On laisse le boss.

Stéphane eut un petit sourire. Il aimait bien Karima. Lui aussi avait remarqué Natale. Au bord de la piste, il était occupé à parler avec une fille d’une vingtaine d’années, très jolie. Elle était petite, mais compensait avec des talons hauts. Malgré tout, le gitan la dépassait d’une tête. Il portait une chemise noir satiné. Le col était ouvert, les manches retroussées. On voyait très nettement la chaîne en or autour du cou. Sa montre était grosse et brillait dans la semi-obscurité de la boîte.

Stéphane se demanda si c’était celle qu’il avait récupérée sur le défunt Farid. Natale avait l’air de lui proposer quelque chose, peut-être de prendre un verre. La fille avait l’air de refuser gentiment, avec le sourire. Derrière eux, un serveur apporta une bouteille de vodka et de jus d’orange à une table. Un homme petit et sec y était assis. Stéphane reconnut Christophe. Celui-ci se leva et rejoignit Natale. La fille en profita pour partir, visiblement intimidée. Natale la regarda s’éloigner.

— Ah, putain !

— Laisse-la, tu t’en fous... Viens, on va prendre un verre.

Les deux hommes s’assirent à leur table. Stéphane vida son verre et décida de les rejoindre. Il se demandait comment ça se passait avec Paul Marcaggi.

Il quitta le carré VIP et arriva jusqu'à eux. Entre-temps, la discothèque s'était remplie.

— Tiens, Stéphane ! Ça va ? demanda chaleureusement Christophe en le voyant apparaître devant lui.

Natale fit signe à un serveur qui passait à côté de lui.

— Rapporte-nous un verre !

Stéphane prit une chaise et s'assit à la table.

— Alors, demanda aussitôt Natale, c'était bien à Lyon ? Il paraît qu'il y a une bagnole qui a sauté. T'es au courant ?

— C'est l'Aston Martin d'Assouni qui a cramé. Y avait un mec dedans. Ce n'était pas Kamel.

Christophe fut réellement surpris.

— Ha, putain, c'est chaud ! Ça veut dire que quelqu'un veut buter Assouni, là.

— Bah, oui, ça c'est sûr.

Natale aussi était surpris. Il était persuadé que Stéphane allait lui dire que l'Algérien était mort, mais ce n'était pas le cas. Le gitan servit les verres. Il était contrarié, énervé. Les Corses avaient raté leur coup à Lyon, peut-être que Marcaggi n'était pas si bon que ça finalement.

— Bref ! continua Stéphane qui ne voulait pas s'étendre sur le sujet, et Marcaggi, ça donne quoi ?

— Ah, oui, c'est vrai, tu ne sais pas. Il est parti. Il a laissé une enveloppe pour David, annonça Christophe.

Stéphane le regarda, surpris.

— Ah oui, parti ? Comme ça, sans rien dire ?

Il trinqua en souriant.

— Bah, tant mieux !

Il but un peu de vodka, l'alcool commençait à lui faire doucement tourner la tête. Assis face à lui, Natale avait l'air agacé. Le gitan vit Mathilde et Karima danser sur la piste. Il garda les yeux fixés sur la Marocaine sans rien dire.

— Ah, oui, au fait, il y a un problème avec Mourad. Il a disparu, annonça sérieusement Christophe.

— Comment ça, disparu ? Il est au Maroc, Mourad.

Christophe hésita un moment, surpris.

— Bah, oui, il s'est tiré au Maroc, renchérit Natale.

— En tout cas, les deux autres chauffeurs qui ont rapporté la came de Malaga avec lui sont venus me voir au restaurant. Ils disent qu'ils n'ont pas eu leur part.

Cette fois Stéphane comprit qu'il y avait un vrai problème.

— Leur part, c'est Mourad qui l'avait. Il devait la leur donner avant de partir.

— Bah, il est parti avec ! s'écria Natale, regardant Stéphane en riant. Y t'a niqué, ce pédé ! T'inquiète, quand il va revenir, on va l'attraper.

Stéphane connaissait Mourad. C'était pas le genre. Il s'adressa à Christophe.

— C'est les mecs qui ont conduit les voitures d'ouverture et de fermeture qui sont venus te voir ? T'es sûr ?

— Oui. Sûr. Ils pensent qu'on a tué Mourad.

Stéphane fut soufflé. Natale, qui sentait qu'on se rapprochait dangereusement de ce qui s'était passé, se tourna aussitôt vers Christophe.

— Quoi, ils ont dit ça ?! Mais pour qui ils se prennent, ces sales chiens. Déjà qu'ils osent rentrer dans le restaurant pour venir réclamer de la thune, en plus, ils nous accusent de l'avoir buté ! Il s'est tiré dans son pays avec leur argent, ce fils de pute.

Mourad n'appartenait pas à la « famille ». C'était un sous-traitant, un indépendant qui rapportait la drogue d'Espagne. Les deux chauffeurs qui l'escortaient au volant de puissantes voitures n'avaient jamais rencontré David ni Stéphane. Mais, dans le milieu, tout le monde les connaissait, et on connaissait les établissements qui leur appartenaient, comme le restaurant *La Prétoria*.

Stéphane resta silencieux, les yeux rivés vers la piste de danse. Il réfléchissait à toute vitesse. Les deux hommes de Mourad, deux petits voyous de cité, étaient venus en pleine journée à *La Prétoria*. Ils avaient réclamé leur argent et dit clairement qu'ils pensaient que David Lapaz avait éliminé Mourad. C'était gonflé. Ils savaient à qui ils avaient affaire. Plusieurs possibilités s'offraient. Mourad avait peut-être donné l'argent aux convoyeurs, qui avaient inventé toute cette histoire pour le toucher deux fois. Peu probable. Il serait risqué, voire suicidaire, d'inventer un tel mensonge et d'arnaquer comme ça Lapaz. Mourad avait pu partir au Maroc, comme disait Natale, avec leur part. Dans ce cas, Stéphane se sentirait trahi, ce serait l'incompréhension, puis la colère. À son retour, Mourad aurait intérêt à avoir une bonne raison d'avoir fait ça.

À moins qu'il n'ait prévu de ne pas revenir ? Mais non, il avait de la famille en France, un appartement. Ça ne collait pas. Enfin, il était possible qu'il soit mort avant d'avoir pu payer ses hommes. Un accident de voiture ? Possible, mais là encore plusieurs jours s'étaient passés depuis la livraison de cocaïne, et ça se saurait. Il serait tombé dans un guet-apens en rentrant chez lui avec l'argent ? Mais alors le tueur devait être bien renseigné pour savoir quand il arriverait à Paris, déchargerait la drogue, puis repartirait. Il avait alors vingt mille euros sur lui. C'est vrai, c'était une somme pour laquelle on tuait. L'idée que Mourad ait pu être assassiné attrista Stéphane.

La seule chose à espérer était que les deux convoyeurs aient menti. Mais il y avait sûrement autre chose, Stéphane le savait.

Il vit Mathilde et Karima quitter la piste de danse et retourner dans le carré VIP. Il vida son verre et se leva.

— Bon, à plus tard.

— Si tu veux faire quelque chose pour Mourad, je suis là, lui proposa Natale qui voulait suivre ça de près.

— Oui, t'inquiète.

Stéphane passa entre les groupes de jeunes près de la piste. Le gitan ne le lâcha pas des yeux. Quand Stéphane s'assit à côté de Mathilde, celle-ci vit tout de suite que quelque chose n'allait pas.

— Bah, qu'est-ce qu'il y a, ça va pas ?

— Si, si ! Ça va.

Stéphane allait être tendu pour le reste de la soirée. Il avait voulu passer un moment au *Milway* pour décompresser après les événements de Lyon, mais les problèmes s'enchaînaient.

\*\*\*

Le réveil du portable sonna à sept heures, comme l'avait programmé Stéphane. Il ouvrit les yeux aussitôt et coupa la sonnerie. Il regarda Mathilde. Elle dormait toujours, le visage tourné vers lui. Il se leva doucement, glissa du lit et sortit de la chambre. Il se prépara rapidement. En jean et veste en daim noir, il quitta l'appartement. Peu de gens connaissaient l'adresse de Mourad, Stéphane, lui, savait où il habitait.

La Mercedes roula dans Paris jusqu'au périphérique Nord. Pour une fois, la circulation était fluide. Stéphane s'était couché à quatre heures et n'avait presque pas dormi. Mais il voulait savoir ce qui s'était passé. Il savait que Mourad avait un frère, Djamel, avec qui il vivait. Il espérait bien le trouver

chez lui en début de matinée. Il arriva dans un quartier de Montreuil, où les immeubles HLM se succédaient. Le GPS lui indiquait qu'il était à bon port. Il gara sa voiture à cheval sur le trottoir et descendit. Les gens commençaient à sortir pour aller travailler, tous d'origine étrangère, d'Afrique du Nord, d'Afrique Noire ou du Pakistan. Personne ne semblait prêter attention à Stéphane. Mourad habitait dans une tour qui faisait bien quinze étages.

À voir l'immeuble, les habitants devaient attendre désespérément le ravalement de la façade. La porte d'entrée grise ne possédait pas d'interphone. Le hall était grand. Les murs blancs étaient jaunis, crasseux. La peinture s'écaillait. Stéphane arriva devant les deux ascenseurs gris foncé. Aucun des deux ne fonctionnait. C'était parti pour quinze étages. La porte des escaliers s'ouvrit, une jeune femme noire apparut en boubou d'un bleu éclatant et traversa le hall. Stéphane prit les escaliers. Les murs étaient tagués de partout. À voir les inscriptions, certains ici vivaient avec la haine. On pouvait y lire : « Nique la police, la justice, le maire. » Dans les couloirs du sixième étage, on niquait le gardien.

Stéphane s'arrêta au septième et souffla, appuyé au mur. Une jeune femme passa devant lui. Elle avait des traits orientaux, la peau légèrement mate. Les cheveux noirs ondulés, elle portait un tailleur gris foncé et des chaussures noires à talons.

À peine maquillée, elle était belle, son style soigné et son élégance contrastaient avec les lieux. Elle descendit prudemment les marches, une main appuyée au mur. Elle ne sembla pas remarquer Stéphane. Il reprit son ascension. À certains étages, ça sentait la nourriture. À d'autres, on entendait crier. Il arriva au dernier étage, reprit sa respiration, puis sonna chez Mourad. Il attendit. Pas de réponse. Il appuya à nouveau en restant plus longtemps le doigt sur la sonnette. Après un moment, il se dit qu'il n'y avait personne. Il sonna à nouveau, frappa du poing sur la porte. C'était trop bête.

Stéphane voulait s'assurer qu'il n'y avait vraiment personne. Il allait encore sonner quand la porte s'ouvrit d'un coup. L'homme qui apparut n'avait pas l'air content. Il dormait et quelqu'un s'acharnait sur sa sonnette. Stéphane comprit tout de suite que c'était Djamel. La ressemblance avec Mourad était saisissante. Djamel avait l'air un peu plus jeune. Il était moins dégarni, mais, pour lui aussi, la calvitie guettait.

— C'est toi qui sonnes comme ça, connard ?! cria Djamel.

Stéphane se dit que l'homme pouvait claquer la porte à tout moment. Il devait attirer son attention tout de suite, quitte à se dévoiler.

— Moi, je m'appelle Stéphane, ton frère travaille pour moi. Quand il descend en Espagne à Malaga, c'est moi qui l'envoie. Je le cherche, il paraît qu'il a disparu.

Djamel eut l'air surpris. L'homme qui lui faisait face avait l'air d'un policier. Finalement, il se recula et lui fit un signe de la tête, l'invitant à l'intérieur.

— Viens ! Rentre.

Stéphane découvrit un appartement magnifique, somptueux. Entre l'immeuble qui se délabrait et l'appartement, il y avait deux mondes. On était dans le haut de gamme à la marocaine. Dans le vaste séjour, les canapés faisaient quasiment tout le tour de la pièce, placés le long du mur. Ils étaient bordeaux avec des dorures. De grands tapis orientaux recouvraient presque toute la surface au sol. La télé était gigantesque. Stéphane avait déjà vu ce genre d'écran dans les magasins, mais c'était la première fois qu'il voyait ça chez quelqu'un. Un grand lustre pendait du plafond. Des vases marocains et deux grandes chichas décoraient la pièce. Djamel referma la porte et rejoignit Stéphane dans le séjour.

— Je sais pas où est Mourad. Personne ne sait ce qui lui est arrivé.

— Il est pas parti au Maroc ?



— Tu crois ça, toi ?!

Énervé, Djamel traversa le séjour et ouvrit le tiroir d'une commode, en sortit un billet d'avion et le tendit à Stéphane. Celui-ci prit le temps de le lire. C'était un aller-retour Paris-Marrakech. Le nom du passager était Mourad Alami. La date de l'aller était déjà passée. Stéphane sentit son estomac se nouer. C'était bien la preuve que quelque chose de grave était arrivé à Mourad.

— La dernière fois que tu l'as vu, c'était quand ?

— Déjà, rien ne me prouve que t'es bien Stéphane. T'es peut-être un condé ?!

Le Marocain était toujours énervé, même s'il l'avait laissé rentrer. Le trafiquant se dit qu'il allait être ridicule de lui sortir sa pièce d'identité, mais c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, car, apparemment, Mourad avait dû parler de lui à son frère. En tout cas, Djamel savait qu'il y avait un Stéphane dans les trafiquants. Il tendit sa pièce d'identité au Marocain. Celui-ci regarda le nom, la photo, puis la lui rendit.

— Tu sais qui je suis ?

— Oui, je sais qui t'es, répondit sèchement Djamel.

Le fait d'avoir en face de lui un homme important du clan Lapaz ne l'intimidait en rien.

— Alors, tu l'as vu quand la dernière fois, Mourad ?

— Bah, quand on a remonté la came sur Paris ! Après, il est parti vous livrer.

Stéphane comprit que Djamel était l'un des deux autres chauffeurs, et qu'il était donc déjà venu au restaurant réclamer son argent et dire qu'il pensait Lapaz responsable de la mort de Mourad. En l'observant, Stéphane sentit que derrière cette colère se cachait une profonde tristesse. Djamel avait été le premier à comprendre que son frère était mort. Le Marocain sortit une

cigarette de son paquet posé sur une table basse. Stéphane sortit son feu, fit jaillir la petite flamme du briquet et l'approcha de la Marlboro. Le jeune chauffeur tira sur sa cigarette qui s'alluma aussitôt.

— Tu sais, moi, Mourad, je l'aimais bien, il a toujours fait du bon travail. J'ai rien à voir avec sa disparition, sinon je serais pas là.

Ça, Djamel le pensait aussi. La visite surprise de Stéphane ne collait pas avec une élimination. Le Marocain se radoucît un peu.

— Je sais pas ce qui s'est passé, mais je suis sûr qu'on l'a tué.

— Et l'Audi ? Sa voiture, il l'a rendue ?

— Mais non ! Le lendemain, moi et Abdel, l'autre chauffeur, on a rendu nos caisses, mais pas Mourad. Elle est déclarée volée, la voiture.

— Ça, c'est pas grave, vous aviez les faux papiers que je lui ai filés. En principe, après avoir déchargé la came avec nous, il allait se rendre où ? Rentrer ici ?

— Bah oui ! Tu veux qu'il aille où ?

— Je sais pas moi, faire la fête. Il avait gagné un bon paquet.

— Arrête ! On a tapé une route Malaga-Paris. On était claqués, il allait rentrer dormir.

— Quand il est parti de chez nous, il avait vingt mille euros sur lui.

— Oui, je me doute !

— Je te donnerai dix mille euros, ta part et celle d'Abdel, le troisième. Mourad, il avait pas d'ennemis ? Ici par exemple ? Des mecs qui l'auraient suivi pour prendre l'argent ?

Djamel se laissa tomber sur le canapé bordeaux. Il souffla.

— Non... Rien de méchant. Juste de la jalousie, parce que les autres savent qu'on palpe pas mal, mais je vois personne faire ça.

— Personne savait où il allait ?

Djamel leva sa tête vers Stéphane et le regarda, étonné, énervé.

— Bah, tu crois quoi ? Qu'on parle de ça à toute la cité ? Même moi j'sais pas où il avait rendez-vous avec toi.

Mourad était professionnel. Stéphane se dit qu'il ne tirerait pas plus d'informations de Djamel. Il sortit une carte de visite de son portefeuille et la posa sur la table basse en verre.

— Tiens. Si tu te rappelles quelque chose, appelle-moi, t'as un numéro où je peux te joindre ?

— Ouais...

Stéphane rentra le numéro dans son téléphone.

— Si je sais quelque chose, je t'appelle.

Stéphane se dirigea vers la sortie. Djamel se leva.

— Et pour l'argent du travail, tu me donnes ça quand ?

— Je t'envoie quelqu'un dans la journée.

Stéphane ouvrit la porte et se retourna. Djamel le salua de la tête. Il avait gagné sa confiance.

Il quitta l'immeuble. Peut-être que des jeunes se rassemblaient plus tard dans le hall, mais, en début de matinée, il n'y avait personne. Il arriva à sa Mercedes et partit aussitôt.

\*\*\*

Natale ouvrit les yeux. La jeune femme noire à côté de lui dormait toujours. Il avait quitté le *Milway* vers trois heures du matin et était parti chercher une prostituée rue Saint-Denis. Il alluma la petite lampe près de lui et sortit du lit. Il arriva dans le séjour, vêtu d'un simple caleçon.

Un certain désordre régnait dans la pièce. Des vêtements traînaient sur le grand canapé noir, plus loin, de nombreux papiers se trouvaient mélangés sur une grande table. L'administratif n'avait jamais passionné le gitan. Mais le

deux-pièces ne manquait de rien. Une grande télé se trouvait au centre d'un grand meuble marron.

On était à dix minutes de Paris, le quartier était calme, l'immeuble propre et récent. Natale se prépara un café. Il était tendu. Il avait dû éliminer Mourad qui en savait trop, maintenant Stéphane allait chercher à savoir ce qui s'était passé. À Lyon, Marcaggi avait raté son coup, Assouni était toujours vivant, et certainement sur ses gardes. Peut-être que le caïd varois allait tout laisser tomber. De toute façon, maintenant, il fallait prendre le contrôle à Paris. La discussion avec le Fauve avait été une révélation. Il suffisait de pas grand-chose pour passer de porte-flingue à hommes d'affaires et chef de clan.

La jeune femme noire apparut dans la grande pièce. Elle était nue, petite avec des rondeurs. Son visage était joli, à peine fripé par le réveil. Elle n'avait pas plus de vingt ans.

— *Can I go to the bath room ?*

La jeune femme ne parlait pas français. Le gitan ne comprenait pas l'anglais. Mais elle montra du doigt derrière elle la porte de la salle de bains. Natale lui fit un signe de la tête qu'elle pouvait y aller.

— Ouais, vas-y.

Il prit son portable et appela Raphaël Sorci en faisant des allers-retours dans le grand séjour. Au bout de trois sonneries, quelqu'un décrocha.

— Allô ?

Le gitan reconnut la voix monocorde du Toulonnais.

— C'est Natale. J'ai vu que des choses se sont passées à Lyon. Je veux savoir où ça en est.

— T'es bien curieux, toi.

La réaction de Raphaël énerva le gitan.

— C'est pas ce qu'a été dit ! D'abord Lyon, ensuite Paris ! Vous avez foiré, là ! Alors je dois comprendre quoi ?! Vous lâchez l'affaire ?!

— Tout continue comme avant. Rien n'a changé. C'est plus long, c'est tout. Le Corse raccrocha.

La jeune femme sortit de la salle de bains. Elle était en jean avec une veste noire. Elle enfila ses baskets restées dans la petite entrée, puis passa la tête par la porte du séjour.

— Bye ! fit-elle avec un geste de la main.

Natale lui fit un signe. Il prit sa tasse de café et la posa sur la grande table en poussant les papiers. La porte claqua. À en croire Sorci, le Fauve allait tenter à nouveau d'éliminer Assouni. Le plus vite serait le mieux.

\*\*\*

Stéphane rentra chez lui et poussa la porte de la chambre. Mathilde dormait toujours. Il enleva rapidement ses vêtements et se glissa dans le lit. Il aurait bien aimé dormir deux heures avant d'aller au restaurant. Ce qu'il avait appris le travaillait. L'hypothèse du meurtre se confirmait. Mourad n'avait pas eu le temps de rendre la voiture, il n'était même pas rentré chez lui. Il lui était arrivé quelque chose sur le chemin du retour, quand il avait quitté le petit village dans le 94.

Il était midi et demi quand Stéphane rentra à *La Prétoría*. La salle était pleine, toutes les tables étaient prises. Les serveurs, en costumes noirs et chemises blanches, marchaient rapidement dans la salle, passaient d'une table à l'autre pour prendre les commandes, partaient en cuisine et revenaient en salle avec des plats. Les tables étaient suffisamment espacées pour qu'on ne soit pas dérangé par les voisins. La clientèle était constituée d'habitants du huitième arrondissement, avec quelques touristes américains et japonais.

David, Natale et Christophe étaient assis autour d'un grand plat de fruits de mer, au fond de la salle. Stéphane se joignit à eux. Le boss était penché au-dessus de son assiette, en train d'aspirer une huître. Il vit le jeune homme s'asseoir du coin de l'œil.

— Elles sont succulentes. Tu vas voir.

Lapaz prit quelques huîtres et les posa dans son assiette.

— Au fait, tu sais que Paul Marcaggi est parti. Il m'a laissé une lettre, il nous remercie et nous propose de rencontrer une boîte d'immobilier dans le Sud avec qui on pourrait investir et blanchir. Il se porte garant. Tu vois, j'ai eu raison de le planquer deux jours, ce vieux salaud !

David se mit à rire, imité de Christophe et Natale. Le gitan jubilait, le grand trafiquant ne verrait rien venir. Stéphane se contenta de sourire. Les belles promesses du Corse ne collaient pas.

Il se rappelait l'attitude froide du fugitif dans la voiture, quand il l'avait emmené à l'appartement où il s'était caché. Le Fauve avait eu un regard agressif et venimeux, l'homme lui semblait plutôt inquiétant. Mais ce n'était qu'une impression, seule la disparition de Mourad était vraiment grave.

— Je suis allé chez Mourad ce matin, annonça froidement Stéphane. J'ai vu son frère. Il s'est passé quelque chose. Mourad a disparu dans la nuit où on a déchargé.

David se servit un verre de vin blanc.

— Tu crois ? Je sais qu'il est introuvable.

— Alors, c'est des types de Farid qui veulent le venger, affirma Natale.

— Ah oui, c'est possible, ça, remarqua Christophe.

— Ils n'osent pas s'attaquer directement à nous, alors ils ont buté quelqu'un qui travaille pour nous, continua le gitan.

— Hum... peut-être, reconnut le pied-noir.

— C'est une bande de paumés, laisse-moi en tuer deux ou trois et ce sera réglé en moins de deux, je m'en occupe avec Mario.

— Non, trancha aussitôt le boss, on ne fait rien pour le moment, on ne sait même pas si c'est eux.

— On va pas attendre qu'ils prennent la confiance, ce serait dangereux, insista Natale.

Lapaz regarda la table la plus proche d'eux. À quelques mètres, un Américain qui faisait bien un quintal engloutissait une glace « banana split ». En face de lui, sa femme, un peu plus fine, mais forte quand même, ne faisait qu'une bouchée de sa pêche Melba. David reprit en se tournant vers le gitan, presque en chuchotant.

— J'ai de la marchandise à écouler et j'vais pas attirer l'attention du commandant Borel parce que Natale a décidé de flinguer à tout-va.

Le tueur se sentit stupide, il voulut répondre quelque chose, puis y renonça.

Stéphane écoutait en silence. Son esprit travaillait, cherchant dans plusieurs directions. Mais ses réflexions ne l'amenaient pas aux conclusions du gitan. Les dealers s'alimentaient auprès d'un semi-grossiste, qui était généralement le caïd de la cité.

Ce petit caïd, lui, se fournissait auprès d'un grossiste comme l'était Farid. Le grossiste, enfin, achetait sa marchandise auprès d'un trafiquant international comme David Lapaz. Il était surprenant de voir que plus bas dans la chaîne, on s'attaquait au sommet. De plus, Farid n'avait pas une « famille », un clan soudé et structuré comme David. Son organisation était linéaire, et non pyramidale. Les petits voyous étaient uniquement rassemblés pour gagner de l'argent autour du même trafic. Éliminer l'homme fort, et la bande se dispersait pour se réunir auprès d'un nouveau meneur. En ce moment, on devait plus être occupé à vouloir prendre la place laissée vide

de Farid que vouloir le venger, mais, en admettant qu'une petite équipe ait décidé malgré tout d'atteindre Lapaz en tuant Mourad, comment savait-il que le Marocain travaillait pour le caïd ? Et comment savait-il qu'il serait à Saint-Aubin, au fin fond du 94, cette nuit-là ?

Un serveur arriva et débarrassa le plat d'huîtres sur la table, coupant net la conversation. Quand il s'éloigna, David s'adressa à Stéphane.

— Ce matin, Malakian m'a pris trente kilos.

— T'y es allé avec qui ?

— Goran, Mario et un troisième gars. Ça va, Malakian il est réglo. Wallerant va acheter cinquante kilos, je te laisse t'en occuper. J'ai pris rendez-vous dimanche matin sur le parking comme d'habitude à six heures.

— OK, pas de problème.

Wallerant venait de Belgique. Ce n'était pas la première fois qu'il achetait de la cocaïne à Lapaz. Il était fiable, c'était un bon client. Des grossistes, Stéphane et David en connaissaient un paquet. Beaucoup essayaient de les approcher pour conclure une affaire, mais David était très sélectif, il triait sur le volet. La vente de dizaines de kilos de drogue était un moment sensible. On pouvait avoir affaire à des policiers infiltrés, ou des acheteurs qui, au moment de la transaction, avaient prévu de vous braquer ou de vous tuer.

— Bon, je file, dit David en se levant.

Il posa sa main sur l'épaule de son bras droit.

— Oublie pas ton rendez-vous de dimanche. Pour Mourad, essaie de creuser.

Il leva les yeux vers Natale.

— Et toi, tu fais pas n'importe quoi.

Le boss quitta la table. Le serveur revint pour débarrasser les assiettes.

— Vous prendrez un dessert, messieurs ?



— Oui, une part de gâteau au chocolat avec de la crème anglaise, annonça Christophe avec un sourire de gosse.

— La même chose, tiens, répondit Stéphane.

Il se retourna pour observer l'activité dans le restaurant. La salle était toujours pleine. De nouveaux clients s'étaient installés à la suite du couple américain.

— Moi, je prends rien, souffla le gitan.

Il se dit qu'il avait fait une erreur en parlant de Farid. Il ne pouvait pas influencer David sur la disparition de Mourad, il le savait. Ça le gênait, mais finalement pas tant que ça, car il savait qu'on ne pourrait rien trouver contre lui. L'important était de ne pas éveiller les soupçons.

— Et toi, tu crois qu'il lui est arrivé quoi à Mourad ?

Stéphane n'avait pas envie de s'étendre là-dessus. Dans le fond, Natale devait pas mal se moquer de ce qui avait pu se passer et, d'ailleurs, il connaissait à peine le Marocain. Le jeune homme prit le temps de finir ce qu'il avait dans la bouche.

— J'en sais rien. Son frère dit qu'il avait pas d'ennemi.

Stéphane se leva. Il chercha des yeux François, son maître d'hôtel, un employé sérieux et prometteur. Il lui fit signe de le suivre à l'arrière du restaurant dans son bureau. Il avait l'intention de lui proposer d'être gérant du restaurant. Le trafiquant aurait plus de temps pour s'occuper du *Milway*, tout en gardant un œil sur la tenue de *La Prétoria*. Christophe regarda Stéphane s'éloigner.

— Tu crois qu'on saura un jour ce qui est arrivé à Mourad ?

— J'en sais rien, répondit le gitan. En vérité, je m'en fous.

— Il avait vingt mille euros sur lui, putain ! Je les aurais bien pris, moi.

Natale regarda Christophe en souriant.

## IV

Jean Fabre marchait d'un pas lent. Il devait avoir la soixantaine bien tassée, ses rares cheveux gris et frisés, coiffés en arrière. Ses yeux globuleux étaient visibles derrière de petites lunettes rondes. Il avait un style chic et décontracté avec son polo blanc et son pantalon en toile beige. Pourtant, l'homme semblait nerveux, inquiet.

L'air était doux et agréable en ce début de soirée dans les rues de Lyon. Il y avait du monde sur les trottoirs. Jean passa devant un restaurant, un pub, puis s'arrêta devant un Noir en costume foncé. L'homme était grand et imposant, le crâne rasé. Au-dessus de lui brillait en rose l'enseigne *Sexy dream*. Le portier jeta un rapide coup d'œil au nouveau venu, et lui fit signe d'entrer. Jean passa la porte argentée et arriva dans un couloir sombre d'où provenait une musique électro qui débouchait sur une salle obscure. Les murs semblaient être rouges avec des paillettes dorées. Sur la droite se trouvait un bar. Les jeunes femmes derrière étaient toutes en haut léopard. Au milieu de la salle, un long podium blanc occupait une place importante. On aurait pu croire à une estrade pour un défilé de mode, mais des barres en acier partaient du sol pour finir au plafond. Accrochée à chacune d'entre elles, une danseuse bougeait de façon provocante au rythme de la musique techno, rock ou rap qui emplissait la salle. Elles étaient toutes grandes avec un très beau corps, vêtues d'un simple string.

On était vendredi soir et la boîte était pleine, le reste de la salle était occupé par des banquettes et des fauteuils rouges autour de petites tables

noires. La clientèle était très largement composée d'hommes, de tous âges, mais principalement blancs. Jean arriva au bar et commanda un Johnny Walker. Derrière les barmen se trouvait un grand miroir et, malgré le faible éclairage, Jean pouvait deviner ses grosses joues, son double menton qu'il détestait. Il se retourna et balaya doucement la salle du regard. Il ne trouva pas celui qu'il cherchait. La serveuse blonde revint et posa le verre devant lui.

— Excusez-moi, vous ne savez pas où je pourrais trouver Kamel Assouni ?

La jeune femme fut légèrement surprise, puis montra du doigt une banquette au fond de la salle.

— Oui, il est là-bas, M. Assouni.

Jean but rapidement son verre, contourna le podium et arriva devant les tables qui se trouvaient au fond de la salle. Différents groupes étaient assis autour d'un verre. Devant une banquette, un homme se trouvait debout, presque immobile. Il avait les cheveux courts et la peau mate, les épaules carrées, en polo et jean. Il ne semblait pas être là pour s'amuser. Derrière lui, un homme était assis à la table, seul. Il était plongé dans une conversation au téléphone. Il était mince, les cheveux noirs, en arrière, le visage de la quarantaine coupé au couteau. Il portait un costume léger blanc. Jean partit voir l'homme debout en polo.

— Excusez-moi, j'aimerais parler à M. Assouni.

L'autre le regarda un court instant en se demandant qui il pouvait être. En tout cas, il n'avait pas l'air dangereux.

— Je suis désolé, mais je suis obligé de vous fouiller.

— Oui, bien sûr.

Jean leva légèrement les bras. Le garde du corps le palpa du haut en bas puis se redressa.

— Attendez.

Il se tourna vers Kamel, qui avait raccroché.

— Qui c'est, lui ?

— Je sais pas, il veut te parler.

Kamel regarda par-dessus l'épaule de son garde du corps l'homme qui attendait. Peut-être avait-il quelque chose à lui apprendre sur Karim. Depuis que sa voiture avait sauté, Assouni était devenu paranoïaque et imaginait que tout le monde voulait le tuer. Pourtant, en cherchant dans sa famille comme dans le milieu lyonnais, il n'avait encore rien trouvé.

— Vas-y, envoie !

Le garde du corps se tourna vers Jean et lui fit signe de la main de venir. Le vieil homme était stressé, mais il savait ce qu'il devait lui dire. Il s'assit à côté du caïd qui le regarda avec curiosité.

— Bonsoir, monsieur Assouni. Je viens vous voir parce que je suis bijoutier, j'ai une bijouterie à Marseille. J'ai une affaire à vous proposer.

L'Algérien fut déçu. L'homme n'avait rien à voir avec la bombe dans la voiture. Il avait intérêt à être vite intéressant ou il le renverrait très vite de son club. Jean continua en parlant un ton en dessous, avec un air de conspirateur.

— C'est un coup sans risque qui peut rapporter beaucoup d'argent. Je cherche quelqu'un pour braquer ma bijouterie. Je déclencherai l'alarme après son départ et je dirai que c'était des Noirs. Les assurances me rembourseront l'intégralité. J'ai déjà un acheteur à Anvers pour les bijoux. Ensuite, on partage, chacun la moitié.

— Et t'es venu jusqu'ici pour me proposer ça à moi ?

— Non, en fait, je suis à Lyon pour reprendre une bijouterie à vendre dans le centre commercial de Lyon Part-Dieu. Mais j'ai entendu parler de vous

aux infos, avec l’histoire de la voiture qui a brûlé... À Marseille, je connais personne, et puis je veux quelqu’un de sérieux, capable.

Jean avait abattu toutes ses cartes, il le savait. Assouni le scruta du regard un court instant.

— Combien si je fais le coup ?

— Cent cinquante mille euros.

Assouni ne s’attendait pas à autant. Ça pourrait payer une nouvelle Aston Martin.

— Il te donne trois cent mille euros pour des bijoux volés ?

— Oui, il gagnera encore pas mal derrière, ça partira dans les réseaux vers le Qatar et l’Arabie saoudite. Ces gens-là ne comptent pas. Et moi, je fais de la qualité.

— C’est quoi, le nom de ta bijouterie ?

— *L’Histoire d’Or*.

— Tu repars quand ?

— Demain.

— Laisse-moi ton numéro. Je te ferai signe. Tu es prêt pour faire ça quand ?

— Dès que possible.

Assouni respira profondément, se pencha en avant et se servit un verre de champagne.

— Tu veux une coupe ?

Cette fois, Kamel avait pris sa décision, Jean en était sûr. Il ferait le casse.

— Non, merci. Demain, je pars tôt, je vais y aller.

Le bijoutier se demanda s’il n’aurait pas mieux valu accepter, mais l’Algérien ne sembla pas contrarié. Jean regarda en direction du podium.

— Les danseuses sont vraiment belles.

— La réussite d'une boîte de strip se fait sur la qualité de la marchandise, ricana Assouni avec un sourire carnassier.

Jean se leva et salua le Lyonnais.

— Je t'appelle, lui promit Kamel.

Le bijoutier fit un signe de la tête et quitta la table. Le caïd regarda Jean Fabre traverser la salle et s'approcha de son garde du corps.

— Hamed, suis-le. S'il parle avec quelqu'un, je veux savoir qui.

Le lendemain, Kamel demanda à un de ses hommes d'aller dans le centre de Lyon Part-Dieu, dès l'ouverture. Il devait repérer une bijouterie en vente. Après avoir fait le tour du centre, l'homme arriva devant une grille fermée. Un panneau était accroché : bail à céder. La bijouterie était à reprendre, avec le reste du stock à l'intérieur.

\*\*\*

Il était cinq heures du matin quand la Mercedes entra dans Saint-Aubin. La nuit était opaque, le silence total. Stéphane roulait doucement dans le village endormi. À côté de lui, Goran somnolait, les yeux fermés. Natale était assis à l'arrière. Il regarda sa montre.

— Putain, c'est quoi, ça... Cinq heures du mat.

Il ferma les yeux et posa sa tête sur la banquette en soupirant. Rapidement, la voiture arriva au bout d'une impasse et se retrouva devant la grille noire de la maison où se trouvait la cocaïne. Le portail était ouvert en grand. Devant l'entrée, un homme attendait, assis sur un scooter. Stéphane lui fit un signe de la main, puis s'engouffra dans l'allée en gravillons, passa devant la maison et s'arrêta le long du petit mur qui séparait le terrain de la forêt vierge. Les trois hommes sortirent, équipés de lampes torches. Les portières claquèrent. Goran et Natale sautèrent par-dessus le mur et arrivèrent jusqu'à un tas de branches et de feuillages qu'ils enlevèrent, découvrant le trou dans

lequel se trouvaient les malles en fer. Stéphane ouvrit le coffre de la voiture et en sortit deux sacs de sport. Les hommes agissaient en silence. Goran et Natale sortirent des paquets de cocaïne qu'ils passèrent à Stéphane. Celui-ci les récupéra par-dessus le mur et remplit les sacs en comptant les kilos. Arrivé à cinquante, il leur fit signe d'arrêter. Les hommes étaient en sueur. Le reste de la marchandise repartit dans le trou. Le coffre claqua. Le camouflage de feuilles retrouva sa place.

Les cinquante kilos de cocaïne mettaient les trois hommes en alerte, plus question de dormir. Si la police les attrapait maintenant, ils étaient bons pour des années de prison. Mais Stéphane était prudent. Une 208 bleue et une Audi noire les avaient rejoints. Les voitures attendaient devant la grille. Rapidement, la berline allemande arriva jusqu'au grand portail et s'arrêta. Stéphane fit des appels de phares. Aussitôt, la 208 démarra. Il attendit cinq minutes, puis suivit la voiture. L'Audi, restée seule, attendit à son tour cinq minutes, puis s'engagea dans la rue. Le soldat sur le scooter referma les grilles noires et repartit dans la maison.

La berline chargée de cocaïne était encadrée de deux véhicules, comme dans les parcours de Malaga à Paris. Mais cette fois les chauffeurs étaient des soldats de la « famille », et on respectait scrupuleusement les limitations de vitesse.

Les voitures filèrent dans la nuit, puis la Mercedes ralentit pour entrer dans le parking d'un centre commercial. La lune brillait dans le ciel au-dessus des enseignes. Seul un caddie se trouvait là, immobile sur ce grand espace de béton plat. Stéphane s'arrêta. Ses feux éclairaient l'espace vide sur plusieurs mètres. Au-delà, c'était l'obscurité. La 208 bleue était arrivée peu de temps avant. La voiture était placée à l'autre entrée, les phares orientés vers l'extérieur.

Stéphane coupa le moteur. On n'entendait que le bruit du vent. De temps en temps, une voiture passait au loin. Quelques minutes s'écoulèrent. Les hommes attendaient en silence. L'Audi noire rentra dans le parking, fit un demi-tour et s'arrêta à l'entrée, les feux braqués vers la route. Stéphane regarda sa montre. Six heures cinq. Il n'aimait pas les gens en retard, encore moins dans ce genre de situation. Le bruit d'une voiture se fit entendre. Stéphane regarda dans le rétroviseur. Le véhicule rentra doucement dans le parking en passant dans les lumières des phares de l'Audi. C'était un 4x4 Land Cruiser noir.

Goran se retourna.

— Les voilà.

Stéphane démarra et fit un demi-tour, de façon à se retrouver face aux nouveaux arrivants. Le 4x4 s'arrêta quelques mètres en face de la Mercedes. Wallerant était réglo. Il n'empêche, on ne savait jamais ce qu'il pouvait se passer. Natale et Goran prirent chacun leur pistolet dans la main, posé sur leur cuisse. Stéphane lui aussi était armé, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il portait sous sa veste en daim noire une arme de poing, automatique, comme celle des autres. Contrairement à ce que l'on pouvait croire, Stéphane savait tirer. Il s'entraînait régulièrement et arrivait à faire exploser des bouteilles en verre à trente mètres. Il sortit de la voiture. Le passager avant sortit du 4x4. Il était de taille moyenne, ses cheveux châtons mi-longs disparaissaient derrière le col de sa chemise. Avec son pull et ses chaussures de ville marron, on aurait pu le prendre pour un professeur. L'homme avait la quarantaine. Il avait le visage marqué par des rides profondes. Ses sourcils semblaient froncés en permanence. Wallerant était un anxieux. Les deux hommes s'avancèrent l'un vers l'autre et se serrèrent la main.

— Ça va, Stéphane ? demanda le Belge sans vraiment attendre de réponse.



— J'ai tout derrière.

Stéphane entraîna l'acheteur vers le coffre de la Mercedes et l'ouvrit. Il jeta des regards autour de lui, parfaitement inutiles, mais instinctifs. Le Parisien ouvrit les sacs, découvrant la cocaïne. Le trafiquant sortit une petite lampe torche de sa poche et éclaira la marchandise. Les paquets étaient bien là, identiques à la dernière fois où il en avait acheté à Lapaz. Wallerant s'écarta de la voiture et fit un signe en direction du 4x4. La portière arrière s'ouvrit, un homme sortit avec un grand sac de sport qu'il portait en bandoulière et arriva jusqu'à l'arrière de la voiture. Il était trapu, petit avec les cheveux noirs et la peau mate. Les traits du visage étaient ceux d'un hindou. Stéphane saisit un sac de cocaïne et le posa au sol. Wallerant prit le deuxième et l'imita.

Le Pakistanais mit son sac de sport dans le coffre. Il avait l'air lourd et bien rempli. Dans la voiture, Natale et Goran regardaient par-dessus le coffre ouvert. Stéphane tira sur le zip, des coupures de billet de deux cents euros apparurent, le sac en était rempli à ras bord. Il plongea sa main dedans, chercha une liasse du fond et la ressortit. Le Belge sourit.

— J'regarde simplement, lui dit Stéphane.

— Mais t'as bien raison. C'est bon ?

— C'est bon, oui.

Le Parisien avait l'habitude des grosses sommes en liquide. À vue d'œil, il y avait le compte. L'acheteur prit dans ses bras un des sacs de drogue, le Pakistanais l'imita. Ils se dirigèrent rapidement vers la Land Cruiser.

— À plus tard, Stéphane, dit le trafiquant sans se retourner.

— Bonne chance.

Stéphane referma le coffre et prit le volant. Il fit un demi-tour et traversa le parking. Le chauffeur de la 208 le vit arriver et démarra. Derrière, l'Audi noire s'engagea à la suite de la Mercedes. La Land Cruiser suivit le

mouvement. Cette fois, les Parisiens se suivaient de près sur la nationale, la Mercedes toujours au milieu. Le 4x4 roula un moment sur la même route que le groupe des trois voitures, puis les Belges prirent une sortie et disparurent.

La pression était nettement retombée. Les trois hommes étaient armés et avaient plus d'un million d'euros en liquide dans le coffre. Mais ce n'était pas la même chose que cinquante kilos de cocaïne. Stéphane ne prenait aucun risque, il gardait son escorte jusqu'au bout, même s'il savait que Wallerant n'allait pas lui faire un guet-apens pour récupérer son argent. C'était pareil pour la police. Si elle avait su ce qui allait se faire, elle serait intervenue sur le parking pour arrêter tout le monde. Maintenant, il fallait simplement éviter de se faire contrôler.

— Ils nous font lever trop tôt, les enculés, grogna Natale en bâillant.

— C'est vrai que deux heures plus tard, ç'aurait été pareil, remarqua Goran.

— Mais même en pleine journée ! On est dimanche, y aurait eu personne sur le parking.

— Il est comme ça, Wallerant, expliqua Stéphane. Il veut des rendez-vous très tôt. Il s'en fout, il est insomniaque, je le connais. Il est trop stressé pour dormir, lui.

— Tu le connais bien ? demanda le Macédonien.

— Pas trop, mais bon, j'ai déjà parlé avec. C'est comme son Pakistanais qu'est toujours avec lui. Il a des boîtes à Bruxelles, il dort jamais avant dix ou onze heures du matin.

Goran baissa un peu son siège en arrière.

— Oui, bah, moi, je suis ni insomniaque ni pak-pak<sup>7</sup>... J'ai envie de dormir.

Derrière, Natale avait fermé les yeux. Il était six heures trente, il n'y avait presque personne sur la route. Ils arrivèrent rapidement dans Paris. Une fois

dans le X<sup>e</sup> arrondissement, les deux voitures d'escorte partirent chacune de leur côté. Stéphane arriva dans un quartier résidentiel. De grands immeubles se dressaient vers le ciel de chaque côté de la rue. La voiture s'arrêta le long du trottoir. Il faisait toujours nuit, les réverbères éclairaient faiblement le sol. Les boîtes de nuit commençaient à se vider, un groupe de jeunes passa devant la Mercedes en riant. Les garçons étaient en tee-shirts moulants, et les filles un peu trop maquillées en minijupes. Natale ouvrit la portière.

— Bon, moi, les mecs, je prends le métro. À plus tard.

Il claqua la portière et partit à pied. Goran sortit et ouvrit le coffre de la voiture, prit le gros sac noir et monta dans l'immeuble en face de lui.

Arrivé au troisième, il entra dans un appartement, celui-là même où Paul Marcaggi était resté caché deux jours. Le colosse rangea le sac dans une armoire et rejoignit Stéphane dans la voiture.

La radio passait un vieux morceau de rap de Cypress Hill : *How I could just kill a man ?*

Goran mit sa ceinture, puis regarda le Parisien qui ne bougeait pas, les yeux fixés vers la rue.

— Tu démarres pas ?

Le jeune homme respira profondément. Il avait hésité, mais il voulait en parler au Macédonien.

— Tu sais que Mourad a disparu ?

— Je sais, j'ai appris ça.

— Il est mort, c'est sûr. Et je pense que c'est quelqu'un de chez nous qui a fait le coup.

Le colosse leva les sourcils en entendant le jeune trafiquant.

— T'es sérieux ?

— Oui ! J'en suis sûr.

Stéphane se tourna sur son siège pour se mettre face au légionnaire.

— Très peu de gens savent où on décharge la came, encore moins savent la nuit où ça arrive. Il a été tué sur le chemin du retour. Si des mecs lui ont fait un guet-apens, quelqu'un les a informés pour savoir où et quand.

— On est une quarantaine dans la famille.

— Mais y a que ceux qui étaient là cette nuit-là qui savaient qu'on allait décharger la came ! Si t'enlèves David et nous deux, il en reste six.

Goran regarda Stéphane sans rien dire. Le jeune homme compta sur les doigts de la main.

— Les deux soldats qui gardaient l'entrée de Saint-Aubin, Erwan qui était à la grille, Natale, Mario et Christophe.

— Et tu penses à qui ?

— Je sais pas.

— Tu crois qu'ils l'ont tué pour l'argent qu'il avait sur lui ?

— Bah, oui, c'est ce que je me dis.

— Mais c'est débile. Pourquoi à ce moment-là ils ont pas tué Mourad quand il avait encore la cocaïne ?

— Ils auraient pris toute la came au lieu de vingt mille euros ! Les deux voitures d'escorte ne le suivent pas jusqu'à Saint-Aubin. C'était aussi facile de le tuer à l'aller qu'au retour.

Stéphane réfléchit quelques instants à ce que venait de lui dire le colosse. Maintenant qu'il y pensait, ça paraissait évident. Pourquoi attendre et prendre une toute petite somme d'argent, au lieu d'une véritable fortune ?

— Oui, putain, c'est vrai ! T'as raison.

— C'est pas quelqu'un qui était avec nous, alors ?

— Si, ça, c'est sûr ! C'est obligé. Mais t'as raison. En fait, Mourad a pas été tué pour de l'argent. Ils n'ont pas cherché à prendre la came, et peut-être pas les vingt mille euros non plus. Il a été tué pour autre chose.

— Il avait une embrouille avec quelqu'un ?

— Je sais pas.

— Mourad, on le connaît pas trop. C'est surtout toi et David en fait.

— Ouais... je sais.

— Natale dit que c'est pour venger Farid.

Les deux hommes se regardèrent en silence.

— Et t'en as parlé à David ?

— Non, pas encore, j'attends de savoir plus de choses. Les deux soldats en faction à l'entrée de Saint-Aubin l'ont jamais vu. Erwan nous ouvre la grille et attend dehors. La dernière fois que Mourad a rapporté de la came, Erwan ne l'a pas plus vu que ce soir-là.

— Il reste les trois derniers.

— Christophe et les deux gitans.

— Putain, c'est chaud si c'est l'un d'eux, si ça se trouve Mourad avait un problème avec Christophe, Natale ou Mario ? Et on ne le savait pas.

Plus Stéphane progressait dans son raisonnement, et plus il était gêné. Ces trois-là étaient des lieutenants de premier plan, des hommes sûrs, des piliers de la famille. Avoir tué Mourad dans le dos de tout le monde était grave.

— Bon, on va pas conclure de choses trop vite.

Les premiers rayons du soleil commençaient à chasser l'obscurité. On pouvait voir ce qui était caché par la nuit.

Les immeubles étaient blancs, beiges, propres et récents. Les poubelles attendaient sur le trottoir, vertes avec des couvercles marron ou jaunes. Une femme aux cheveux blancs passa sur le trottoir d'en face en promenant un petit chien. Derrière la Mercedes, un camion poubelle s'engagea dans la rue.

— Bon, allez, je te ramène chez toi. Parle de ça à personne, surtout.

— T'inquiète pas.

\*\*\*

Il était un peu plus de dix-sept heures quand Kamel et son garde du corps sortirent de la gare et montèrent à l'arrière d'un taxi 508 bleu. La chaleur écrasait les habitants de la cité phocéenne. Ça faisait bien longtemps que l'Algérien n'avait pas mis les pieds à Marseille. Il avait appelé François Peretti pour lui dire qu'il passerait le voir rapidement, pour fanfaronner un peu auprès de l'Italien avec son coup en or, un coup à cent cinquante mille euros, rapide, sans risques. Le Marseillais lui avait dit de passer dans un café sur la Canebière. Les deux hommes sortirent de la 508, Assouni était en chemise rose et pantalon en lin blanc, des lunettes de soleil sur le visage.

En face de lui, une musique italienne sortait du café *Le Milanais*. À l'intérieur, la clientèle était en grande majorité masculine. Kamel aperçut Peretti derrière les grandes vitres de la façade, assis en train de lire un journal devant un café. Le Lyonnais pénétra dans le bar tandis que son soldat restait à la porte de l'entrée, observant la rue. De nombreux regards se posèrent sur l'Algérien. Il arriva jusqu'à la table du Marseillais. Appuyé au comptoir, un homme suivit Assouni du regard. Il était grand, le corps épais, les cheveux noirs et courts, une chemisette blanche. Peretti baissa son journal.

— Ça va, Kamel ? Installe-toi.

Le Lyonnais s'assit en face de l'Italien et enleva ses lunettes, le sourire aux lèvres.

— Alors qu'est-ce qui t'amène à Marseille ?

— Cent cinquante mille euros. Vite fait, bien fait.

— Ah oui, c'est une jolie somme, reconnut Peretti.

Le Marseillais savait qu'Assouni aimait se mettre en avant. Il ne lui fit pas le plaisir de lui poser des questions. De toute façon, Kamel n'allait pas pouvoir s'empêcher de tout raconter. Peretti fit un signe au barman et s'adressa à l'Algérien.

— Tu veux quoi ?

— Rien. J'ai pas le temps.

Le Lyonnais regarda autour de lui avant de poursuivre.

— Je vais braquer une bijouterie. *L'Histoire de l'Or*, tu connais ?

— Non. C'est à Marseille, ça ?

— Oui. Le patron est dans le coup, c'est pour ça que c'est trop simple. Il est venu me chercher pour me proposer l'affaire.

— Bah, ça va, dis-moi.

— Je repasserai avec le champagne.

Peretti sourit.

— Si tu veux, mon ami. Avec plaisir.

Assouni se leva.

— J'y vais.

— Attends, je te fais ramener.

Le Marseillais fit un signe à l'homme en chemisette blanche accoudé au bar. Celui-ci arriva rapidement à la table.

— Pipo, dépose mon ami.

Le grand Italien regarda un court instant Kamel, puis se dirigea vers l'extérieur. L'Algérien le, suivit.

— À plus tard, François.

Pipo traversa la rue, suivi des deux Lyonnais et enleva le pare-soleil sur le pare-brise d'une Audi A4 bleue. Il grimpa à l'intérieur et alluma aussitôt la climatisation. Assouni s'assit à côté de lui, son garde du corps à l'arrière. Les sièges en cuir étaient brûlants. Le chauffeur alluma la radio.

— Je vais à l'hôtel *L'Escale*. Tu connais ? demanda Kamel.

Pipo démarra sans répondre. Visiblement, faire le chauffeur pour l'Algérien lui plaisait moyennement. La voiture fila dans les rues de Marseille, aucun des trois hommes ne prononça un mot. Quand ils arrivèrent

en vue de l'hôtel, le Lyonnais reconnut Jean Fabre qui attendait sur le trottoir. Le bijoutier était ponctuel. Quand Fabre était ressorti de la boîte de strip-tease, le soldat d'Assouni l'avait suivi. La filature n'avait rien donné. Le bijoutier était entré dans un hôtel où il avait passé la nuit. Le lendemain, il avait pris un train pour Marseille.

— C'est bon, on va descendre là, annonça Kamel en enlevant sa ceinture.

L'Audi se gara en double file. Les deux hommes descendirent. Quand l'Algérien arriva jusqu'à Jean Fabre, celui-ci l'accueillit avec un sourire gêné.

— Vous allez bien, monsieur Assouni ?

Sa voix était légèrement mielleuse.

— Ça va, ça va. Il fait trop chaud ici, putain !

Il enleva son sac à dos de son épaule en soufflant, puis le tendit à son soldat.

— Tiens, Hamed, va poser ça dans la chambre.

L'homme prit le sac et disparut dans l'hôtel.

— Faut que je vous montre le plan de la bijouterie pour les caméras. Quand vous saurez où elles sont, vous vous mettrez de dos pour qu'on ne voie pas votre tête.

— Bah, toute façon, je vais mettre une cagoule. T'es con ou quoi ?

Fabre rougit légèrement.

— Heu oui, bien sûr ! Et votre ami, il fait le coup aussi ?

— Non. Il sait pas pourquoi je suis là. Je fais le coup seul. Tu lui dis pas un mot. L'argent, c'est pour moi, t'as compris ?

— Mais bien sûr, bien sûr.

Assouni ne voulait plus se séparer de son garde du corps. Mais le casse, c'était son affaire, et pas question de partager avec qui que ce soit.

— T'habites loin ?



— Non, c'est juste à côté. Je suis venu à pied.

Hamed réapparut sur le trottoir. Jean l'observa et aperçut la petite forme sous le polo, situé juste au-dessus de la ceinture. Pas de doute, l'homme avait un pistolet glissé dans son jean. Assouni portait sa chemise rose par-dessus son pantalon. Là encore, c'était discret, mais le bijoutier crut reconnaître l'épaisseur d'une arme sous la chemise, située à droite. Kamel devait être gaucher. Il s'adressa à son soldat.

— On va chez lui. Tu resteras devant la porte. On y va à pied.

— OK.

Les deux hommes suivirent Jean sur le trottoir. Le soleil cognait. Il y avait du monde dans la rue, les voitures défilaient. Jean tourna à droite. Le groupe s'engagea dans une rue en pente. Cette fois, les passants se firent plus rares. Il n'y avait plus de circulation.

— C'est où, putain ? grogna Kamel.

Jean transpirait à grosses gouttes. Il se retourna.

— On arrive.

Le bijoutier tourna à gauche et s'engagea dans une ruelle où de grands immeubles se succédaient. Plusieurs fenêtres étaient ouvertes, on entendait les informations de treize heures, plus loin, c'était un couple qui se disputait. Le garde du corps fermait la marche, un mètre derrière Assouni. BLAM BLAM BLAM BLAM !!! La rafale de Kalachnikov fit sursauter les gens dans leurs appartements. Dans la petite rue, Hamed reçut les balles dans le dos. Elles ressortirent par l'avant, perforant les poumons, l'estomac, le foie. Le sang gicla. Kamel se retourna d'un seul coup en plongeant au sol, les yeux écarquillés derrière ses lunettes noires. Il comprit qu'il était tombé dans un piège. Trente mètres derrière, à l'entrée de la ruelle, deux hommes lui faisaient face, une arme de guerre à la main et une cagoule noire sur la tête. Seuls les yeux et la bouche étaient visibles. L'un d'eux venait de tirer. Jean

se mit à courir à toute vitesse jusqu'à la petite intersection devant lui, tourna sur la gauche et s'engouffra dans des escaliers. Il passa devant un homme, lui aussi était cagoulé, un 9 mm à la main. Le Lyonnais se colla contre le corps ensanglanté, allongé par terre, créant un léger rempart entre les tueurs et lui. Il sortit son pistolet. Les deux hommes cagoulés avancèrent dans la ruelle, l'un collé contre le mur de droite, l'autre contre le mur d'en face. Ils s'arrêtèrent en voyant l'arme de l'Algérien et s'accroupirent en le visant. BLAM ! BLAM ! BLAM ! Avec l'énergie du désespoir, Assouni visa le tueur de droite, qui lui semblait être le plus près. L'homme fut touché à la tête dès la première balle. Des morceaux de cervelle éclaboussèrent le mur, tandis que le corps s'écroula sur le côté. Dans les appartements, c'était la stupeur. Certains fermaient les volets, d'autres s'étaient mis à l'abri le plus loin possible des fenêtres qui donnaient sur la rue. Dans les escaliers, l'homme au pistolet s'énervait.

— Putain, qu'est-ce qu'ils foutent ?

Il avait entendu les tirs de Kamel et avait compris qu'il ripostait. Il quitta les escaliers et rejoignit la ruelle. Vingt mètres devant lui, il vit le Lyonnais allongé par terre, lui tournant le dos. Il leva son arme dans sa direction et avança.

De l'autre côté de la rue, le tueur à la Kalachnikov avait ajusté sa cible. L'arme crépita. La rafale atteignit le corps allongé qui faisait rempart, mais aussi l'épaule et le bras de l'Algérien. La douleur fut fulgurante, insupportable. En une seconde, le sang se répandit sur la chemise et coula à terre. Par chance, le bras qui avait l'arme était intact. Kamel n'avait plus la force de bouger, il grimaça. Combien de temps encore allait-il tenir ? Il vivait ses dernières secondes. Il visa l'homme à la Kalachnikov accroupi contre le mur et le vit reculer rapidement. L'ennemi ne cherchait plus à tirer, mais à fuir. Il avait peur. Son complice était mort, il ne voulait pas finir

comme lui. C'était à peine croyable ! Assouni en oublia presque la douleur. Dans les habitations, on avait appelé la police. Puis le Lyonnais sentit son sang se figer en entendant du bruit derrière lui. Il tourna la tête. Un homme marchait droit dans sa direction, très proche, un automatique braqué vers sa tête. Grand, lourd et puissant, en polo blanc, cagoulé, Raphaël Sorci se disait qu'il ne fallait jamais sous-traiter le travail avec des minables comme Karim. Maintenant, il avait Kamel au bout de son arme. L'Algérien comprit que c'était la fin. Il ouvrit la bouche et voulut dire quelque chose, mais n'en eut pas le temps. BLAM ! BLAM ! La première balle entra dans le front, la deuxième dans l'œil gauche, explosant les lunettes au passage. En un instant, le caïd se retrouva avec un trou noir à la place de l'œil et un autre dans le front, le visage couvert de sang, mort, presque méconnaissable. Au loin, on entendit des sirènes. Le tueur toulonnais tourna les talons et repartit à toute vitesse dans les escaliers. En bas, un 4x4 BMW noir attendait, le tueur se jeta à l'intérieur. La voiture démarra en trombe. De son côté, l'homme à la Kalachnikov avait disparu dans une voiture bleue garée à l'entrée de la ruelle.

Le Corse enleva sa cagoule, ses cheveux courts blond platine étaient trempés par la sueur. Il reprit son souffle. Quand Marcaggi avait appris que Karim avait raté son coup, il était rentré dans une colère noire. La mort de cet incapable n'avait été qu'une faible consolation. Dans la petite ferme où il se cachait quelque part dans le Var, il allait être content.

## V

Malgré un léger vent qui balayait les rues, la matinée était agréable et ensoleillée sur la capitale.

Assis sur son canapé, Stéphane changeait machinalement les chaînes de la télévision. Devant lui, sur la petite table, son café était fumant. Mathilde avait repris le travail. La cocaïne partait vite, le *Milway* tournait bien, mais il était tendu. Goran avait été d'une lucidité à toute épreuve. Si Mourad avait été tué pour ses 20 000 euros, les tueurs auraient pris la drogue. Les deux voitures d'escorte laissaient Mourad une fois arrivé à Paris, et celui-ci continuait seul les derniers kilomètres jusqu'à Saint-Aubin. Il n'y avait pas plus de risque de le braquer à ce moment-là que sur le chemin du retour, alors pourquoi était-il mort ? Pourquoi on tuait quelqu'un ? Pour de l'argent, pour une histoire de filles ou pour éliminer un témoin gênant, quelqu'un qui en savait trop. Si ce n'était pas pour la première raison, il restait deux possibilités. De ce point de vue, Erwan, le gardien de la maison, comme les deux soldats placés en surveillance dans le village n'avaient jamais vu Mourad. Il n'y avait aucun lien possible. Et là, Stéphane avait beau tourner et retourner le problème, il arrivait toujours à la même conclusion. Le ou les tueurs se trouvaient dans le groupe Christophe-Natale-Mario. Mais Mourad ne couchait sûrement pas avec la copine d'un de ces trois-là, et comment pouvait-il être gênant ?

Stéphane avait la sensation d'être dans une impasse. Il changea de chaîne et but un peu de café. Il tomba sur les informations. La voix d'une journaliste

commentait les images, la scène se passait dans une petite rue piétonnière. Les pompiers étaient occupés à charger des corps enfermés dans des sacs plastiques noirs. De nombreux policiers en uniforme se trouvaient là, empêchant les curieux de s'approcher, posant des questions à d'éventuels témoins. Des bandeaux rouge et blanc étaient dressés à l'entrée et la sortie de la ruelle. Des officiers en civil, un brassard rouge au bras, discutaient, s'accroupissaient, cherchaient des traces au sol. Certains ramassaient des douilles de balles.

« Une fusillade a eu lieu hier après-midi ici même à Marseille. Kamel Assouni, figure du grand banditisme lyonnais, a été abattu ainsi que l'homme qui l'accompagnait. Un des assaillants est mort pendant le bref échange de tirs. » Stéphane mit une seconde à comprendre. Contrairement à ce qu'avait pensé David, les ennemis de Kamel ne se résumaient pas à une bande de paumés dirigée par Karim. On avait certainement affaire à une équipe solide et déterminée. Cette fois, ils avaient réussi leur coup. Il se leva et ouvrit les portes-fenêtres, puis alluma une cigarette. Son téléphone émit deux courtes sonneries, lui annonçant l'arrivée d'un nouveau message. C'était David : « Je te vois à *La Prétoria* à midi. »

Le boss avait appris la mort d'Assouni. La disparition du caïd lyonnais n'attrista pas Stéphane. La question était de savoir ce que David comptait faire. Les histoires de Lyon devaient rester à Lyon. Maintenant que Kamel était mort, il serait facile de savoir qui avait fait le coup. Il suffisait d'attendre de voir à qui ça profiterait, qui comptait prendre le contrôle du territoire.

Il était onze heures quand Stéphane arriva dans le restaurant. Il reconnut l'homme en trois-quarts cuir et aux cheveux gris au bar, le commandant Borel. Ce n'était pas le moment.

La grande salle était vide et impeccable, seul un homme était assis à une table et passait commande. François Rodriguez sortit de derrière le bar, en costume noir, et vint saluer chaleureusement son patron.

— Comment allez-vous, chef ?

— Quel chef ? demanda Stéphane en riant. C'est toi, le chef, maintenant !

Rodriguez avait accepté la proposition de Stéphane, et était devenu le nouveau gérant. Il partit vers les cuisines en souriant. Stéphane n'avait pas envie de parler au policier, mais il ne se voyait pas passer devant lui comme ça. Il arriva à sa hauteur.

— Commandant, que me vaut cet honneur ?

L'autre prit une gorgée puis reposa la tasse. Il sourit.

— Vous savez bien que vous avez le meilleur café de l'arrondissement.

Stéphane eut un sourire en coin.

— Vraiment ? Vous courez toujours derrière Marcaggi ?

— Mais c'est pas moi qui m'occupe de celui-là. Je crois que mes collègues ont fini par abandonner la piste belge. Il était temps. Enfin...

Un moment, Stéphane se demanda si Borel ne savait pas où se trouvait le fugitif. L'homme était difficile à sonder.

— Moi, continua-t-il, c'est plus les événements d'hier à Marseille que j'ai suivis. Pas vous ?

Stéphane prit un air innocent.

— Vous parlez de quoi ?

— Arrêtez. Assouni était votre ami. Sa mort brutale entraînera peut-être des choses...

— Ce n'était pas mon ami, répliqua Stéphane presque malgré lui.

— C'était un proche de David Lapaz. C'est de notoriété publique, vous savez.

— Oui, je sais, concéda le Parisien.

Le policier finit son café.

— Vous voyez, mon cher monsieur, ce genre de choses, j’aime les voir se passer loin. À la télé, ça me suffit. Si ça arrivait chez moi, ça me rendrait irritable.

Stéphane eu un petit sourire.

— Mais moi aussi j’ai horreur de la violence. C’est à la police de faire en sorte que ce genre de choses n’arrive pas. Maintenir l’ordre, par exemple...

— Quand des voyous marseillais abattent des voyous lyonnais, on ne peut pas vraiment appeler ça du désordre.

Stéphane rit. Les deux hommes se regardèrent sans rien dire un court instant, puis Borel quitta le comptoir.

— À bientôt.

Stéphane répondit à mi-voix.

— À bientôt.

Il quitta la salle en se dirigeant vers les cuisines, prit les escaliers qui descendaient sur sa gauche et arriva jusqu’à son bureau. La pièce était vaste et spacieuse. Les murs en tissu bordeaux étaient décorés par de grands tableaux. Le sol était recouvert d’une moquette beige. De petites lampes accrochées au mur entre les peintures éclairaient la pièce. Deux fauteuils blancs semblaient être à la disposition des visiteurs. Un coffre gris clair était au sol contre le mur du fond.

Stéphane s’assit dans le grand fauteuil en cuir noir derrière le bureau, bascula le dossier en arrière et ferma les yeux. Il aimait le calme de l’endroit. Aucun bruit ne lui parvenait. La pièce était en sous-sol, loin du tumulte extérieur, loin de tout. Il ouvrit les yeux en entendant la porte s’ouvrir. David apparut, en costume bleu et chemise blanche. Il avait les traits tendus, le visage fermé. Il s’assit dans un des deux fauteuils blancs face à son bras droit.

— T'es au courant pour Kamel ?

— Oui, j'ai vu ça à la télé.

— J'ai eu François Peretti au téléphone. Il sait des choses.

— Comme quoi ?

— Il a pas pu m'en dire plus.

Stéphane faisait tourner son fauteuil de gauche à droite en parlant.

— Tu vas aller à Marseille retrouver François, je veux savoir ce qui s'est passé.

Stéphane allait devoir arrêter ses recherches sur la disparition de Mourad. Il voulut attirer l'attention de son boss là-dessus.

— Pour Mourad, je crois que c'est quelqu'un de chez nous qui l'a tué.

— Ah et pourquoi ? demanda Lapaz, agacé, voyant que Stéphane changeait de sujet.

— C'est mes conclusions. Personne à part ceux qui ont déchargé la drogue ne savait où il serait cette nuit-là. C'est entre Christophe et les deux gitans.

— Mouais. C'est bizarre, tu trouves pas ?

— Si, mais ça n'empêche que ça s'est bien passé. Christophe est parti le premier et a eu le temps de préparer un guet-apens. Et quand on est partis avec Goran, il restait Mourad seul avec les deux gitans.

— Oui, je sais pas. Pour le moment, je veux savoir qui a tué Kamel.

— Oui, je sais. Mais ce que je te dis est grave, et c'est contre nous. On l'a tué dans notre dos.

Le pied-noir se leva et eut un geste d'impatience.

— J'ai compris ce que tu me dis. Maintenant, tu vas à Marseille et tu me ramènes des informations. C'est clair ? Tu vas retrouver François, vous voyez ça ensemble.

Stéphane se leva à son tour. Il hésita, sachant que David allait s'énervé.

— Bah, c'est bien si c'est ça, ta priorité.



— Tais-toi ! Kamel a été tué, je veux savoir par qui ! Lyon est un gros marché et quelqu'un cherche à le prendre !

Le boss se dirigea vers la porte, puis se retourna avant de sortir.

— Je veux que tu partes demain à la première heure.

Il fut difficile d'expliquer à Mathilde qu'il fallait repartir aussi sec. La jeune femme savait que son ami connaissait du monde en province, mais, en général, ses déplacements étaient plutôt rares. Quand elle lui avait demandé ce qu'il allait faire, il avait simplement répondu que ça ne serait pas long. Il avait l'air énervé, tendu. David lui avait ordonné de partir dès le lendemain matin. Stéphane prit un billet de train pour arriver à Marseille à vingt heures. Le but était de gagner du temps.

Le lendemain matin, il prit sa voiture et fila dans la banlieue parisienne. Il ne se rendait pas loin, et arriva rapidement. Le quartier était calme et gris. L'immeuble où il pénétra était assez petit, coincé entre deux tours plus hautes. La façade était blanche et ordinaire, les fenêtres n'avaient qu'un simple vitrage. Stéphane connaissait celui chez qui il se rendait, un soldat de la famille. Il savait qu'il le trouverait chez lui. Il sonna à l'interphone. Une voix d'homme lui répondit.

— C'est qui ?

— Salut, Simon, c'est Stéphane. J'ai besoin de te parler.

— Euh... oui. J'suis pas seul, là.

— J'm'en fous. Ouvre-moi, c'est urgent.

Le clac de la porte retentit, Stéphane la poussa et prit l'ascenseur. Il se demanda tout à coup qui était avec Simon. Il ne fallait pas que ce soit Christophe ni les deux gitans ! Il regretta amèrement de ne pas avoir pris son arme. Arrivé au troisième, il vit le jeune homme qui l'attendait sur le palier. Les cheveux courts et noirs, il était grand, un peu trop épais. Il n'avait pas

plus de vingt-cinq ans, portait un tee-shirt blanc et un pantalon de survêtement bleu.

— T'es avec qui ?

— Ma copine. Qu'est-ce qui se passe ?

Stéphane était sur ses gardes. Il n'aurait pas dû parler d'urgence à l'interphone. Il avait des questions précises à poser à Simon. Si, par malheur, c'était le tueur de Mourad qui était là, il était fait comme un rat. Le Parisien décida finalement de rentrer, devant l'œil interrogatif et inquiet du jeune homme. À l'intérieur, l'appartement était simple et modeste. Le mobilier allait à l'essentiel. Le trafiquant ouvrit la porte des toilettes qui étaient sur sa gauche, entra dans la salle de bains, ouvrit la porte de la chambre où une jeune femme était dans le lit. Elle le regarda, inquiète. Stéphane referma aussitôt. Il entra dans le séjour et jeta un coup d'œil au coin cuisine. Simon le regarda sans comprendre.

— Tu peux me dire ce qui se passe ?

— Oui. Ferme la porte.

Simon tira la porte du séjour.

— Tu peux y aller, elle parle pas bien français.

— La nuit où on a déchargé la came, tu surveillais l'entrée du village. Tout le monde devait retourner à Paris, donc tu as dû voir tout le monde passer devant toi en repartant. La première voiture à être partie était la Volvo de Christophe. Ensuite, Goran, David et moi dans la Mercedes. Tu te rappelles ?

— Euh... oui.

— Oui ou non ?

— Oui, si, si ! Je me rappelle.

— Et ensuite ?

— Les autres ont suivi.

— Combien de temps après nous ? Rappelle-toi.

— Une demi-heure, je crois. Je me rappelle qu'ils étaient longs.  
C'était déjà anormal.

— Qui est passé en premier ? L'Audi A4 ou la BM ?

— Attends... C'était la BMW noire. L'Audi suivait juste derrière.

— T'as rien vu de bizarre ?

— Bah non ! Je les ai suivis, puisque je rentrais aussi sur Paris.

— Et les deux voitures se suivaient ?

— Oui. On a roulé les uns derrière les autres un bon moment.

— La BMW toujours en tête ?

— Heu... Bah oui, puisque j'avais l'Audi devant moi.

La BMW noire des deux frères était suivie par Mourad. C'était incompréhensible.

— Vous avez roulé comme ça combien de temps ?

Simon, qui ne comprenait toujours rien, essaya de se rappeler. En tout cas, Stéphane était nerveux. Il y avait quelque chose de grave.

— Je me rappelle qu'ils ont tourné pour quitter la nationale, moi, j'ai continué.

— Ils ont pris quelle direction ?

— Je sais plus, vers un bled du coin.

Plus Stéphane réfléchissait, moins il comprenait. La conduite de Mourad n'était pas du tout normale. Il ne rentrait pas chez lui, mais suivait Natale et Mario. Sauf, pensa tout à coup Stéphane, sauf si ce n'était pas Mourad au volant de l'Audi !

— Tu as vu qui conduisait les voitures ? Attention, je te demande pas ce que tu supposais ce soir-là, mais ce que tu as vu de tes yeux.

— Non, j'ai vu personne. Il faisait nuit. J'ai juste vu les caisses passer devant moi, ensuite j'ai démarré.

Stéphane posa ses mains sur ses hanches.

— Oui, d'accord. Personne ne doit savoir que je suis venu te poser des questions, t'as compris ?

— Oui. T'inquiète pas.

Stéphane lui mit une petite claque pour lui montrer l'importance de son ordre.

— Personne.

— Oui, oui, t'inquiète pas. Compte sur moi, Stéphane. Personne.

Simon était intimidé. Il était rare de voir Stéphane réagir ainsi. Le jeune homme le raccompagna.

— Tu sais que je te fais confiance, Simon, David aussi.

— Oui. Pas de problème.

Le Parisien rejoignit sa voiture et alluma une cigarette. L'hypothèse d'un guet-apens n'était plus sûre, Mourad n'avait aucune raison de suivre ainsi Natale et Mario. Le Marocain n'était pas mort sur le chemin du retour. Il était mort avant de quitter Saint-Aubin, avant de pouvoir sortir de la maison. Vu comme ça, un des frères conduisait la BMW, l'autre l'Audi. Erwan, le garde de la maison n'avait pas trouvé de corps. Mourad devait être dans le coffre d'une des voitures. Une fois que la Mercedes était partie, il s'était passé une demi-heure avant que les deux derniers véhicules n'arrivent. Le pilote du *go-fast* était mort à ce moment-là, tué par les deux gitans. Mais pourquoi ? Il y avait une deuxième personne à entendre pour en être certain ; Erwan, celui qui gardait la maison et qui était à la grille cette nuit-là.

Stéphane regarda sa montre. Ça allait être serré, mais il voulait savoir. La Mercedes roula rapidement jusqu'à Saint-Aubin. Le jeune trafiquant envoya un message à Erwan : « Attends-moi devant la grille. » D'habitude, il ne venait jamais au pavillon en plein jour. Comme le chargement ou déchargement de drogue, tout se faisait la nuit, personne ne devait

soupçonner quoi que ce soit dans le village. Mais la situation était différente. Une fois sur place, le Parisien demanda à Erwan s'il avait vu qui était dans les voitures. La réponse avait été très claire. Non, et d'ailleurs, ils étaient en plein phare, et étaient sortis dans la rue à toute allure. Les doutes se confirmaient.

Stéphane se dépêcha pour ne pas rater son train. Le TGV quitta l'Île-de-France et partit en direction du sud. Il avait contacté François Peretti, et l'Italien lui avait proposé de venir le chercher lui-même à la gare Saint-Charles. Le Parisien appréciait le Marseillais. L'homme était calme et réfléchi. Derrière cette apparente décontraction se cachaient un homme d'affaires avisé et un redoutable tueur. Le Méditerranéen n'hésitait pas à éliminer quelqu'un s'il le jugeait nécessaire. Stéphane essaya de dormir pendant le trajet, mais ce qu'il pressentait le tourmentait. Les deux frères avaient l'habitude d'agir ensemble.

C'était Natale qui prenait les décisions, et c'était certainement lui qui avait voulu tuer le Marocain. De retour à Paris, il faudrait en avoir le cœur net.

Le train entra en gare en début de soirée. La fournaise avait laissé place à une chaleur douce et agréable. Stéphane marcha sur le quai et vit François qui l'attendait. C'était assez flatteur. L'Italien portait une chemise bleu ciel et un pantalon en toile noire, un cigarillo à la main. Il sourit au Parisien en le voyant. Le caïd avait l'habitude d'aller et venir à son aise dans Marseille. Pourtant, Stéphane aperçut un deuxième homme qu'il détecta tout de suite comme un garde du corps. L'Arabe était petit, les épaules larges, puissantes et compactes, le crâne rasé. Il ne faisait aucun doute qu'il portait une arme sous sa veste de sport. Il se tenait à proximité de Peretti et jeta un coup d'œil vers la gare. Assouni venait de se faire tuer. Derrière les sourires de l'Italien, une certaine tension s'était installée.

— Comment ça va, le Parisien ?

Les deux hommes se serrèrent la main. Stéphane et le garde du corps se saluèrent d'un signe de tête. Le petit groupe se dirigea vers l'extérieur.

— T'as eu raison de venir à cette heure-là, t'as évité la canicule.

— C'est sûr, c'est pas Paris ici.

Le groupe arriva jusqu'à une Jaguar X type verte. Le soldat prit le volant, Peretti s'assit à côté de lui. Stéphane s'installa à l'arrière.

— Comment ça va depuis la partie de poker ? Tu t'es amélioré, j'espère.

Stéphane sourit.

— Pas trop.

— Au fait, tu dors où ?

— J'ai rien réservé. Je vais voir un hôtel n'importe où.

— Viens chez moi.

— Non, je vais pas arriver comme ça.

Le caïd se retourna.

— C'est moi qui te le propose, arrête ! Tu viens.

La voiture quitta la gare et partit vers le nord de la ville. François attaqua le vif du sujet.

— T'as vu, ce pauvre Kamel nous a quittés ?

— Oui, j'ai vu ça. David est tendu. Tu en sais plus que nous, je crois.

— Oui, ce soir, on va tout savoir.

Stéphane fut surpris.

— C'est-à-dire ?

— Kamel m'a dit qu'il venait braquer une bijouterie et que le patron était dans le coup. C'était même lui qui était venu le chercher. Jusque-là, on se dit tant mieux pour lui. Mais, après le meurtre, je me suis renseigné. Le type travaille pour Louis. Louis Garnier. Tu connais ?

— Je vois, oui. Il a ses affaires dans Marseille, plus au sud que toi ?

— Voilà. Je sais pas ce que Fabre fout avec Garnier, il doit blanchir de l'argent, je pense. C'est clair qu'ils lui ont tendu un piège.

— Bah, oui, là, tout est clair. Tu l'savais, qu'il s'intéressait à Lyon, Garnier ?

— Non. On n'a pas de rapport. Je sais qu'il est proche de Marcaggi, c'est tout.

— Oui, on m'avait dit.

— Alors, comme c'est ce Fabre qui a ramené Kamel dans un piège, et comme j'aime bien savoir ce qui se passe dans ma ville, j'l'ai ramené dans un endroit tranquille.

Stéphane ne s'attendait pas à ça.

— Ramené, tu l'as enlevé ?

Peretti se retourna à nouveau en haussant l'épaule.

— C'est ça.

Si jamais Fabre faisait bien partie de la famille Garnier, ça risquait de mettre le feu aux poudres, mais le jeune homme préféra ne rien dire.

La nuit commençait à tomber. La voiture s'engagea dans une zone industrielle. La rue était bordée d'immeubles. Un peu plus loin, la Jaguar s'arrêta devant un chantier en construction. Les trois hommes passèrent à travers des palissades. Visiblement, l'endroit n'était pas gardé. Le futur immeuble ne possédait pour le moment que trois étages. Le groupe arriva dans ce qui serait plus tard le bureau, mais, pour le moment, aucune cloison n'était posée, ce qui créait une très grande pièce. Le béton nu des murs possédait des trous pour les futures fenêtres et portes. Des fils électriques sortaient des murs au ras du sol. Seuls les derniers rayons du soleil éclairaient la pièce. Il faisait très sombre. Stéphane aperçut un homme assis sur une chaise au centre de l'espace. Jean Fabre était attaché au dossier avec du ruban adhésif.

Près de lui, un soldat marseillais se tenait debout. Il avait l'air grand et costaud. Peretti pinça la grosse joue du bijoutier entre ses doigts.

— Alors, mon gros Jean, comment ça va depuis tout à l'heure ?

Stéphane s'approcha de l'homme assis. Ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité. Le prisonnier était complètement envahi par la peur. Ses yeux étaient implorants, sa voix gémissante.

— On peut s'arranger. Dites-moi ce que vous voulez !

L'Italien sourit.

— T'as déjà fait trop de choses. À cause de toi, Kamel Assouni est mort. Te fatigue pas il est venu me voir avant de te trouver. T'as été le chercher à Lyon et tu l'as ramené dans la rue où il s'est fait flinguer. Tu vois, je sais déjà beaucoup de choses. Surtout, t'amuse pas à m'dire qu'c'est faux.

Jean blêmit d'un coup. L'homme grassouillet et bedonnant semblait se dégonfler à vue d'œil.

— Rien que pour ça tu pourrais mourir, ici et tout de suite. Je vais te poser des questions. Ta vie dépendra de tes réponses. Qui a tué Kamel ?

Le prisonnier était pris dans un étau. Ne rien dire, c'était un risque de mourir, mais parler aussi. Louis Garnier lui avait ordonné d'attirer le Lyonnais dans un guet-apens, sur les ordres de Paul Marcaggi, un caïd sans pitié à la tête d'un escadron de la mort.

Si le Fauve apprenait que le bijoutier avait donné des informations à Peretti, ce serait la mort. Si Louis Garnier l'apprenait, il se débarrasserait aussitôt de lui en le livrant à Marcaggi pour ne pas avoir des problèmes avec les Corses.

Peretti n'avait, en fait, aucune preuve que Kamel était tombé dans un piège. Jean essaya malgré tout de rester sur la version du braquage.

— Vous vous trompez, je vous jure, j'avais prévu ce braquage monté pour faire payer les assurances et vendre les bijoux au Qatar, je voulais quelqu'un



qui ne soit pas de Marseille, Kamel Assouni était connu.

Jean était résigné. Peretti en savait trop pour lui faire croire qu'il se trompait. Il connaissait l'Italien de réputation, sa vie était bien en jeu. Sans écouter la suite, le caïd se tourna vers Pipo, le poids lourd aux cheveux noirs et courts qui avait enlevé Jean. Il lui dit quelque chose en italien. Le soldat sortit un sécateur et se plaça aussitôt derrière le prisonnier.

— Non !!! Arrêtez, arrêtez !!!

Le Marseillais avait les deux poignets liés derrière le dossier de la chaise, le prisonnier sentit son petit doigt pris entre les deux petites lames recourbées et tranchantes. Le sécateur se referma d'un coup, coupant net la dernière phalange.

— Raaaahhhhh !!!

Stéphane sentit son cœur s'accélérer, au sol derrière la chaise, on devinait un petit bout de doigt, un jet de sang était venu rougir le jean de Pipo en un instant. Le bijoutier se mit à transpirer en gémissant, blanc, livide, Stéphane se dit qu'il allait s'évanouir. Jean n'en savait-il vraiment pas plus ou cachait-il des informations ? Il se mit à murmurer d'une voix plaintive.

— C'est Garnier.

Ni Peretti ni Stéphane ne furent surpris. C'était la réponse qu'ils attendaient. L'Italien poursuivit.

— Pourquoi ?

— Je sais pas... J'ai obéi aux ordres... Je devais le ramener à Marseille...

Jean était défiguré autant par la douleur que par la peur. Toujours derrière le prisonnier, Pipo lui attrapa la tête, la tira sèchement contre lui et plaça le sécateur au-dessus de son visage, la pointe à deux centimètres de son œil. Une goutte de sang perla au bout de la lame et tomba sur la paupière du

Marseillais. La panique le fit gesticuler sur sa chaise, mais le scotch marron tenait bon.

— C'est Marcaggi !!! Marcaggi !!!

— Quoi, Marcaggi ?

— C'est lui qui a demandé à Garnier de faire venir Kamel Assouni à Marseille ! C'est Raphaël Sorci qui a dirigé les tueurs !

Le bijoutier avait toujours la tête en arrière maintenue par Pipo, l'œil toujours menacé par le sécateur. Cette vision de cauchemar faisait parler Fabre comme s'il lisait un prompteur à toute vitesse.

— Qu'est-ce qu'il a à gagner là-dedans, Garnier ?

— Il obéit à Paul Marcaggi. Il en a peur, comme tout le monde...

— Pourquoi Marcaggi a fait tuer Assouni ? Il veut faire quoi ?

— Dès que Kamel Assouni est mort, le Fauve est parti lui-même à Lyon avec Sorci et une dizaine d'hommes. Je le sais parce que Garnier l'a accompagné, avec une trentaine de soldats. Les Lyonnais seront submergés rien que sous le nombre. Marcaggi a rassemblé les principaux lieutenants et leur a dit qu'Assouni est mort parce qu'il avait fait des bêtises et qu'il devait être puni. Bien sûr, c'est faux. Ensuite, il leur a présenté un homme que personne ne connaît. Il vient de Venzolasca en Corse du Nord, comme Marcaggi et Sorci. C'est lui qui prend le contrôle du territoire. Les Lyonnais sont priés d'accepter ou de quitter la ville. Et je pense que personne n'a bronché.

Peretti fit un signe à Pipo, et Jean retrouva sa position normale. Il reprit son souffle, des larmes coulèrent le long de ses joues. Stéphane tenait son téléphone dans la main depuis le début, il s'approcha et le leva devant les yeux du prisonnier, puis appuya sur un bouton. Une bande sonore se mit en route. « Qui a tué Assouni ? » « C'est Garnier. » « Pourquoi ? » « Ben... je

sais pas ! J'ai obéi aux ordres. » Stéphane coupa. Jean le regarda, livide. Il bégaya.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous allez faire avec ça ?

— Je me demande ce que Garnier et Marcaggi feraient s'ils entendaient ça.

Jean Fabre s'imaginait prendre un billet d'avion pour l'Amérique du Sud. Peretti sourit. Le coup était pas mal. Stéphane poursuivit.

— Tu vas continuer ta vie comme avant. Si on veut savoir la moindre chose, tu nous diras tout. Tu continues de travailler pour Garnier, mais, maintenant, tu es à nous.

Stéphane savait qu'un enregistrement d'informations explosives était toujours précieux. Il n'en avait pas parlé à Peretti, mais, en le regardant, il comprit que l'homme était d'accord.

Dès le lendemain du meurtre d'Assouni, Marcaggi était monté à Lyon, comme Garnier et tous ses soldats.

Sur les vingt-cinq hommes qui composaient la famille lyonnaise, les principaux, capables de prendre la succession ou importants dans le trafic, furent « conviés » pour une réunion express. Arrivés dans un hangar, trois hommes attendaient. Louis Garnier, le Fauve, plus un troisième homme que personne ne connaissait. Le Marseillais et les Varois, une quarantaine en tous, avaient ramené les Lyonnais et les encadraient. Il fut clair que la présence de Garnier, et surtout du Corse, recherché par toutes les polices de France, impressionna d'entrée de jeu les Lyonnais. Marcaggi expliqua aux hommes présents qu'Assouni avait dû disparaître, et qu'à présent une nouvelle ère arrivait. Il présenta l'homme inconnu de tous, Ange Solacaro. C'était lui qui allait succéder à Kamel. Paul le fournirait en cocaïne, Solacaro la distribuerait à Lyon et dans les environs. Un des hommes présents protesta aussitôt, et fut aussitôt abattu par le Fauve. Les autres

encaissèrent. Par la suite, cinq Toulonnais du Corse restèrent avec Solacaro, pour assurer sa sécurité et prévenir d'éventuelles rébellions. Ce soir-là, les hommes d'Assouni l'avaient bien compris : ils continueraient leur carrière dans le grand banditisme lyonnais pour le compte du caïd varois ou plus du tout.

La nuit était tombée. La Jaguar avait quitté la zone industrielle, et roulait dans des rues plus animées. Assis à l'arrière, Stéphane regardait par la vitre. Les terrasses de restaurant, les cinémas, les boîtes de nuit se succédaient. Les vitrines des magasins restaient éclairées toute la nuit. Un groupe de jeunes marchait en parlant un peu trop fort, visiblement sous l'effet de l'alcool. Une des jeunes filles faillit tomber, ce qui déclencha l'hilarité générale. Peretti baissa sa fenêtre et s'alluma un cigarillo.

— Bien joué, l'enregistrement ! Tu l'as scotché une deuxième fois, le gros. L'Italien ria.

Stéphane sourit. En réalité, il était méfiant. Son instinct ne lui annonçait rien de bon.

— J'aurais préféré que ce soit Garnier derrière tout ça.

— Ah oui pourquoi ? Tu penses que ça change quoi ?

— Marcaggi est beaucoup plus dangereux. On ne sait pas jusqu'où il peut aller.

Le Marseillais rit franchement.

— Garnier n'a pas les épaules pour faire un coup comme ça. Il mange dans la main du Corse. Mais Marcaggi n'a pas du tout une armée derrière lui. Combien y sont à Toulon ? Une quinzaine ?

— Maintenant, il a Lyon. Il devient plus puissant.

— S'il veut Lyon, ça le regarde. Moi, j'ai assez de choses à faire ici.

— Tu crois qu'il s'attaquera jamais à toi ?

Peretti rit à nouveau.

— Qu'il essaie. Je pourrais écraser ce guignol de Garnier si je voulais. Pour Marcaggi, c'est pareil.

L'Italien était confiant. Stéphane ne voulait pas le froisser.

— Oui, t'as sûrement raison.

La Jaguar s'arrêta, bloquée dans une file de voitures. Le Calabrais se retourna pour regarder le jeune homme. Cette fois, il ne souriait plus.

— J'ai deux cents soldats prêts à tirer sur mon ordre. Tu veux me faire peur avec qui ?

Le Parisien sourit, mal à l'aise.

La voiture traversa une résidence pavillonnaire. Les maisons étaient imposantes et éloignées les unes des autres, dressées sur de vastes terrains. Ils s'arrêtèrent devant un grand portail blanc. Les murs étaient très hauts, entièrement recouverts de plantes et de fougères. Une petite caméra, discrète, mais visible, placée en hauteur dans le mur, filmait les arrivants. Les grandes portes en fer forgé s'ouvrirent automatiquement. Stéphane ferma les yeux. C'était plus agréable de dormir chez François Peretti qu'à l'hôtel. Le lendemain, il repartirait de bonne heure. Il ne fallait pas l'oublier, ce serait l'anniversaire de David.

\*\*\*

Raphaël Sorci sortit de la gare d'Austerlitz. Il portait sur son épaule un sac à dos noir. Dans le ciel, les nuages se bousculaient. Il reçut une goutte sur le haut de son crâne. Il remonta le zip de son cuir et monta à l'arrière d'un taxi 508 noir. Dehors, la pluie fine se transforma en averse. Il donna l'adresse de sa voix grave et monocorde, puis sortit son portable et envoya un SMS : « J'arrive. » La circulation était difficile, ce qui était d'ailleurs le cas la majorité du temps. Le taxi progressa laborieusement dans Paris avant d'atteindre la banlieue. Le portable de Natale bipa. Il lut le message.

— Il arrive. Qu'on en finisse.

Le gitan fumait une cigarette assis sur son canapé. À côté de lui, Mario buvait une bière, silencieux. La télévision était allumée et diffusait une série américaine, mais aucun des deux hommes ne la regardait. L'ainé n'était pas pressé. Il suivait son jeune frère dans sa décision de prendre le contrôle de la famille. Mais si la chose ne se faisait pas, ce n'était pas grave. Natale, lui, comptait les jours, les heures, les minutes. La mort tant attendue de Kamel Assouni avait été un soulagement. Enfin, c'était le signal. Maintenant, ce serait leur tour. Le gitan vivait ses derniers jours de flingueur. Bientôt, il serait à la tête d'un empire.

Dehors, la pluie se déchaînait. On sonna à la porte. Natale coupa le son de la télévision et partit ouvrir. Raphaël Sorci entra, trempé.

— Ça va, Raphaël ?

— Oui. Ça tombe sec.

Le Varois entra dans le séjour, Mario lui fit un simple signe de la main pour lui dire bonjour, tandis que son frère réapparut avec une serviette.

— Tiens.

Sorci essuya son visage et sa tête, enleva son cuir dégoulinant et s'installa sur le canapé. Le gitan s'assit à côté de lui en désignant Mario de la main.

— C'est mon frère.

— D'accord.

Raphaël ouvrit son sac et en sortit doucement un appareil. La plaque faisait 25 cm de longueur. Sur le dessus se trouvait un ensemble complexe de fils électriques qui prenaient les trois quarts de la place.

À la suite, une bonbonne noire était fixée. Sorci posa doucement l'engin sur la table basse devant lui, sous l'œil attentif des deux hommes.

— La partie en dessous est aimantée. Ça se colle facilement sous une voiture. Je vous expliquerai comment ça se branche. T'as une caisse ?

— Oui, dans le parking, répondit Natale.

— Une fois branché, l'engin est relié au moteur. Quand on met le contact, le moteur tourne. L'électricité active automatiquement l'appareil. La charge explose. Vous devrez être au moins à dix mètres. À Lyon, cette petite merde de Karim a pas fait sauter la caisse au bon moment. J'ai dû faire le travail moi-même.

Sorci fixa Natale et continua d'une voix agressive et méprisante.

— Marcaggi te fait confiance à toi. Alors, montre-nous que t'es pas un pauvre type. Fais ce que tu dois faire, que je sois pas encore obligé de repasser derrière.

Natale lui lança un regard noir. Même David Lapaz ne lui parlait pas comme ça. Ce péquenot décoloré du Var le prenait de haut. Mais c'était le bras droit de Paul Marcaggi, il fallait faire des concessions. Natale masqua sa rage derrière un petit sourire mauvais.

— T'inquiète pas, va... Je sais ce que je fais.

Mario n'avait jamais vu d'engins explosifs et regarda l'appareil de plus près.

— Ce soir, on fête l'anniversaire de Lapaz, c'est un beau cadeau ! Hé, hé, hé...

## VI

Dans le bureau du restaurant *La Prétoria*, David, assis dans le fauteuil noir, se tenait le front, accoudé au bureau en bois. Ses yeux se perdaient dans les tableaux accrochés au mur. Stéphane cessa de marcher de long en large et sortit une cigarette. Il venait de faire écouter son enregistrement à son boss. David se rappelait la partie de poker chez Kamel, la voiture qui brûlait, cette menace qu'il avait sous-estimée. À l'annonce du meurtre d'Assouni, il avait pensé que c'était peut-être une équipe ambitieuse venue des cités, une criminalité émergente, très violente. Il aurait été possible d'identifier le leader et de l'abattre, mais ce n'était pas du tout le cas. La situation, dans l'hypothèse d'une vengeance, était beaucoup plus délicate. Marcaggi était vicieux, son clan redoutable, sans pitié. Garnier, le vieux Marseillais, marchait pour lui, ses hommes étaient donc une réserve de soldats pour le caïd corse. S'attaquer au nouveau boss de Lyon, Ange Solacaro, entraînerait la « famille » des Parisiens dans une guerre sanglante.

— Et François, il en pense quoi ? demanda David.

— François, quand je lui ai dit que ça pouvait être dangereux pour lui aussi, il m'a regardé comme si je lui racontais une histoire drôle.

— C'est vrai que François Peretti, c'est pas la même chose que Kamel.

— C'est malheureux pour Assouni, mais ce qui se passe à Lyon doit rester à Lyon.

David soupira.

— Je sais.



— Ce soir, on fête ton anniversaire, continua Stéphane d'un ton plus léger. On dîne à *La Prétoria*, ensuite on finit la soirée au *Milway*. On sera une douzaine, en petit comité. Ça nous fera du bien de se changer les idées.

David se leva.

— Et pour Mourad, tu en es où ?

Stéphane fut heureux de voir l'intérêt soudain de David pour cette histoire. Mourad, l'ami de Stéphane, était mort depuis quelque temps, et sa disparition en réalité était plus préoccupante que celle de Kamel.

— Je crois que c'est Natale.

— Pourquoi il aurait fait ça ?

— Je sais pas. Je vais l'appeler pour qu'il vienne en avance au restaurant. Je vais lui poser quelques questions.

— Sincèrement, je vois pas Natale le descendre pour vingt mille euros.

— Non, moi non plus. Mourad n'a pas été tué pour son argent.

David resta perplexe.

— Bon, parle-lui. On se retrouve ce soir à *La Prétoria*. Au fait, j'ai fini d'écouler ce qu'il restait dans les malles.

\*\*\*

Dans le quartier Montparnasse, Mario remonta du parking, traversa le hall d'entrée et arriva dehors. Il rejoignit un 4x4 Porsche Cayenne noir garé dans la rue. Il grimpa à côté du conducteur.

— Tu peux me dire pourquoi j'ai crevé les pneus de Stéphane ?

— T'as bien crevé les quatre ? s'assura Natale en démarrant. Et d'autres autour de lui ?

— Mais oui, t'inquiète ! J'ai crevé les pneus de toute la rangée, dit Mario en éclatant de rire. Alors ?

— Alors, réfléchis ! Il va être obligé d'aller à *La Prétoria* autrement qu'en bagnole. En sortant pour aller au *Milway*, il va sûrement monter avec Goran et David dans la grosse Merco<sup>8</sup>. Et j'aurai bien les trois quand ça va sauter. Ce soir, je vais pas venir au restaurant, je dirai que je suis malade. Toi, t'y vas, si quelqu'un sort, tu fais sonner mon tél. Je vais poser la bombe pendant que vous boufferez.

Natale, Mario, Christophe étaient logiquement invités au restaurant. Le portable de Natale se mit à sonner, le gitan regarda l'écran. C'était Stéphane. Il mit un doigt sur sa bouche en regardant son frère puis décrocha d'une voix plaintive.

— Allô ?

— Salut, Natale, j'ai besoin de te voir. Faut que tu viennes plus tôt au restaurant.

— Ah, j'suis désolé, continua Natale d'une voix faussement fatiguée. Mais je sors pas, je peux pas venir. J'ai quarante de fièvre et j'arrête pas de gerber.

Stéphane trouva ça plutôt bizarre.

— T'es où là ?

Certains bruits de la rue lui parvenaient depuis le téléphone, malgré les fenêtres fermées du 4x4. Le Gitan savait que ça ne jouait pas en sa faveur.

— Je conduis, là. Je suis allé chercher des médicaments, je rentre. J'essaie de te voir dès que je peux. Je crois que j'ai chopé une putain de gastro.

Stéphane ne crut pas un mot de ce que le tueur lui racontait.

— D'accord, mais David va être étonné que tu ne viennes pas pour son anniversaire.

— Excuse-moi auprès de lui ! Putain, ça me casse les couilles. Si j'vais un peu mieux, j'essaierai de vous retrouver au *Milway*.

— Bah, oui, ça serait bien !

Stéphane raccrocha. Il sortit du restaurant et se dirigea vers la station de métro la plus proche. Ce connard de Natale lui filait entre les doigts. Pas pour longtemps. Pourquoi il ne venait pas ? Le gitan n'était pas plus malade que lui, il en était sûr. Son comportement devenait de plus en plus bizarre.

— Putain, il veut m'voir, c'fils de pute, grogna Natale. J'suis sûr que c'est pour Mourad. J'sais pas c'qu'il a appris, putain...

Mario bâilla en s'étirant, loin des tourments de son frère.

— Toute façon, on s'en branle, ce soir, il saute.

\*\*\*

Stéphane rentra chez lui et se changea. Il enfila un costume Armani gris foncé et une chemise claire du même couturier. Il descendit ensuite au parking. Mathilde serait présente à la soirée, mais elle venait avec Karima. Une fois arrivé à sa voiture, Stéphane vit tout de suite les deux pneus avant à plat. Il fit le tour de la Mercedes, les deux pneus arrière étaient dans le même état. Il lança un coup de pied rageur dans le mur en criant des insultes. En repartant, il s'aperçut que toutes les voitures de l'allée avaient les pneus crevés. Un petit salopard s'était introduit dans le parking et s'était amusé avec un couteau. Il quitta l'immeuble en se dirigeant vers la gare Montparnasse et relativisa. Changer quatre pneus, ce n'était pas très grave. Il regarda sa Breitling. Il serait légèrement en retard.

Stéphane arriva au restaurant et traversa la grande salle. Les tables étaient toutes occupées. Il poussa une porte dans le fond et arriva dans une pièce plus petite. Une grande table était impeccablement dressée, David et ses invités étaient déjà tous assis. Christophe, en costume gris clair, était souriant, assis à côté d'une magnifique brune à la peau mate, une professionnelle que Karima avait fait venir à la demande de Stéphane.

D'autres jeunes femmes étaient présentes, l'une près de l'imposant Mario, une autre à côté d'Erwan. L'homme était calme et discret, les cheveux courts et grisonnants. Maintenant qu'il n'y avait plus de cocaïne à Saint-Aubin, il avait pu arrêter son rôle de gardien dans la maison. Karima et Mathilde étaient assises l'une à côté de l'autre. En face, Simon, en costume noir, qui montait la garde à l'entrée de Saint-Aubin quand il le fallait, était venu avec son amie, une Géorgienne qui ne parlait presque pas français. David était assis en bout de table. Près de lui, Goran était lui aussi en costume foncé, occupé à faire connaissance avec Sabrina, une jolie blonde pulpeuse à la compagnie tarifée. Stéphane salua les gens de la tête en s'asseyant sur la chaise qu'on lui avait réservée face à Mathilde.

— Ah !!! s'écria Christophe, voilà le plus beau.

— Ah, te voilà, toi ! dit Mathilde en le regardant.

Deux serveurs apportèrent les entrées, des assiettes de chèvre chaud. Karima se versa un verre de champagne.

— J'suis dégoûtée pour ma voiture, elle était encore neuve, dit-elle en faisant semblant de pleurer.

— Il t'est arrivé quoi ? demanda Stéphane.

— Elle a abîmé l'arrière en se garant, répondit Mathilde.

Assis un peu plus loin à la table, Goran s'écria :

— Ce serait bien d'être un homme, hein, histoire de réussir un créneau au moins une fois dans ta vie !

L'*escort* à côté de lui le regarda en riant.

— Pff, quel macho, celui-là !

Stéphane rit.

— C'est ça, les femmes, le cerveau entre le poisson rouge et le castor.

Tous les hommes assis autour de la table éclatèrent de rire, les filles huèrent en souriant. Karima regarda Stéphane avec un petit sourire

malicieux.

— Tu sais, des fois, les femmes sont plus intelligentes que les hommes et leur laissent croire le contraire...

— Ouah, attention, elle a parlé ! cria le colosse.

On buvait bon train autour de la table, les esprits commençaient à s'échauffer doucement. Par la suite, un serveur porta une entrecôte à la jolie Sabrina assise près du garde du corps.

— C'est pour moi, ça ?

Le jeune serveur eut l'air gêné.

— Euh... oui, il me semble bien que c'est ce que vous aviez commandé.

Le Macédonien but d'un trait son verre de champagne et s'exclama :

— Putain, alors, toi, t'es une vraie blonde !

David éclata de rire. Erwan et Simon étaient hilares. Stéphane se pencha en avant et s'adressa au légionnaire.

— Non, mais c'est comme les poissons rouges, tu vois, un tour de bocal et elle se souvient plus de rien.

Mathilde fit une grimace.

— Ha, ha, ha ! Très drôle.

— Laisse tomber, continua Karima en riant, ils ont besoin d'affirmer leur force de mâle, je croyais qu'on était tous évolués, mais je crois que certains se sont arrêtés à l'âge des cavernes. Pour raconter des conneries, t'es fort, hein ? demanda-t-elle à Goran. Et si je te demande six fois sept ?

Le garde du corps la regarda, surpris.

— Bah, alors, on fait moins le malin !

Les rires éclatèrent autour de la table. Mario, qui en était à son cinquième verre de champagne, observait les gens autour de lui, silencieux.

Dehors, Natale apparut au coin de la rue, un sac à dos sur l'épaule. Il chercha la Mercedes de David. La grosse berline était garée dix mètres plus

loin. Elle n'était pas visible depuis l'entrée de *La Prétoria*. La nuit était tombée, rendant la petite rue obscure. Le gitan se dirigea rapidement jusqu'à la voiture, prit son sac et l'ouvrit. Il s'accroupit, sortit l'engin explosif et le posa aussitôt derrière la roue avant. Il s'allongea au sol et se glissa sous le véhicule.

Plus tard dans la soirée, François Rodriguez, le gérant, aidé d'un serveur, apporta le gâteau. Il était imposant, c'était une pièce montée. Sur le dernier étage, plantées dans la crème blanche, des bougies étaient allumées. On éteignit la lumière. David se leva et souffla sur les petites flammes qui s'éteignirent. Il venait d'avoir cinquante-deux ans. Il avait perdu sa femme il y avait quelques années, et avait envoyé son unique fils finir ses études dans une université aux États-Unis. Il vivait à New York et travaillait depuis peu dans les assurances. Lapaz avait prévu d'aller le voir. Le repas avait duré plus de deux heures, les invités quittèrent doucement le restaurant et se dirigèrent vers leur voiture.

— Je monte avec Karima. On se retrouve dans le carré VIP, annonça Mathilde à Stéphane.

La jeune femme suivit la jolie Marocaine jusqu'à sa voiture, une 208 cabriolet rouge. Mario était garé dans une rue plus loin. Il marcha rapidement sur le trottoir et arriva jusqu'à son 4x4 Cherokee noir. Natale avait pris le double des clés et attendait, assis à l'arrière. Le gros gitan ouvrit la portière et grimpa au volant. Il se tourna vers son frère.

— Alors ?

— Alors c'est bon. Vas-y, démarre ! J'veux pas rater ça.

Dans la petite rue, les voitures démarraient les unes après les autres. Stéphane et David restèrent quelques minutes à l'intérieur du restaurant pour féliciter le gérant. Goran sortit le premier. Il avait enchaîné les verres de vin

et de champagne, et ça se voyait. Le boss et son bras droit le retrouvèrent dehors. Lapaz fit le tour de la voiture et s'assit à l'avant du côté passager.

— Allez, à la boîte, les enfants !

Stéphane, lui aussi bien éméché, regarda le colosse qui ouvrit la portière côté conducteur.

— Tu vas pas conduire ? T'es bourré, arrête.

Le garde du corps éclata de rire.

— Et alors ? Les gens le savent qu'on roule bourrés !!! Non, mais t'inquiète, je peux conduire.

— Laisse-moi prendre la voiture !

Le légionnaire voulut s'asseoir au volant, mais Stéphane l'agrippa et le ceintura. Les deux hommes étaient hilares. Le colosse se dégagea facilement du jeune homme, mais celui-ci l'attrapa à nouveau au bras et les clés tombèrent par terre.

— Alors, les enfants, on dort là ? demanda David.

À l'entrée de la rue, un 4X4 Cherokee noir s'était arrêté. Natale et Mario observaient les hommes de loin.

— Y vont monter ou quoi, ces connards, putain, grogna Natale.

— Ah, putain, tu déconnes !!! cria presque Goran, elles sont où maintenant les clés ?!

Stéphane prit une lampe torche dans le coffre et éclaira le sol. Il ne trouva pas ce qu'il cherchait. Il se mit à quatre pattes et éclaira sous la voiture.

— Tu les as ?

Stéphane se redressa sur ses genoux. Il avait perdu son sourire. Son cœur battait à tout rompre.

— Regarde sous la voiture, viens voir !

— Quoi ? demanda Goran en riant. T'as l'air en panique, t'as vu un vampire ou quoi ?

Le garde du corps se mit à son tour à quatre pattes et pencha sa tête pour voir sous le véhicule. Stéphane tendit le bras et éclaira plus en profondeur sous la Mercedes. On voyait très nettement un appareil qui semblait être collé sous la voiture. L'engin était composé de fils électriques et d'une bonbonne noire. Le tout était relié par des fils au moteur. Les deux hommes se regardèrent.

— Qu'est-ce que c'est ça ?! demanda le Macédonien.

Stéphane se redressa. David commençait à s'impatienter.

— Alors vous faites quoi ?!

Le bras droit s'appuya sur le toit de la voiture et passa sa tête à l'intérieur.

— Il y a une bombe sous la voiture. Viens voir !

Natale et Mario le virent sortir de la grosse berline, faire le tour de la Mercedes et se baisser à son tour.

— Ils ont trouvé la bombe, souffla Natale. Putain, sa race, ils ont trouvé la bombe...

— T'es sûr ?

— Bah, oui, putain, regarde !!! Ils sont tous à regarder en dessous !!!

Pour les trois hommes, il était difficile d'accepter la situation. Une bombe avait été placée sous la Mercedes. Ils avaient failli mourir sans même s'en rendre compte. Les mines s'étaient assombries. La tension était palpable. Stéphane avait retrouvé les clés par terre et les avait ramassées. Le boss, néanmoins, garda son sang-froid.

— Personne ne doit toucher à la voiture.

Il s'adressa au légionnaire :

— Appelle quelqu'un qu'on vienne nous chercher.

— La bombe a été placée pendant qu'on était dans le restaurant, affirma Stéphane.



Le garde du corps mit instinctivement la main sur la crosse de son pistolet en jetant des coups d'œil dans la rue. Il appela Christophe. David se passa la main sur le visage. Le lien avec la voiture qui avait explosé à Lyon semblait évident. Stéphane regarda son boss, il vit dans ses yeux un mélange d'inquiétude et de fureur.

— Tu crois que c'est qui ? C'est signé, non ?

— Marcaggi..., murmura Lapaz.

— Allez, vas-y, on se casse ! ordonna Natale.

Le 4×4 fit marche arrière, puis disparut au coin de la rue.

— Dépêche-toi d'aller au *Milway*, tu devrais déjà y être ! Moi, j'vens venir plus tard, comme j'avais dit à Stéphane !

Le gitan ruminait. Il allait passer pour un incapable aux yeux du Fauve. Il entendait encore Raphaël Sorci lui parler : « Montre-nous que t'es pas un pauvre type. » Il fallait retenter quelque chose très rapidement.

Stéphane alluma une cigarette en espérant que ça l'aiderait à réfléchir.

— C'est peut-être quelqu'un de chez nous qui a fait le coup.

— Oui. Je sais, répondit froidement David, comme avec Karim à Lyon.

Goran raccrocha.

— Christophe passe nous prendre.

— Natale... Il est devenu bizarre, continua Stéphane.

— C'est Marcaggi qui a fait sauter la caisse de Kamel ? demanda le colosse. Vous savez qu'un jour je suis allé chez Marcaggi lui apporter à bouffer quand on le planquait à Paris. Natale était avec moi. C'est lui qui est monté lui filer les sacs. Il est resté un bon moment avec lui. Je me rappelle que j'ai trouvé ça long.

Stéphane et Lapaz se regardèrent. Se sentir trahis par un homme de toute confiance était une sensation horrible.

— Et Mourad qu'il a sûrement tué, ajouta Stéphane. Ce soir, il était soi-disant malade, en fait, il a très bien pu poser la bombe. Putain ! Il doit passer au *Milway*. Vu que ça a pas sauté et qu'on est toujours vivants, je sais pas ce qu'il va faire.

— Attends, on est encore sûr de rien, répondit le boss. S'il m'a trahi, je le verrai dans ses yeux.

Une Volvo S 40 grise s'engagea dans la rue et s'arrêta au niveau des trois hommes. Christophe était au volant. Les Parisiens montèrent, David à l'avant.

— Qu'est-ce qui a, vous êtes en panne ?

— Oui, répondit aussitôt David. Elle veut pas démarrer.

Une petite pluie fine s'abattit dans les rues. Les essuie-glaces balayèrent nonchalamment le pare-brise. La radio passait un morceau de jazz, créant une atmosphère douce, un peu mélancolique. Stéphane la trouva morbide. La pluie, la nuit, cette musique mélodieuse étaient en fait le calme avant la tempête. Elle annonçait quelque chose qui allait arriver, quelque chose d'effroyable. En essayant de prendre du recul, Stéphane se dit qu'éliminer Natale, et donc Mario qui était forcément de mèche, était encore possible. Il faudrait agir vite. Mais cette nuit, Marcaggi, et c'était certainement lui, leur avait déclaré la guerre. Sa famille était restreinte, mais redoutable. Garnier le Marseillais lui prêtait main-forte. Solacaro à Lyon l'aiderait sûrement. La famille se ferait broyer, disloquer. Mais une issue était encore possible avec l'aide de Peretti. Il fallait que l'Italien tue Garnier, lui et son premier cercle d'hommes. Le Fauve perdrait son principal appui.

Solacaro était trop récent à Lyon, et sa nouvelle famille ne serait pas prête à faire la guerre pour lui. À ce moment-là, Paul se retrouverait plus isolé, et donc moins offensif.

La Volvo s'arrêta devant l'entrée du *Milway*, les trois passagers descendirent, puis la voiture partit se garer plus loin. Ils arrivèrent jusqu'au carré VIP, Stéphane l'avait réservé pour la nuit. Ils y retrouvèrent le groupe du restaurant, plus de nouvelles têtes venues saluer David. Son avocat, un agent immobilier, un patron de club qui était sous la « protection » de la famille, et qui payait Lapaz en lui prêtant gracieusement un pavillon situé à Saint-Aubin. Stéphane rejoignit Mathilde, assise sur un canapé à côté de Karima. S'amuser dans le carré VIP n'était plus qu'une apparence. Il s'assit en cherchant Mario des yeux et le vit un peu plus loin assis à une table avec Simon et une *escort-girl*. Stéphane se releva, il ne savait plus quelle attitude adopter. Son esprit partait dans plusieurs directions en même temps. Son estomac se nouait. Il voulait lutter contre ce qui essayait de l'envahir, la peur. Il s'approcha de son boss en regardant vers l'entrée du club.

— Regarde, voilà Natale.

David vit le gitan venir vers eux en se frayant un passage dans la foule. Il hésita un moment puis regarda son bras droit.

— Amène-moi tout le monde dans le bureau, Simon et Erwan aussi.

Il comprit ce que ça voulait dire. Lapaz avait décidé de dire clairement à ses hommes ce qui s'était passé. Ça allait être déterminant pour la suite, car, s'il y avait des traîtres parmi eux, ils sauraient que le boss se méfiait. Stéphane se demanda s'il avait raison d'avoir fait ce choix, mais, à cet instant-là, les choses commençaient à aller trop vite.

Rapidement, le groupe arriva dans la petite pièce, situé en hauteur derrière la cabine du DJ. L'endroit était petit et bas de plafond. Les hommes étaient presque serrés les uns contre les autres.

Les murs étaient blancs, le bureau noir. David était assis derrière dans un fauteuil. Plusieurs cadres étaient accrochés au mur. On y voyait des barmen,

des serveurs, Mario accompagnés de videurs, tous des hommes de la famille. Christophe referma la porte. Le premier cercle de la famille était au complet.

Le boss, son bras droit, son garde du corps, ses trois lieutenants et les deux soldats les plus impliqués dans les secrets de la famille étaient présents, tous ceux qui touchaient au plus près au trafic de la cocaïne. La musique techno leur parvenait faiblement. David était tendu, le regard sombre. Son aspect froid contrastait avec sa décontraction souriante du restaurant. Natale et Mario se doutaient de ce qu'il voulait leur dire. L'air grave du boss créa rapidement le silence dans la petite pièce. Stéphane s'était adossé au mur, les bras croisés. Il voulait voir la réaction des deux frères du coin de l'œil. Lapaz prit le temps de regarder chacun des hommes qui lui faisaient face.

— Je devrais être mort. Je suis là, mais je devrais être mort. Goran et Stéphane avec.

Pour Simon, Erwan et Christophe, c'était l'incompréhension totale.

— On a trouvé une bombe sous la voiture.

Il leva sa main, son pouce et son index rapprochés.

— On a été à ça de mourir.

Il y eut un silence.

— Il y a des chances que ce soit l'un d'entre vous qui a fait le coup.

En disant cela, David voulait bousculer le traître potentiel, lui faire comprendre qu'il serait bientôt démasqué, l'obliger à réagir et à se dévoiler. Stéphane regarda Natale. Il restait calme. Il appuya une épaule contre le mur, le regard concentré sur le boss. Il faudrait le tuer le plus vite possible. Maintenant, la cible principale était le pied-noir, quitte à ce que les deux autres ne meurent qu'après.

— Je suis là. La place n'est pas à prendre. Ceux qui ne sont pas d'accord avec ça mourront.

Dans le bureau, les hommes étaient écrasés par la pression. Ça sentait la mort. Mario attendait la fin. Il bouillait. Il verrait ce que déciderait son frère. Si ça ne tenait qu'à lui, il aurait tiré dans le tas sur-le-champ. Pour Erwan et Simon, c'était le choc. Christophe se demandait qui avait posé la bombe. Les soldats de la famille ? Natale ? Ou David devenait paranoïaque ? Il repensa à la mort de Kamel. Beaucoup de choses étaient en train de changer, brutalement. Le caïd se leva, faisant comprendre à tout le monde qu'il n'avait plus rien à leur dire. Les hommes sortirent les uns derrière les autres. Natale savait que Stéphane allait venir le voir, il le devança en arrivant jusqu'à lui.

— Tu voulais me parler ?

— Oui.

Stéphane regarda le groupe sortir. Il referma la porte. Il n'y avait plus que David, Natale et lui. Le boss s'était assis sur le bureau, les yeux rivés sur le gitan. Stéphane attaqua aussitôt.

— La nuit où on a déchargé la came, quand on est partis, t'étais encore là avec ton frère. Vous avez fait quoi ?

— On a fait quoi ? On a pris une bière, ensuite on est partis.

— Et c'est tout ?

— Bah oui pourquoi ? Il te manque de la came ?

— Vous avez pris votre temps, non ?

Stéphane s'était bien renseigné, il fallait rester au plus près de la vérité.

— Oui, un peu. Pas trop non plus. Pourquoi ?

— Et Mourad, il faisait quoi pendant ce temps-là ?

On y était. Natale ne semblait pas gêné par la question.

— Rien. Il est venu boire avec nous, ensuite on est tous partis.

Stéphane se dit qu'il tenait quelque chose.

— Il a bu une bière avec vous et c'est tout ?

— Oui, pourquoi ? Tu t’imagines quoi ? C’est pas moi qui l’ai tué, pourquoi tu veux que je bute Mourad. Je le connaissais presque pas.

— Je sais, laisse tomber. Je cherche à savoir ce qui s’est passé.

— Si je peux t’aider, dis-le-moi.

Natale se tourna vers Lapaz.

— Tu sais qui a pu poser la bombe ? Goran assure ta sécurité, si tu veux, je peux venir en renfort.

Le pied-noir eut un sourire en coin. Le gitan ne manquait pas d’air.

— Pour l’instant, ça va.

— Tu penses que c’est des hommes à nous ?

David eut un haussement d’épaules.

— On verra.

— C’est bon ? demanda le gitan à Stéphane.

— Oui, vas-y, merci.

Natale quitta la pièce. Stéphane le regarda traverser la cabine du DJ pour disparaître dans les escaliers. Il ferma la porte du bureau.

— Il ment. Je le connais, dit aussitôt le boss.

— Je sais. Et tu sais pourquoi ? Mourad boit pas d’alcool. Il n’aurait jamais pris une bière avec eux. Impossible.

— Il l’a bien tué, il faut savoir pourquoi. Je peux plus avoir confiance en lui. Il avait pas l’air malade. Il a très bien pu poser la bombe.

— C’est sûr. Je vais demander à Simon de le suivre. Il faut tout savoir sur ce qu’il fait.

— C’est exact. Il faut aussi désamorcer la bombe sous la Mercedes.

— Goran connaît bien un mécanicien. Je vais voir ça avec lui.

Lapaz se passa la main sur le visage.

— On ne sait plus à qui faire confiance. Si Natale doit mourir, son frère aussi. Mais je sais pas à qui donner le travail. Peut-être que des hommes de

la famille sont passés de leur côté.

— Goran peut le faire. Christophe, t'en penses quoi ?

— Christophe, c'est un garçon intelligent. Je sais pas ce qu'il pense de tout ça.

— Je peux donner rendez-vous à Natale pour n'importe quelle raison, proposa Stéphane. Goran et Simon peuvent s'occuper de lui.

David semblait contrarié. Il était résigné.

— Oui, on va être obligés de le faire.

Ils quittèrent le bureau et se retrouvèrent dans le VIP. Le club était bondé. L'avocat de la famille, un homme petit et corpulent, fit un signe à David en le voyant.

Le pied-noir le rejoignit. Karima et Mathilde dansaient sur la piste. La Géorgienne qui accompagnait Simon les avait rejointes. Dans le carré VIP, Erwan et Simon étaient assis, deux *escort-girls* les accompagnaient, mais les deux hommes avaient l'air tendus. Mario et Natale n'étaient pas là. Stéphane arriva jusqu'à Simon et lui fit un signe de la tête de le suivre. Le jeune homme le rejoignit à l'écart de la table.

— Tu sais où est Natale ?

— Je crois qu'il est au bar avec son frère.

— Suis-le. Quand il sortira de la boîte, surtout le perds pas. Je veux savoir tout ce qu'il fait, qui il voit.

Le jeune soldat prit un air inquiet.

— D'accord, d'accord. Tu crois qu'il a mis la bombe ?

— Je sais pas, si t'as l'impression qu'il t'a grillé, tu te sauves. Je veux que tu m'envoies un message toutes les heures, compris ?

— Oui, compris.

Simon quitta le VIP et contourna la piste de danse. Il s'approcha peu à peu du bar, cherchant Natale des yeux sans être vu. Il l'aperçut au comptoir, un

verre à la main, en pleine conversation avec Mario. Il s'assit sur un canapé et ne le quitta plus des yeux. David et son avocat s'étaient installés à une table pour discuter. Pas loin, Goran riait de bon cœur avec la jeune femme blonde qui l'accompagnait au restaurant. Le légionnaire avait l'habitude des situations dangereuses, pour lui, la bombe n'avait pas sauté et ils allaient pouvoir contre-attaquer. Rien n'était perdu, ça ne faisait que commencer. Stéphane s'assit à côté de lui, il se pencha en avant en s'adressant à l'*escort-girl*.

— Excuse-moi, on doit parler.

Elle se leva sans se faire prier, souriante, elle était bien payée pour la nuit et tant mieux si elle avait du temps libre.

— Alors ? demanda le colosse.

— On va certainement devoir liquider les deux gitans. Tu t'en occuperas avec Simon et Erwan. J leur donnerai un rendez-vous genre pour aller récupérer les enveloppes des machines à sous.

— Parfait. Plus vite c'est fait, plus vite on sera tranquille.

Erwan rejoignit les deux hommes, prit une chaise et s'assit en face d'eux. Petit et trapu dans son costume gris clair, Erwan Badenter, enfant de la DDASS, avait la cinquantaine bien tassée. C'était un vieux de la vieille, parmi les premiers soldats de David, un véritable homme d'honneur, sa fidélité était sans faille. Sa carrière sous les ordres de Lapaz était parsemée de transports d'armes et de drogue, d'intimidations, de surveillances et de filatures. Il avait fait plusieurs passages derrière les barreaux sans jamais rien lâcher. Il s'adressa à Stéphane.

— C'est quoi, cette histoire de bombes ? Vous allez faire quoi ?

— T'inquiète, Erwan, on s'en occupe ! Goran assure la sécurité de David, j'aimerais que tu sois mon garde du corps quelque temps.

— OK, pas de problème, Stéphane.



Mathilde et Karima arrivèrent dans le carré VIP. La jeune femme blonde s'approcha de son ami.

— Je suis fatiguée, tu veux rester encore longtemps ?

Stéphane se leva.

— Non, allons-y.

Le vieux soldat se leva à son tour.

— Vous êtes en voiture ?

— Non, j'appelle un taxi.

Le jeune homme se rendit compte d'un seul coup qu'on avait dû crever ses pneus dans l'unique but de le faire monter avec David dans la Mercedes piégée. Le coup avait été bien pensé. Cette idée lui noua l'estomac. On essayait bien de le tuer, lui aussi. Erwan posa sa main sur le bras de Stéphane.

— C'est bon, je vais vous raccompagner.

Mathilde le regarda en souriant.

— Merci. Vous êtes gentils.

Stéphane ne dit pas non, c'était même une bonne chose. En se dirigeant vers la sortie du club, il jeta un coup d'œil vers le bar et aperçut Natale et Mario. L'idée qu'ils étaient toujours là le rassura.

Badenter déposa le couple en bas de chez lui. Dès qu'il arriva chez lui, Stéphane alluma l'ordinateur. Mathilde le regarda en enlevant sa veste.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je te prends un billet pour Londres.

La jeune femme y était déjà allée plusieurs fois, elle appréciait la ville et était pratiquement bilingue. Surprise, elle s'approcha de lui. Le jeune trafiquant était tendu, mais il fallait que son amie soit en lieu sûr, et surtout il allait falloir expliquer pourquoi.

— Demain, tu pars.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Il quitta l'écran des yeux pour la regarder. Mathilde comprit tout de suite qu'il y avait un problème.

— Cette nuit, on a voulu nous tuer, David et moi. Y avait une bombe sous la voiture, on a failli mourir. Il pourrait te tuer toi aussi, ou t'enlever pour me forcer à faire ce qu'ils veulent.

Mathilde le regarda sans rien dire, consternée. Elle mit du temps à comprendre.

— Tu as vu la voiture qui a explosé à Lyon ? Et ce type qui s'est fait flinguer à Marseille ? C'est les mêmes qui veulent nous tuer. T'es en danger parce que tu vis avec moi.

La jeune femme blonde avait les larmes aux yeux. Stéphane se leva.

— Tu vas rester là-bas juste le temps que ça se calme.

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui, mais, rapidement, elle se dégagea en le repoussant, ses yeux rouges exprimaient une tristesse emplie de colère.

— Avec ta vie bizarre, je vais me faire tuer, c'est ça ?! Mais j'en ai rien à foutre, moi, de tes business de merde avec David ! Tu crois que j'ai pas compris ce que vous fabriquez ensemble ?! Et maintenant je dois me casser comme ça, du jour au lendemain ?!

Stéphane ne savait pas quoi dire, il ne trouva rien pour se défendre. Il faisait partie de cet univers fait d'illégalité et de mort. Il entraînait Mathilde dans cet enfer. Plus il la voyait paniquer et plus il voulait la prendre contre lui, mais c'était justement lui le problème. Elle essuya nerveusement ses larmes avec la main et partit dans la chambre. Malgré tout, il la suivit. La jeune femme poussa la porte coulissante de l'armoire avec rage, la faisant taper contre le mur. Elle attrapa une grosse valise en hauteur et la jeta sur le lit. Au moins, elle partirait.



## VII

David vivait dans un vaste appartement situé à Boulogne. La décoration y était minimaliste et raffinée. Il se trouvait dans son bureau. La pièce n'était pas très grande. Les murs étaient blancs, comme les étagères qui abritaient de nombreux livres. La moquette était bordeaux, le bureau en bois ancien. Seuls deux tableaux aux couleurs pastel décoraient la pièce. Il essayait de se concentrer sur des papiers administratifs, mais la bombe découverte sous sa voiture le hantait. Il prit sa tasse de café et s'approcha de la grande baie vitrée qui donnait sur une forêt. La vue était agréable, apaisante. C'était souvent ici que David réfléchissait et prenait des décisions. Maintenant qu'il y repensait, l'élimination des deux frères gitans était devenue inévitable, urgente. Peut-être que Marcaggi était derrière tout ça. Il fallait démêler le vrai du faux. Mais avant de faire quoi que ce soit, Lapaz voulait prendre l'avis de François Peretti. Son portable se mit à sonner. Il regarda le nom qui s'était affiché, Christophe.

— Allô ?

— David, on m'a tiré dessus, j'ai réussi à m'enfuir, je suis chez moi.

— Viens, faut que je te voie tout de suite, je sais des choses.

La voix trahissait l'inquiétude, presque la panique.

— D'accord. T'es blessé ?

— Non, ça va. Et fais attention, ne te déplace pas seul dans la rue, c'est devenu trop dangereux.

— J'arrive.

David raccrocha. En quittant le *Milway*, il avait demandé à Goran de venir habiter chez lui quelque temps, prévoyant une nouvelle tentative de meurtre contre lui. Il partit voir son garde du corps dans une pièce voisine et lui expliqua la situation, puis il appela son bras droit.

\*\*\*

Stéphane regarda les wagons du TGV passer devant lui. Derrière, Erwan jetait des coups d'œil sur le quai. Mathilde s'était résignée. Elle n'avait quasiment pas prononcé un mot. Son ami l'avait aidée à charger ses bagages dans le train. Il avait eu envie de lui dire plein de choses, même si, dans ce genre de situation, il savait qu'il ne fallait pas trop en faire. Il lui glissa simplement « ça va aller », que la jeune femme fit semblant de ne pas entendre en s'asseyant dans le wagon. Il avait mis 10 000 euros en liquide entre ses affaires, qu'elle découvrirait en ouvrant sa valise. Maintenant, elle était partie. Son portable sonna. C'était David.

— Va chez Christophe tout de suite, je te rejoins là-bas. T'es seul ?

— Non, j'ai Erwan avec moi.

— Très bien. Faites très attention, regardez partout, je crois qu'il s'est passé quelque chose cette nuit, t'as compris ?

— Oui, je te retrouve là-bas.

Stéphane rangea son portable comme un automate, puis resta immobile un court instant. Un gouffre commençait à s'ouvrir sous ses pieds. Que s'était-il passé pour que Lapaz ait l'air si inquiet ? Quel était le rapport avec Christophe ? Les événements contre eux s'enchaînaient. Une machine s'était mise en marche, une machine de destruction et de mort.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Erwan en voyant l'air inquiet de Stéphane.

— Je sais pas encore. J’ai l’impression que ça a tiré ce matin, je sais pas vraiment ce qui s’est passé. On va retrouver David chez Christophe.

Il sortit son portable de sa poche et se rendit compte que Simon ne l’avait pas contacté comme il le lui avait dit. Il essaya de l’appeler, après plusieurs sonneries, il tomba sur le répondeur.

La Mercedes classe E de David était toujours immobilisée dans la rue du restaurant. Par chance, il possédait une deuxième voiture. Il prit le volant et partit chez Christophe dans une ville du 92. Assis à côté de lui, Goran avait son arme sur les genoux.

La Mégane noire d’Erwan traversa Paris en direction de la banlieue sud. La voiture était prise dans le trafic de la ville, qui cependant semblait plus fluide que d’habitude. Stéphane avait rangé son pistolet dans la boîte à gants, il regardait sans cesse dans les rétroviseurs, à l’affût d’un véhicule qui lui semblerait suspect. Il eut une montée d’adrénaline quand une moto apparut derrière eux, le pilote et son passager avec tous les deux un casque intégral noir et la visière baissée. La Suzuki roulait beaucoup plus vite qu’eux et s’était rapidement rapprochée de la Mégane. Stéphane avait sorti son Beretta et enlevé le cran de sécurité sans lâcher le bolide des yeux, avant de se rendre compte qu’aucun des deux hommes n’avait d’armes dans les mains. La moto les doubla sans leur prêter attention, puis disparut entre les voitures. Ils quittèrent Paris et continuèrent en direction d’Antony. Après quelques kilomètres, le chauffeur quitta la route pour une rue plus tranquille, tourna à nouveau, monta à cheval sur le trottoir, coupa le moteur et tira le frein à main. La rue était plongée dans le silence. De grands immeubles se succédaient. Ils devaient être assez récents à en voir les façades modernes, rouge et blanche, ou encore beige et noire.

Les deux hommes sortirent de la Mégane. Stéphane entendit une voiture arriver et se retourna. David et Goran se garèrent derrière eux. Ils sortirent à

leur tour.

— Alors qu'est-ce qui se passe ? demanda Stéphane en se rapprochant de David.

— Christophe m'a appelé pour qu'on passe le voir. On a essayé de le tuer. Il sait qui c'est derrière, allons-y !

Le groupe des quatre hommes traversa la rue. Christophe avait dû reconnaître ses agresseurs. Stéphane se dit qu'il allait sûrement confirmer ses idées... Au moins, Christophe était toujours de leur côté. Ils passèrent devant un petit parc, caché par de grands arbres plantés contre le grillage. Seules deux voitures étaient garées l'une devant l'autre, de l'autre côté de la route.

L'immeuble où habitait Christophe faisait l'angle de la rue. Erwan, qui fermait la marche, entendit un grincement métallique et se retourna. Un homme venait de sortir du parc en poussant la grille verte. Il était petit et sec, en jean bleu et veste en cuir. Il avait sur le visage un masque « Iron man », un héros de bandes dessinées dont le corps était entièrement recouvert d'une armure. Le masque représentait un visage métallique couleur or avec des contours rouges. Le tueur tenait un pistolet dans la main, il n'y avait pas plus de quatre mètres entre les deux hommes. Mais l'agresseur n'avait pas prévu une réaction aussi rapide au vieux soldat et ne le tenait pas encore en joue, ce qui laissa une seconde de répit au Parisien qui dégaina aussitôt son arme. Le masque, cependant, fut le plus rapide à tirer. BLAM ! BLAM ! Touché aux poumons et au ventre, Erwan tituba, mais réussit malgré tout à riposter. Le polo rouge de sang, il tira de façon imprécise, puis s'affala par terre. « Iron man » reçut la balle dans la cuisse, tomba sous le choc et lâcha son pistolet. Un peu plus loin sur le trottoir, les trois hommes se retournèrent et sortirent leurs armes. Le tireur repartit dans le parc en se traînant comme il put pour se mettre à l'abri. Goran, qui marchait en tête, jeta un coup d'œil vers

Erwan, puis se retourna aussitôt en braquant son revolver devant lui. Son instinct ne l'avait pas trompé, un homme surgit au coin de la rue, une Kalachnikov à la main et le même masque sur le visage que le premier tueur. Il était grand et costaud, les épaules larges. Le légionnaire tira le premier. BLAM ! BLAM ! BLAM ! Le gros « Iron man » repartit aussitôt se mettre à l'abri derrière le mur. Le petit groupe était complètement à découvert, Stéphane se dit que seules les deux voitures garées sur le trottoir d'en face pouvaient les mettre à l'abri. De là, ils seraient en meilleure position pour pouvoir riposter.

— Couvre-nous ! cria Stéphane à Goran.

Le garde du corps s'était collé contre la porte vitrée de l'immeuble, son arme braquée vers le coin de la rue où l'homme à la Kalachnikov s'était mis à l'abri.

— Allez-y !!! cria Goran.

— Amène-toi ! cria Stéphane en se retournant vers son boss.

Le Macédonien tira à nouveau, empêchant toute possibilité pour le tueur au coin de la rue de se découvrir.

Stéphane et David en profitèrent pour partir en courant vers les deux voitures en stationnement. Aussitôt, ils eurent une vision de cauchemar. Un homme se dressa derrière le capot d'une des deux voitures.

Il avait un masque « Iron man » et un fusil à pompe dans les mains qu'il tenait contre sa joue, le canon braqué vers David. Le pied-noir ouvrit grand ses yeux, il eut à peine le temps de comprendre qu'il allait mourir. BOUM ! L'arme se leva légèrement sous la puissance du coup. La décharge déchiqueta les poumons de Lapaz et ressortit par le dos, entraînant avec elle un flot de sang, détruisant tout sur son passage. La chemise devint rouge vif en un instant, le caïd bascula et tomba sur le dos les bras en croix, mort. Les yeux ouverts vers le ciel, du sang se mit à couler de sa bouche le long de sa



joue. Son pistolet percuta le sol dans un bruit métallique. Stéphane arrêta aussitôt sa course en tirant deux balles dans la direction du tueur, l'obligeant à plonger derrière la Laguna. Il recula rapidement pour retourner sur le trottoir, son arme braquée vers la voiture, et rejoignit Goran devant la porte de l'immeuble. Stéphane était à découvert vis-à-vis de l'assaillant au fusil, caché derrière la voiture de l'autre côté de la route, au coin de la rue, l'homme à la Kalachnikov pouvait lui tirer dessus à tout moment. Il sentit son cœur battre à tout rompre, il se voyait mourir à chaque instant. Le colosse savait que la situation était très mauvaise. Ils étaient pris entre deux feux. Il tira à nouveau trois balles en direction du gros « Iron man » à la Kalachnikov pour l'inciter à ne pas bouger, puis braqua aussitôt son automatique vers la Laguna et ouvrit le feu. La vitre du côté conducteur explosa. Derrière la voiture, le tueur s'était accroupi en regardant par la vitre du côté passager avant. Il voyait ses deux cibles sur le trottoir d'en face, faciles à ajuster, mais ils tiraient. À l'abri derrière le mur qui faisait l'angle de la rue, l'homme à la Kalachnikov enrageait. Goran avait son revolver braqué dans sa direction, s'il se découvrait, il risquait de recevoir une balle. Le tueur au fusil se déplaça courbé en deux et arriva devant l'avant de la Laguna. CLAC ! CLAC ! Il rechargea son arme, s'appuya contre le capot et visa le colosse. Stéphane vit tout de suite la manœuvre.

— Goran, attention !!!

Le légionnaire plongeait à terre en même temps que le coup de feu retentit. Derrière lui, la vitre de la porte de l'immeuble explosa. Stéphane s'était accroupi, les yeux rivés sur l'homme au fusil à pompe.

Il se protégea rapidement la tête avec son bras pour éviter les bris de verre tombant de la porte d'entrée. Goran se releva à toute vitesse en entendant le CLAC-CLAC de l'arme. Le tueur rechargeait. Le colosse

enjamba le trou dans la porte créée par le tir du fusil et arriva dans le hall de l'immeuble.

— Suis-moi, Stéphane !!! lui cria le légionnaire.

« Iron-man » visa Goran. BOUM ! Le Macédonien se jeta à plat ventre dans le hall en se coupant la cuisse sur un bout de verre, l'interphone devant lui explosa. Accroupi près de la porte vitrée, Stéphane ouvrit le feu sur l'homme au fusil et le vit s'aplatir au sol derrière la Laguna. BLAM ! BLAM ! BLAM ! Le Parisien tira à nouveau en visant la voiture, la carrosserie fut percée par les balles en une seconde, le pneu avant s'aplatit d'un coup, les vitres des portières explosèrent. Le tueur à la Kalachnikov passa sa tête dans la rue et vit Stéphane. Leurs regards se croisèrent, le jeune homme se dit que c'était la fin. Il enjamba à toute vitesse le trou dans la porte de l'immeuble tandis que le tueur braquait son arme dans sa direction et lâchait une rafale. TAC TAC TAC TAC !!! Stéphane eut juste le temps de disparaître à toute allure dans l'immeuble. Il s'adossa au mur du hall et s'accroupit. Goran le vit arriver avec soulagement.

— Faut se tirer d'ici..., murmura le colosse.

Dans le petit parc, le premier « Iron man » ressortit en boitant, une jambe raidie par la douleur, le jean bleu dégoulinant de sang. Il ramassa son arme perdue sur le trottoir.

— Ramène la gova<sup>9</sup> ! lui cria le tireur au fusil à pompe.

Le blessé partit en boitant vers l'entrée de la rue. Plusieurs secondes passèrent ainsi où plus personne ne bougea. Repliés, à l'abri, tous savaient que le moindre mouvement devait être soigneusement calculé. Une mauvaise manœuvre pouvait entraîner la mort. Personne n'osait sortir des habitations. Des piétons s'étaient peut-être engagés dans la rue et avaient certainement fait demi-tour. L'assaillant blessé avait tourné le coin de la rue et rejoint une Volvo S 40 grise. Un groupe d'hommes en costume passa devant lui alors

qu'il démarrait. Certains ne le remarquèrent pas, mais d'autres l'avaient vu monter en boitant, un pistolet à la main et un masque sur le visage. Des immeubles de bureaux ne se trouvaient pas loin, il était midi et des groupes allaient sortir peu à peu pour manger.

À chaque fois qu'il appuyait sur l'accélérateur, une violente douleur lui prenait toute la jambe, lui rappelant qu'il avait un problème. Rapidement, la voiture arriva à toute vitesse et se mit à piler au niveau du tueur au fusil qui était sur sa gauche. L'homme s'empressa d'ouvrir la portière arrière et sauta derrière le chauffeur.

— Roule !!! lui cria-t-il. Prends à droite !

Dans le hall, Goran et Stéphane avaient suivi des yeux la Volvo et reconnurent aussitôt la voiture. La berline arriva au croisement, freina brusquement pour tourner à droite et disparut. Le chauffeur s'arrêta dans la petite rue le temps que l'« Iron man » à la Kalachnikov saute à l'avant, puis repartit dans un crissement de pneus.

— Ils se sont tirés, murmura Stéphane.

Ils sortirent prudemment de l'immeuble. Le silence retomba d'un seul coup dans la rue. Le jeune homme s'immobilisa en voyant David allongé sur la route. Son cœur se souleva.

— Faut se tirer ! cria le colosse.

Le Parisien se demanda si Erwan était encore vivant, couché sur le flanc droit. Il s'accroupit et le fit basculer sur le dos. Du sang coulait de sa bouche, sa veste de sport en était remplie.

— Il est mort, dit le Macédonien derrière lui. Cassons-nous.

— Attends.

Stéphane fouilla ses poches et sortit les clés de la Mégane, il appuya sur le bip qui déclencha instantanément l'ouverture des portes et sauta au volant, tandis que Goran s'était assis à côté de lui. Il mit le contact, enleva le frein à

main et démarra à toute vitesse. Ses gestes étaient précis et rapides même s'il avait l'impression de tout faire au ralenti. Combien de temps avait-il encore avant l'arrivée de la police ? La voiture fila dans la rue en frôlant le corps inerte de Lapaz. Arrivées au feu rouge, les sirènes de police commencèrent à retentir. Stéphane écouta quelques secondes. Le bruit parvenait de la droite. Il tourna aussitôt à gauche. Après quelques feux rouges, il s'engagea sur la voie rapide en direction de Paris.

Un silence pesant régnait dans la voiture. Stéphane ne voulait pas croire ce qu'il venait de se passer. Il revivait la scène, comme un cauchemar en boucle.

Il se revoyait se retourner en entendant des coups de feu derrière lui, pour voir Erwan s'écrouler par terre. Il revoyait le tueur au fusil surgir comme un diable d'une boîte et tuer net David d'une décharge en pleins poumons. Il n'avait pas été difficile de reconnaître les hommes aux masques, le gros à la Kalachnikov derrière le mur était Mario. Natale avait le fusil à pompe. Quant au troisième, il s'agissait bien de Christophe. Le coup était dur à encaisser. Il avait appelé Lapaz pour l'attirer dans un piège. Ça avait fonctionné à merveille, puisque le boss était venu avec son garde du corps, entraînant avec lui son bras droit et un soldat. Natale avait à nouveau les trois hommes qui avaient échappé à la bombe. En prime s'ajoutait un des hommes les plus fidèles de David. Mais c'était sans compter sur les réflexes des deux gardes du corps. Erwan avait tout de suite réagi, Goran avait su tenir en respect Mario, ce qui leur avait très certainement sauvé la vie.

Cette fusillade était cruciale pour la suite. Le premier cercle de la famille s'était affronté. David Lapaz et Erwan Badenter étaient morts. Stéphane et Goran se retrouvaient isolés. Combien de soldats allaient rejoindre Natale ? Combien étaient déjà de son côté ? Quand il était encore au *Milway*, le gitan était parti voir Christophe. Il lui avait dit clairement que c'était Mario et lui

qui avaient mis la bombe. Marcaggi était derrière eux et leur avait lui-même fourni l'engin explosif. Christophe avait compris que les ennemis de David étaient solides, redoutables. Le pied-noir allait mourir, les deux frères étaient décidés, ils allaient le descendre. Christophe avait tout de suite pensé à l'après-Lapaz. Le clan Natale-Marcaggi était sans pitié. Le gitan voulait prendre le contrôle de la famille, et tous ceux qui se mettraient en travers de son chemin allaient mourir ou devraient fuir. Pour ne pas être dans la ligne de mire, il fallait être du côté de celui qui tire. De plus, Christophe, qui était lui aussi un pilier du clan, savait qu'une restructuration de la famille pouvait lui être avantageuse.

La Mégane rejoignit le périphérique, on était en début d'après-midi et les voitures se faisaient moins nombreuses.

— Christophe nous a bien baisé la gueule, lâcha Goran. Maintenant, tu comptes faire quoi ?

Stéphane était dans le flou total. Il préférait avancer de façon pragmatique.

— Faut qu'on se mette à l'abri. Je crois pas qu'on peut encore dormir chez nous comme avant.

— Ça, c'est sûr ! Tu vas aller où ?

— Je vais aller à l'hôtel. Tu dois faire pareil.

— Oui, mais après ? David et Erwan viennent de mourir.

— J'ai besoin de réfléchir. C'est trop tôt pour savoir ce que je vais faire maintenant. Le problème, c'est qu'on ne sait plus à qui faire confiance. Regarde Simon, soit il est mort, soit il nous a trahis.

La Mégane quitta le périphérique et entra dans Paris. Dans la voiture, Goran se sentait responsable de la mort de David. Il était son garde du corps, son rôle était précisément de faire en sorte qu'il reste en vie. Pourtant, le groupe des quatre avait su réagir. Erwan avait réussi à mettre Christophe hors combat, alors que le tueur se trouvait dans son dos. Goran, alerté, avait

tout de suite anticipé l'arrivée d'un tireur face à eux. Mario n'avait pas pu lâcher ses rafales de balles comme il avait dû le prévoir. David et Stéphane avaient voulu se réfugier derrière les deux voitures garées en face, ce qui paraissait la meilleure chose à faire. Malheureusement, Natale avait dû prévoir cette éventualité et s'était placé en embuscade derrière un des véhicules. Dans le fond, le légionnaire savait qu'il avait fait malgré tout ce qu'il fallait. Que Stéphane et lui soient encore en vie tenait déjà du miracle.

— Je sais pas ce que je vais faire de cette voiture, elle était à Erwan. Y a nos empreintes partout.

— Tu n'as qu'à m'la laisser, j'la brûlerai cette nuit.

Ils arrivèrent à Montparnasse. En se garant, les deux hommes se demandèrent si des tueurs n'allaient pas les attendre. Ils avaient regardé partout avant de descendre, il n'y avait personne, ou du moins, pensa Stéphane, il n'y avait encore personne pour le moment. Goran prit le volant de la Mégane, Stéphane s'appuya sur le toit de la voiture.

— On se tient au courant. Surtout, fais attention !

— T'inquiète.

\*\*\*

Une fois chez lui, Stéphane voulut sortir une valise, mais il fut soudain pris de nausée. Il eut tout juste le temps d'arriver jusqu'aux toilettes et de se mettre devant. Le monde dans lequel il vivait venait de lui montrer son vrai visage, cruel, violent, sans pitié.

Après avoir vidé ce qu'il avait dans l'estomac, le jeune homme ouvrit lentement un placard et en sortit une pile de vêtements. Son visage était blême. Son corps marchait au ralenti. Il déposa les chemises sur son lit et s'assit. Il voulut continuer de préparer sa valise, mais quelque chose l'en empêchait. Il se laissa tomber en arrière, la tête contre l'oreiller. La

souffrance l'écrasait. Des larmes coulèrent sur ses joues. Il voulait croire qu'il pourrait encore parler à David, entendre sa voix. Mais il était mort. Les larmes jaillissaient de ses yeux, encore et encore. Depuis combien de temps n'avait-il pas pleuré comme ça, touché au plus profond de lui ? Peut-être quand sa mère était morte dans un accident de voiture, six ans plus tôt. Son père, lui, était parti depuis longtemps sans laisser de nouvelles. La mort d'Erwan assombrissait encore un peu plus la situation, lui rappelant combien leurs vies étaient fragiles. Lapaz avait ce côté protecteur et humain qui faisait de lui un second père. La mort l'avait frappé dans toute son horreur, foudroyé par ceux qui en avaient décidé ainsi. La vie l'avait quitté comme ça, d'un seul coup. La scène, gravée à jamais dans la mémoire de Stéphane, lui rappelait à chaque instant que le trafic de cocaïne était un milieu de psychopathes.

Il chargea les sacs dans la voiture et quitta le parking. Deux heures plus tard, il s'installa dans un hôtel de la banlieue parisienne. La chambre était petite et simple. Le sol était recouvert d'un parquet bon marché, les murs étaient d'un beige délavé. Le mobilier était en bois, il se composait d'une armoire contre le mur, une table, une chaise. Un écran de télé minuscule était accroché au mur en hauteur face au lit. L'endroit était silencieux, et c'était justement ce dont avait besoin Stéphane. Il s'allongea et s'endormit.

Le jeune homme se réveilla en début de soirée et alluma la télévision. Il s'assit contre le rebord de la fenêtre et alluma une cigarette. Il jeta un coup d'œil vers le ciel. Les lumières d'un avion clignotaient dans le noir. Le son des informations lui parvenait faiblement. La fenêtre d'en face était ouverte.

La lumière brillait, au milieu de la façade sombre. On distinguait un homme assis dans un canapé. Une femme se baissait, puis se relevait en riant, une peluche dans la main. L'éclat de rire d'un enfant lui parvenait. La jeune femme se baissa et disparut un moment, puis réapparut un bébé dans les bras.

Elle l'embrassa, s'avança vers la fenêtre ouverte et la referma. Son regard croisa un instant celui de Stéphane, puis elle rejoignit l'homme assis sur le canapé. Stéphane pensa à Mathilde, au moins, elle était en lieu sûr.

À la télévision, la voix du présentateur l'interpella. « [...] David Lapaz, considéré comme le dernier parrain de la pègre parisienne, a été abattu en pleine rue alors qu'il... » Le jeune trafiquant ne voulait pas écouter. Il était tiraillé entre deux sentiments, se mettre à l'abri, se cacher, et ne rien changer, montrer que tout était comme avant. Le soir, il irait au *Milway*. C'était se jeter dans la gueule du loup, puisque Mario y était le responsable de la sécurité. Mais il fallait le faire, il gérait le club. Il était maintenant le numéro 1 de la famille, il voulait le montrer. Son portable sonna. Il le prit et regarda l'écran : François Peretti.

— Allô ?

— Stéphane, je viens de voir les informations. J'ai appris pour David. Et toi, ça va ?

— Oui, ça va.

— Je pense venir te voir demain.

La nouvelle redonna du courage à Stéphane. L'Italien s'intéressait de près à ce qui se passait à Paris.

— D'accord.

— J'arrive dans la journée et je t'appelle.

— Fais attention ! Ici, on est plus sûrs de rien.

— Je sais.

Le Marseillais raccrocha.

Stéphane enfila son trois-quarts en cuir marron et quitta l'hôtel. Il grimpa au volant de sa Mercedes, glissa son pistolet sur son siège, puis fila en direction du *Milway*. Il ferait un rapide tour dans le club, verrait les têtes qui seraient là. Les videurs étaient tous des soldats de la famille.



Si Mario s’y trouvait, Stéphane lui montrerait qu’il était là lui aussi, qu’il n’avait pas peur. Il se dit qu’il serait plus prudent de demander à Goran de le rejoindre. Il l’appela pour lui donner rendez-vous devant la boîte de nuit, puis arriva dans le quartier de la Madeleine et gara sa voiture quelques rues avant pour finir le chemin à pied.

Il était onze heures, l’établissement ouvrait. En s’approchant de l’entrée, Stéphane reconnut les deux portiers en veste en cuir noir devant la porte, mais pas de Mario. En le voyant arriver, les deux hommes le regardèrent surpris, l’un d’eux fronça les sourcils en se penchant vers son collègue et lui parla à voix basse. Leur attitude semblait suspecte. Stéphane sentit son cœur s’accélérer en les observant. Les videurs avaient l’air d’être passés du côté du gitan, ou Stéphane devenait peut-être trop paranoïaque. Mais non, certains signes ne trompaient pas. Il arriva à leur hauteur. Les deux soldats le saluèrent de la tête. Le plus petit, aux larges épaules, descendit une marche de l’entrée en lui serrant la main.

— Salut, Stéphane. On a appris pour David et Erwan. Tu sais qui a fait ça ?

— Non, j’en sais rien.

— Et maintenant tu comptes faire quoi ? demanda le plus grand.

— Je sais pas encore. On va continuer comme avant.

Stéphane voulut retourner l’interrogatoire, il s’adressa aux deux portiers d’un ton sec.

— Et vous, vous pensez à qui ?

Les hommes parurent surpris.

— On n’en sait rien, on te suit, répondit sagement le petit.

— Mario est là ?

Les deux videurs se regardèrent un court instant.

— Non, répondit simplement le petit.

— Tu veux qu'on l'appelle ? demanda le plus grand, guettant la réaction de Stéphane.

Celui-ci réfléchit une seconde.

— Si je veux l'appeler, j'ai son numéro.

Stéphane pénétra dans la boîte. Ces deux-là savaient tout, ils étaient du côté des deux gitans, Stéphane en était persuadé. Ils allaient sûrement le prévenir de sa présence. Il avança dans le couloir sombre qui menait à la caisse. Le mur de droite était recouvert de miroirs, tandis qu'en face de grandes photos étaient affichées, elles avaient été prises dans le club, on y voyait des chanteurs, des acteurs. Stéphane serra la main de la jeune femme assise derrière la caisse. Elle était grande et jolie, brune aux cheveux longs, elle paraissait réellement touchée.

— J'ai appris pour M. Lapaz, je suis vraiment désolée.

Stéphane sourit en se retournant vers l'entrée. Le grand portier était au téléphone, il se tourna vers le gérant du club, croisa son regard et s'éloigna aussitôt sur le trottoir. Les pressentiments se confirmaient. Le Parisien descendit l'escalier et arriva près du bar.

Une musique techno envahissait la grande salle. Le carré VIP et la piste de danse étaient encore vides. Seuls quelques clients étaient là, assis sur des banquettes. Un petit groupe s'était installé à une table. Stéphane passa derrière et salua les serveuses. L'atmosphère avait l'air tendu, la mort violente de Lapaz avait frappé les esprits. Il vit Karima arriver dans le club. Avec un haut violet et un pantalon noir, les cheveux attachés, de petits bijoux discrets, elle avait toujours cette allure distinguée qui attirait les regards. Elle aperçut Stéphane qui était passé derrière le bar et partit à sa rencontre. Elle arriva devant lui, les traits du visage plus tendus que d'habitude.

— Salut, Stéphane.

— Ça va, Karima ? Tu veux boire quelque chose ?

— Je veux bien une vodka orange.

Stéphane servit deux verres, les prit et lui fit signe de le suivre. Ils s'installèrent à une table du carré VIP. Stéphane enleva sa veste en cuir et s'assit en face de la jeune femme. Karima dénoua ses cheveux. Ces mèches noires tombèrent en cascade sur ses épaules. Elle était vraiment belle. Le jeune homme l'avait invitée à venir s'asseoir avec lui, mais il ne savait pas comment lui dire ce qui s'était passé. Elle fut la première à parler.

— J'ai appris la mort de David. Ils ont parlé d'un groupe de plusieurs hommes. T'étais avec lui ?

— Oui. J'ai réussi à m'en sortir avec Goran.

— Tu n'as pas peur pour la suite ? Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

Stéphane savait qu'il pouvait faire confiance à la Marocaine, il regarda autour de lui dans le carré VIP, vide.

— C'est Natale et Mario qui ont tué David, avec Christophe. Ils chercheront encore à nous descendre, Goran et moi.

— C'est pas vrai !? Les salauds. Tu dois t'enfuir.

— Non. Mais je pense qu'une bonne partie de mes hommes sont déjà avec eux.

— Écoute, quand je suis passée devant les deux videurs, ils parlaient de toi. Je les ai entendus. Ils disaient que t'en avais plus pour longtemps.

Stéphane avait beau s'en douter, son estomac se noua. Il se laissa retomber en arrière sur la banquette et jeta un coup d'œil dans le club. La grande salle se remplissait doucement. Goran arriva dans le carré VIP et s'assit près de Stéphane.

— Salut, messieurs dames !

— Ça va, Goran ? demanda Karima en lui faisant la bise.

Puis elle s'adressa à Stéphane.

— Et Mathilde ? Elle a pas peur ?

— Elle est en Espagne, en lieu sûr. Elle est pas encore au courant.

Quand Stéphane avait quitté son amie, il lui avait dit de ne dire à personne où elle se trouvait. Il avait bien insisté là-dessus.

— Si je vois Natale ou Mario, ou même Christophe, je t'appellerai.

— Ouais, je veux bien, ça peut nous aider, reconnut Stéphane. Toi, Natale, il t'aime bien, il a quelque chose pour toi.

Il ne voulait pas faire prendre de risques à l'*escort-girl*, mais son aide serait un précieux atout dans la partie de cache-cache qui commençait. Son portable se mit à sonner. Il regarda l'écran. Il était inscrit Natale.

— Putain ! C'est Natale...

La jeune femme et Goran regardèrent Stéphane, tendu.

— Tu vas pas décrocher ? demanda Karima.

Il hésita, finalement, il prit l'appel.

— Allô ?

— Tu sais que David est mort. Erwan aussi.

— Je sais.

— T'étais là quand ça a tiré ?

— Oui. J'y étais.

Stéphane savait que le gitan voulait tester sa réaction, voir ce qu'il comptait faire.

— Faut qu'on se voie, on peut pas rester sans rien faire, continua Natale.

— T'es où ? Moi, je passe au *Milway*.

Stéphane eut une montée d'adrénaline. Quelqu'un, sûrement le videur, lui avait dit qu'il était là. Si Natale avait décidé de venir le retrouver, c'était avec Mario, et sûrement d'autres hommes à eux. Stéphane serait entraîné dans son bureau pour parler. Une fois à l'abri des regards, il serait tout de suite tué, Goran avec. Il voulut lui dire qu'il était déjà reparti du club, mais la musique le trahissait.

— Moi, je me casse, j'ai un truc à faire tout de suite. J'te rappelle demain.

Il coupa sans attendre la réponse et se leva.

— Il arrive, il est sûrement pas seul. Faut se tirer !

Le colosse se leva à son tour imité de Karima.

— Vous voulez que je sorte avec vous ? S'il vous voit, il fera rien si je suis là, proposa courageusement l'*escort-girl*.

Décidément, cette fille était une bonne alliée.

— Non, reste là ! lui répondit Stéphane. S'il vient ici, tu peux toujours parler avec lui, des fois que tu apprennes quelque chose.

— D'accord.

Les deux hommes traversèrent rapidement le club et montèrent les escaliers quatre à quatre. Une file d'attente s'était formée devant la caisse. Ils sortirent et passèrent devant les videurs, occupés à faire rentrer les clients. Ils étaient maintenant quatre à la porte. Stéphane et le Macédonien regardèrent partout autour d'eux avant de traverser la rue, la main sur la crosse de leurs pistolets dissimulés sous leurs blousons. Le jeune homme se demanda si Natale n'avait pas appelé un des portiers pour lui dire de les suivre, et se retourna sans cesse en accélérant le pas. Les deux hommes tournèrent au coin de la rue et continuèrent rapidement jusqu'à la Mercedes. Visiblement, personne ne les avait suivis. Une fois dans la voiture, Stéphane commença à se sentir plus en sécurité. Il démarra.

— Demain, Peretti va venir me voir.

— Ah oui ? Tu crois qu'on peut espérer de l'aide ?

— Ben... J'espère bien... Avec lui, on a encore une chance de s'en sortir. Je crois que les hommes qui travaillent au *Milway* sont contre nous.

— C'est bien possible. Ils sont tout le temps avec Mario. Ils ont peur de lui. C'est des pédés...

Le portable de Stéphane émit une courte sonnerie, signalant l'arrivée d'un nouveau message. Il attendit d'être arrêté à un feu rouge et le lut. Le nom de celui qui avait envoyé le message apparut en gros : Natale. En dessous, il était écrit : « Simon est mort. » Le jeune homme resta bloqué sur les trois mots du message. Derrière, on klaxonna. Il redémarra doucement, le visage fermé. La guerre était aussi psychologique. Natale avait éliminé un homme sûr de Stéphane et voulait le lui faire savoir. Le Parisien ne pouvait plus compter sur beaucoup de monde, le gitan voulait lui montrer sa supériorité, le mettre face à son isolement.

— Qu'est-ce qu'y a ? C'est une menace ? demanda Goran en voyant le visage contrarié de son ami.

— Ils ont eu Simon, murmura Stéphane du bout des lèvres.

La Mercedes s'arrêta à nouveau à un feu rouge derrière une file de voitures. Il regarda le Macédonien d'un air dépit.

— Je l'ai envoyé à la mort. Il allait forcément le remarquer. Il l'a tué.

— Simon était un soldat. On est en guerre, on peut perdre des hommes.

En réalité, le légionnaire lui aussi accusait le coup. Simon n'avait pas plus de vingt-cinq ans, c'était un garçon loyal et fidèle.

— Je sais pas si c'était une bonne idée d'aller au *Milway* en fait.

— Si, au moins, maintenant, on sait que les videurs sont contre nous, on s'est montrés, ils ont vu qu'on était là.

— De toute façon, on peut pas rester à se cacher comme ça. Après le rendez-vous avec Peretti, faudra tenter quelque chose, avec ou sans lui.

Stéphane voulait se donner du courage. Il se dit que leurs trois ennemis, eux aussi, avaient dû voir la mort de près. Il déposa Goran en bas de son confortable hôtel, dans le septième arrondissement.

— T'as pas pris l'hôtel le plus pourri !

Le légionnaire ouvrit la portière et le regarda avec un grand sourire.

— Bah, attends ! On a la classe ou on l'a pas.

— Je te tiens au courant.

Le colosse claqua la portière.

## VIII

Il était un peu plus de quinze heures, Stéphane tournait en rond en faisant des va-et-vient devant le quai 7 de la Gare de Lyon. Le train finit par entrer en gare. Rapidement, les portes s'ouvrirent, libérant un flot de voyageurs en provenance de Marseille. Il s'appuya à un poteau et vit rapidement arriver Peretti. Il était suivi de trois Méditerranéens. Le premier était Pipo, grand et costaud avec les cheveux courts et noirs, la peau blanche et les yeux sombres. Il reconnut à côté de lui un Arabe plus petit au corps épais et au crâne rasé, le garde du corps du Marseillais. Suivait un Sicilien petit et sec, brun, dans les vingt-deux ans, celui-là, Stéphane le voyait pour la première fois. Les quatre hommes n'avaient pas de bagages. Le Parisien partit à leur rencontre.

— Salut, François. Merci d'être venu.

— Je reste pas longtemps, on repart ce soir.

Le jeune homme salua rapidement les trois hommes qui accompagnaient le caïd, puis les emmena jusqu'à sa voiture. L'Italien monta à côté de lui, laissant ses trois soldats s'asseoir à l'arrière.

— Tu nous emmènes où ? demanda François.

— On va aller dans un parking pour parler.

Stéphane quitta la gare. Le temps était gris et nuageux, la pluie se mit à tomber. Un éclair zébra le ciel. D'une certaine manière, le temps s'accordait à ce qu'il était en train de vivre.



Après quelques minutes, la Mercedes s'engagea dans un centre commercial. Stéphane se gara au fond du parking souterrain. Seuls deux autres véhicules se trouvaient là. Les Marseillais descendirent de la voiture, le garde du corps petit et chauve s'appuya contre une portière, imité du jeune soldat, tandis que le grand Pipo resta debout à côté de Peretti. Stéphane quitta le volant et se planta devant eux.

— Alors, raconte-moi ce qui se passe, demanda calmement le caïd en sortant un cigarillo de sa petite boîte enfer.

— Tu sais qu'il y a eu une bombe sous la voiture de Kamel ?

— Oui, ça, je l'sais.

— Marcaggi avait donné une bombe à un homme de Kamel qui l'avait trahi, on a retrouvé une bombe sous la voiture de David, on pense que c'est aussi Marcaggi qui est derrière. Le lendemain, on se fait tirer dessus et David est mort. Je sais qui c'est, trois hommes à nous. Je pense que le Fauve leur a d'abord donné la bombe, comme ça n'a pas marché, ils nous ont tendu un piège. L'un d'eux est blessé, mais c'est les deux autres, deux frères qui sont les plus importants.

Les quatre Marseillais écoutaient Stéphane en silence. François prit une bouffée de son cigarillo et recracha doucement la fumée âcre.

— Mais tu as encore une trentaine d'hommes. Donne tes ordres. Fais-les tuer.

— Mais c'est pas aussi facile. Ils ont tué mes deux soldats les plus sûrs, je sais qu'une partie de la famille est passée du côté des deux frères. Je ne peux plus faire confiance à personne.

— Mais si ces deux-là meurent, tu devrais récupérer ta famille, non ?

— Oui, le troisième est blessé, il se cache quelque part. Il pourra pas entraîner la famille à lui tout seul.

Peretti s'éloigna du petit groupe. Il regarda devant lui les voitures qui allaient et venaient dans le parking, puis revint d'un pas nonchalant au milieu des hommes et regarda Pipo un instant. Celui-ci se doutait de ce que risquait de vouloir faire son boss. Le Marseillais se tourna vers Stéphane.

Le Parisien ne disait plus rien, il avait l'air d'attendre de l'aide. Le puissant trafiquant le voyait. David était un ami. Sa mort, plus que celle de Kamel Assouni, le contrariait. Mais surtout Marcaggi avait pris le contrôle de Lyon. Il voulait maintenant Paris. Il allait falloir stopper cette ascension un peu trop rapide, l'Italien commençait à la sentir dangereuse, y compris pour lui.

— Je vais te laisser mes trois soldats. Ils vont t'aider à descendre tes deux gars. Fais-le le plus vite possible.

François se tourna vers ses hommes.

— Vous allez rester à Paris, le temps de faire disparaître les deux mecs à problèmes.

Les trois Marseillais regardèrent Peretti sans rien dire. De toute évidence, cette nouvelle mission ne les emballait pas. Ils allaient devoir abattre deux hommes dangereux, ils allaient risquer vingt ans de prison ou de se faire tuer, tout ça pour aider un Parisien qu'ils ne connaissaient même pas. Mais les ordres venaient du boss, et il n'y avait plus qu'à obéir. Stéphane proposa aux trois hommes de s'installer dans son hôtel. Le Marseillais quitta son équipe quelques heures plus tard et prit son train.

Assis en première classe, il regardait au loin par la fenêtre, en repensant à ce que lui avait dit Stéphane dans la voiture, le soir où il avait fait parler Jean Fabre le bijoutier. Le Parisien lui parlait de Marcaggi : « Tu crois qu'il ne s'attaquera jamais à toi ? » Il se rappelait ce qu'il avait répondu en riant, que Garnier et Paul Marcaggi, c'étaient des pantins. Mais la situation était très différente. Le Corse avait l'appui de Garnier qui, malgré tout, avait

quelques hommes valables. Lyon était devenue une arrière-base, menée par son Solacaro que personne ne connaissait. Paris allait devenir la même chose. David Lapaz était un homme calme et discret, resserrant sa famille à cinquante hommes, une élite. Mais le Fauve pouvait monter une petite armée avec le vivier de voyous que comprenaient Paris et sa banlieue, sans compter le potentiel local qu'il possédait à Toulon, un clan peu nombreux, mais enragé. Peretti sentait la menace se préciser, l'encerclement se mettre en place.

Après Lyon et Paris, il serait le prochain. Marcaggi avait su infiltrer les familles de Kamel Assouni et David Lapaz, il pouvait rallier des hommes à lui dans son clan aussi vaste avec ses deux cents soldats. Le Fauve ferait converger tous ses appuis vers le nord de Marseille, puis donnerait l'assaut. Des traîtres éventuels lui donneraient la position de leur boss. Ce serait la fin. François comprit qu'il devait réagir, vite.

\*\*\*

Assis sur son lit, Stéphane réfléchissait. La situation s'améliorait. Les trois Marseillais étaient partis prendre un verre dans le quartier. Ils s'étaient montrés froids avec le Parisien, réticents. Mais peu importe, ils feraient le travail. C'était exactement ce qu'il avait espéré de Peretti. Il ne s'attendait pas à avoir du renfort aussi vite. Maintenant, il fallait réfléchir à la suite. Il prit son portable et appela Karima. Au bout de quelques sonneries, il se dit qu'elle ne décrocherait pas, mais la voix de la jeune femme retentit.

— Allô ?

— Salut, Karima.

— Salut, ça va ? J'ai vu Natale hier soir.

— Ah oui, il est venu ? Vous avez passé du temps ensemble ?

— Oui, il a pris une bouteille et m'a invitée dans le VIP.

— Il t’a raconté quoi ? Que t’es la femme de sa vie ?

Stéphane rit doucement.

— Oui, c’est ça. Mais il m’a rien dit sur David. Il m’a demandé si je t’avais vu, je lui ai dit que non.

— Oui, t’as eu raison. Il faut pas qu’il voie qu’on se parle.

— Mais bon, c’est tout.

— Il t’a pas dit autre chose ?

— Il m’a proposé d’aller voir des combats de boxe avec lui. Mais j’ai refusé.

Stéphane trouva la nouvelle intéressante.

— Des combats où ça ?

— Dans le XIX<sup>e</sup>, il y va ce soir. Je crois que c’est de la boxe thaï.

Cette fois, il tenait quelque chose.

— Il y va avec son frère ?

— Oui, je crois. Fais attention à ce que tu vas faire ! Tu vas y aller ?

— Je sais pas. C’est bien, t’as assuré. On garde contact. Je dois te laisser.

— D’accord. À plus tard.

Stéphane raccrocha et chercha un gala de boxe thaï à Paris, pour le jour même en allant sur internet depuis son téléphone portable. Il obtint une réponse, le match se déroulait dans une salle.

Le Parisien entendit du bruit dans le couloir et reconnut les voix, les Marseillais étaient de retour. Il hésita un moment, il avait l’impression de ne pas avoir donné une bonne image de lui aux hommes, en leur expliquant la situation. Il alluma une cigarette, comme pour se donner de l’assurance, puis sortit et longea le couloir aux murs blancs, s’arrêta et frappa à la porte de Pipo, le bras droit de Peretti. Au bout de quelques secondes, la porte s’ouvrit. Stéphane se retrouva face au plus jeune des trois hommes, petit et sec. Derrière, Pipo était allongé sur son lit, adossé à l’oreiller. Le garde du

corps petit et compact était assis sur l'unique chaise de la pièce. La chambre était identique à celle de Stéphane. Les trois hommes le regardèrent en silence. Il voulut aller droit au but et s'adressa à Pipo.

— Ce soir, les deux frères vont voir des combats de boxe. J'ai l'adresse. C'est une occasion à ne pas laisser passer.

Le grand Italien le dévisagea de son regard sombre, peu emballé.

— Tu crois pas que ce serait plus simple de les attendre quand ils sortent de chez eux ? On va pas tirer comme ça en plein Paris.

— Je suis pas sûr de savoir où les trouver. Ils dorment pas forcément chez eux, comme moi.

Il y eut un silence. Le plus jeune se tourna vers Pipo.

— Plus vite on les bute, plus vite on se casse de ce trou de merde.

Puis il continua en regardant le Parisien.

— C'est pas un cinq étoiles ton hôtel, là.

— On peut les suivre et voir où ils nous mènent, proposa Stéphane.

— Ouais, on peut faire ça, reconnu l'Italien. Et toi ? T'es tout seul ? T'as personne pour nous aider ?

— Si, j'ai un homme sûr. On sera cinq.

— Un homme..., répéta le plus jeune en riant.

Les deux autres sourirent.

— Faut que tu me trouves une voiture avant ce soir, lui ordonna Pipo.

— Je vais te trouver ça, répondit Stéphane, qui n'avait aucune idée de comment faire. Ça commence à dix-neuf heures, ça se finit vers vingt et une heures. Je repasse te voir dès que j'ai la voiture.

Stéphane quitta la chambre sous les regards des Marseillais. Dès qu'il fut dans le couloir, il sortit son portable et appela Goran.

— Ouais, Stéphane.

— Goran, t'as toujours la Mégane ?

— Euh... Oui. Je m'en occupe ce soir.

Un grand soulagement envahit le jeune homme.

— Non, viens avec à l'hôtel maintenant. Je t'attends.

— Ah bon ? T'es sûr ?

— Oui, traîne pas. Les choses avancent, fais-moi confiance.

— J'arrive.

Il sortit prendre l'air. La rue était calme, loin du tumulte parisien. Stéphane regarda sa montre. Dix-huit heures quinze. Ils partiraient dès que le Macédonien serait là.

Il traversa la rue et entra dans une épicerie pour acheter un paquet de gâteaux et une bouteille de jus d'orange. Derrière la caisse, un Arabe âgé et souriant lui rendit la monnaie. Il sortit rejoindre sa voiture garée sur une place de parking au bout de la rue, s'installa au volant, tira le siège en arrière et alluma la radio. Hanita Ward chantait *Ring my bell*. Stéphane aimait ce moment de calme avant la tempête. Ce soir-là, les deux gitans avaient une sérieuse chance d'être tués. Il voulut se convaincre que le cauchemar allait bientôt s'arrêter, que les choses reprendraient comme avant.

Un peu plus tard, la Mégane noire s'engagea dans la rue. Stéphane lui fit un signe en sortant de la voiture. Goran se gara sur la place libre à côté de la Mercedes. Il claqua la portière et rejoignit Stéphane, le regard interrogateur. Le Parisien eut un petit sourire.

— On a trois soldats de Peretti avec nous, ils sont à l'hôtel. On part s'occuper des deux enculés. Les Marseillais prendront la Mégane, nous, la Mercedes.

— On va faire ça maintenant ?

— Ils sont à un gala de boxe thaï. Quand ils sortiront, on les suit. On fait ça ce soir.

Stéphane prit son portable et appela Pipo.

— Je suis avec mon ami sur le parking, j’ai ta voiture.

— J’arrive.

Les trois Marseillais quittèrent l’hôtel et retrouvèrent les deux Parisiens. Stéphane s’adressa aux trois hommes.

— Je vous présente Goran.

Les hommes se saluèrent simplement de la tête. Puis Stéphane tendit les clés de la Mégane à Pipo.

— Tiens. Vous me suivez. Faut qu’on parte maintenant pour y être avant la fin.

\*\*\*

La nuit était tombée. Le gala de boxe avait lieu dans un gymnase dans une petite rue en sens unique, avec des voitures garées de chaque côté du trottoir. Stéphane ne voulait pas que les gitans puissent reconnaître sa voiture, et s’était arrêté un peu avant, laissant la Mégane continuer. La Renault s’arrêta à l’entrée de la rue. Les trois Marseillais étaient nerveux. Ils échangeaient de courtes paroles en attendant le retour du Parisien. Il avait laissé Goran dans la Mercedes et était parti se placer près de la porte du gymnase, légèrement en retrait sur le trottoir d’en face. Il guettait la sortie des spectateurs. Il devait les voir sans être vu.

Neuf heures cinq, dix, vingt. La porte finit par s’ouvrir, libérant des jeunes qui traversèrent le hall bruyamment, puis descendirent les marches qui menaient au trottoir. Puis toute une foule se déversa dans la rue. Le public venu voir les combats semblait plutôt jeune dans l’ensemble. Il y avait des Blancs, des Noirs, des Arabes, peu de femmes. Stéphane cherchait du regard Natale et Mario. Son cœur s’accéléra. Il se dit tout à coup que les deux frères n’étaient peut-être pas venus. Il passerait pour le dernier des imbéciles auprès des Marseillais. La grande salle continuait de se vider, le

flot de spectateurs remplit les trottoirs. Puis il reconnut un homme. Il avait la vingtaine, les cheveux noirs très courts sous une casquette grise, une doudoune bleue et un jean délavé. Mehdi, un soldat de la famille. Derrière, Natale et Mario descendaient les marches. Stéphane se recula de plusieurs mètres sans les perdre des yeux. Les trois hommes avancèrent dans la même direction que lui sur le trottoir d'en face.

La foule dans la rue créait une sorte de camouflage pour Stéphane, qui continuait de marcher pour ne pas perdre son avance, la tête tournée vers le petit groupe. Mehdi s'arrêta au niveau d'une BMW noire. Il ouvrit la portière et s'installa au volant. Mario descendit sur la route et monta à côté de lui. Natale grimpa à l'arrière. Aussitôt, Stéphane courut jusqu'à la Mégane noire qui n'était plus qu'à quelques mètres de lui et se pencha à la fenêtre de Pipo. Assis à côté du jeune qui était au volant, l'Italien baissa sa vitre et leva vers Stéphane un regard tendu, les sourcils froncés.

— C'est la BMW noire qui va démarrer juste là, annonça Stéphane en montrant discrètement du doigt la voiture devant eux sur le trottoir d'en face.

Les Marseillais identifièrent le véhicule.

— Ils sont trois. Les deux mecs sont les passagers, un à l'avant l'autre à l'arrière.

— De toute façon, on va flinguer les trois, on n'a pas le choix.

La BMW quitta sa place et s'arrêta pour laisser traverser un groupe de jeunes. La Mégane s'avança derrière. Stéphane courut entre les passants, tourna le coin de la rue et sauta au volant de la Mercedes. Il démarra aussitôt et vint se placer derrière les Marseillais.

— Alors ? demanda Goran.

— Ça s'annonce pas trop mal, répondit nerveusement Stéphane. Ils sont juste devant eux dans une BM. C'est Mehdi au volant.

— Ah, le petit bâtard ! Il est avec eux lui aussi.



— De toute façon, il va y passer.

La grosse berline avançait jusqu'au feu rouge, suivie de la Renault. Stéphane collait juste derrière. Sans le savoir, la puissante allemande formait un cortège de trois voitures. Mais Goran sentait mal les choses.

— C'est chaud de les suivre comme ça dans Paris. Ils vont forcément s'en rendre compte.

— Oui, c'est possible, mais les Marseillais vont être obligés de passer à l'action. Je sais pas ce qu'ils ont prévu de faire, mais c'est sûr, c'est un plan à l'arrache.

Le feu passa au vert. La BM tourna à gauche, suivie de la Mégane. Stéphane colla à la Renault. Ils avaient rejoint une artère principale, la berline allemande accéléra rapidement. Une 208 vint se glisser entre la voiture des deux gitans et celles des Marseillais.

La berline arriva à la hauteur d'un feu qui passa à l'orange, ralentit et prit une petite rue sur la droite. Derrière, la 208 passa à son tour, puis le feu devint rouge. La Mégane accéléra et passa. Juste après, les voitures démarrèrent, venant de droite et de gauche. Stéphane s'arrêta au feu et regarda la Renault disparaître en tournant.

— Putain, on va les perdre ! cria Stéphane.

Un filet de piétons traversa au feu, créant un mur devant la voiture. Le temps d'attente sembla interminable. La BMW continua dans une rue plus petite, bordée d'immeubles, s'arrêta une seconde au stop, puis tourna à droite. Les façades sombres se profilaient de chaque côté de la rue. La voiture continua encore sur une cinquantaine de mètres, puis s'arrêta. À l'avant, Mario ouvrit sa portière et descendit. Derrière, Natale sortit et s'assit à la place qu'avait libérée son frère. Il leva les yeux vers lui.

— Ça me casse les couilles d'avoir Goran et Stéphane toujours vivant. Demain, tu vas ratisser tous les coins où ils peuvent être. Je les veux.

Mario s'accouda au toit de la voiture.

— On a placé des mecs partout devant chez eux, au *Milway* et à *La Prétoria*. Après, je sais pas, on va chercher.

— Et dès qu'on les voit, on les fume ! cria Medhi au volant.

Natale se tourna vers lui.

— Tu vas fumer qui, toi ? Arrête de t'y croire et fais ce que je te dis.

La Mégane arriva au stop et s'arrêta. À gauche, la route était en sens unique. La voiture tourna à droite et s'engagea dans la rue.

— Arrête-toi ! ordonna Pipo. Ils sont juste là. Qu'est-ce qu'ils foutent ?

Cinquante mètres devant eux, la BM noire était arrêtée au milieu de la rue.

— On fait quoi ? demanda le jeune chauffeur.

Ils virent Mario s'éloigner sur le trottoir. La berline repartit. Pipo prit son portable et appela Stéphane, puis se tourna vers le chauffeur.

— Avance !

Le feu était passé au vert. Stéphane démarra en trombe et prit la première à droite, puis fonça jusqu'au stop.

Le portable se mit à sonner, il indiquait Pipo. Stéphane décrocha aussitôt, que s'était-il passé ? La voix de l'Italien emplit la voiture.

— J'en ai un qui est descendu. Vous vous en occupez.

— Il est où ? demanda aussitôt Stéphane en tournant à droite.

— Dans la rue, à pied. Tu vas le voir. Nous, on suit les autres.

Stéphane sentit une montée d'adrénaline. Un des deux frères avait quitté la BM et c'étaient eux qui allaient l'abattre. Tout de suite.

— Il est là ! cria Goran en montrant du doigt un homme qui marchait sur le trottoir de droite.

Ils reconnurent tout de suite Mario. L'homme était de dos, trente mètres devant eux.

— Je crois qu’il a une meuf qui vit là..., chuchota Stéphane, comme si le gitan pouvait l’entendre.

Il continua sa route en ralentissant. La voiture se rapprochait peu à peu. Goran prit son Browning, enleva le cran de sécurité avec son pouce et ouvrit sa ceinture.

— Je crois que c’est l’immeuble là, dit Stéphane.

— C’est bon, arrête-toi.

Le légionnaire ouvrit la portière tandis que la Mercedes roulait à dix à l’heure, puis s’arrêta. Il grimpa sur le trottoir. Dix mètres devant lui, Mario composa une série de quatre chiffres sur un digicode, rentra dans l’immeuble et disparut à l’intérieur. Le colosse courut jusqu’à la porte qui se refermait doucement. Il posa sa main dessus, la bloqua et entra. Il tenait le canon de son pistolet près de sa joue. Le sas était vide. À gauche se trouvaient des boîtes aux lettres, à droite un miroir, en face, une seconde porte se refermait lentement. Il fut dessus en deux enjambées et la rouvrit. Le hall n’était pas très grand, Mario lui tournait le dos, debout devant l’ascenseur. Un grand miroir au mur se trouvait là, face à l’entrée. Le Macédonien se vit pénétrer dans le hall, son 9 mm levé près de sa tête. Le gitan tenait quelque chose dans les mains qu’il regardait. Goran braqua son semi-automatique dans sa direction et avança. Mario entendit du bruit et se retourna, trois mètres tout au plus les séparaient.

Dès qu’il vit le colosse et son arme, il lâcha son téléphone qui rebondit bruyamment sur le carrelage blanc. Il ne ressentit aucune peur, ce qui était dû plus à de l’inconscience qu’à du courage.

Avec un rictus de haine sur le visage, il plongeait sa main à toute vitesse sous sa veste en cuir. BLAM ! La balle rentra dans son front, faisant instantanément jaillir le sang, tandis que des giclées rouge vif mélangées à des fragments d’os et de cervelle éclaboussèrent l’ascenseur. Le gitan

s'écroula en avant avec fracas, la tête cogna violemment le sol, une mare de sang l'entoura et se mit à grandir à vue d'œil. L'homme était étendu sur le ventre, le bras droit disparaissait sous le corps, la main encore sur la crosse de son pistolet. Goran glissa son Browning dans son jean et quitta rapidement l'immeuble. Dehors, la Mercedes était arrêtée juste devant l'entrée. Stéphane était sorti, un revolver à la main. En voyant le Macédonien arriver, il grimpa aussitôt au volant. Goran sauta à côté de lui. La voiture repartit aussitôt.

— C'est bon ? demanda Stéphane, qui avait entendu le coup de feu.

— C'est bon.

Les deux hommes restèrent un moment silencieux. Un sentiment de puissance les envahissait. Ils s'étaient débarrassés du gros Mario, la moitié du travail était fait. Mais Stéphane restait tendu, il fallait absolument que les Marseillais réussissent leur coup. Natale restait l'objectif principal.

— On va rentrer à l'hôtel, dit Stéphane, ça sert à rien de rouler comme ça dans Paris, on les retrouvera pas.

— Bah oui, de toute façon, ils sont trois, et y a plus que Mehdi avec Natale. Ils devraient s'en sortir.

Dans la Mégane, Pipo se tourna vers le garde du corps de Peretti assis à l'arrière.

— Ils vont prendre le périph. Faut les buter avant. Au prochain feu rouge, on descend et on y va.

— OK.

La BMW roulait juste devant. Natale regarda le rétroviseur intérieur.

— On nous suit.

— Quoi ? C'est qui ? La caisse noire derrière ?

— Ouais, répondit le gitan en prenant son pistolet dans la main.

— Tu crois que c'est des condés ?

— Non. C'est pas des keufs, ça. Sors ton calibre et prépare-toi.

— Quand j'te l'dis, tu t'arrêtes d'un coup, on sort et on les bute. T'as compris ?

— Oui, compris.

La route était large et importante. De nombreux passants circulaient sur le trottoir. Des vitrines de magasins étaient éclairées dans la nuit. Sans prévenir, la BM pila d'un coup et s'arrêta, obligeant la Mégane à en faire autant. Les deux portières avant de la grosse berline s'ouvrir aussitôt, les deux hommes jaillirent du véhicule une arme à la main. Derrière, les trois Marseillais eurent la même réaction, mais les Parisiens avaient un temps d'avance. Pipo était sorti courbé en deux, partiellement protégé par sa portière. Derrière lui, le petit chauve se glissa rapidement derrière la voiture pour se mettre à l'abri. Natale braqua son revolver vers le grand Italien et tira. BLAM ! Une flamme orange accompagna le coup de feu. La balle ne toucha aucun des deux Marseillais et continua sa course. Cinq mètres plus loin, elle frappa un cycliste au bord de la route. L'homme cria en s'écroulant sur le bitume sans comprendre ce qui lui arrivait, son épaule pleine de sang. Le jeune Sicilien dans la Mégane sortit un temps après les autres, dès que sa tête apparut au-dessus de la portière, Mehdi ouvrit le feu. La balle frappa l'homme en pleine tête, qui s'écroula aussitôt. Les deux autres Marseillais s'étaient repliés derrière la voiture, Pipo s'appuya sur le toit et visa Mehdi, imité du petit chauve. BLAM ! BLAM ! BLAM ! TAC ! TAC ! TAC ! Touché à la joue, l'œil, la bouche, le front, le crâne, l'Algérien, la tête en sang, s'écroula à son tour. Dix mètres derrière le jeune Parisien, une balle finit sa course dans une vitrine, créant un petit trou, striant instantanément le verre comme une toile d'araignée. L'alarme du magasin se déclencha. Les deux Marseillais cherchèrent Natale du regard. L'homme avait disparu. Ce fut seulement à cet instant qu'ils entendirent les cris, qu'ils virent les gens

s'enfuir en courant, se pousser, abandonner un sac à main, laisser tomber un téléphone sans vouloir le récupérer. Le vide se fit soudain autour des deux voitures arrêtées. Le mouvement de panique avait couvert la fuite du gitan, qui devait courir lui aussi quelque part au milieu de la foule. Les deux tueurs contournèrent la Mégane en courant et rejoignirent l'homme étendu au sol. Le jeune Sicilien était mort.

Rapidement, Pipo le souleva en glissant ses mains sous ses épaules, tandis que le chauve lui prit les jambes. Ils placèrent le corps à la hâte à l'arrière de la voiture, puis grimpèrent à l'intérieur. Le grand Italien prit le volant. Il passa devant la BMW. La roue avant droite fut soulevée une seconde, puis retrouva le sol, comme si elle avait roulé sur un ralentisseur. Le corps de Medhi. Presque en même temps, on entendit un craquement de tôles. L'avant droit de la Renault arracha la portière ouverte de la berline et tomba au sol dans un bruit de ferraille disloquée.

\*\*\*

Une heure trente. La rue était plongée dans le silence. Les grands réverbères éclairaient faiblement les trottoirs. Le petit épicier, lui aussi, avait fini par fermer. Stéphane était allongé sur son lit, Goran assis sur la chaise dans la petite chambre. Le légionnaire regarda sa montre.

— Putain, ça fait long, qu'est-ce qu'ils branlent ?

— Pipo répond pas, je sais pas, y a plus qu'à attendre.

Stéphane était inquiet. Les choses ne s'étaient peut-être pas passées comme prévu. Il avait du mal à imaginer que les trois Marseillais soient morts ou arrêtés par la police. Avaient-ils tiré sur Natale ? Étaient-ils morts ? Ou l'avaient-ils perdu dans Paris ? Il n'en pouvait plus de retourner ces questions dans sa tête. La fenêtre était ouverte, le bruit d'une voiture leur parvint, elle s'arrêtait. Goran regarda dans la rue.

— C'est un taxi.

Dehors, les portières claquèrent.

— C'est eux. Ils sont plus que deux.

Ça n'annonçait rien de bon. Stéphane se leva, soucieux. Après quelques minutes, Pipo ouvrit la porte et rentra dans la chambre. En voyant sa tête, Stéphane comprit que ça s'était mal passé.

— On se casse, on repart.

— Et Natale ? demanda aussitôt Stéphane.

— Il s'est barré, on a buté l'autre.

L'Italien se rapprocha de Stéphane, le visage tendu, presque menaçant.

— On a perdu Di Caro. Il est mort.

Le Marseillais avait l'air de tenir le Parisien pour responsable. Stéphane sentit son cœur s'accélérer. Natale était toujours vivant, ce qui était dramatique.

— Et la caisse ? demanda Goran, alors que l'Italien se dirigeait vers la porte.

— On l'a cramée ! Avec Di Caro dedans !

— Vous finissez pas le travail ? demanda Goran. Moi, j'ai flingué Mario.

Pipo fit volte-face et partit à toute allure vers le colosse, furieux. Il l'empoigna par le col de son polo bleu. Le Parisien l'imita aussitôt et saisit le col de sa veste en toile beige. Trois centimètres séparaient leurs deux visages, l'Italien était à peine moins grand que le Parisien.

— Ta gueule, pauvre connard ! On a perdu Di Caro parce que vous êtes des pédés ! François nous a envoyé un message, il veut qu'on rentre ! C'est pas d'ma faute si vous êtes des minables !!!

Il relâcha le colosse, lança un regard enragé à Stéphane et quitta la chambre en laissant la porte ouverte. Le jeune homme referma derrière lui.

— Faut le comprendre.

Goran eut un sourire gêné.

— C'est quoi, cette baltringue ? Ils étaient trois, ils sont pas capables de faire l'travail.

Mais Stéphane n'écoutait plus. Ils avaient tué Mario. Il ne fallait surtout pas éliminer un des deux frères en laissant l'autre vivant. Stéphane et Goran étaient forcément à la source de ce qui s'était passé. Natale allait devenir fou de rage. Il allait proposer une grosse somme d'argent pour leurs têtes. Tous les hommes de la famille devaient déjà les chercher. Les choses allaient s'intensifier, la chasse était ouverte. François Peretti rappelait ses hommes. Son appui était fini. Peut-être que Pipo l'avait appelé pour lui expliquer la situation et que le boss voulait stopper les frais. Dans le couloir, ils entendirent les deux Marseillais passer. Quelques minutes plus tard, ils grimpèrent dans le taxi qui les avait attendus. Goran resta silencieux, Stéphane marchait de long en large dans la petite chambre, puis s'assit sur le lit, résigné. Ils n'avaient plus qu'à fuir.

— On va faire quoi maintenant ? demanda le légionnaire.

— Je crois qu'on a tout essayé, il n'y a plus qu'à partir.

— On lâche l'affaire ?!

— Tu veux faire quoi ?

— Trouver Natale et le tuer.

— Natale sait qu'on cherche à le tuer, il doit s'être caché quelque part, on le retrouvera pas. En ce moment, il a une trentaine d'hommes qui nous cherchent dans tout Paris.

— Alors on s'casse, c'est fini ?

— Si on reste, on va mourir. Il faut partir loin.

Goran se tut. Lui aussi, en réalité, ne voyait plus vraiment de solution.

Les paroles de son ami avaient tout le poids de la raison.



— Si tu veux, je te laisse la Mercedes, reprit Stéphane. Moi, je vais rejoindre Mathilde à Londres. Là-bas, ils roulent à gauche, ces abrutis.

Il sourit presque malgré lui.

\*\*\*

Dans le petit appartement où ils se cachaient depuis le meurtre de David Lapaz, Christophe, en caleçon et tee-shirt, était allongé sur le canapé noir du petit séjour. Un bandage se trouvait au niveau de sa cuisse droite, là où la balle était rentrée. Natale était assis sur une chaise face à la table, une cigarette à la main. Tous deux avaient appris la mort de Mario. Le gitan n'avait pas dormi, ses traits étaient tirés, le visage défait. Quand il avait appris la mort de son frère, il n'avait pas pu empêcher les larmes de couler. Maintenant, la souffrance laissait place à la colère.

— L'enculé d'ses morts... Si j'attrape Stéphane, je lui arrache les couilles et je le regarde crever.

— C'est bizarre, ces mecs qui vous ont attaqués, remarqua Christophe, tu les as pas reconnus ?

— Non. Je sais pas d'où ils sortent, ceux-là, je les tuerai aussi.

— Peretti et Stéphane ont dû se parler après la mort de David, peut-être que le Rital a envoyé des gars pour le venger.

— J'en sais rien, répondit le Gitan, énervé.

En réalité, Christophe venait de soulever un problème important. Natale ne se voyait pas avoir toute la clique du Marseillais sur le dos. Le caïd tira nerveusement sur sa cigarette, quand son portable sonna.

— Allô ?! cria-t-il.

— Mon ami Natale, comment ça va ?

Le Parisien reconnu la voix de Paul Marcaggi et se radoucît aussitôt.

— Ça va ! On a fait ce qu'il fallait, comme prévu.

— Comme prévu, pas tout à fait, répondit le Corse en souriant, faisant allusion à la bombe qui n'avait pas sauté. Mais peu importe, fais en sorte que les choses soient claires et propres chez toi.

— J'ai deux types à voir, mais c'est gagné, faisant allusion à Stéphane et Goran.

— Moi, je vais attaquer la suite, tu feras ce qu'il faut quand je te le dirai.

Marcaggi coupa. La petite ferme était isolée, quelque part près de Toulon. Paul s'y sentait en toute sécurité. Il reposa son portable sur la grande table en bois. Les murs du grand séjour étaient en pierre, la porte d'entrée, ouverte, laissait entrer la fraîcheur matinale. Devant la ferme, des champs s'étendaient dans la campagne, au-delà de l'horizon. Le Corse avait les yeux qui brillaient, exprimant l'assurance de celui qui sentait arriver la victoire. Devant lui, Raphaël Sorci se balançait dans un vieux rocking-chair en bois. Silencieux. L'homme savait que les choses bougeaient à Marseille. Il attendait les ordres.

— Ange est arrivé à Marseille avec une équipe de Lyon. Je lui ai dit de rejoindre Louis Garnier. Ensemble, ils vont s'attaquer aux soldats du Rital. Toi aussi, tu vas aller à Marseille. Prends des hommes avec toi, je vais t'envoyer Natale avec des Parisiens. Vous deux, vous aurez des cibles précises, les principaux lieutenants de Peretti. Tu commenceras par Pipo, le plus important.

— Le gitan va arriver quand ?

— Je laisse passer quelques jours, ensuite je l' fais venir. Faudra les descendre rapidement pour pas les laisser s'organiser. Une fois ceux-là morts, vous vous occuperez de Peretti.

\*\*\*

Le temps était pluvieux. L'IML, l'institut médico-légal de la place Mazas se confondait dans la grisaille parisienne. Autour, un flot ininterrompu de voitures allait et venait. Juste au-dessus, perchées sur un pont passaient des rames de métro qui assourdisaient les familles en deuil dans le parking. Le ballet des corbillards ne semblait jamais prendre fin. Le commandant Borel sortit du salon où se trouvait le corps de Karim.

Le jeune homme avait été maquillé et préparé depuis sa mort violente, et était présentable dans un cercueil en bois marron foncé.

Le policier grimpa dans une 508 bleu marine, un jeune lieutenant prit le volant. La voiture démarra, suivant les véhicules funéraires qui se dirigeaient vers la sortie. Borel semblait inquiet.

— Depuis la mort de Lapaz, ça n'arrête pas. Je sais pas où ça va nous mener.

Le lieutenant Perez freinait une furieuse envie de mettre le gyrophare pour bousculer un peu le corbillard Mercedes noir devant lui.

— C'est une guerre de succession, tôt ou tard, il faut s'y attendre.

Le vieux commandant ne partageait pas cet avis.

— Rien ne prévoyait ça, Lapaz était un homme avisé. Dans les affaires, il avait acquis une certaine technique, au service de l'intelligence tactique. S'il doit y avoir une pègre à Paris, autant que ce soit un homme comme lui. Lapaz et Erwan Badenter, après ont suivi Mario le Gitan et Karim Abidi, ça fait quatre morts. Tous des hommes du clan Lapaz. Mais je ne vois pas qui essaie de prendre la place. Stéphane est introuvable.

— Peut-être qu'il est mort lui aussi.

— Peut-être, soupira Borel.

Son téléphone portable sonna.

— Allô ?

— Commandant, on vient de retrouver un jeune avec une balle dans la tête dans le parking. On l’a identifié, il s’agit de Simon Cohen, on le connaît. C’était un homme de Lapaz.

\*\*\*

La salle de séjour était immense. Au fond de la pièce, une baie vitrée donnait sur un vaste jardin. Les murs comme le sol en marbre étaient blancs. Les canapés, les fauteuils étaient en cuir noir. Les différentes tables étaient toutes en verre. Peretti entra dans la pièce, suivi de Pipo. Il s’installa sur un canapé.

— Assieds-toi, ça s’est passé comment à Paris ?

Le grand Italien s’installa dans le canapé face à son boss de l’autre côté de la table basse.

— Pas bien. On n’a eu qu’un des deux types. Di Caro est mort.

Peretti comprit qu’à Paris la partie était perdue. Le territoire allait tomber dans les mains de Marcaggi. Sa mine s’assombrit. Il n’était jamais agréable non plus de perdre un soldat comme le jeune Di Caro, mais ça faisait partie du jeu. Le caïd ne se formalisa pas.

— Je t’ai demandé de revenir rapidement parce qu’il y a des choses anormales qui se passent ici. Des hommes de Garnier rôdent dans le coin, dans nos quartiers.

— Qu’est-ce qu’il nous cherche, le vieux Garnier ? Tu veux que je lui règle son compte ?

— C’est pas tout. Il a d’autres mecs avec eux, de nouvelles têtes, je pense que c’est des Lyonnais. Hier soir, deux de nos hommes ont été tués à la sortie d’une boîte de nuit.

Les deux Italiens laissèrent passer un silence. Le Calabrais se leva et fit quelques pas dans la grande salle.

— C'est la guerre.

— Garnier s'est allié avec les Lyonnais ?

— Derrière, c'est Marcaggi qui donne les ordres. On est en guerre avec lui. En fait, il veut notre peau, comme il a eu Kamel Assouni et Lapaz.

— Tu comptes faire quoi ?

— Je compte faire quoi ? Faut trouver ce fils de pute de Marcaggi et le buter, mais on n'a plus le temps de partir à Toulon. Il faut d'abord défendre le territoire. Tu vas prendre une équipe avec toi. Cherche Garnier et ses hommes, il faut les descendre, vite. Je m'occupe des Lyonnais.

## IX

Stéphane descendit de l'Eurostar. Il retrouva Mathilde sur le quai, souriante. Ils s'embrassèrent. La jeune femme était soulagée de le voir. Il était vivant. Il avait quitté l'enfer dans lequel il était. Mais cela voulait aussi dire que leur vie à Paris était sérieusement compromise.

— Ça va ? demanda-t-elle. Tu vas voir l'appartement est vraiment pas grand, c'est encore plus cher qu'à Paris.

— Oui, j'imagine.

Le couple traversa la grande gare et se retrouva à l'extérieur. La jeune blonde s'approcha d'un taxi et lui donna son adresse, puis ils montèrent à l'intérieur. La grosse voiture noire démarra. Les vitres les séparaient du chauffeur. Stéphane craignait les questions de son amie. Pourtant, il faudrait y répondre.

— Finalement, tu en es où avec tes histoires ?

Il mit quelques secondes à trouver une réponse.

— C'est pas facile pour le moment.

Mathilde le regarda. La réponse n'était pas claire et n'annonçait rien de bon.

— Il y a toujours des gens qui veulent te tuer ?

Stéphane se sentit acculé. La question était trop précise. La réponse était simple, se dit-il. Oui, il y a tout un tas de malades qui me cherchent partout. Qu'est-ce qu'il pouvait lui dire ?

— C'est trop chaud pour l'instant, faut laisser passer un peu de temps pour que je me fasse oublier.

Elle s'impatienta et continua d'une voix sèche :

— Je peux pas retourner à Paris ? Je pourrai y retourner quand ?

— Je sais pas, avoua Stéphane, pas pour le moment.

Le taxi s'arrêta. Le jeune homme en profita pour descendre, fuyant le regard de Mathilde. Celle-ci descendit à son tour et paya le chauffeur. Ils étaient arrivés devant un immeuble à l'allure quelconque, proche des HLM français. Effectivement, l'appartement n'était pas très grand, mais Stéphane en rentrant aurait pu deviner que son amie y vivait. Il reconnut la déco agréable et sophistiquée, le rangement impeccable.

Les jours passèrent, Mathilde avait été embauchée pour travailler au comptoir d'Air France dans l'aéroport de Londres. Elle était occupée, Stéphane se dit que c'était très bien. Il essayait de sauver les apparences. Il disait à son amie qu'il avait des projets, mais il vivait très mal la situation. À travers les affrontements et les meurtres, il avait tout perdu. Il faisait partie de ceux qui devaient s'enfuir pour ne pas mourir. De gérant d'établissement et trafiquant haut placé dans la hiérarchie du clan, il n'était plus rien.

Ses nuits étaient souvent ponctuées de cauchemars lors desquels il revoyait mourir David. Stéphane sortit sous une petite pluie fine et s'arrêta à l'arrêt de bus. Il observa le policier qui se trouvait sur le trottoir, il le trouvait amusant. Il avait bien une veste sans manches noire sur laquelle était écrit « Police » dans le dos, mais, en dessous, c'était col blanc et cravate noire. Les petits carreaux blancs et noirs qui faisaient le tour de sa casquette finissaient ce style *so british*. Il se dit qu'ici il y avait une petite touche gracieuse dans un peu tout, mais, en observant la rue, Londres ressemblait à Paris. Toutes les grosses villes européennes devaient être un peu pareilles, c'était davantage la population qui changeait. Il y avait moins de Noirs,

encore moins d'Arabes, mais les Indiens, eux, semblaient nettement plus nombreux. C'était aussi un endroit entièrement contrôlé par les caméras, et le résultat se voyait avec aucun tag sur les murs et aucune agression.

Stéphane monta dans le bus rouge à deux étages où tous les passagers validaient leurs titres de transport.

Il descendit quelques stations plus loin au cœur de la ville, s'acheta les derniers journaux français et partit les lire dans un pub. Il chercha dans les faits divers si des événements se passaient à Marseille. Il trouva l'article qui l'intéressait : « La guerre des gangs fait rage. » Les quelques lignes expliquaient (mais sans les nommer) que les voyous, les « beaux mecs », tombaient les uns après les autres dans les rues de la cité phocéenne et qu'une vague de règlements de comptes sévissait dans le milieu du grand banditisme. Stéphane sourit. Le grand banditisme, ce fichier dans lequel ils étaient tous inscrits depuis des années. En lisant l'article, Stéphane comprit ce qui se passait. Marcaggi avait donné l'assaut contre Peretti. Les choses étaient très claires. Il fallait que l'Italien gagne la guerre, mais Stéphane ne se faisait pas d'illusions. Ses ennemis étaient trop nombreux, et le Fauve bien trop malin. Rien ne semblait pouvoir stopper la redoutable ascension du caïd varois à travers toute la France. Stéphane se demanda si François était toujours vivant. Dans les rues de Marseille, Solacaro et une équipe de Lyonnais avaient rejoint les hommes de Garnier, menant des raids meurtriers contre les soldats du Calabrais. Celui-ci avait contre-attaqué en plastiquant une boîte de nuit appartenant à Louis Garnier, mais le vieux caïd, lui, restait introuvable. En réalité, il s'était réfugié dans un petit village près de Marseille dès le début des affrontements. Peretti, néanmoins, avait fait abattre trois de ses hommes. Depuis sa ferme isolée dans les champs, Marcaggi avait donné le signal à Natale de rejoindre ses hommes avec une équipe armée. Le gitan avait retrouvé Raphaël Sorci et ses Varois. Aussitôt,



ils avaient entrepris l'élimination méthodique des principaux lieutenants de l'Italien. De leur côté, les Marseillais avaient piégé une voiture des Toulonnais, tuant les cinq hommes à l'intérieur. Deux jours plus tard, Pipo, le bras droit de François, tombait sous les balles. Sorci avait reçu, dans l'échange de tirs, deux balles dans l'abdomen qui l'avait projeté au sol, et n'avait dû sa survie qu'à son gilet pare-balles. Après ce dernier meurtre, le Fauve avait ordonné à Natale et Raphaël d'éliminer Peretti.

\*\*\*

Stéphane voulait savoir qui était encore vivant. Il retourna chez lui. Mathilde n'allait pas rentrer avant le soir. Il prit son portable et appela en France. Après quelques sonneries, une voix traînante répondit.

— Allô ?

— Allô, tu sais qui c'est ?

Le bijoutier marseillais resta un instant immobile.

— Bah non, c'est qui ?

— J'ai toujours l'enregistrement où tu balances Garnier et Marcaggi. Tu comprends, là ?

Le vieil homme se raidit d'un coup. Il déplaça son corps lourd d'un pas rapide jusque dans son bureau au fond de la boutique, ferma la porte derrière lui et soupira.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux savoir ce qui se passe à Marseille.

— Ce qui se passe ? Vous ne savez pas ce qui se passe ?

— Je te le demande. Alors ?

— C'est vrai que vous êtes plus là, vous ne faites plus partie du paysage, vous n'êtes plus en France d'après le numéro qui s'est affiché.

— Écoute, pauvre connard, où que je sois, j’envoie une copie de l’enregistrement à Garnier et à Marcaggi. Tu peux être sûr qu’ils l’auront. C’est ça que tu veux ?

— Ça va, c’est bon... Vous voulez savoir quoi ? Ici, c’est la guerre. Enfin, c’était.

— C’est-à-dire ? Qui a gagné ?

— Bah... Marcaggi, tiens.

— Et François Peretti... Il est mort ?

— Ils ont essayé, mais il a disparu. On dit qu’il est en Italie, j’en sais pas plus.

Stéphane s’assit sur le canapé et se laissa tomber en arrière. Il raccrocha. Ce qu’il avait appris le démoralisa un peu plus. À Paris, Lyon, Marseille, Toulon, il était en territoire hostile. Natale, son ennemi intime, devait rêver de lui arracher les yeux depuis la mort de son frère. Marcaggi, qui tuait déjà pour rien, ne laisserait jamais un ancien ennemi vivant, même si celui-ci ne pouvait plus rien faire. Qu’allait-il devenir ? Stéphane laisserait passer les jours, les semaines. Il allait vivre dans l’ombre de ce qu’il avait été. Cette position était insupportable.

Un matin, il prit sa décision. Il prépara ses affaires et dit à Mathilde qu’il partait prendre l’air en vacances, en Croatie, une destination nouvelle, à la mode, mais il embarqua en direction de l’Italie. Trois ans auparavant, David Lapaz et Stéphane avaient passé quelques jours à Catanzaro, en Calabre, invités par Peretti. Stéphane avait gardé les numéros de téléphone du Marseillais en Italie et l’avait appelé pour lui dire qu’il venait le voir.

Dans l’avion, Stéphane repensa à Goran. Le légionnaire était parti à Bruxelles, où il voulait proposer ses services à Wallerant, leur ancien acheteur de cocaïne qui leur avait donné rendez-vous sur le parking à six

heures du matin. Il se demanda si le Macédonien était devenu l'un de ses hommes.

Il pénétra dans l'aéroport de Crotone en début de soirée. Il se demanda comment il allait retrouver l'Italien. L'homme avait peut-être perdu son assurance. Est-ce qu'il ne dormait plus la nuit, ou alors, comme Stéphane, seulement pour faire des cauchemars ? Il aperçut le Calabrais dans la zone d'arrivée, fit le tour des barrières et arriva jusqu'à lui. François avait l'air de bien se porter. Il accueillit Stéphane avec un large sourire. En chemisette bleu ciel et pantalon blanc, on aurait pu croire qu'il était venu passer des vacances à Catanzaro.

— Stéphane, mon ami, content de te voir.

— Moi aussi.

Les deux hommes se prirent dans les bras.

Ils montèrent dans un taxi Passat blanc. La berline quitta l'aéroport, doublée par une équipe de motards qui passèrent à toute vitesse. Les taxis italiens semblaient encore plus chers qu'en France, se dit le Parisien en voyant défiler le compteur. La voiture rejoignit Catanzaro et se dirigea vers des résidences en bord de la mer. Peretti y possédait une grande maison blanche qui s'élevait sur trois étages, entourée d'une pelouse impeccable. Ils s'installèrent sur la terrasse. Devant eux, la mer semblait immobile dans la nuit.

Ils mangèrent des spaghettis à la bolognaise, puis Peretti servit un digestif.

Stéphane et l'Italien étaient contents de se revoir, mais la frustration, la colère, la tristesse et la résignation étaient palpables. Le Calabrais saisit le petit verre devant lui et avala d'un trait l'alcool fort.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène chez moi, Stéphane ?

— Écoute. J'ai bien réfléchi. On a tout perdu. On peut vivre comme ça à ne rien faire ou on peut essayer de récupérer ce qui nous appartient.

L'ex-caïd eut un petit sourire résigné.

— Récupérer quoi ? Paris et Marseille ? Comment tu veux faire ?

— On les connaît, on sait ce qu'ils font, comment ils organisent les choses.

Faut trouver un moyen, une faille.

— Ils sont une armée. On est deux.

— Trois, Goran nous suivra.

— Trois si tu veux, ça change quoi ?

— Tu veux rester ici toute ta vie avec tes souvenirs ? À pleurer sur le passé qui reviendra jamais ?

François se sentit piqué au vif par Stéphane, mal à l'aise et énervé. Le Parisien le sentit et continua.

— Marseille est comme un fruit. Paris aussi. Un fruit malade. Soigner le fruit, ça peut prendre du temps, moi, j'veais tuer le ver.

Peretti alluma un cigarillo, puis descendit d'un trait son deuxième digestif.

— T'es devenu un vrai guerrier, dis-moi. Et le ver, c'est qui ? Marcaggi ?

— Marcaggi, Sorci, Natale, Garnier, Solacaro.

— Ça fait du monde. C'est pas les premiers venus, tu le sais, ça ?

— Oui, je sais.

— C'est même les types les plus dangereux de France. Mais l'idée me plaît.

Un moment, Stéphane s'était dit qu'il n'arriverait pas à rallier l'Italien à lui.

— On a encore de l'argent, des armes.

Le Calabrais, qui ne savait pas vraiment ce qu'il ferait dans les mois à venir, se laissa séduire par les ambitions vertigineuses, suicidaires de l'ancien trafiquant. Trois face à une armée. Mais il n'était pas question de mener une guerre de front. Il faudrait trouver des ouvertures dans les familles.

— Tu as déjà un plan ? demanda François.

— Non, avoua le Parisien. Je pensais déjà nous réunir, toi, moi et Goran. Ensuite, on verra.

Peretti resta silencieux un moment, et recracha la fumée âcre de son cigarillo.

— Alors, commençons par retrouver Goran.

Stéphane eut un léger sourire. L'équipe des trois allait se faire.

Trois jours plus tard, les deux hommes prirent l'avion pour Paris. Dès leur arrivée, ils achetèrent chacun une voiture d'occasion. L'Italien avait pris une Audi A6 bleu marine, Stéphane roulait maintenant dans une Saab 9-3 noir métallisé. Les deux voitures partirent rapidement en direction de Lille. Paris était déjà loin. Stéphane avait donné rendez-vous à Goran qu'il rejoindrait dans *l'Hôtel Carlton* de la ville. Maintenant, il se sentait revivre, il était en action, à la fois gonflé d'orgueil et dans une situation dangereuse. La peur de prendre une balle dans la tête par Natale le rendait tendu. Maintenant qu'il y repensait, David Lapaz et lui s'étaient fait avoir depuis le début. Raphaël Sorci les avait approchés pour leur demander de planquer le Fauve, dès la nuit de son évasion. Le caïd varois, avait assuré Sorci, n'oublierait pas le service rendu. Aider Marcaggi, pour David, devait annoncer de bonnes bases pour les relations à venir. Lapaz avait déjà croisé l'homme à plusieurs reprises et le savait redoutable. Il était loin de s'imaginer les projets du Corse. Personne, en fait, n'avait su prendre à temps la mesure du personnage. Pendant ce temps-là, le Fauve avait déjà envoyé son bras droit faire de belles promesses à Karim le Lyonnais s'il l'aidait à éliminer Kamel Assouni. Puis le Varois avait lui-même approché Natale à Paris. Son passage sur le territoire de Lapaz, en y repensant, avait dû se faire dans l'unique but de parler au Gitan et de voir s'il le suivrait. Le tort de David, se dit

Stéphane, et bien sûr le sien aussi, avait été de ne pas comprendre Marcaggi ni surtout Natale, qui était pourtant un de leurs lieutenants depuis longtemps.

La mort de Kamel avait pourtant été un signal très clair. Mais Stéphane savait que le passé est quelque chose qui ne se refait pas. Il n'avait plus qu'à agir pour la suite.

Le ciel était nuageux au-dessus de l'autoroute, les champs et les patelins se succédaient à l'horizon.

Goran, en recevant l'appel de Stéphane, fut content à l'idée de le voir, accompagné de Peretti. Les deux hommes avaient une idée précise, mais Stéphane était resté évasif au téléphone. Il voulait lui parler, mais pourquoi ? Le Parisien le lui avait dit clairement deux mois auparavant, la guerre était perdue et il fallait abandonner le territoire. Avait-il changé d'avis ? Et que pensait François ? Le Macédonien se dit qu'il y avait peut-être, finalement, une dernière possibilité de revenir dans la mêlée. À la voix qu'avait eue Stéphane au téléphone, le colosse comprit qu'il préparait quelque chose. C'était une voix pleine d'excitation, qui voulait passer à l'offensive. Le légionnaire s'en réjouit.

Les deux voitures roulaient à toute vitesse sur l'autoroute, ils dépassèrent Amiens et arrivèrent en vue de Lille. Stéphane se demanda si Goran était déjà au *Carlton*. Ils ralentirent en entrant dans la ville, continuèrent sur un kilomètre et s'engagèrent dans la grande place du théâtre. Ils s'arrêtèrent devant l'entrée de l'hôtel.

Le gigantesque édifice s'élevait dans les airs. L'aspect était raffiné, les murs blancs possédaient quatre étages et s'étiraient en longueur. Un grand dôme vert pastel venait couronner l'établissement de luxe. Rapidement, un jeune en costume noir arriva jusqu'à eux. Derrière, Stéphane vit Goran descendre les trois marches de l'hôtel recouvertes d'un tapis rouge.

La chambre du colosse était située au deuxième étage. Les murs étaient bleu foncé, le sol en parquet. De petites lampes dorées étaient fixées au mur, juste au-dessus des deux tables de chevet en bois marron qui encadraient le lit double recouvert d'une couette blanche. Un bureau en bois marron se trouvait au fond de la pièce, décorée par un bouquet de fleurs jaunes. Goran décrocha le téléphone au mur et commanda du jus d'orange et du champagne.

— Pas mal, le *Carlton*, je connaissais pas, dit Peretti en s'asseyant sur la chaise du bureau.

On frappa à la porte, puis un jeune homme en costume brun apparut dans la chambre en poussant un chariot. Il ouvrit la bouteille de champagne, servit trois coupes, puis s'éclipsa.

— J'ai pris la chambre juste pour une nuit, annonça Goran.

Stéphane prit une coupe de champagne, imité par François.

— Oui, t'as eu raison. On reste pas.

— T'es à Bruxelles maintenant ? demanda l'Italien.

— Oui, je bosse pour Wallerant.

Stéphane prit une gorgée de champagne.

— Ça se passe bien ?

— Ça va, oui. C'est pas le niveau de Lapaz, mais bon, c'est calme, quoi.  
Et vous, vous faites quoi ?

— On fait la guerre, répondit Stéphane en souriant.

— Explique-moi.

— On n'a pas envie de laisser les choses comme ça à Paris et Marseille.

— Et vous avez prévu de faire quoi ?

— Que tu te joignes à nous déjà. T'en penses quoi ?

— Bien sûr ! Je suis là.

— Et Wallerant, il achète de la came à qui maintenant ?

— Ben... à Natale, tiens. Ils ont un rendez-vous de pris dans pas longtemps.

— Il sait qu't'es un ennemi à lui ?

— Oui. Je lui ai expliqué c'qui s'est passé. Il s'en fout, Wallerant, il m'a récupéré dans son équipe et, au lieu de traiter avec David, il traite avec Natale. C'est tout.

— Le rendez-vous est comme avant ?

— Ouais, sur le parking du Carrefour à six heures du mat, dimanche.

— Y en aura pour combien ? demanda Peretti.

— Un million et demi d'euros.

Stéphane siffla.

— Il se lâche, Wallerant, il nous a jamais pris pour autant, le salaud, ça veut dire que Natale a déjà fait venir beaucoup de cocaïne. Il a pas perdu de temps.

Le Marseillais lui aussi trouva la somme intéressante.

— Vous savez où aura lieu l'échange ?

— Oui, il y a peut-être quelque chose à faire, répondit Stéphane.

Puis il s'adressa à Goran.

— Tu accompagneras Wallerant ?

— Ah bah, non, il est pas fou ! Il sait très bien que les Parisiens sont mes ennemis. Il a pas dit à Natale que je bosse pour lui.

— Parfait.

Peretti but un peu de champagne et prit une bouffée de son cigarillo.

— Tu veux y aller pour descendre Natale ?

— Non. D'ailleurs, je suis pas sûr qu'il y aille lui-même.

Stéphane ouvrit la fenêtre et alluma une cigarette.

— Dimanche, c'est dans trois jours. On n'a pas beaucoup de temps pour se préparer.



— Tu veux faire quoi ? demanda l’Italien, impatient.

— Peut-être qu’on peut essayer quelque chose.

Le jeune homme exposa son plan, il n’y avait pas de temps à perdre. Goran était chargé de trouver les armes, grâce à ses nouvelles connaissances à Bruxelles. François et Stéphane lui remirent chacun de grosses sommes en liquide, puis le légionnaire partit rapidement vers la Belgique. Le Parisien et l’Italien repartirent vers l’Île-de-France et prirent des chambres dans un petit hôtel dans le 94, près du centre commercial où aurait lieu l’échange.

Deux jours étaient passés, Goran savait comment faire pour obtenir des Kalachnikov ou des armes de poing, mais pour ce qu’ils comptaient faire sur le parking du centre commercial, le matériel était plus rare, plus difficile à obtenir, surtout en Belgique. Goran dut traverser le pays, un premier contact l’envoyant sur un autre, puis un troisième. Le légionnaire paya gracieusement tout le monde afin d’accélérer les choses. Puis les armes finirent par arriver, vendues à prix d’or. Mais toutes étaient bien là, trois fusils à lunette infrarouge.

Le lendemain, Goran rejoignit Peretti et Stéphane, qui l’attendaient sur le parking de l’hôtel. Il était neuf heures du soir, il n’y avait personne aux alentours. La Mercedes vint se garer à la suite de la Saab noire. Le Macédonien appuya sur un bouton du tableau de bord. Le coffre s’ouvrit. Stéphane et Peretti s’approchèrent et eurent un sourire de satisfaction.

Devant eux, il y avait bien les armes de haute précision. Stéphane fit claquer le coffre. Ce soir-là, ils passeraient à l’action.

\*\*\*

Quatre heures du matin. Le silence était total, le parking désert. Quelques rares étoiles brillaient dans le ciel. On distinguait difficilement les gigantesques lettres des enseignes au-dessus du centre commercial.

Stéphane était allongé dans l'herbe, à quelques mètres du parking, au niveau de l'entrée opposée à celle où devaient arriver les véhicules. C'était à cet endroit, si rien n'avait changé, que viendrait s'arrêter la voiture d'ouverture, la première à arriver sur le parking. Stéphane était habillé en noir de haut en bas, son fusil à lunette et une cagoule posée à côté de lui. Quarante mètres plus loin, Peretti était lui aussi allongé dans l'herbe, habillé et équipé de la même manière. Il était situé face au milieu du parking. Goran, soixante mètres plus loin, attendait face à l'entrée principale, par où les trafiquants devaient arriver. Stéphane retenait son souffle en regardant sa montre. La tension dans l'air était palpable, il avait hâte d'en finir. Il allait abattre un homme, ce serait la première fois. Mais c'était une idée à laquelle il s'était fait. Ces salopards n'avaient pas hésité à descendre David, Simon et Erwan. Goran et lui seraient morts depuis longtemps s'ils n'avaient pas fui Paris. Stéphane était tendu, il faudrait absolument que tout soit fini et être parti avant l'arrivée de Wallerant, mais il savait que les Parisiens arrivaient toujours un peu en avance, tandis que le Belge se faisait attendre quelques minutes. Il espérait que ce serait suffisant. Arriver en avance, ça voulait dire attendre, une attente interminable où il fallait lutter contre le stress et la pression. Il tentait de repenser à Mathilde, qui le croyait en vacances en Croatie.

Puis les feux d'une voiture apparurent au loin sur sa droite. Le véhicule traversa le parking et s'arrêta devant la deuxième entrée, à dix mètres de Stéphane. Rien n'avait changé. La voiture d'ouverture venait toujours se placer au même endroit. Stéphane voyait le véhicule de profil qui éclairait l'entrée. Il saisit son fusil et regarda dans le viseur infrarouge en direction du chauffeur. Dans l'Audi A3, l'homme lui était inconnu, Natale faisait rentrer de nouvelles têtes dans la famille. Cinq minutes plus tard, une autre voiture arriva et s'arrêta au milieu du parking. Celle-là devait avoir le coffre rempli

de cocaïne. Natale était-il là ? Un homme important du clan était forcément dans la grosse BMW grise qui venait de s'arrêter. Peretti se déplaça légèrement sur sa droite, à plat ventre, de façon à se trouver face à la berline allemande, à vingt-cinq mètres devant lui. Cinq minutes plus tard, une troisième voiture arriva, chargée de la fermeture. Stéphane avait le cœur qui battait à tout rompre. Ça allait être le moment de tirer.

Le dernier véhicule entra en roulant au pas, fit un demi-tour et s'arrêta devant l'entrée principale du parking. Stéphane s'était relevé. Il tenait le fusil au niveau de sa joue, l'œil gauche regardait dans le viseur infrarouge, l'œil droit fermé, le doigt sur la détente. TAC ! TAC ! TAC ! Stéphane entendit les coups de feu. Peretti et Goran venaient de tirer. Il prit sa respiration. TAC ! TAC ! À travers le viseur, il vit les balles transpercer la vitre et frapper le Parisien au-dessus de l'oreille. La tête bascula aussitôt vers la gauche, puis l'homme s'affala sur le siège passager avant, couché sur le flanc. Dans la voiture de fermeture, à l'autre entrée, le chauffeur était mort. Dans la grosse cylindrée au milieu de l'espace vide, l'homme au volant était immobile, la tête contre la vitre de la portière. L'Italien jaillit sur le parking, en tenant en joue le passager avant de la berline allemande. Celui-ci s'était mis à l'abri, penché derrière le tableau de bord, le Marseillais arriva jusqu'à la voiture en courant.

— Sors doucement ! Les mains en l'air !

La portière s'ouvrit lentement, l'homme apparut les deux mains en l'air. Stéphane avait mis sa cagoule et arriva à toute vitesse. Peretti se rapprocha du seul survivant, le canon du fusil braqué vers sa tête.

— Au sol ! Vite !

Le prisonnier s'exécuta aussitôt et s'allongea face au sol, les mains posées à plat. Goran courut dans le parking jusqu'à sa voiture. Stéphane arriva au niveau de la BMW, la contourna et regarda l'homme allongé au sol. François

avait posé un pied sur son dos, son fusil braqué vers lui. Le soldat de Natale était en jean et veste en cuir noir, petit et sec, les cheveux bruns. Stéphane reconnut tout de suite Christophe. L'homme avait reçu une balle dans la jambe quand David Lapaz s'était fait tuer. Visiblement, il allait mieux. Stéphane freina une furieuse envie de lui mettre un coup de pied dans la tête, mais, pour la suite du plan, le traître devait être conscient. Goran réapparut en roulant à toute allure au volant de sa Mercedes et s'arrêta près de la BM dans un crissement de pneus. Stéphane palpa Christophe au corps et saisit un revolver glissé dans sa ceinture tandis que Peretti restait le pied sur son dos, puis le Parisien courut ouvrir le coffre de la berline et en sortit deux sacs de sport.

Il tira d'un coup le zip d'un des sacs et l'ouvrit en grand. Les paquets de cocaïne étaient bien là. Il prit un sac en bandoulière sur son épaule et saisit le deuxième dans les bras, jeta le tout dans le coffre de la Mercedes, puis sauta à côté de Goran. Au sol, Christophe se demandait ce qu'ils allaient faire de lui. Il avait compris qu'il était le seul encore en vie, mais il savait qu'il pouvait prendre une balle dans la tête à tout moment. Il ne savait pas du tout combien étaient ses agresseurs, mais ce qui était sûr, c'était qu'il serait abattu s'il faisait le moindre geste. L'Italien enleva son pied de son dos, s'éloigna de quelques pas et sortit un portable. À l'autre bout, il n'y avait personne.

— Allô, passe-moi Solacaro !

Christophe n'avait jamais rencontré le Marseillais et ne reconnut ni sa voix ni sa silhouette. Mais en l'entendant parler, la surprise lui fit lever la tête vers lui.

— Ange, c'est bon ! On part. On est à Lyon dans l'après-midi.

Sans se retourner, François grimpa à l'arrière de la Mercedes. La voiture démarra aussitôt en trombe et disparut dans la nuit. Le survivant se releva,

sans comprendre par quel miracle il respirait encore.

Les feux d'une voiture apparurent à l'entrée du parking. Le 4x4 noir Range Rover vint se placer face à la BM. Dans la lumière des phares, Wallerant aperçut l'homme au volant de la berline allemande en face de lui, affalé sur le volant, immobile. Le coffre de la voiture semblait ouvert. Christophe, dehors, avait l'air tendu.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda le Belge à son chauffeur, un gros Pakistanais.

Le trafiquant quitta le 4x4 son arme à la main.

— C'est quoi, ce bordel ?! cria-t-il.

Le Parisien arriva jusqu'à lui.

— On s'est fait braquer ! Voilà ce qui se passe !

Wallerant, avec ses cheveux châtons qui descendaient jusqu'aux épaules, jeta des regards inquiets dans tous les sens. Si la cocaïne venait d'être braquée, on pouvait faire pareil pour son argent et le tuer.

— J'me casse, dit-il nerveusement en reculant.

— T'as apporté l'argent ?

— Bah oui, j'ai l'argent ! Mais, toi, t'as plus rien à me vendre ! Tu veux quoi ?!

Le Belge était nerveux, son pistolet au bout de son bras. Christophe ne voulait surtout pas prendre une balle. Mais le trafiquant s'arrêta devant la portière de la Range Rover et le regarda.

— Qu'est-ce qu'il y a ?! Tu crois que c'est moi qui t'ai braqué, c'est ça ?!

— Non, non, j'ai rien dit, répondit calmement le Parisien qui n'était plus armé.

Il contourna prudemment la BMW par l'arrière, comme pour se mettre à l'abri, mais Wallerant l'interpella.

— Attends ! Viens voir !

Puis il fit signe à son chauffeur de descendre. Le Pakistanais quitta le véhicule.

— Montre-lui l'argent !

Christophe ouvrit la portière de la voiture du côté conducteur, tira le corps assis au volant et le fit tomber par terre, s'accroupit et s'empressa de prendre le revolver glissé dans la ceinture du mort. Il releva la tête. Le Belge se tenait debout devant lui, à côté, le Pakistanais posa un grand sac noir au sol et l'ouvrit.

— Regarde ! lui dit le Belge. Regarde la thune. Moi, je suis venu acheter la marchandise. C'est tout.

Dans la pénombre, Christophe aperçut des liasses de billets de deux cents euros dépasser du grand sac de sport. Puis son regard alla du Pakistanais à Wallerant. Le chauffeur à la peau mate avait les mains vides. Le trafiquant tenait son arme le long de son corps. En un éclair, Christophe leva le canon de son pistolet en direction du Belge. BLAM ! BLAM ! BLAM ! BLAM ! Le Pakistanais se retourna et voulut s'enfuir en courant. BLAM ! BLAM ! BLAM ! BLAM ! Les deux hommes s'écroulèrent l'un après l'autre. Le Parisien se jeta sur le sac rempli de billets et le plaça dans le coffre de la BM, sauta au volant et partit à toute allure.

\*\*\*

La Mercedes fila le long de la voie rapide, prit la sortie et traversa une petite forêt. Au-dessus des arbres, le ciel était encore noir. Stéphane se sentait revivre. Un sentiment de victoire l'envahissait. Ils avaient porté un coup dur à Natale. Le gitan avait perdu trois hommes, et surtout une énorme quantité de drogue. Mais le but de l'opération devait mener à autre chose. Stéphane regarda Peretti dans le rétroviseur.

— Christophe a bien entendu quand t'as parlé au tél ?

— Oui ! Très bien même. Ça, c'est sûr. Y avait pas un bruit. Mais tu crois vraiment que Natale va croire ça ? Ange Solacaro qui lui braque sa came comme ça ?

— Wallerant a dû se pointer avec l'argent. Ça le rend innocent. Si Natale croit Wallerant en dehors du coup, la piste de Solacaro à Lyon devient la bonne.

— Et Natale, logiquement, descend à Lyon lui faire la peau et récupérer sa came, continua Goran avec un large sourire.

Stéphane se retourna vers l'Italien.

— Si Solacaro y passe, connaissant Natale, c'est bien possible, ça fait un premier ennemi en moins. Et ça mettra Natale dans une position délicate face à Marcaggi. Il va pas aimer qu'on lui tue ses Corses.

François sourit.

— Ce bâtard de Solacaro m'a tué des hommes à Marseille avec Garnier. Qu'il crève !

La voiture ralentit, puis s'arrêta sur le bord de la route. Les trois hommes sortirent récupérer les sacs de cocaïne et des pelles dans le coffre. Stéphane prit une petite bombe de peinture rouge et traça un cercle sur le bitume. À la lumière des lampes torches, ils s'enfoncèrent dans la forêt. Une brume épaisse avait envahi les lieux, se glissant entre les arbres, les branches, rendant l'endroit presque surnaturel. Après une minute de marche entre les arbres, ils s'arrêtèrent et se mirent à creuser dans la terre. Rapidement, un trou se dessina, faisant bien deux mètres de profondeur. Peretti et Stéphane y jetèrent les deux gros sacs de sport. Goran essuya la sueur qui coulait sur son front et entreprit de recouvrir les sacs avec la terre amassée à côté du trou.

— Trésor de guerre, dit Stéphane, triomphant.

Il sortit sa bombe de peinture et traça un cercle sur un tronc d'arbre situé à côté de la cachette.

\*\*\*

Les deux hommes étaient assis sur le grand canapé du salon. Natale, en tee-shirt blanc et caleçon, n'avait pas allumé, énervé d'avoir été réveillé à sept heures du matin. Ses yeux semblaient jeter des éclairs dans l'obscurité. Furieux, il pointa du doigt Christophe.

— T'es sûr de bien avoir entendu le mec parler à Ange Solacaro ?!

— Comme je t'entends, Natale.

— C'est quoi, ce bordel ! murmura le Gitan. Heureusement qu't'as buté Wallerant, sinon on perdait tout.

— Finalement, on a quand même l'argent.

Le sac de sport rempli de billets posé devant eux sur la table basse ne semblait pas calmer le nouveau boss de la famille.

— Ça règle pas le problème ! Trois hommes sont morts, la came a disparu.

— P't'être que Wallerant a fait le coup, il veut nous faire croire que c'est Solacaro. Après, il est venu pour montrer qu'il est innocent.

— Non, pas avec plus d'un million dans le coffre, et pas juste avec un homme. La preuve, t'as réussi à les tuer tous les deux. Wallerant, c'était pas le genre à braquer. Il achetait depuis longtemps à Lapaz sans aucun problème. Et puis il connaît même pas Solacaro.

— Alors, c'est le Corse. Comment il a pu être au courant de l'endroit ?

— Y en a qui parlent trop. C'est sûr.

Christophe connaissait bien le tueur qui lui faisait face, vibrant de paranoïa et de violence. Mais c'était aussi, il fallait bien l'admettre, un redoutable stratège. Natale alluma une cigarette et se leva.

— Tu veux faire quoi ? demanda le bras droit qui sentait les ennuis arriver à toute vitesse. Solacaro est un proche du Fauve. Si on le tue, ça risque de pas lui plaire.



— Je sais. Mais je peux pas laisser personne faire ça. Prépare une grosse équipe armée. On part à Lyon.

\*\*\*

Stéphane, Peretti et Goran avaient rapidement quitté l'hôtel où ils se trouvaient, préférant s'éloigner du parking où avaient eu lieu les événements de la nuit. Ils prirent des chambres de l'autre côté de Paris, dans le 92.

Le vent était retombé, le ciel était dégagé, sans nuage. Les trois hommes finissaient de manger à la terrasse d'une brasserie. Le colosse était pensif, presque nostalgique en s'adressant à Stéphane.

— Ça fait cinq ans qu'on se connaît, cinq ans que je travaillais pour David.

— Cinq ans qu'on se connaît, cinq ans qu'il n'arrive que des galères !

Stéphane et l'Italien rirent en regardant le légionnaire.

— C'est ça, t'as raison. Je t'ai déjà sauvé la vie plusieurs fois, enfoiré !

— Oui, je sais, des fois, je me demande si tout ce qu'on fait a un sens...

— Bien sûr que ça a un sens, répondit François, qui se voyait bien récupérer tout Marseille pour lui.

Le Macédonien regarda la serveuse arriver vers eux avec des cafés posés sur un plateau.

— En tout cas, une chose est sûre, dit-il, j'aurais jamais voulu vivre autrement.

La jeune femme posa les tasses sur la table. Stéphane but un peu de café.

— Je pense aller voir Jean Fabre, le bijoutier à Marseille. Il aura peut-être quelque chose d'intéressant à dire sur Louis Garnier ou Marcaggi.

Peretti trouva l'idée intéressante.

— Oui, mais, moi, je suis un peu trop connu à Marseille. Tu crois qu'il te parlera ?

— On verra. De toute façon, j’y vais seul, c’est plus discret. En attendant de voir les retombées à Lyon entre Natale et Solacaro, enfin si Natale est tombé dans le piège.

— C’est qui, ce bijoutier ? demanda Goran, qui comprit qu’il en savait parfois moins que ses deux amis sur ce qui se passait.

— Un type qui nous lâche des informations, répondit le Calabrais en se levant. Je vais me chercher des cigares.

Le colosse le rejoignit.

— Attends, je t’accompagne !

Stéphane regarda les deux hommes s’éloigner. Il prit son portable et appela Karima.

— Allô ?

— Allô, Karima, c’est Stéphane. Ça va ?

La jeune femme fut agréablement surprise.

— Stéphane ! Comment tu vas ? Je pensais pas avoir un jour de tes nouvelles.

— Ça va bien. Je suis à Paris et toi ?

— T’es revenu ? Moi aussi, je suis à Paris. Tu veux qu’on se voie ?

— Oui, tu me raconteras un peu comment ça se passe pour toi.

Stéphane lui proposa un rendez-vous dans un bar du septième arrondissement, où il avait moins de chances d’être reconnu.

Le jeune homme passa la porte de la brasserie. Sur sa droite, le comptoir en bois s’étirait loin en profondeur. En face, la salle était vaste. Le sol était en parquet, les murs crème. Différents tableaux décoraient l’établissement. L’un d’eux était composé d’une multitude de billets de tous les pays du monde. Plus loin, on pouvait voir une photo du Tibet, du Sahara ou encore un volcan. Stéphane s’avança entre les tables aux nappes blanches et aperçut

Karima assise dans un coin près de la vitre. Il arriva jusqu'à elle en souriant, enleva son blouson et s'installa.

— Salut, Stéphane.

— Salut, comment tu vas ?

— Ça va, les choses sont plus vraiment comme avant, répondit la jeune femme avec des regrets dans la voix.

— Comme quoi ?

— Bah, depuis que David est mort et que t'es parti, c'est Natale qui gère tout.

La jeune serveuse arriva à leur table, prit la commande et s'éloigna.

— Et ça se passe comment ? Tu le vois souvent ?

— Oui, quand même. Il a les mêmes connaissances que David avait. Il a de bons clients pour moi. Et puis... il me protège aussi, avoua la Marocaine. En cas de problème avec un type qui veut pas payer, enfin tu vois...

*L'escort-girl* avait presque l'air de s'excuser.

— Oui, je vois, comme David et moi à l'époque. C'est normal, c'est mieux pour toi, c'est une sécurité.

— Je devais le voir aujourd'hui, d'ailleurs, mais il m'a dit qu'il devait partir rapidement.

— Ah oui ? Tu sais où ?

— Non, mais il doit pas partir seul en tout cas.

Peut-être à Lyon, espéra Stéphane. La serveuse revint avec deux verres qu'elle posa sur la table.

La jeune femme se pencha un peu vers Stéphane et dit en chuchotant :

— Dis-moi, c'est vous, toi et Goran qui avez tué Mario, hein ?

— Oui. C'est nous.

Il y eut un silence.

— On a raté Natale.

— Tu cherches toujours à revenir ?

— Peut-être.

Stéphane se demanda d'un seul coup si l'*escort-girl* était toujours dans son camp. Maintenant, Natale lui était indispensable, tandis que lui ne lui servait plus à rien. Mais la Marocaine continua.

— Natale est un vrai salaud.

Elle parla soudain avec un regard froid et dur que Stéphane ne lui connaissait pas.

— Si tu le descendais, ça arrangerait beaucoup de gens. Avec toi, ce serait comme avant.

Stéphane eut un petit sourire et jeta un coup d'œil dans la salle, parsemée de jeunes au style sophistiqué.

— Ce n'est pas aussi simple.

— Natale ne le dit pas, mais je sais que s'il te revoit, toi ou Goran, il vous tuera.

Au moins, la jeune femme était claire.

— Je sais. Tu es prête à m'aider ?

— Bien sûr.

— Préviens-moi quand il reviendra. J'ai besoin de savoir où il était et ce qui s'est passé.

— D'accord. Je verrai.

— Il est toujours amoureux de toi ?

Karima souffla.

— Bah ça... c'est sûr ! J'ai toujours refusé ses avances. Je crois qu'il ne me respectera peut-être plus si je couche avec lui.

Stéphane observa un court instant Karima. Non, cette fille ne le trahirait pas. Il rejoignit le bar et paya les consommations, ils se retrouvèrent à l'extérieur.

— À bientôt, Stéphane.

Elle embrassa le jeune homme sur la joue et s'éloigna, puis se retourna.

— Je te tiens au courant dès que j'ai du nouveau.

Stéphane la regarda partir. Elle avait laissé ses vêtements de soirée pour une veste en cuir noir qui s'arrêtait à la taille, un jean bleu et des baskets. Ses cheveux étaient plus courts, avec des reflets auburn. La jeune femme savait ce qu'elle voulait, elle ne manquait pas de courage. Elle donnerait des informations sur Natale.

Stéphane jeta des coups d'œil un peu partout à la recherche de quelque chose de suspect, puis traversa la rue et monta au volant de sa Saab 9-3 noire. Il regretta que la voiture ne soit pas blindée, mais c'était une bonne chose de ne plus rouler dans la Mercedes. Il se sentait moins visible. Il alla chercher un billet de train. Le lendemain, il partirait pour Marseille.

## X

La rue était une des plus animées de Lyon. Les cinémas, les clubs, les restaurants se succédaient. Assis dans la grosse BMW noire garée le long du trottoir, Christophe et Natale guettaient l'entrée du *Sexy Dream* de l'autre côté de la rue. La nuit était tombée, les néons roses du club brillaient dans l'obscurité. Le grand portier noir avait l'air de refuser l'entrée à un groupe de jeunes un peu trop éméchés. Depuis la mort de Kamel Assouni, Ange Solacaro avait récupéré la boîte de strip-tease. C'était à peu près la seule chose que Natale savait de lui. Il ne connaissait ni son adresse ni ses habitudes. Mais il n'était pas le seul à l'avoir déjà vu. Quand il était descendu à Marseille avec plusieurs de ses hommes, les Parisiens l'avaient rencontré. Solacaro et Louis Garnier menaient alors des assauts contre les Marseillais de Peretti, tandis que Natale et ses tueurs s'étaient joints à Raphaël Sorci. Le gitan avait envoyé un de ses soldats à l'intérieur du club. Après quelques minutes, son portable sonna.

Une musique techno recouvrait presque la voix.

— Natale, il est là.

— Te fais pas repérer. Dis-moi quand il sort.

— Oui, d'accord, il est avec deux autres gars.

Le gitan coupa et regarda Christophe.

— Putain, ils sont trois.

— Ça va compliquer les choses.

— Toute façon, il s'attend pas à ce qu'on l'attrape. Tant pis, on embarque les trois.

Cinquante mètres avant le *Sexy Dream*, une Audi A6 était en stationnement. Un Parisien était assis au volant. Le jeune homme fumait un joint. La radio était allumée, du rap français emplissait la voiture. Un autre jeune mangeait un sandwich grec, assis à l'arrière. La portière était ouverte, il discutait avec un autre soldat debout sur le trottoir. D'autres Parisiens, nettement plus âgés, prenaient un verre dans le bar en face : les heures défilèrent. Les cinémas, les restaurants, les bars fermèrent les uns après les autres. Il n'y avait presque plus personne dans la rue. Le portier du *Sexy Dream* était rentré. Natale en avait assez d'attendre. Il regarda sa montre. Trois heures quinze.

— Putain, j'espère qu'il va pas sortir en même temps que tout le monde, on pourra pas le choper, on sera obligés de le suivre.

— Y a pas une autre sortie derrière ?

— C'est que maintenant que tu poses la question, toi ? Sa caisse est juste là.

Le gitan désigna du doigt un 4x4 Audi Q7 gris métallisé, garé à quelques mètres du *Sexy Dream*. Le cellulaire sonna, le caïd se rua dessus.

— Ouais ?!

— Il sort avec les deux mecs.

Le Parisien coupa et appela aussitôt l'équipe dans l'autre voiture.

— Amenez-vous, ils arrivent, on les chope maintenant ! Je veux pas de coups de feu ! Laissez-les sortir qu'ils puissent pas s'enfuir dans la boîte !

L'Audi A6 démarra en trombe, à l'intérieur, les hommes enfilèrent des cagoules, casquette et bandana sur le visage. Ils prirent leurs pistolets à la main. La grosse berline s'arrêta en pilant à cinq mètres du club. Christophe et Natale jaillirent de la BMW, cagoulés, l'arme à la main. Personne n'était

encore sorti du *Sexy Dream*. Ils traversèrent la rue en courant et partirent se cacher derrière le 4x4 Audi de Solacaro. Le gitan guetta l'entrée à travers les vitres de la voiture. La porte s'ouvrit, libérant un premier homme qu'il identifia tout de suite comme un Corse. Derrière, Ange Solacaro suivait.

Il était grand et mince en costume marron foncé, châtain avec une barbe courte. Ils avancèrent sur le trottoir en se dirigeant bruyamment vers le 4x4. Un troisième homme les rejoignit. La porte du club se referma. Aussitôt, cinq hommes au visage masqué jaillirent de la grosse Audi. Les trois Lyonnais se retournèrent. Le groupe des cinq arriva vers eux en courant, leurs pistolets pointés dans leur direction.

— Couchez-vous ! Couchez-vous ! cria l'un des Parisiens.

Solacaro voulut partir en courant vers sa voiture et s'arrêta net en voyant deux autres hommes surgirent derrière le 4x4. Ils arrivèrent à toute allure en le braquant.

— Au sol ! lui cria le caïd.

Derrière lui, les deux Corses furent brutalement plaqués contre le trottoir. Solacaro s'allongea tout de suite par terre, Natale le palpa aussitôt. Le Lyonnais, qui pensait n'avoir de problèmes avec personne, n'était pas armé. Seul un pistolet fut trouvé sur l'un de ses deux soldats. Rapidement, les Parisiens menottèrent les trois hommes allongés au sol, puis les relevèrent en les soulevant par les bras. Le gitan jeta un coup d'œil dans la rue. Seul un groupe de jeunes se trouvait un peu plus loin, à regarder la scène sans vraiment tout comprendre. Une caméra filmait l'entrée du club de strip-tease, et on avait certainement dû voir un groupe apparaître en courant, cagoulés et armés. Mais, visiblement, personne n'avait envie de sortir voir ça de plus près. Les deux soldats lyonnais furent entraînés en courant jusqu'aux voitures et jetés chacun dans un coffre. Ange se retrouva assis à l'arrière de la BMW



noire, entre Natale et un soldat. Au volant, Christophe démarra dans un crissement de pneus suivi de l'Audi a6.

— Putain, dites-moi au moins ce que vous me voulez ! cria le Corse.

Le caïd enleva sa cagoule et le regarda avec un petit sourire.

— T'as pas une idée ?

La surprise de Solacaro fut totale.

— Toi ? Natale ? Qu'est-ce que tu fous ?!

Le Parisien détourna le regard sans répondre. Les deux voitures se dirigèrent en dehors de la ville.

— Putain, grogna le Lyonnais, si tu crois que tu vas prendre le contrôle de Lyon comme ça. Marcaggi va te massacrer.

Le gitan plongea son regard froid dans celui d'Ange et le saisit violemment par la gorge.

— Arrête de faire celui qui comprend pas, parce que je vais vraiment te saigner, toi !

Solacaro fixa l'homme qui le menaçait dans les yeux, sans rien dire. Sa colère commençait à se mêler à une totale incompréhension. Mais de quoi voulait parler Natale ?

En arrivant à Lyon, le caïd avait repéré une petite forêt. Ce serait là qu'il interrogerait le Corse. Les deux voitures avaient quitté la ville. Christophe roulait en pleins phares, éclairant une petite route cernée par les arbres. Le feuillage des branches venait parfois frôler les voitures. Il s'arrêta au bord du chemin, imité par la grosse Audi. L'endroit était désert, plongé dans le silence et le noir. Les Parisiens firent rapidement sortir les deux Lyonnais des coffres des voitures. Ange était encadré par Christophe et le gitan qui le tenaient chacun par un bras. Toujours menottés dans le dos, les trois prisonniers furent entraînés à travers les arbres. Les deux soldats qui ouvraient la marche éclairaient le sol avec des lampes torches. Le bruit des

pas se mélangea aux petits bruits de la forêt. Les hommes marchaient sur des feuilles tombées au sol, des racines, de la mousse, soulevaient des branches pour pouvoir passer. Après quelques minutes, Natale cria aux deux hommes de tête.

— C'est bon, on s'arrête là !

Il avait repris son calme. Le kidnapping était la partie la plus délicate. Maintenant, il n'y avait plus qu'à les faire parler. C'était une bonne chose finalement d'avoir enlevé deux soldats avec Solacaro.

— À genoux ! ordonna le caïd au Corse.

— À genoux ! Mettez-vous à genoux !!! cria le groupe armé aux Lyonnais.

Les Parisiens les agrippèrent, l'un d'eux lança un coup de genou dans le ventre du plus gros, qui se plia en deux. Un autre lui appuya sur la tête et le fit tomber dans les fougères. Ange s'agenouilla. La nuit, la forêt devenait véritablement le cadre d'un film d'horreur. Les kidnappeurs se trouvaient debout en cercle autour des trois prisonniers.

Certains s'appuyèrent contre un arbre. Les deux lampes torches furent braquées en direction de Solacaro. L'homme plissa les yeux. Son visage ne semblait pas trahir la peur, mais plutôt l'incompréhension. Il fallait essayer de comprendre, de s'expliquer. Le gitan prit son pistolet glissé dans sa ceinture et s'avança devant le trafiquant.

— T'es grillé. Alors dis-moi où t'as mis la cocaïne et je te laisserai vivant.

— Mais de quoi tu parles ??!

— Enculé de tes morts... Tu me prends pour un connard, ça, par contre, c'est très mauvais.

D'un coup, le Parisien braqua son arme vers la tête du gros Lyonnais, agenouillé à côté du Corse. Le canon du Beretta se trouvait à quelques centimètres de son front. L'homme ouvrit de grands yeux terrifiés. BLAM !

La détonation retentit loin dans la forêt, puis le silence retomba. La balle traversa la tête. L'homme bascula en arrière, puis s'immobilisa. Autour, les soldats restèrent de marbre. Christophe, qui sentait qu'Ange ne céderait pas facilement, s'agenouilla près de lui.

— J'étais là quand tes hommes nous ont braqué la cocaïne. Y en a un qui t'a appelé, il a dit ton nom, il t'a dit qu'il partait pour Lyon. T'es grillé, foutu. Alors, reconnais les choses et apporte-nous à la came.

— Et t'auras la vie sauve, dit Natale en mentant.

Le deuxième soldat lyonnais, un jeune qui n'avait pas beaucoup plus de vingt ans, se mit à vomir. Le prisonnier cherchait désespérément une sortie. Le gitan avait dû se faire braquer de la cocaïne, sûrement une grosse quantité. Il était persuadé d'avoir la preuve que c'était lui, Ange Solacaro, qui avait fait le coup. Il devenait compliqué de lui démontrer le contraire.

— Mais dis-lui, putain, Ange !!! Dis-lui où est la came !!! cria le Corse.

Des larmes coulèrent sur ses joues.

— Ha, tu vois ! reprit Natale, il est plus prudent, ton ami.

Il se rapprocha du jeune homme.

— Tu ne sais pas, toi, où est la came ?

— Ben non !!! Je veux pas mourir !!!

Le soldat éclata en sanglots, la tête penchée en avant. Il ne vit pas le Beretta braqué vers lui.

— Alors, tu sers à rien.

BLAM !

Agenouillé à côté des deux morts, le prisonnier avait froid. Les menottes trop serrées autour de ses poignets le faisaient souffrir. Ses genoux lui faisaient mal. Ses yeux s'étaient habitués à la lumière des lampes torches. Natale l'observa. Le visage du Corse restait désespérément impassible. Le gitan reconnut que l'homme ne manquait pas de sang-froid. Il espérait que la

peur de mourir le ferait parler. S'il ne disait rien, il serait le prochain. Il fallait que Solacaro le comprenne.

— On t'a peut-être fait croire que je t'ai braqué, mais c'est faux. On veut me foutre ça sur le dos. Alors, on a balancé mon nom, ça prouve quoi ? Je sais rien de ce que tu fais à Paris ni où est la came. Je travaille pour Marcaggi comme toi. Pourquoi tu veux que je fasse ça ? Cherche du côté de tes vrais ennemis, je sais pas.

Le Corse essayait malgré tout, au moins une fois, de s'expliquer. Christophe, en l'écoutant, commença à vaciller. Il avait bien entendu le braqueur parler au téléphone, mais rien ne prouvait que ce n'était pas une mise en scène. Natale, lui aussi, commençait à se poser des questions, mais ce n'était pas suffisant pour renoncer. Il fit un signe de la tête à son bras droit, qui sortit une petite cordelette de son blouson en cuir. Il se plaça derrière Solacaro et lui passa la corde autour du cou, puis serra en tirant en arrière d'un coup, son genou collé entre ces deux omoplates. Le Lyonnais essaya de se débattre, en pure perte. Le tortionnaire tenait bon. Le prisonnier devint rouge. L'air lui manquait. Son cœur s'emballa. Les yeux écarquillés, son cerveau lui envoyait des messages d'alerte. Les secondes qui s'écoulèrent lui paraissaient durer à l'infini. La douleur était sans limites. La pression sur la gorge lui donna envie de vomir. Tout son corps réclamait désespérément de l'air. Puis le Parisien fit un signe de la main à Christophe qui relâcha sa prise.

— Si tu ne parles pas, tu vas mourir étranglé, lui dit calmement Natale.

Solacaro inspira de grandes bouffées d'air, se mit à tousser, à baver. Il avait grandi à Bastia, où il était fiché au grand banditisme depuis qu'il avait vingt-deux ans. Il avait fait partie d'une bande qui se réunissait dans un bar, avec Paul Marcaggi, Raphaël Sorci et d'autres.

Il avait gravi peu à peu les échelons du crime, réussi à survivre entre les règlements de comptes et les fusillades, déjouer les descentes de police, échapper à des guets-apens. Et c'était finalement ici, sur le continent, à Lyon, qu'il risquait vraiment de mourir. Le gitan commençait à perdre patience. S'ils avaient été à Paris, il aurait pu le ramener dans une cave et le faire parler en lui brûlant le torse et le visage au chalumeau. Personne n'y résistait. Mais il fallait faire avec les moyens dont il disposait. Avec cette cordelette. Solacaro risquait de mourir étranglé. Il était peut-être prêt à se laisser mourir comme ça, sans parler. Ou alors, comme Natale commençait à se le demander, le Corse était victime d'une machination et n'avait rien à voir avec le braquage de la cocaïne sur le parking. Christophe regarda son boss, interrogateur. Voulait-il renouveler l'étranglement ?

— C'est bon, je vais t'amener à la drogue, murmura le prisonnier.

Le caïd le regarda, surpris. Il eut presque du mal à croire ce qu'il venait d'entendre. Le Corse venait de craquer, comme ça, d'un coup. Finalement, c'était bien lui qui avait fait le coup, au bout du compte, il était comme tout le monde, il ne voulait pas mourir.

Les Parisiens avaient abandonné les deux corps dans la forêt. Dans la BMW noire, Solacaro était à nouveau assis à l'arrière, entre deux soldats. Le gitan était monté à l'avant à côté de son bras droit. Après quinze minutes de route, les deux voitures se suivirent dans les rues de Lyon. Les réverbères sur les trottoirs rendaient la nuit moins opaque que dans la forêt. Il n'y avait personne dehors. Dans la berline, le silence était total. Seul Ange murmurait de courtes paroles pour indiquer le chemin à suivre, la voix éteinte. Les Parisiens progressaient dans les rues endormies en suivant les indications du Corse. Ils arrivèrent dans un quartier HLM. On devinait de grandes tours collées les unes aux autres de chaque côté du trottoir. La BM s'enfonça dans le quartier et découvrit à la lumière des phares un groupe de jeunes devant le

hall d'un immeuble, occupé à fumer et boire bruyamment. Ils étaient plus d'une dizaine, Noirs, Arabes, en blouson en cuir et veste de sport, casquette, capuche sur la tête.

— C'est ici, murmura le prisonnier.

Christophe ralentit sous le regard agressif et interrogateur du groupe dehors. Natale se tourna vers le Corse.

— Si tu m'emmènes dans un guet-apens, je te bute, Solacaro.

— Je les connais pas. C'est là.

La grosse berline monta à cheval sur le trottoir devant le hall d'une tour. Derrière, l'Audi A6 s'immobilisa dans la rue.

— Et après ? C'est où ? demanda le Parisien, méfiant.

— Dans le parking souterrain. Dans une voiture.

Le caïd s'adressa aux deux soldats qui encadraient leurs prisonniers.

— Attendez là !

Il sortit de la voiture et regarda aussitôt en direction du groupe de jeunes. Comme il le craignait, ils arrivaient droit sur eux.

— Putain..., murmura le gitan.

— C'est rien, ils vont vite dégager, voulut le rassurer Christophe.

— On va récupérer les sacs, c'est pas le moment d'avoir des problèmes. Je veux pas de coups de feu.

Les quatre soldats avaient quitté l'Audi A6 et regardaient les jeunes arriver vers eux. Le groupe semblait hostile, menaçant.

Le boss s'adressa à ses hommes.

— Faites-leur peur, mais pas de bagarres. Laissez-moi parler.

Le groupe arriva jusqu'aux Parisiens qui leur faisaient face. Celui qui avait l'air d'être le meneur se planta à moins d'un mètre de Natale, une bouteille en verre à la main. Le jeune Noir n'avait pas vingt ans. Petits, ses

yeux sombres étaient dilatés sous sa capuche rouge. Il eut un sourire mauvais. Une des deux dents de devant était cassée.

— Vous êtes qui, bande de bâtards ?! cria-t-il en postillonnant sur l'intrus.

Derrière lui son équipe grondait, tremblant de haine.

— Vas-y, nique-le, c'fils de pute ! cria l'un d'eux.

Natale dégaina son pistolet, aussitôt imité par ses hommes. Il lut de la surprise dans les yeux du Noir.

— Putain, ils ont des guns ! Ils ont des guns !!! cria un jeune.

Natale agrippa le sweat à capuche rouge par le col et enfonça le canon de son arme dans la joue du jeune homme.

— Casse-toi avec ta bande de Guignols ou je te tue.

Derrière le jeune, c'était la stupeur. Le groupe recula en silence. Cinq pistolets étaient braqués dans leur direction. Puis ils partirent en courant, d'un seul coup. Le meneur se retourna vers eux en levant la main.

— Hé, me laissez pas ! Me laissez pas !

Natale sourit. Il leva son pistolet en l'air et l'abattit à toute volée sur le visage du petit voyou. CRAC ! Le Noir se recula en portant ses deux mains sur son visage, du sang se mit à couler d'une blessure sur le nez.

— Allez, dégage !

Derrière, les Parisiens rangèrent leurs armes en riant. Le jeune se mit à détalé. Le gitan se tourna vers ses hommes.

— Y en a deux qui restent près des voitures. Ils peuvent revenir.

Christophe tapa à la vitre de la BMW. Les deux soldats sortirent avec Ange Solacaro. Natale arriva jusqu'à lui.

— Magne-toi, toi !

Le Corse ouvrit la grande porte vitrée de l'immeuble devant eux. Le groupe arriva dans le hall. Les hommes marchèrent dans de l'eau stagnante. La peinture bleue était décrépie. Ange fit un signe de la tête en direction de

la porte qui menait au parking. Natale passa devant. L'escalier était large, les murs remplis de tags. Solacaro mena les Parisiens jusqu'au -2. Le boss appuya sur la minuterie. De nombreuses voitures étaient en stationnement les unes à côté des autres, la plupart étaient de petits modèles, parfois assez anciens. Malgré tout, un 4x4 BMW et une Audi A3 apparaissaient par endroits. Ange s'engagea dans une allée, suivi de ses tortionnaires et s'arrêta devant une Clio grise.

— C'est là-dedans. J'ai la clé dans la poche.

Le Parisien plongea sa main dans la poche avant du pantalon de son prisonnier et en ressortit un trousseau de clés. L'excitation le gagna. On y était. Il appuya sur le bouton de la fermeture centralisée. CLAC ! Les quatre loquets des portières se levèrent d'un coup, les phares s'allumèrent. Christophe, tendu, attendait de voir ce qu'ils allaient trouver. Le gitan ouvrit le coffre, tandis que la minuterie s'éteignit. Natale scruta à l'intérieur, mais on ne voyait pas grand-chose.

— Allumez, j'veois rien ! cria-t-il à ses hommes.

Les soldats cherchèrent l'interrupteur, puis la lumière se fit d'un coup dans le parking. Les deux hommes regardèrent à nouveau dans le coffre. Il était bien rempli de cocaïne, mais les paquets étaient plus petits que ceux du gitan. À travers le plastique transparent, la couleur était brune, différente. Ce n'était pas leur marchandise. Le Parisien se retourna d'un coup vers Solacaro.

— C'est quoi, ça ?!

— C'est à moi. C'est ce que Marcaggi me donne à vendre. Tu veux absolument de la cocaïne, eh ben, t'en as. Mais je t'ai jamais braqué quoi que ce soit, ta came, j'l'ai pas. J'l'ai jamais eue.

Le Corse espérait montrer sa bonne volonté avec ce geste et épargner sa vie. Devant le regard étonné et agressif de Natale, il comprit que ce n'était



pas évident. Le gitan ne s'attendait pas à ça. La tournure des choses ne lui plaisait pas. Face à lui, ces hommes le comprirent et devinrent silencieux.

— Emmenez-le plus loin et attendez-moi ! leur ordonna le caïd en montrant du doigt l'allée dans le parking.

Le groupe de soldats emmena Solacaro, laissant Natale et Christophe devant le coffre ouvert, perplexes. Le Parisien avait vraiment cru récupérer sa marchandise. Les questions se bousculèrent dans sa tête.

— Putain... je commence à croire qu'il a rien à voir là-dedans, souffla-t-il.

— Ouais, enfin, ça prouve rien. Pt'être qu'il a la came. Il se dit que s'il finit par avouer et nous la donner, on le tuera. Alors il préfère donner la sienne, pour jouer la victime, il se dit que ça nous calmera.

— Je crois pas. Il a l'air de dire la vérité depuis le début.

Christophe, qui n'était pas loin de sentir la faute lui retomber dessus, revint aussitôt à la charge.

— Écoute, sur le parking, le mec l'a appelé devant moi ! Il a bien dit : « Ange Solacaro, je pars à Lyon ! »

— J'ai compris. On nous a baladés. Pendant qu'on s'occupe de Solacaro, on cherche pas les vrais braqueurs.

Natale regarda en direction du Corse. Les mains attachées dans le dos, l'homme se tenait debout contre un mur, sur une place de parking vide. Autour de lui, les hommes commençaient à s'impatienter.

— Le problème, reprit le Gitan, c'est qu'on lui a tué deux hommes, on l'a étranglé. Si on le laisse en vie, y aura des représailles. Il va tout raconter à Marcaggi.

— Tu veux faire quoi ?

Le regard du caïd alla du coffre à Christophe.

— Y a un million à faire avec ça. Alors, autant prendre la came. On le bute et on dira à Marcaggi que Solacaro nous avait braqué la came sur le parking.

— Y nous croira pas et finira sûrement par savoir la vérité.

— Pas forcément. Les morts sur le parking sont passés à la télé, ils ont montré les images en parlant d'un trafiquant belge et de plusieurs hommes fichés de Paris. Marcaggi a bien la preuve qu'on s'est fait niquer. On reste sur la première version. C'est Ange Solacaro qui a fait le coup. Nous, on est victimes, on a réagi.

Devant l'hésitation de son bras droit, Natale se rapprocha de lui et le perça de son regard froid.

— Tue-le.

D'un pas résigné, Christophe rejoignit le groupe de soldats et se planta devant Solacaro. Aussitôt, il dégaina son pistolet glissé dans sa ceinture et visa le ventre. Le Lyonnais comprit que c'était la fin, mourir ici, loin de la Corse. Il maudit Paul Marcaggi qui l'avait fait sortir de Bastia. Il eut envie de crier.

BLAM ! BLAM ! BLAM !

L'homme tomba sur les genoux, puis s'affala sur le flanc. Natale rejoignit ses hommes et s'adressa à un jeune gitan en lui tendant les clés de la Clio.

— Tiens, tu vas remonter la came !

Il s'adressa à l'ensemble du groupe.

— On reste groupés jusqu'à l'autoroute, ensuite Christophe et moi on fait l'ouverture quinze kilomètres devant la Clio. L'Audi fermera quinze kilomètres derrière.

Le jeune chargé de remonter la cocaïne courut dans l'allée pour rejoindre la Clio grise. Le reste du groupe remonta les escaliers à toute vitesse, jaillit

à l'extérieur de l'immeuble et se divisa en montant dans les deux voitures garées contre le trottoir.

## XI

Stéphane sortit de la gare Saint-Charles. Malgré l'époque avancée de l'année, il faisait encore doux dans la cité phocéenne. Il se dirigea vers une agence de location de voitures qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Rapidement, il en ressortit au volant d'une 208 bleue, une voiture discrète. Il regarda sa montre : quatorze heures cinq. Il rentra l'adresse de la bijouterie l'*Histoire d'Or* sur le GPS de son téléphone. Il commencerait par un repérage.

Il quitta la gare et se retrouva rapidement bloqué entre les voitures. La circulation à Marseille n'était pas plus simple qu'ailleurs. Stéphane était calme et détendu. L'idée d'une action sanglante contre lui si on le découvrait ne le tourmentait pas. Alors que Peretti et Goran lui avaient dit de faire attention, qu'il se retrouverait à Marseille en plein territoire ennemi, lui-même, conscient de la situation, gardait toute son assurance. Il n'était plus victime des événements, mais acteur d'une contre-attaque. Les kilos de cocaïne enterrés dans la forêt près de Paris le réconfortaient. Le moment venu, la vente de la marchandise ferait rentrer de grosses sommes d'un coup. Natale avait été touché. Il était parti avec une équipe, peut-être à Lyon, s'attaquer à Solacaro. Voler et manipuler, c'était un plaisir rien que d'y penser. Maintenant, avec son browning 9 mm dans la boîte à gants et l'enregistrement compromettant du bijoutier, il se sentait paré pour avoir de nouvelles informations, un indice, une faille qu'il mettrait tout de suite à profit.

Stéphane arriva dans une rue commerçante. Sur son téléphone, le GPS lui indiquait qu'il était arrivé. Il y avait du monde sur le trottoir, un camion était garé en double file et déchargeait de la marchandise. Les voitures roulaient au pas, ce qui arrangeait Stéphane, qui avançait en regardant le nom des enseignes de chaque côté de la rue. Après une boutique de prêt-à-porter, il vit l'*Histoire d'Or*. Il fallait reconnaître que la façade de la bijouterie ne manquait pas d'allure. L'extérieur de la boutique était violet, au-dessus, l'enseigne était écrite en lettrages raffinés couleur or. On entrait par une grande porte tournante. Les vitrines scintillaient, elles exposaient des perles, des colliers, des bagues, des diamants. Stéphane passa doucement devant le magasin, puis s'arrêta devant une file de voitures bloquées par un feu rouge. Il prit son portable et appela la boutique. Après deux sonneries, la voix d'une jeune femme à l'accent chantant de Marseille lui répondit.

— *Histoire d'Or*, bonjour ?

— Bonjour, est-ce que Jean Fabre est là, s'il vous plaît ?

— Il est absent aujourd'hui, il sera là demain. Vous voulez que je lui laisse un message ?

— Non, merci, je rappellerai.

Stéphane coupa. Devant lui, les voitures commençaient à avancer. Il faudrait patienter jusqu'au lendemain. Il passa le feu vert et prit à droite. Stéphane enclencha son clignotant et vint se coller au trottoir, puis s'arrêta en warnings. Il prit son téléphone et regarda sur internet l'hôtel le plus proche de la bijouterie. S'il devait rester une nuit à Marseille, autant que ses déplacements soient les plus discrets possible.

Stéphane se demandait comment il agirait le lendemain. Il fallait tomber sur le bijoutier d'un seul coup, le ramener dans un endroit tranquille et l'avoir en face-à-face. L'enregistrement devait toujours faire pression, si ça ne suffisait pas, le pistolet automatique serait un meilleur argument pour le

faire parler. Ensuite, il faudrait s'éclipser rapidement. Jean Fabre pourrait très bien vouloir donner l'alerte et ne plus craindre que ses paroles indiscretes n'arrivent jusqu'à Louis Garnier, son boss, ou Paul Marcaggi. Les informations qu'il avait données concernaient le meurtre de Kamel Assouni. C'était un événement qui commençait à dater.

Les choses avaient bien évolué depuis, l'enregistrement devenait moins gênant qu'avant. Mais Stéphane ne voulait pas avoir fait tout ce chemin pour rien. D'une manière ou d'une autre, il faudrait que le bijoutier parle. Dans la grande rue commerçante, il avait repéré un restaurant Quick situé à quelques mètres de l'*Histoire d'Or* sur le trottoir d'en face. Dès le lendemain matin, il se posterait derrière la grande vitre du fast-food et guetterait l'arrivée de Jean Fabre.

\*\*\*

Un petit vent frais balayait la campagne. Paul Marcaggi avait enfilé une paire de bottes et un coupe-vent vert. Il ne sortait jamais sans ses petites jumelles autour du cou ni sans pistolet. Il tenait une canne à pêche, assis sur un petit siège pliable. Devant lui, une rivière courait le long des champs. L'eau était transparente, créant une coupure translucide au milieu des hectares de verdure. Le regard du Corse se perdait dans ce havre de paix que rien ne semblait pouvoir déranger. Paul Marcaggi avait longtemps été hébergé, vivant à la montagne, alors même qu'il participait à des activités moins avouables. Il aimait se retrouver seul entouré d'arbres, de champs, de petits animaux sauvages. C'était dans ces moments, parfois, qu'il décidait des prochaines actions à entreprendre. Derrière lui, le bruit d'un moteur lui parvint. C'était une voiture, elle s'arrêtait. Il gravit la petite pente derrière lui en s'agrippant aux branches des arbres, puis s'allongea contre les cailloux dans l'herbe. Il scruta l'horizon à travers ses jumelles à la recherche

de la voiture. Le véhicule était garé à côté de la ferme. C'était une Polo bleue, le genre de petites voitures que Raphaël Sorci pouvait prendre pour lui rendre visite. Au bout de quelques secondes, il le vit sortir de la ferme. Sorci se mit à regarder tout autour de lui. Paul se releva et partit à sa rencontre. Les visites de son bras droit étaient réglées et précises. Celle-ci n'était pas prévue. Paul en déduisit que quelque chose de grave avait dû se produire. Le colosse aux cheveux blonds finit par voir le Fauve qui arrivait au loin, en marchant à travers un champ. Il grimpa dans la Polo et partit à sa rencontre. La voiture tressauta sur la terre bosselée.

Il arriva devant le caïd, coupa le contact et sortit de la Polo. En voyant la tête de son lieutenant, Marcaggi comprit qu'il s'était bien passé quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda aussitôt le Fauve.

Sorci eut l'air gêné, puis se lança de sa voix grave et monocorde.

— Ange est mort. Sa came a disparu.

La nouvelle était dure à encaisser. Ange Solacaro était un homme fiable, de toute confiance, un des soldats de la première heure, quand ils étaient encore tous à Bastia. Sa position à Lyon était assurée, et pas facile à remplacer. La cocaïne lui était avancée par Paul, ce qui voulait dire qu'Ange Solacaro réceptionnait la marchandise, la revendait et, seulement après, payait Marcaggi. Le fugitif corse venait de perdre une petite fortune. Trouver les auteurs du meurtre et récupérer la précieuse marchandise devenaient la priorité. Paul, cependant, ne se laissa pas submerger par la colère.

— Qui ?

— C'est Natale le Gitan.

Ça faisait longtemps que Marcaggi ne s'étonnait plus de rien. Son expérience dans cet univers de violence et de trahison permanente lui avait appris que tout était possible. Pourtant, un réel sentiment de surprise

l'envahit désagréablement. Raphaël Sorci se sentit comme percé par les petits yeux sombres et inquiétants du fugitif.

— Comment tu sais que c'est Natale ? demanda Marcaggi.

La rumeur courait dans les rues de Lyon, Natale le Parisien était descendu régler ses comptes avec Ange Solacaro. Natale savait que ça arriverait vite aux oreilles du Fauve, autant prendre les devants.

— Le Parisien m'a envoyé un message pour toi aujourd'hui, Paul.

Paul Marcaggi resta silencieux. Dans le ciel, les nuages se bousculaient. Une petite pluie fine se mit à tomber. Presque mécaniquement, le Fauve partit se mettre à l'abri à l'avant de la voiture. Le temps que Sorci s'installe au volant, la pluie se transforma en averse. Le colosse aux cheveux platine regarda son boss. À côté de lui, Paul semblait en pleine méditation.

— Il dit qu'il a été volé, continua Sorci. Il a puni le voleur et récupéré ce qui lui appartenait. Il dit aussi qu'il a la preuve de tout ça.

La pluie tambourinait sur le capot et le toit de la voiture. Autour d'eux, des flaques d'eau se formaient. Par endroits, la terre devenait de la gadoue. Marcaggi, à nouveau, resta silencieux. Son esprit insondable travaillait sur ce qu'il venait d'apprendre. Le colosse se tourna vers lui.

— Si tu veux mon avis, le gitan se fout de notre gueule. Ange, c'était comme mon frère, laisse-moi monter à Paris avec une équipe, je bute ce bâtard.

Mais une chose avait retenu l'attention du caïd en fuite. Natale ne s'était pas caché de ce qu'il avait fait. Peut-être avait-il voulu prendre les devants en envoyant un message pour expliquer sa version, sachant que tôt ou tard on découvrirait que c'était lui, le responsable de la mort de Solacaro. Le Parisien disait qu'il avait été braqué par les Lyonnais et qu'il en avait la preuve.



— Non. Tu dois aller dans deux jours à Sinaloa. C'est un rendez-vous important, les Mexicains ont promis de nouveaux prix si on augmente les quantités. Natale se défend avec sa version, très bien. Je vais envoyer quelqu'un voir ça de plus près, et qu'il nous prouve qu'il dit vrai. On pourra toujours le tuer après si on veut.

— Et tu veux envoyer qui ? Un soldat ? Ce sale gitan va lui raconter n'importe quoi, on perd notre temps.

— Non, pas un soldat.

— Garnier ? demanda Sorci en souriant, c'est un pauvre cave.

— Non pas Garnier, Sébastiani. Natale n'aura pas n'importe qui en face de lui, il pourra pas dire ce qu'il veut.

Sorci mit le contact et enclencha la première. La petite voiture sautilla dans les flaques, puis s'arrêta devant la ferme. Marcaggi ouvrit sa portière sous la pluie battante et regarda son bras droit.

— Si Sébastiani a la preuve de ce que raconte Natale, le gitan devra rendre la came qu'il a prise et la ramener par ses propres moyens jusqu'à Marseille. J'en ai rien à foutre qu'il se soit fait braquer, cette came m'appartient. Pour la mort de Solacaro, c'est un million d'euros, cash et tout de suite.

Sorci eut un petit sourire jubilatoire.

— Et si Sébastiani dit que le gitan nous balade avec ses histoires ?

— Là, ça sera différent. Pour le moment, envoie tout de suite Sébastiani à Paris.

— Je le vois demain à Marseille.

— Je veux que cette histoire soit réglée ou désamorcée dans quarante-huit heures.

Le Corse sortit et claqua la portière, puis parcourut les quelques mètres qui le séparaient de la ferme en courant sous le déluge.

\*\*\*

Dans le Quick, Stéphane posa son plateau sur la table bordeaux qui faisait toute la longueur de la grande vitrine. Il s'assit sur un strapontin rouge. Il avait pris un petit déjeuner, seule chose possible à manger à cette heure de la journée. C'était un petit déjeuner version fast-food, c'était la première fois que Stéphane en prenait un. Peut-être aurait-il aimé ça en d'autres circonstances, mais, ce matin-là, il était trop tendu pour apprécier l'œuf bacon comme le reste du plateau. Devant lui, la rue s'animait doucement. Vingt mètres plus loin, sur le trottoir d'en face, la boutique de prêt-à-porter avait levé son rideau de fer, découvrant ses mannequins aux couleurs chatoyantes. À côté, une jeune femme en tailleur noir s'arrêta devant l'*Histoire d'Or*. La façade de la boutique était protégée par un grand rideau en acier. La jeune femme enfonça une clé dans un petit boîtier situé dans le mur et la tourna. Le rideau se mit laborieusement en branle, s'élevant doucement dans un léger couinement. La façade violette et les vitrines apparurent. Une fois à l'intérieur, elle disparut dans le fond de la boutique, plongée dans une légère obscurité. Les néons s'allumèrent les uns après les autres, éclairant la bijouterie en cascade. Pour le moment, se dit Stéphane, pas de Jean Fabre à l'horizon. Il savait qu'il pouvait attendre comme ça pendant des heures.

Le jeune homme prit le gobelet sur le plateau, enleva le couvercle en plastique, puis but une gorgée de jus d'orange. Aussitôt, les glaçons vinrent se coller à sa bouche. Une demi-heure passa ainsi. Stéphane essaya de manger, sans conviction. La circulation s'intensifiait, les piétons devenaient plus nombreux. Une BMW grise s'arrêta dans la rue et fit marche arrière pour venir se garer contre le trottoir, juste devant l'*Histoire d'Or*.

Stéphane sentit son cœur s'accélérer en scrutant l'intérieur du véhicule lorsqu'il aperçut deux hommes à l'avant, un autre à l'arrière. Le chauffeur

était du côté du trottoir. Le passager avant ouvrit sa portière et sortit sur la route. Il était petit en costume beige, gros et bedonnant, ses rares cheveux tirés en arrière, la soixantaine bien entamée, des yeux globuleux derrière des lunettes rondes, il reconnut Jean Fabre. Stéphane regarda l'homme qui descendait de l'arrière. Il lui était totalement inconnu. De l'autre côté de la berline, le chauffeur émergea sur le trottoir. Il avait les cheveux très courts, blond platine, grand, le corps puissant dans un polo blanc. Stéphane descendit aussitôt de son tabouret et se recula pour être sûr de ne pas être vu par les trois hommes. Il s'assit sur le canapé bordeaux, le souffle court. Si Raphaël Sorci le voyait, il le reconnaîtrait à coup sûr. Le Varois n'était pas assez stupide pour rentrer à visage découvert dans le Quick et l'abattre, mais il appellerait aussitôt une équipe pour venir s'en charger. Dehors, les trois hommes s'engagèrent les uns après les autres dans la porte tournante de la bijouterie. Aucun d'eux ne regarda en direction du fast-food. Stéphane sentit les battements de son cœur ralentir peu à peu. Il tourna la tête vers la sortie. De là où il était, il ne voyait plus grand-chose. Il se redressa, vigilant. Dans la rue, le petit groupe avait disparu. Stéphane en déduisit qu'ils étaient tous entrés dans l'*Histoire d'Or*. Il partit se rasseoir à sa place, les yeux rivés vers la grosse berline allemande. Il se dit que les choses n'évoluaient pas aussi bien que prévu. Jean Fabre était inapprochable tant qu'il serait accompagné. Une heure passa ainsi. Stéphane pensa à Mathilde, ça faisait un moment qu'il avait quitté Londres. Il était censé se détendre en Croatie. Il voulut lui envoyer un message : « Ici il fait très beau, les gens sont accueillants... » En relevant la tête, il vit Raphaël Sorci quitter l'*Histoire d'Or* et se diriger vers la BMW. Derrière lui, l'autre homme de la berline le suivait. Jean Fabre était toujours à l'intérieur. Les portières de la voiture claquèrent, Sorci mit le contact et manœuvra pour quitter sa place. Stéphane

se leva et s'éloigna de nouveau de la vitrine pour être sûr de ne pas être repéré. Il était midi, ça faisait trois heures qu'il était là.

Conscient que l'équipe du Quick pouvait le trouver bizarre, il partit faire la queue derrière deux personnes qui attendaient à la caisse. Derrière lui, il laissa la BMW passer devant le fast-food.

Stéphane commanda un menu sans avoir l'intention de le manger, puis retourna aussitôt à sa place. À côté de lui, un groupe de collégiens s'installaient en riant. Il regarda sa montre, midi quinze. Il espérait que Jean Fabre sortirait pour aller déjeuner. Une demi-heure passa ainsi, puis enfin ce que Stéphane attendait arriva. Le bijoutier sortit de sa boutique et apparut sur le trottoir. Il se dirigea vers la droite. Il allait passer devant le fast-food en marchant sur le trottoir d'en face. Stéphane s'écarta de la vitrine sans le lâcher des yeux. C'était maintenant que les choses se jouaient. De son pas lent, Jean arriva à la hauteur du Quick et continua sa route. Stéphane abandonna son plateau quasi intact et se dirigea vers la sortie. De l'autre côté de la rue, il suivit la silhouette du Marseillais qui s'éloignait. Stéphane traversa la rue en courant, puis marcha d'un pas rapide, gagnant du terrain sur sa cible. Le bijoutier tourna au coin de la rue et disparut. Stéphane courut aussitôt entre les passants jusqu'à la banque qui faisait l'angle. Il vit Jean se diriger vers une Talisman bleue garée contre le trottoir, entre deux voitures en stationnement. L'écart entre les deux hommes n'était plus que de quelques mètres. Le Marseillais ouvrit la portière et grimpa au volant. Stéphane ouvrit son blouson et longea les véhicules en stationnement, saisit son pistolet en arrivant au niveau de la portière arrière de la Talisman, l'ouvrit d'un coup, sauta à l'intérieur et claqua derrière lui. Jean sursauta en se retournant, il ouvrit de grands yeux surpris et paniqués. Stéphane colla le canon de son arme dans le dossier du siège conducteur.

— Bouge pas, mon gros, si tu bouges, je tire.

Le bijoutier se figea, ses mains levées devant lui. La situation n'était pas très discrète.

— C'est bon détends-toi, démarre. Si tu fais ce que je dis, il t'arrivera rien.

Les mains tremblantes, Jean enclencha la marche arrière et fit reculer la voiture, puis déclencha son clignotant et quitta doucement sa place.

— On va où ?

La Talisman rejoignit le flot de voitures sur le boulevard.

— Emmène-nous dans une résidence pavillonnaire, et surtout pas autre part.

Mais Stéphane se dit que Jean avait bien trop peur pour vouloir jouer au plus malin. Aucun des deux hommes ne prononça un mot, tandis que la Renault évoluait lentement entre les feux rouges et le trafic incessant. Dans l'habitacle, le silence était pesant. Après vingt-cinq minutes, la voiture arriva dans une petite rue calme. Les pavillons se succédaient. Le tumulte de la ville semblait bien loin.

— Arrête-toi, ordonna Stéphane.

La Talisman vint se ranger à la suite d'un monospace, devant un portail blanc. Autour d'eux, c'était le silence. Stéphane se décala sur la banquette pour voir Jean Fabre en diagonale devant lui. Son arme était toujours braquée dans sa direction, posée sur sa cuisse.

— Regarde-moi, Jean.

L'homme tourna un visage inquiet et interrogateur. Peretti et Stéphane se posaient une question à laquelle le bijoutier aurait sûrement la réponse. Depuis la fuite de l'Italien, qui avait récupéré son territoire ? Marcaggi l'avait peut-être donné à Louis Garnier, qui maintenant contrôlait tout Marseille ? L'idée faisait trembler de rage François Peretti. Ce vieux minable de Garnier, boss de toute la ville, c'était insupportable.

— Depuis que Peretti a disparu, qui contrôle le nord de Marseille ?

— Eh bien, c'est Julien Sébastiani, répondit Jean d'une voix blanche.

— C'est qui, celui-là ? Un homme de Marcaggi ?

— Oui. Bien sûr. C'est comme à Lyon avec Solacaro. Il vient de Bastia.

Jean reprit un peu son sang-froid.

— Pourquoi vous braquez cette arme vers moi ? Si vous voulez me poser des questions, c'est pas nécessaire.

— Tu travailles bien pour Louis Garnier, non ? On n'est pas vraiment dans le même camp, mon gros Jean. Et tu le sais.

Jean Fabre prit un air résigné. Pour la première fois, Stéphane décela un état dépressif dans le regard du vieil homme.

— Oui. Enfin, pour Garnier qui obéit à Marcaggi. On est tous aux ordres de ce salaud, en fait.

— Ça te change quoi, à toi ? Tu continues de blanchir pour Garnier. Quoi qu'il arrive.

— Ça me change quoi ?! cria presque Jean, révolté. Marcaggi inonde tout le Sud de cocaïne et d'héroïne. Il veut que j'agrandisse ma chaîne de bijouterie pour blanchir. Il est fou. À ce rythme, on va tous finir en taule. Avant, avec Garnier, c'était un business tranquille à petite échelle, mais, depuis que Marcaggi contrôle tout, c'est devenu l'enfer.

— J'ai vu Raphaël Sorci sortir de chez toi avec un autre type, ils t'ont dit quoi ?

— À moi rien, ces abrutis se sont réunis dans mon bureau pour parler. Ils viennent comme ça en plein pendant le travail. Avec leur tête de tueurs, tu parles que les employés se posent pas de questions.

— Et alors ? C'était quoi, cette réunion ? C'était qui avec Sorci ?

— C'était Julien Sébastiani, comme je vous l'ai dit, celui qui a pris la place de François Peretti. Ils ont parlé de la mort d'Ange Solacaro à Lyon.

C'est Natale le Parisien qui a fait le coup. Sébastiani va aller le voir pour savoir ce qui s'est passé.

Stéphane éprouva un moment de satisfaction. Maintenant, il le savait, Natale était tombée tête baissée dans le piège, et la situation devait être critique pour lui.

— Et ils ont parlé de tout ça devant toi ?

— Bah, moi, vous savez, ils font comme si j'étais pas là. Je leur ai apporté des cafés, ensuite j'ai passé des fax. Toute façon, je suis mouillé jusqu'au cou.

Jean Fabre avait l'air de ce qu'il était, un homme piégé, quelqu'un qui s'était laissé tenter par l'argent facile, à l'époque où Louis Garnier l'avait approché. Depuis, la machine s'était furieusement emballée, et impossible de faire marche arrière. Il fallait accepter et dire oui, sans broncher ou disparaître et tout abandonner. Stéphane réfléchit un moment.

— Sébastiani part quand ?

— Aujourd'hui ou demain. Marcaggi est furieux, d'après Sorci.

Posé sur la banquette arrière, le portable de Stéphane enregistrait tout, mais ce moyen de pression ne semble plus vraiment nécessaire.

— Et à part ça, tu sais quoi d'autre ? Tu m'as dit que Marcaggi faisait aussi dans l'héroïne maintenant, c'est ça ?

— Ah, putain, oui. Il donne de la morphine-base à Garnier, qui la transforme en héroïne. Ensuite, ça part dans un réseau de distribution.

— Garnier traite la morphine. Il doit avoir un chimiste quelque part ?

— Bien sûr. Il a installé un laboratoire clandestin pas loin de Marseille. Ça carbure là-dedans.

— Où ça, le labo ?

Le visage du bijoutier se raidit et sembla se dégonfler un peu sous la question.

— Pourquoi ? Vous allez faire quoi ?

— Putain, ta gueule ! Dis-moi où. T'as peur de ce qui se passe, Jean, je le sais et je le vois. Si Marcaggi et Garnier disparaissent, tu seras content ? Avoue ?

Fabre souffla, le regard absent.

— Le labo est... sur le *Chemin des hirondelles*, c'est perdu dans la garrigue, dans une petite ferme isolée. Y a des guetteurs jour et nuit. Vous pourrez rien faire.

Ça, c'était de l'information. Stéphane sentait les choses bouger. Ce pauvre Fabre était une vraie mine d'or. Le bijoutier se racla la gorge en se frottant le front, il se demandait ce qui allait se passer maintenant que Stéphane savait autant de choses.

— Vous allez faire quoi ? Attaquer le labo ?

Stéphane un petit sourire.

— Pas besoin, la police va s'en charger.

— Quoi, la police ?! paniqua Jean. Vous allez me faire plonger avec !

— Pas si tu détruis la comptabilité. Fais le ménage. La partie blanchiment intéressera pas les stup's en priorité, Garnier et les autres vont tout nier en bloc, personne te balancera. Tu passeras à travers. T'es qu'un blanchisseur.

Jean essaya d'avaler sa salive. Sa bouche était pâteuse. L'air lui manquait.

— Écoute, mon gros Jean, je vais te donner mon numéro de tél. Rentre-le dans ton répertoire, invente un nom. Toi et moi, on est liés, maintenant, on fait équipe.

— Dans quoi vous m'embarquez ? Je fais partie d'aucune équipe, moi !

— Tu crois ? Avec ce que je viens d'enregistrer, tu pourrais te faire découper en lanières. Si j'ai besoin d'une information, je te laisse un message. Tu rappelles. Compris ?

Devant l'air désabusé du Marseillais, Stéphane se rapprocha de lui.



— Fais pas le pédé, on veut tous les deux la même chose.

— Putain... Et pour votre nom dans le téléphone, je mets quoi ? Le justicier masqué ?

— Si tu veux. Allez, démarre. Ramène-nous où tu étais garé.

L'atmosphère avait changé dans la Talisman. Stéphane imaginait déjà ce qu'il pourrait faire avec Goran et Peretti, avec la visite de Sébastiani à Paris. De son côté, le bijoutier savait que le jeune homme cherchait la perte de Marcaggi et Garnier. Il se demandait s'il devait s'en réjouir ou s'en inquiéter.

La voiture retrouva le grand boulevard, puis s'arrêta en double file près du trottoir. Stéphane ouvrit la portière et regarda Jean.

— Oublie pas notre conversation.

La portière claqua. Fabre eut un léger hochement de tête. Stéphane pressa le pas jusqu'à sa voiture garée deux rues plus loin. Sorci n'était peut-être pas loin. Une fois au volant, il partit rendre la voiture à l'agence de location, puis rejoignit rapidement la gare de Saint-Charles, à une trentaine de mètres. Il prit un billet pour le train suivant en direction de Paris et partit s'asseoir dans un petit bar à l'intérieur de la gare. Il commanda un jus d'orange et s'installa au fond de la salle. Stéphane avait cette habitude de garder en mémoire dans son téléphone tous les numéros qu'il possédait, même si certains risquaient de ne jamais servir. Il chercha un nom dans le répertoire et appela.

— Allô ?

— Commandant Borel, c'est Stéphane.

Une alarme se déclencha aussitôt dans le cerveau du policier. Il s'était fait une certitude que l'homme était mort. Il se trompait. Stéphane, c'était quelqu'un qui savait beaucoup de choses, et qui avait dû disparaître pour survivre. Le commandant marqua un temps d'arrêt, puis répondit calmement.

— Oui. Stéphane. Bonjour.

— Surpris, hein ?

— Un peu.

— Louis Garnier, ça vous parle ?

Borel fut déçu en entendant la question. Ce qu'il espérait en parlant avec Stéphane, c'étaient des révélations sur les meurtres qui avaient eu lieu à Paris.

— Oui, je connais. C'est pas vraiment mon secteur. J'ai suivi la fulgurante ascension de Natale Klat à Paris.

— Ce que je vous dis ne vous intéresse pas ? Dites-le tout de suite, alors.

Ne pas froisser l'homme, se dit Borel. L'appel était explosif, c'était évident.

— Je vous écoute, Stéphane, se reprit le haut fonctionnaire d'une voix douce.

— Garnier se fait livrer en morphine-base par Marcaggi.

Une seconde alarme se déclencha dans la tête du policier qui s'assit.

— La morphine est traitée dans un labo près de Marseille, dans une petite ferme, *Chemin des hirondelles*. Un endroit très bien gardé.

— Stéphane... On pourrait se rencontrer...

— Faites ce que vous devez faire. Ne me dites pas que l'héroïne va continuer de pleuvoir avec ce que vous savez.

Il raccrocha et rejoignit le quai. La vue du train qui le ramènerait à Paris avait un aspect rassurant, même si le jeune homme savait que ses ennemis étaient puissants dans la capitale.

Si le commandant Borel relayait les informations sur le laboratoire à la brigade des stupéfiants de Marseille, il y aurait des chances que les policiers remontent jusqu'à Louis Garnier. Peut-être jusqu'à Marcaggi ? En attendant, la présence de Julien Sébastiani à Paris devait être mise à profit.



## XII

Assis sur son canapé, Natale tira sur sa cigarette, puis en cracha doucement la fumée. Dehors, le bruit d'un chantier lui parvenait faiblement. Face à lui, Christophe restait silencieux. Il préférait laisser le boss parler le premier. C'était toujours plus prudent quand la situation était tendue.

— Christophe, Sébastiani vient nous voir.

— Pour savoir ce qui s'est passé à Lyon.

— C'est sur les ordres de Marcaggi. C'est évident. Je lui ai fait savoir que Solacaro nous avait braqué de la came et tué des hommes.

Christophe détourna le regard, tendu. Le mensonge était énorme.

— L'autre problème, c'est qu'on ne sait toujours pas qui a fait le coup. La came est quelque part dans les mains de quelqu'un. Et c'était pas Solacaro.

Le lieutenant garda les yeux rivés vers un grand aquarium, collé au mur, où une multitude de poissons créaient un tableau multicolore et mouvant.

— Tu veux que je cherche ?

— C'est pas compliqué. Si la came réapparaît sur le marché, on le saura. L'équipe qui a fait le coup était bien renseignée. Ils se sont servis de nous pour dégager Solacaro. Peut-être qu'ils veulent s'installer à Lyon.

— Peut-être, oui.

— Pour l'instant, il faut absolument que Sébastiani nous croie. Toi, tu diras que t'étais là pour la vente de la cocaïne avec Wallerant, que t'as survécu et que t'as vu de tes yeux Ange Solacaro avec ses hommes prendre

la came et se tirer. Moi, je vais lui montrer les images qui sont passées aux informations où des hommes se sont fait buter sur le parking.

Christophe voulut lui dire que ce ne serait sûrement pas suffisant, mais il n'en demanda pas plus. Natale savait lui aussi que ce serait difficile de convaincre le Corse, mais pas impossible.

\*\*\*

Stéphane descendit du train à la gare de Massy, dans le 91. Il prit les transports et rejoignit son hôtel situé dans le 92, ouvrit la porte de sa chambre et se dit qu'il irait voir Peretti et Goran le lendemain. La nuit était tombée. Il s'affala sur son lit et s'endormit aussitôt.

Onze heures trente. Stéphane rejoignit la chambre de Goran. Le légionnaire portait un tee-shirt blanc, découvrant ses longs bras musclés et tatoués. Une grosse chaîne en or était accrochée autour de son cou. Il s'avança vers Stéphane en souriant. Les deux hommes firent claquer leurs mains l'une dans l'autre.

— Alors ça va, mec ? Ça s'est bien passé à Marseille ?

— Ça va, ouais.

La porte s'ouvrit.

Stéphane se retourna et vit Peretti, en polo bleu et jean.

— Ça va, le Rital ?

— Ça va, l'Parigot ?

Les deux hommes se firent la bise.

Goran s'allongea sur son lit, la tête appuyée contre l'oreiller.

— Les mecs, j'ai vu Fabre et j'ai appris des choses.

Stéphane saisit la chaise devant la petite table en bois, la plaça entre ses jambes, puis s'assit dessus, les bras appuyés contre le dossier. Peretti et

Goran le regardèrent, silencieux, impatients d'entendre ce qu'il avait à dire. Stéphane s'adressa à eux en souriant.

— Garnier a un labo qui raffine de la morphine. J'l'ai balancé aux stupshier.

Goran fut surpris et se mit à rire.

— Ah oui, t'as fait ça ?

— Bien joué, lui dit Peretti en sortant un cigarillo de sa petite boîte en fer. Et mon territoire ? C'est aussi cette merde de Garnier qui l'a ?

— Non, c'est un Corse, Julien Sébastiani. Il doit venir voir Natale ici à Paris. Il va lui demander des explications sur le meurtre d'Ange Solacaro à Lyon.

— Alors, Natale est bien allé à Lyon descendre Solacaro ?! Quel abruti, ce connard ! Il est tombé en plein dedans, s'écria Goran.

— Putain, Sébastiani arrive quand ?! demanda Peretti, dont le cœur venait de s'accélérer.

— Je sais pas. Aujourd'hui. Il est peut-être déjà là.

Peretti traversa la chambre jusqu'à la fenêtre, puis revint jusqu'à Stéphane.

— Je veux le tuer.

— C'est facile de dire de le tuer, on sait même pas où il est, fit Goran qui s'amusait à ouvrir et fermer son zip. Et puis il sera avec Natale, ils seront plusieurs, tous armés.

— T'es pas obligé de me suivre, répondit froidement Peretti.

— François a raison, dit Stéphane. Si on arrive à descendre Sébastiani pendant qu'il est à Paris, Natale est foutu. Il pourra pas expliquer à Marcaggi le meurtre de Solacaro plus la mort d'un deuxième Corse sur son territoire.

— Hum... c'est vrai, reconnut Goran.

— Maintenant, faut savoir où le trouver.

— Il suffit de suivre Natale, proposa Peretti.

— Bon, moi, les mecs j'ai la dalle, dit Goran en se levant, vous venez bouffer ?

— C'est passionnant ce que tu me dis, toi, comme d'habitude, lui lança Stéphane.

— Bah quoi ?

— On veut trouver Sébastiani pour le tuer et toi tu parles de bouffer ! T'as vraiment un problème avec ton ventre, toi.

Peretti se mit à rire doucement en recrachant la fumée de son cigarillo.

— Goran, il a un problème tout court.

Stéphane se mit à rire.

— Non, mais vas-y, on te rejoint.

Goran leur jeta un regard à la fois étonné et gentiment dédaigneux, puis quitta la chambre.

Stéphane sortit son portable de sa poche et appela.

— Allô, Karima ?

— Salut, Stéphane. Je viens juste de voir Natale, là.

— Ah bon ?

— Je suis désolée, mais je sais pas où il est parti pendant deux jours. Il en parle pas.

— C'est pas grave. Il doit avoir la visite d'un homme important, Sébastiani. Aujourd'hui.

— Oui, je sais, il est arrivé, Sébastiani.

— Ah oui ? Et tu sais où il est ?

— Non. Natale était énervé parce qu'il lui a proposé de s'installer dans un appartement, mais l'autre a refusé et a pris un hôtel, Natale ne sait pas où.

« Le Corse se méfie », pensa Stéphane. Normal.

— Ce mec-là est important. Je dois absolument savoir où il est. Essaie de voir ce que tu peux trouver. Il va pas rester longtemps à Paris.

Karima eut l'air d'hésiter un moment.

— D'accord, mais tu sais, Natale ne me parle pas de tout ça, je suis une amie, une *escort*, c'est tout.

— Oui, je sais, Karima. C'est déjà bien ce que tu m'as appris.

— Je te laisse, je vais prendre un taxi. Je te tiens au courant si j'ai quelque chose.

— D'accord, merci.

Peretti s'approcha de Stéphane.

— C'est pas une pute qui va être au cœur des secrets.

— Je sais... C'est une bonne amie. T'es pas obligé de l'insulter.

Peretti ne répondit rien. Il écrasa la fin de son cigare dans le cendrier sur la petite table, se retourna et vit Stéphane appeler quelqu'un avec son téléphone.

— Allô.

La voie était traînante, l'homme ne semble pas avoir eu envie de décrocher.

— C'est Stéphane, j'ai besoin que tu m'aides.

— Pff déjà ?

— Dis-moi quand Sébastiani va repartir à Marseille.

Jean Fabre, assis derrière son bureau au fond de sa bijouterie, leva les yeux vers une vendeuse qui lui tendit un papier.

— Laissez-moi, s'il vous plaît.

La jeune femme s'éclipsa.

— Comment vous voulez que je le sache ? Je travaille pas avec lui, moi.

— Démerde-toi. Trouve. Il est à Paris. Je veux savoir des détails. T'as sûrement des gens qui savent des choses sur son voyage ici. C'est urgent, je



crois pas qu'il va s'éterniser.

— Ça, c'est sûr..., marmonna le vieil homme.

— T'as compris ?

— Oui, j'ai compris.

— J'attends des nouvelles aujourd'hui.

— Bah, j'ai pas une boule de cristal non plus ! Bon, je vous envoie un message si j'ai quelque chose.

— C'est ça, c'est aussi dans ton intérêt, tu le sais.

Stéphane coupa la communication.

— C'était qui ?

— Jean Fabre.

Stéphane était sceptique. Qu'est-ce que le bijoutier pourrait rapporter comme information ? Sébastiani faisait un passage éclair à Paris. Il sentit tout à coup la situation lui échapper.

\*\*\*

Sébastien avait donné rendez-vous à Natale dans un prestigieux restaurant de la capitale. À l'intérieur de l'établissement, les tables blanches et rondes étaient entourées de fauteuils en cuir marron. De grandes colonnes blanches montaient jusqu'au plafond, les murs étaient saumon. Un large escalier noir et blanc menait au premier étage où les tables étaient situées près de grandes fenêtres, dans une lumière tamisée.

Le Corse était arrivé une heure en avance, pour être sûr de pouvoir choisir la table. Il avait délaissé la grande terrasse, malgré la douceur de l'après-midi, pour s'installer à l'étage près d'une fenêtre d'où l'on voyait les allées et venues dans la grande avenue. Sébastiani s'assit en compagnie d'un de ses soldats, tandis qu'un deuxième homme était assis sur un banc à l'extérieur, observant les passants. Le caïd corse était grand et massif, chauve, avec des

yeux bleus et vifs qui regardaient partout. Le soldat qui l'accompagnait n'avait pas sa corpulence, mais, sous sa veste en jean, un pistolet automatique était glissé dans un holster. Sébastiani et Natale ne s'étaient encore jamais rencontrés.

— Depuis quand il y a des gitans chez Marcaggi, grogna le garde du corps.

Les deux Corses commandèrent du champagne et des biscuits apéritifs. Une demi-heure s'écoula, puis un 4x4 Cayenne noir s'arrêta devant le restaurant. Natale et Christophe descendirent de la voiture. Sébastiani repéra tout de suite la grosse Porsche et ses deux passagers. Il sortit son portable et appela le Parisien.

— On est à l'étage, Natale.

L'homme parlait d'une voix douce. « On », se dit Natale, avec combien d'hommes Sébastiani était-il venu ? Les deux Parisiens gravirent les marches du grand escalier. Arrivés en haut, ils aperçurent deux hommes assis à une table qui regardaient dans leur direction. Christophe et Natale arrivèrent jusqu'à eux. Le gitan tenait une sacoche noire dans laquelle se trouvait un ordinateur portable. Les deux Parisiens saluèrent les Marseillais, leur serrèrent la main, puis s'assirent à la table face à eux. Sébastiani avait le visage calme, il sourit à Natale. Il semblait serein et détendu, à l'inverse de son garde du corps.

— Salut, Natale. J'espère que le restaurant te convient.

— Ça va, oui. Je connais.

Un jeune serveur arriva à la table où les deux Corses avaient attendu si longtemps. Les quatre hommes passèrent commande, puis Sébastiani rentra dans le vif du sujet et planta ses yeux bleu acier dans le regard froid du Gitan.

— Tu sais un peu pourquoi je suis là. T'es descendu à Lyon, tu as tué Ange Solacaro et deux de ses hommes, tu es parti à Paris avec toute la « brune »

qu'il avait en stock. T'as commencé à donner un début d'explication en laissant un message à Paul Marcaggi, tu dis que t'as été volé, et que tu peux le prouver.

— Ouais, c'est ça. Je vais te montrer quelque chose.

Natale sortit son ordinateur, releva l'écran et l'alluma. Après avoir cliqué sur ce qu'il recherchait, il tourna l'écran face à Sébastiani qui le saisit et le posa devant lui.

— Regarde.

La vidéo correspondait à un journal télévisé. On voyait des voitures sur un parking. Au sol, des corps étaient recouverts de draps blancs. Des policiers, des pompiers s'affairaient dans cette zone délimitée par des rubans rouges et blancs. La voix d'un journaliste commentait les images. « Tôt ce matin, un règlement de comptes a eu lieu ici sur le parking d'un centre commercial. Deux trafiquants belges ont trouvé la mort ainsi que trois hommes bien connus des services de police. »

Sébastieniani coupa la vidéo, puis tendit l'ordinateur à Natale.

— Je sais. Wallerant s'est fait tuer. Tes hommes aussi.

— J'y étais, intervint Christophe.

Sébastieniani, légèrement surpris, posa son regard sur le lieutenant.

— Ça a tiré dans tous les sens d'un seul coup. J'ai fait le mort. J'ai pas bougé. Il faisait nuit. Les tueurs sont arrivés sur le parking et ont vidé les voitures, la came et l'argent.

Le serveur revint avec des assiettes dans les mains. Il les déposa devant les quatre hommes, puis s'éloigna. Christophe continua en le regardant partir.

— J'ai reconnu un des hommes. C'était Ange Solacaro. J'arrivais pas à y croire. Ils ont grimpé dans des 4x4 et sont partis très vite.

— Tu l'avais déjà vu, toi, Ange ? demanda doucement Sébastiani.

— Je l’ai rencontré à Marseille quand on est venus pour dégager Peretti. Et maintenant, c’est toi qui as le nord de Marseille, ajouta Natale en souriant.

Le garde du corps semblait nerveux. Il regardait dans la salle et jetait des coups d’œil par la fenêtre.

— La preuve, c’est la vidéo que tu viens de me montrer, c’est ça ?

— Oui, bien sûr.

— Et pour Solacaro, continua Sébastiani avec un grand sourire, je suis obligé de croire ton ami.

— Pourquoi il mentirait ? Il m’a dit ce qu’il a vu. Je suis descendu voir Solacaro. Il m’a avoué le coup.

— Ah oui, et pourquoi tu as pris sa came, et pas la tienne ?

— Il m’a dit qu’il l’avait déjà vendue. C’était une vente prévue, juste après le vol. Il est même pas resté avec ma came plus de quelques heures. C’est ses paroles. Moi, je voulais être dédommagé, il m’a donné ce qu’il avait.

Sébastieniani resta silencieux. Il semblait méditer la version de Natale. Il se mit à étaler son foie gras sur un toast et se fit un plaisir de le manger. Rien, en fait, ne prouvait ce que racontait le Parisien, mais une chose était sûre, il s’était bien fait braquer la came. Natale observa le Corse. Celui-ci avait décidé de manger sans en dire plus. À côté de lui, Christophe essayait de cacher sa nervosité. Finalement, Sébastiani se servit un verre de champagne et demanda :

— Mais comment Solacaro a-t-il pu être au courant du lieu et de l’échange ? Je suppose que c’est des choses secrètes, non ?

La question était logique et impossible de trouver une réponse vraiment convaincante.

— Bien sûr, personne à part un petit groupe de soldats ne le savait. Mais Solacaro a fait connaissance avec certains de mes hommes, et un en

particulier quand il nous a rencontrés à Marseille. Il m'a avoué qu'ils étaient en contact et que c'est bien le même qui l'a mis sur le coup.

— Intéressant. Et ton soldat ? Tu l'as revu depuis ?

Natale sourit, persévérant dans son mensonge.

— Je l'ai revu, oui. Il ne fera plus jamais rien maintenant. Je l'ai brûlé vivant, il a servi d'exemple.

Sébastiani sourit en regardant Natale. S'il mentait, le Parisien avait tout prévu, et personne n'était vivant pour pouvoir confirmer ce qu'il disait.

— La marchandise que t'as prise à Lyon appartient à Paul. Il est furieux. T'as braqué des dizaines de kilos.

Le garde du corps sourit en regardant Natale.

— Mais je vais lui rendre. Je suis son ami et je le serai toujours. Je croyais que la came était à Solacaro.

— Tu te trompais.

— Je vais lui rendre très vite.

Peu importe, pensa Natale. En réalité, Christophe avait ramené l'argent de Wallerant, la cocaïne avait disparu, mais ça n'avait causé aucune perte.

— Tu as quarante-huit heures pour rapporter la came à Marseille. Ensuite, mes hommes viendront la récupérer.

— D'accord, c'est normal.

— Ton histoire est un peu compliquée, tu ne trouves pas ?

Natale fixa le Corse, déterminé.

— C'est la simple vérité.

Le serveur réapparut et débarrassa les assiettes. Sébastiani se mit à rire.

— Peut-être. Mais tu as tué Solacaro. Sans rien dire à personne, sans en parler à Paul Marcaggi. C'est un préjudice, et tu dois le réparer.

Natale attendait la suite. Pour l'instant, il n'était pas trop mécontent de lui.

— Un million. À livrer en même temps que la came.

Natale resta de marbre, Christophe se dit que c'était mieux qu'une balle dans la tête.

— Un million, répéta le gitan, qui voulut un peu protester pour la forme. C'est une belle somme.

— Le prix du sang, je crois.

— D'accord. Marcaggi aura la came et l'argent. Que tout ça rentre dans l'ordre au plus vite. J'ai hâte que cette histoire soit derrière moi, surtout que je suis victime, je te rappelle.

Sébastieni sentit que le Parisien prenait de l'assurance. Il avait changé de ton, mais il acceptait les conditions. Le serveur arriva avec les plats et une autre bouteille de champagne. Sébastiani avait faim et se plongea dans son assiette. Il se demandait quel intérêt le gitan avait eu à tuer Ange Solacaro. Il avait été appuyé par le Fauve pour éliminer Lapaz. À Marseille, il avait tenu son rôle dans les affrontements contre Peretti, et s'était comporté comme un véritable seigneur de guerre. Sa nouvelle position, à la tête des Parisiens, lui ouvrait une autoroute vers la fortune, la richesse, le pouvoir.

Les portes s'ouvraient, mais tuer Solacaro les refermerait aussi sec, sauf si, finalement, ce qu'il disait était tout simplement la vérité. Perdre des dizaines de kilos de cocaïne pouvait amener à chercher le coupable et à l'exécuter, comme beaucoup d'autres auraient fait. Sébastiani avait longtemps milité au FLNC, avant de comprendre que la Corse ne serait jamais indépendante. Il avait alors suivi une dérive plus mafieuse. C'était Raphaël Sorci qui l'avait présenté à Paul Marcaggi. L'homme avait connu une fulgurante ascension dans le milieu corse, puis s'était installé sur le continent, là, disait-il, où se font les grosses affaires. Il n'était pas encore assez puissant pour s'imposer à Paris ou Marseille, ce serait Toulon. Sébastiani avait ensuite connu Ange Solacaro, un pilier de la famille. Quelqu'un qui était prêt à tout pour s'enrichir, sans foi ni loi, avait toujours

pensé Sébastiani. Lui qui était plutôt idéaliste, il n'avait jamais vraiment eu beaucoup d'estime pour Solacaro, un homme vicieux et versatile. Si Solacaro était au courant du lieu et de la transaction entre Wallerant et les Parisiens, était-il capable de monter un guet-apens ? Peut-être, oui, se dit Sébastiani, même s'il avait beaucoup de mal à croire à toute cette histoire. Mais si Natale envoyait l'argent et la drogue à Marseille, tout rentrerait dans l'ordre. C'était plus le profil de serpent du défunt Lyonnais qui donnait du crédit, sans qu'il le sache, à Natale. Mais il y avait encore une autre raison. Un gitan, dans les rangs de la famille, ça en avait irrité plus d'un. Pas Sébastiani. Beaucoup attendaient, comme Sorci, le feu vert du Fauve pour le tuer. Sorci caressait secrètement l'idée de représenter Paul Marcaggi à Paris. Sébastiani était devenu un pilier de premier plan en récupérant le territoire de Kamel et gardait jalousement ce statut. Il n'avait aucune envie de voir son vieil ami Sorci en faire autant en prenant le contrôle de Paris. Tant que le gitan était en place, la question ne se posait pas. Tout le monde pensait que la famille des Corses-Varrois était très soudée, mais ce n'était pas le cas.

Le garde du corps de Sébastiani, loin d'avoir les mêmes idées que son boss, se leva et partit aux toilettes. Le Marseillais le regarda s'éloigner, puis planta ses yeux bleu acier dans ceux du gitan.

— Je crois que tu as réagi comme tout le monde aurait fait.

Natale se demanda ce que ça voulait dire. Le Corse le croyait-il vraiment ? À côté de lui, Christophe voulut croire que c'était gagné. Sébastiani sourit.

— On est du même calibre tous les deux.

Natale, qui ne connaissait pas Sébastiani, resta méfiant.

Il lui sourit en prenant la bouteille de champagne, lui remplit son verre, puis leva sa coupe pour l'inviter à trinquer.

— Ça fait plaisir d'avoir affaire à un homme de valeur.

Christophe prit son verre et trinqua avec eux. Contre toute attente, le Corse semblait les croire. Mieux, il avait même l'air de respecter l'action menée par Natale, comme celle d'un vrai chef de clan.

\*\*\*

Assis derrière son bureau, Jean Fabre regardait les CV des prochains vendeurs à recruter, mais depuis que Stéphane l'avait appelé, il avait passé l'après-midi à se demander ce qu'il devait faire. Si le Parisien voulait des informations sur Sébastiani, c'était sûrement pour le tuer. Jean, qui avait toujours voulu se tenir à l'écart des histoires de voyous, se retrouvait plongé en plein dedans.

Il avait toujours cru que blanchir de l'argent consistait à passer du liquide dans les remises d'argent à la banque, loin des tueurs et de la violence. Il comprit qu'il s'était trompé. Les hommes comme Raphaël Sorci et Marcaggi faisaient bien partie de son univers. Avec les ambitions démesurées du Fauve, Jean s'était fait une certitude qu'il finirait en prison. À son âge, les années derrière les barreaux comptaient triple. Si Sébastiani mourait, Marcaggi perdrait un allié de taille. L'idée de voir grandir ses petits-enfants au parloir lui était insupportable. C'est cette dernière pensée qui lui fit décrocher le téléphone.

— Allô, Raphaël, c'est Jean.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Le bijoutier parlait en souriant, en espérant que ça s'entendrait au téléphone.

— Sébastiani a oublié ses lunettes de soleil quand vous êtes venus à la bijouterie. Tu le connais, il y tient, il les met tout le temps, je voulais les lui rendre quand il sera de retour. Tu sais quand il revient à Marseille ?

Raphaël Sorci, agacé par cet appel, répondit en se débarrassant.



— Il prend le TGV demain, il sera là en début d'après-midi.

Le tueur raccrocha.

Un rassemblement important s'était formé devant l'hôtel. Il semblait que l'établissement organisait un séminaire, les participants arrivaient par petits groupes. Leurs voix résonnaient jusque dans la chambre de Stéphane, qui se leva et referma la fenêtre. Le brouhaha diminua instantanément, se réduisant à un petit bruit de fond. Peretti marchait de long en large, il bouillait.

— Ça fait des heures que t'as eu Jean. Il appellera pas.

Stéphane, assis devant la petite table en bois, regardait son portable posé devant lui, désespérément silencieux.

— Et tu proposes quoi ? murmura-t-il, les yeux rivés sur son téléphone. Chercher Natale et le suivre pour qu'il nous mène jusqu'à Sébastiani ?

— T'as une meilleure idée ?

Stéphane ne répondit rien. Il était inquiet. Peretti avait décidé d'abattre coûte que coûte Sébastiani, sans se rendre compte du danger. Chercher Natale pour le suivre, en allant devant chez lui, au *Milway* ou à *La Prétoria* était possible. C'était vrai, ils pourraient alors suivre le gitan qui les amènerait sûrement jusqu'à Sébastiani. Mais le Parisien ne se déplaçait certainement pas seul depuis les événements de Lyon et, si quelqu'un les reconnaissait, Natale comprendrait d'où venait le danger, et il lâcherait immédiatement toute sa meute. S'ils le tuaient en même temps que Sébastiani, ça ne réglerait rien. Marcaggi comprendrait qu'il y avait quelqu'un dans l'ombre. Il placerait de nouveaux Corses à Paris et Marseille. Tout serait à refaire. Il fallait obliger le Fauve à faire la guerre à Natale, les deux familles devaient se détruire mutuellement. Le portable de Stéphane émit une courte sonnerie, indiquant l'arrivée d'un nouveau message. Peretti et Goran, assis sur le lit, regardèrent aussitôt le téléphone sur la table. Stéphane le saisit en retenant son souffle. L'écran indiquait Jean Fabre :

« Sébastiani prend le TGV demain en fin de matinée et sera à Marseille en début d'après-midi. Je peux rien savoir de plus !!! »

— C'est Jean. Sébastiani repart demain, il va sûrement prendre un train en fin de matinée.

— Et c'est tout ?! demanda Peretti, impatient.

— Oui, c'est tout.

— On a peu de temps, fit remarquer Goran.

— Ça nous aide pas vraiment, grommela l'Italien. Faut chercher les trains qui partent pour Marseille demain matin, on pourra peut-être le choper à la gare.

Stéphane se posait plein de questions. Son esprit partait dans toutes les directions. Il repensait, malgré lui, à la mort de son ami Mourad, de David Lapaz et d'Erwan, le fidèle soldat, à la disparition de Simon, tué par Natale alors qu'il le suivait. Il avait éliminé Mario, puis trois gitans de Natale sur le parking. Wallerant avait trouvé la mort, puis Solacaro. La spirale infernale des meurtres était enclenchée. Il se dit que Natale et Marcaggi étaient la cause de tout, et voulut chasser ces souvenirs morbides pour ne pas perdre pied.

À nouveau, le portable sur la table s'alluma en sonnant. Un nouveau message arrivait. Le silence se fit un coup dans la chambre. C'était Karima. Stéphane lut le message à haute voix : « Natale m'a demandé de venir ce soir au *Milway* avec d'autres filles pour tenir compagnie à Sébastiani. Ils seront là tous les deux. »

— Putain, lâcha Goran, ils sont devenus potes ou quoi ?

Stéphane leva un regard triomphant vers Peretti.

— Maintenant on sait où le trouver.

\*\*\*

Peretti et Goran attendaient, chacun au volant de sa voiture, garée une rue avant le *Milway*. Stéphane, qui était le seul à pouvoir reconnaître Sébastiani, se trouvait sur le trottoir près de l'entrée de la boîte de nuit. La température était nettement tombée, un vent glacial balayait la rue et c'était justement ce dont avait besoin Stéphane. Équipé d'un bonnet et d'une écharpe qui lui couvrait le visage, le jeune homme était méconnaissable.

Il avait acheté des marrons chauds à un vendeur ambulant et discuté avec lui, sans perdre de vue l'entrée du club. Les heures passèrent. Les yeux de Stéphane étaient tellement fatigués de surveiller l'entrée du *Milway* qu'il faillit ne pas voir Sébastiani sortir, accompagné de deux hommes. Aussitôt, Stéphane rejoignit sa voiture en appelant Peretti.

Les trois Corses montèrent dans un taxi noir arrêté devant l'entrée de la boîte de nuit. L'Italien démarra et prit la rue du club, puis s'engagea à la suite du taxi qui démarrait devant lui. Pour suivre Sébastiani, les trois hommes allaient utiliser un système proche des filatures de police. Peretti serait le premier à suivre la voiture, derrière, Goran et Stéphane suivaient. Après quelques minutes, l'Italien changerait de direction et laisserait le Macédonien, au volant de sa Mercedes, venir se placer derrière la berline. À son tour, il suivrait le taxi, puis s'en éloignerait, laissant à Stéphane le soin de finir la filature. Ce serait à lui de les « loger » en fin de parcours.

Tandis que le taxi progressait dans les rues de Paris, Sébastiani jeta de petits coups d'œil dans le rétroviseur intérieur. Rapidement, il détecta la présence de l'Audi A6 de Peretti. Il désigna la voiture à ses deux gardes du corps, puis les trois hommes relâchèrent leur attention en voyant la grosse berline suivre un autre chemin. Goran prit la relève, puis la Saab 9-3 noire de Stéphane la suite. Quelques minutes plus tard, le taxi s'arrêta devant un petit hôtel sans prétention à deux pas de la gare de Lyon. Stéphane passa doucement devant la berline, tourna au coin de la rue et s'arrêta contre le

trottoir. Il appela Goran et Peretti pour qu'il le rejoigne. Les deux hommes arrivèrent rapidement. Un tour de garde fut mis en place. Toutes les deux heures, les hommes se relayaient pour surveiller l'entrée de l'hôtel *Le Printanier*, tandis que les deux autres dormaient dans leur voiture. À sept heures du matin, ils se placèrent dans la rue. Stéphane était dissimulé derrière une camionnette blanche garée le long du trottoir, à quelques mètres de l'hôtel. Le soleil s'était levé, les habitants les plus matinaux du quartier commençaient à sortir. Un vieil homme qui marchait sur le trottoir passa devant Stéphane sans lui prêter attention. Dix mètres plus loin de l'autre côté du *Printanier*, Peretti guettait la sortie des trois Corses, accroupi entre deux voitures en stationnement. Goran, sur le trottoir d'en face, attendait, appuyé contre la portière de sa Mercedes qu'il avait garée juste en face de l'hôtel. Stéphane tenait sa cagoule dans la main, son arme glissée dans sa ceinture. Il essayait de contrôler sa respiration. La situation ressemblait à ce qu'il avait déjà vécu sur le parking avec son fusil à lunette. Mais, cette fois, les choses étaient plus compliquées. Ils étaient en plein jour, les Corses étaient armés et ne manqueraient pas de riposter si on leur en donnait l'occasion.

Au loin, Stéphane aperçut un monospace bleu marine qui s'engageait dans la rue. La voiture s'approcha rapidement, puis s'arrêta en double file devant l'entrée de l'hôtel. Stéphane s'inquiéta. Ce n'était pas le moment d'avoir des civils sur le trottoir, il observa l'homme qui descendait de la voiture. Il n'avait pas plus de vingt ans, brun aux cheveux très courts, un cuir noir, un sweat-shirt à capuche, un jean délavé, quelques bagues aux doigts. Le jeune se dirigea rapidement sur le trottoir en jetant sa cigarette par terre et disparut sous le porche blanc de l'hôtel. Non, ce n'était pas un client. Stéphane sentit son cœur s'accélérer, Natale venait d'envoyer un de ses hommes faire le chauffeur pour Sébastiani. Les hommes avaient passé la nuit ensemble au *Milway*, le Corse avait dû finir par lui dire à quel hôtel il était descendu. Le

gitan voulait prendre soin du caïd marseillais. Le soldat parisien allait se retrouver en plein dans la fusillade, il risquait peut-être de sortir une arme. Il n'aurait plus trois hommes à abattre, mais quatre. Stéphane regarda sa montre. huit heures cinq. Si le monospace était bien là pour les Corses, la sortie de Sébastiani était imminente. Sur le trottoir d'en face, un jeune homme passa devant Goran, toujours accroupi contre la portière de sa Mercedes. Derrière lui, Stéphane entendit un couple qui arrivait. Dans quelques minutes, peut-être quelques secondes, la tranquillité de la rue se transformerait en guérilla urbaine. Une minute passa encore, laissant le couple passer devant *Le Printanier* et s'éloigner. Puis la porte vitrée sous le porche blanc s'ouvrit. Le jeune homme à la veste en cuir réapparut et se dirigea vers le monospace. Derrière lui, Sébastiani tirait une valisette à roulettes, encadré de ses deux gardes du corps. Les hommes étaient sur leur garde, chacun d'eux jetait des coups d'œil dans la rue. Stéphane enfila aussitôt sa cagoule et saisit son 9 mm. Peretti, le visage dissimulé de la même manière, se redressa et visa en direction du groupe. Un des soldats corses vit l'homme cagoulé pointer un Beretta dans sa direction. Trop tard. BLAM ! BLAM ! Touché en pleine tête, le garde du corps s'écroula. Sébastiani lâcha sa valise en sortant un Désert Eagle de sous sa veste. Courbé en deux, il courut se mettre à l'abri à l'arrière du monospace. Le deuxième garde du corps sortit aussitôt une arme et visa Peretti. TAC ! TAC ! TAC ! L'Italien eut juste le temps de disparaître entre les deux voitures en stationnement.

Stéphane s'écarta de la camionnette blanche et tira en direction du soldat corse, mais celui-ci n'était plus visible, collé à l'arrière de la voiture garée contre le trottoir près de lui.

BLAM ! La balle fila droit devant elle, signalant au garde du corps la présence d'un second tireur dans son dos. Stéphane comprit son erreur. Trop

tard, il venait de perdre l'effet de surprise. Le jeune gitan courut ouvrir la portière passager avant du monospace et plongea dans la boîte à gants pour en sortir un pistolet automatique. De l'autre côté de la rue, Goran observait la scène. Il préférait attendre une occasion pour se dévoiler. De sa place, Peretti voyait Sébastiani à travers la vitre arrière de la voiture qui l'abritait. Le Corse tenait son Désert Eagle pointé droit dans sa direction, à l'endroit où il l'avait vu surgir puis disparaître. Le jeune gitan, accroupi près du monospace se retourna vers le garde du corps. Celui-ci lui fit un signe de la main, désignant Stéphane, caché devant eux derrière la camionnette blanche.

Le jeune Parisien s'avança courbé en deux, fléchit sur ses jambes, son pistolet automatique dressé devant lui. Il longea lentement la voiture, bientôt, il arriverait au niveau du camion blanc. Caché derrière la Mercedes, Goran vit le gitan de profil, complètement à découvert. Aussitôt, il se redressa, s'appuya contre le toit de la berline et le visa.

BLAM ! Touché en pleine tête, le manouche s'écroula en lâchant son pistolet. Le soldat corse ouvrit de grands yeux en découvrant un troisième tireur de l'autre côté de la rue et le visa aussitôt. TAC ! TAC ! TAC ! TAC ! Goran plongea au sol, devant lui, les balles claquèrent dans le mur, en une fraction de seconde, une autre traversa l'habitacle de la Mercedes en fracassant les deux vitres des portières avant. Une pluie de morceaux de verre lui tomba dessus. Stéphane se dit qu'il fallait agir. Il jeta un coup d'œil sur la route et vit le gitan allongé au sol. Certainement, le garde du corps ne viendrait pas s'aventurer là où le jeune Parisien venait de mourir. Stéphane commença à avancer sur la route, le dos collé à la camionnette blanche, son 9 mm dressé droit devant lui. Il jeta un coup d'œil à la Mercedes et aperçut Goran réapparaître accroupi derrière la portière. Ses pieds écrasaient des bris de glace, d'autres petits morceaux de verre s'étaient glissés dans le col de sa veste de sport. Il fit un signe du doigt à Stéphane vers la voiture garée

devant la camionnette. Le Corse n'était plus collé contre le coffre, mais du côté du trottoir.

Peretti ne voulut pas attendre plus longtemps. Il avait Sébastiani au bout de son arme, il fallait tenter quelque chose. De son côté, calme et patient, le caïd marseillais gardait son pistolet pointé en direction du tireur, immobile. Accroupi, Peretti s'écarta du coffre derrière lequel il se cachait, dégageant une partie de son corps vers la route et brandit son Beretta en direction de Sébastiani. Le Corse tira aussitôt. KA-BLAM !!! Le Désert Eagle, arme de gros calibre, frappa l'Italien près de l'épaule, le projetant aussitôt en arrière. Il heurta violemment le trottoir et s'étala sur le dos. Son arme tomba au sol, rebondit bruyamment, puis s'immobilisa en glissant sur la route. En entendant la puissante détonation, Stéphane et Goran comprirent que Sébastiani venait de tirer sur Peretti. De là où il était, Goran ne pouvait pas voir le Marseillais, blotti derrière le coffre du monospace. Mais il savait qu'il s'y cachait. Plié en deux, le légionnaire se déplaça derrière la Mercedes pour se retrouver au niveau du coffre et visa l'arrière du monospace bleu marine. BLAM ! BLAM ! BLAM ! BLAM ! Les balles percèrent la tôle, la vitre arrière vola en éclats en même temps que Sébastiani se plaqua au sol. Sur le trottoir, le garde du corps continuait sa lente progression, longeant la voiture pour se rapprocher de la camionnette blanche. Sur la route, Stéphane avançait lui aussi, et arriva au niveau de la portière avant du petit camion blanc. Il s'arrêta pour observer par la fenêtre d'éventuels mouvements sur le trottoir. Après deux secondes, il aperçut un homme armé qui avançait courbé en deux en longeant la voiture. Stéphane le visa tandis que le Corse croisait son regard, ouvrait de grands yeux et braquait son automatique dans sa direction. BLAM ! BLAM ! Les vitres sautèrent, le Corse fut projeté en arrière. Stéphane comprit qu'il l'avait touché. Il courut se remettre derrière la camionnette, de là, il pouvait se protéger et viser l'homme sur le trottoir

s'il était toujours vivant. L'air sentait la poudre, des cris de piétons terrifiés fusaient. Peretti grimaça en se redressant. Il s'appuya contre le coffre de la voiture et regarda son arme, désespérément loin, au milieu de la route en plein dans le champ de tir de Sébastiani. Le sang coulait abondamment de sa blessure, l'Italien en avait sur toute sa veste, sur le visage, sur les mains. Sébastiani visa en direction de la Mercedes et tira. KA-BOUM ! KABOUM ! À nouveau, une vitre explosa, la grosse berline reçut la seconde balle dans le coffre. Goran se savait à l'abri, mais, pour tirer, c'était plus compliqué.

Sébastieniani avait ouvert le feu pour couvrir ses mouvements. Il se redressa, rejoignit le trottoir en courant et se cala accroupi derrière la voiture devant la camionnette. À côté de lui, son deuxième garde du corps gisait au sol, une balle dans le cou. L'homme était mort. Sébastiani saisit le pistolet que le Corse tenait encore dans la main. Ni Stéphane ni Goran n'avaient vu le déplacement du caïd marseillais. Peretti, lui, l'avait suivi des yeux. Il se releva et s'empessa de ramasser son Beretta sur la route, la rage prenant le dessus sur la douleur. Il rejoignit le trottoir et vit Sébastiani dix mètres devant lui, adossé contre une voiture. Il le visa aussitôt. Le Corse l'imita, pointant ses deux armes dans sa direction. TAC ! TAC ! TAC ! KA-BOUM ! KA-BOUM ! BLAM ! BLAM ! BLAM ! Peretti reçut deux balles dans le ventre, une dans le torse, une autre dans la tête. Il s'écroula. Le Marseillais sentit une balle lui transpercer le bras, une autre le toucher au ventre. Il s'affala par terre. Dans un ultime sursaut de survie, il réussit à ne pas lâcher le Desert Eagle, laissant l'autre pistolet tomber dans sa chute. Goran traversa la rue en courant, cherchant des yeux où pouvait se trouver Sébastiani. Il aperçut une femme accroupie contre le mur de l'hôtel, la tête baissée dans ses mains, son petit sac noir par terre. Stéphane s'écarta du camion blanc et braqua son 9 mm vers le trottoir. Sébastiani était allongé au sol, le ventre



plein de sang. Leurs regards se croisèrent. Le Marseillais leva péniblement son puissant pistolet en direction de l'homme à la cagoule. Celui-ci tira le premier. BLAM ! BLAM ! BLAM ! BLAM ! Frappé à la tête et au bras, Sébastiani laissa retomber son arme lourdement par terre et s'immobilisa. Stéphane courut jusqu'à Peretti, allongé dans une mare de sang. Goran le rejoignit aussitôt.

— Putain, François ! cria le légionnaire.

— Aide-moi à le mettre dans la voiture !

Goran saisit l'Italien sous les bras et souleva facilement le corps inerte. La tête bascula en arrière. Stéphane prit alors les deux jambes sous ses bras. Ils traversèrent la rue à la hâte, Stéphane ouvrit la portière de la Mercedes. Les deux hommes placèrent le corps et sautèrent à l'avant de la grosse berline. Ils s'assirent sur des sièges couverts de morceaux de verre sans même s'en rendre compte. Goran démarra en trombe. Dans la rue, trois passants étaient toujours blottis contre les murs, allongés au sol, choqués, tétanisés par le spectacle qu'ils venaient de voir. Stéphane et Goran enlevèrent leurs cagoules. La voiture tourna le coin de la rue.

— Faut se dépêcher de quitter Paris ! cria Stéphane. La police va arriver à l'hôtel, on va leur donner le signalement de la Mercedes.

Il se retourna. Sur la banquette arrière, le corps inerte bougeait au rythme des mouvements de la voiture.

La grosse berline avait quitté Paris. Rapidement, ils avaient dépassé Vincennes et roulaient en direction de la forêt où était enterrée la cocaïne. L'hôtel *Le Printanier* était loin. La police devait y être, posant des questions à d'éventuels témoins et relevant des indices. Dans la Mercedes, les deux hommes étaient silencieux. Stéphane soupira. Peretti avait absolument tenu à tuer Sébastiani et y était parvenu, finalement. Même si le Corse l'avait emmené quelque part dans l'au-delà, là où vos croyances vous conduisent.

Le jeune homme sentit la souffrance l'envahir. La mort de François Peretti était un coup dur. Mais il avait appris à se protéger, à se mettre à l'abri. En pensant à Natale et Marcaggi, un sentiment de colère le submergea.

Goran ralentit en prenant la petite route qui traversait la forêt. Les deux hommes cherchaient du regard la marque rouge au sol qu'ils avaient faite sur le bord de la route, la nuit où ils avaient enterré la drogue.

— Là ! dit Stéphane en pointant du doigt le cercle rouge sur le bitume.

La berline s'arrêta au niveau du petit dessin. Les deux hommes quittèrent la voiture, la route était déserte, la forêt silencieuse. Ils sortirent Peretti de la banquette arrière, puis s'enfoncèrent entre les arbres. Les deux hommes soufflaient en marchant, ils retrouvèrent la trace rouge sur le tronc d'un grand arbre, indiquant l'endroit où était cachée la cocaïne. Ils continuèrent un peu, puis posèrent le corps au sol. Stéphane et Goran soufflèrent en regardant autour d'eux, on n'entendait que le bruit de la nature, la forêt se perdait à l'horizon. Des dizaines d'arbres en cachaient des centaines. Les deux hommes retournèrent à leur voiture en courant. Stéphane arriva en sueur jusqu'à la Mercedes. La route était toujours déserte, ils saisirent les deux pelles dans le coffre. De retour près du corps allongé dans les feuilles, ils entreprirent aussitôt de creuser un trou dans la terre.

## XIII

Natale avait laissé son 4x4 aux vitres teintées pour rouler au volant d'une 508 grise. L'homme était tendu, à côté de lui, Christophe avait le visage fermé. La police était venue voir le gitan à son domicile, c'était le commandant Borel lui-même qui lui avait appris la mort des trois Corses ainsi que d'un jeune issu des gens du voyage. Le policier savait que le trafiquant et les trois Marseillais avaient passé du temps ensemble au *Milway* et s'étaient quittés tard dans la nuit, quelques heures avant les meurtres. Il soupçonnait le caïd d'être le responsable de ce qui s'était passé, mais il ne se faisait pas beaucoup d'illusions, d'ailleurs, Natale avait un solide alibi. *Le Milway* avait fait un *after* et avait fermé à midi. Le gitan était resté faire la fête jusqu'à la fermeture, tandis que les meurtres avaient eu lieu vers huit heures du matin. Le trafiquant avait eu une bonne raison de vouloir prendre du bon temps, en pensant que Sébastiani était sincère et qu'il arrangerait la situation avec Marcaggi. Il s'était entouré d'*escort-girls* et avait bu du champagne en chassant les craintes d'éventuelles représailles après la mort de Solacaro.

Avec l'arrivée de la police, il avait appris une bien mauvaise nouvelle. La 508 s'arrêta à un feu rouge, Natale se tourna vers Christophe.

— Ceux qui ont flingué Sébastiani sont les mêmes que ceux qui ont fait le coup sur le parking. C'est sûr.

— Et qui se sont servis de nous pour descendre Solacaro.

— Quelqu'un cherche à détruire l'empire de Marcaggi et veut nous foutre ça sur le dos.

Christophe était anxieux, après la mort de Sébastiani sur leur territoire, il savait que Marcaggi ne pourrait pas rester sans réagir.

— Tu crois qu'on peut encore éviter la guerre ? Natale redémarra en fronçant les sourcils.

— Je sais pas, grogna le gitan, il faut savoir qui est derrière tout ça.

La voiture ralentit en se rapprochant de l'hôtel *Le Printanier*, puis s'arrêta le long du trottoir. Il était dix-neuf heures trente, la nuit tombait doucement, le calme était revenu dans la rue. La police était venue ainsi que les pompiers, le sang avait été nettoyé, les douilles ramassées. Ils étaient restés plusieurs heures, puis étaient repartis. Christophe abaissa le pare-soleil devant lui, découvrant l'inscription « Police ». Les deux hommes passèrent sous le porche blanc et rentrèrent dans l'hôtel. Le hall d'entrée était petit, en face d'eux, le guichet de la réception était en bois. La tête et les épaules d'un jeune garçon dépassaient du comptoir. L'employé était plongé dans une conversation au téléphone et vit les deux hommes arriver sans leur prêter attention. Natale se planta devant lui et plongea sa main dans la poche intérieure de sa veste en cuir, en ressortit une carte et l'exhiba sous les yeux du garçon. On y voyait une photo de Natale, différentes inscriptions, trois bandes tricolores barraient la carte blanche en diagonale. Le mot « Police » y était écrit en gros. Le jeune homme regarda la carte et leva un regard étonné vers Natale.

— Raccrochez.

Le jeune homme s'exécuta.

— Je veux savoir ce qui s'est passé ce matin dans la rue.

— Mais la police est déjà venue, j'étais pas là, moi, quand ça s'est passé.

— Et qui était là ?

— Mon collègue du matin. Mais il a déjà tout dit au commissariat.

— Il a été entendu par la PJ, mais c'est la BRI qui reprend l'affaire.

Le jeune homme comprit que l'enquête changeait de service sans vraiment savoir qui était l'homme qui lui faisait face.

L'employé commença à se sentir mal à l'aise, intimidé devant ce policier au regard froid, et c'était justement ce que cherchait Natale.

— Vous savez si quelqu'un a pu donner des informations sur la fusillade ?

— Il y a un jeune qui était dans sa chambre, il a tout vu.

— Quelle chambre ?

— Il est parti à midi avec ses parents.

— On peut retrouver son nom sur votre registre, non ?

— Oui, bien sûr.

Le jeune homme continua avec un petit sourire en coin.

— Mais il a tout filmé avec son portable, il ne l'a pas dit à la police, mais vous pouvez voir les images, il les a mises sur YouTube.

L'employé se dit qu'il coopérerait bien en donnant cette information, le policier qui lui faisait face devait lui accorder ça. Natale plongea dans sa veste et en ressortit son téléphone portable, se connecta à internet et partit à la recherche des images.

Christophe, jusque-là silencieux, fronça les sourcils en fixant le jeune homme.

— Comment vous savez qu'il a filmé ?

— C'est mon collègue du matin qui me l'a dit, le jeune dans la chambre s'est dépêché de lui montrer ce qu'il avait filmé ! Personne ne l'a dit à la police, mais il m'a montré la vidéo ! Il avait pas envie d'leur parler, mais bon, moi, je vous le dis.

Natale était arrivé sur YouTube et tendit son téléphone à l'employé.

— Montrez-moi ça.

Le jeune saisit le portable et tapa rapidement quelques mots dans le moteur de recherche du site, puis tendit l'appareil au gitan avec un sourire triomphant.

— Tenez !

Christophe se rapprocha de son boss. Les deux hommes avaient les yeux fixés sur l'écran, Natale envoya la lecture de la vidéo. Les premières images étaient très floues, la caméra n'arrêtait pas de bouger, puis elle s'immobilisa. Celui qui filmait devait avoir une chambre au premier étage, on était très près de la rue. En contrebas, on y voyait un homme cagoulé sur le trottoir.

Il avait pas mal de sang sur lui, en y regardant de plus près, il était blessé près de l'épaule. Il tenait un pistolet à la main et le brandit aussitôt devant lui en tirant. Plusieurs coups de feu partirent, créant une petite flamme blanche au bout du canon, quasiment en même temps, le tireur lui-même fut touché par plusieurs tirs. Les détonations résonnaient dans toute la rue. L'homme à la cagoule s'écroula en lâchant son arme, touché au ventre, à la tête et au torse. La caméra se déplaça vers la droite. Sur le trottoir, on découvrait celui qui lui avait tiré dessus, allongé par terre le ventre plein de sang. Celui-là était à visage découvert. Il était grand et costaud, le crâne rasé. À côté de lui, un corps gisait à terre. Derrière une camionnette blanche garée contre le trottoir, un deuxième tireur cagoulé apparaissait en braquant une arme en direction du blessé allongé au sol. BLAM ! BLAM ! BLAM ! Le grand au crâne rasé fut tué sur le coup. Puis le tueur monta sur le trottoir et se mit à courir, la caméra le suivait. L'homme rejoignit son complice qui était allongé sur le trottoir, mort. Un troisième tireur cagoulé arriva en courant, grand, le corps imposant et massif.

— Putain, François !

— Aide-moi à le mettre dans la voiture.

En les entendant parler, Christophe et Natale échangèrent un regard de surprise. Une lueur passa dans les yeux du gitan. Dans la vidéo, les deux hommes empoignaient le corps allongé sur le sol, puis traversaient rapidement la rue. Le caïd coupa la vidéo et rangea son portable.

— Vous allez pouvoir avancer dans votre enquête ? demanda le jeune en souriant.

Natale se retourna sans répondre et traversa le hall, suivi de son bras droit. Les deux hommes grimpèrent dans la voiture. Les portières claquèrent.

— Putain, c'est Goran et Stéphane..., murmura le gitan.

— Je les ai reconnus aussi. Celui qui s'est fait buter, c'est François Peretti.

Après avoir reconnu la voix des deux hommes dans la vidéo, il leur parut évident que le grand au corps massif et le plus petit et mince étaient bien Goran et Stéphane. Au sol, l'homme s'appelait François. François Peretti, le Marseillais.

— Ils doivent se cacher quelque part dans le coin, reprit le trafiquant, à Paris ou en banlieue.

— C'est impossible de les retrouver.

Natale se tourna vers Christophe en le foudroyant du regard.

— Ta gueule !!! On va les trouver, ces deux bâtards !!! Même s'il faut faire toute la France, je veux leurs têtes !!! T'as compris ?!

Le lieutenant comprit son erreur et détourna le regard. Son boss mit le contact et se calma un peu.

— On va ressortir leurs photos. Je vais filer 100 000 euros pour qu'on les trouve. Avec tous les gadjos qu'on connaît autour de Paris, on couvrira toute l'Île-de-France.

— Et pour Sébastiani, tu veux dire quoi à Marcaggi ?

— Je vais parler à Sorci. On va envoyer la came et les lover à Marseille, comme nous a dit Sébastiani, ça règlera déjà la mort de Solacaro à Lyon.

Le gitan n'en dit pas plus. Christophe sentait l'étau se resserrer. Encore combien de temps Natale pourrait-il sauver la situation face aux Corses ? Si Marcaggi les pensait responsables de la mort de Sébastiani, ce serait la guerre. Mais les Parisiens n'avaient pas la puissance de feu nécessaire pour repousser les hommes du Fauve. Le silence se fit dans l'habitable.

Christophe savait qu'il s'enrichissait à toute vitesse depuis qu'il était devenu le numéro deux de la famille. S'il décidait de s'enfuir, il perdrait d'un seul coup son niveau de vie et serait considéré comme un traître par Natale et toute la famille. Pour le moment, il y avait encore un espoir de s'en sortir si on mettait la main sur Stéphane et Goran.

Les mains crispées sur son volant, le caïd réfléchissait à toute vitesse. Avec la mort de Sébastiani, il se demandait comment Marcaggi allait réagir. Sa responsabilité dans le meurtre du Marseillais ne ferait aucun doute. Le Fauve chercherait sûrement à le tuer. Il fallait mettre la main sur Stéphane et Goran, vivants, qu'ils parlent. Étonnamment, son inquiétude était mêlée à du soulagement, maintenant, il savait qui était ses ennemis et il disposait d'un avantage : Stéphane et Goran ne savaient pas qu'il les avait découverts. Ce qui le gênait le plus, c'était la précision avec laquelle ils avaient agi. Ils avaient su quand aurait lieu le deal avec Wallerant sur le parking, ils avaient su trouver Sébastiani à son hôtel.

Quelqu'un leur parlait, quelqu'un de proche. Natale fixa froidement la route devant lui en pensant à Christophe.

\*\*\*

Paul Marcaggi se tenait debout près de la fenêtre, les yeux rivés vers l'horizon. Devant lui, la nuit faisait doucement disparaître les champs. Il se



retourna vers Raphaël Sorci, fou de rage.

— Ce fils de pute nous a baisé la gueule depuis le début.

« Je t'avais dit de me laisser le tuer », pensa Raphaël.

— Après Ange, Julien Sébastiani !!!

— Il faut le buter et vite !

— Je m'en occupe, Paul.

— Comment est la situation à Lyon ?!

— Depuis qu'Ange est mort, ça devient difficile pour nos hommes. Les équipes qui travaillaient avec Kamel sont contentes qu'Ange soit mort, maintenant, ils veulent qu'on dégage. Tôt ou tard, nos hommes se feront tuer.

Paul n'avait plus qu'à contempler l'étendue du désastre. Son empire commençait à s'effondrer.

— Et à Marseille ?! siffla-t-il entre ses dents.

— La famille de Julien veut monter à Paris le venger. Eux aussi pensent que c'est Natale qui l'a descendu.

— Dis-leur qu'on y va nous aussi. Et Garnier doit nous donner des soldats. On va l'écraser, le gitan, lui et toute sa famille !!!

Raphaël Sorci eut l'air contrarié, il s'avança et posa à plat sur la table en bois le journal qu'il tenait dans la main.

— Justement, regarde...

Paul regarda Raphaël sans comprendre, ses yeux interrogateurs lançaient des éclairs. Il s'avança, saisit le journal et lut le titre en couverture :

« Un laboratoire découvert près de Marseille. » Paul releva les yeux vers son lieutenant.

— Ça veut dire quoi, ce bordel ?!

— Les condés sont venus au labo, Garnier est chez eux. Il va pas ressortir. Il est fini.

Paul se crispa, les mots fusèrent de sa bouche.

— Tant pis pour lui. On arrête l'héro pour l'instant. Toute façon, il parlera pas, il sait que je le fais tuer où je veux quand je veux. On va monter à Paris avec nos soldats. Les Marseillais devront nous rejoindre, les Lyonnais aussi. Dis-leur qu'une fois le travail à Paris terminé, on fera le nettoyage à Lyon. Je vais le garder, mon territoire !

— En face, Natale n'a pas une chance, ricana Sorci.

— Je sais pas comment ça s'est passé, pourtant, Julien était très prudent.

Paul vit Raphaël soudain mal à l'aise.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?!

— Eh bien... Jean Fabre m'a appelé. Le bijoutier.

— Et ?

— C'est la première fois qu'il m'appelle, il voulait savoir quand Julien revenait à Marseille.

— Pourquoi il t'a demandé ça ?!

— Il voulait lui rendre ses lunettes de soleil, murmura le colosse.

— C'est quoi, ces conneries ?! Et t'as répondu quoi ?!

— Bah qu'il devait rentrer en TGV en début d'après-midi...

— Il t'a appelé quand ?!

— Un jour avant qu'il se fasse tuer.

— Putain ! murmura Paul.

Il saisit sa veste en cuir posée sur le dossier de la chaise et l'enfila.

— On va aller chez lui maintenant, de toute façon, je peux pas rester ici plus longtemps.

Les cheveux noirs du fugitif étaient coupés très court, loin de la coupe ébouriffée qu'il arborait lors de sa détention, sa moustache avait disparu. Il avait envisagé à plusieurs reprises une opération chirurgicale pour modifier son nez et sa bouche, puis avait renoncé.

Les deux hommes empruntèrent de petites routes de campagne pour rejoindre l'autoroute. La petite voiture roulait à toute vitesse et faisait défiler les kilomètres dans la nuit. La campagne avait disparu. Ils avaient dépassé La Ciotat et continuaient vers Marseille. Raphaël Sorci enrageait à l'idée d'avoir pu être manipulé par Jean Fabre. Cette nuit-là, il le tuerait. Il avait vu mourir Ange Solacaro, puis Julien Sébastiani.

Il en voulait à Paul d'avoir été si naïf, d'avoir voulu faire confiance à un gitan, alors que le territoire parisien devait revenir à un Corse de droit. Le Fauve, lui, attendait de voir ce que dirait le bijoutier. De toute façon, il faudrait éliminer Natale, lui et toute son équipe. Ce n'était pas seulement l'envie de venger ces hommes qui le poussaient à le faire. Depuis la mort de ses deux lieutenants, les choses commençaient à se fragiliser. Il fallait frapper un grand coup, montrer que c'était toujours lui le patron. Il fallait mettre au pas le milieu lyonnais et marseillais où certains ambitieux commençaient à vouloir prendre la place.

Raphaël sentit son téléphone vibrer dans la poche de son blouson.

— C'est qui ? demanda aussitôt Paul.

Le tueur regarda l'écran du téléphone.

— Un message de Natale.

Le Corse saisit le portable des mains du colosse pour lire le message :

« Vous avez reçu ce qu'il faut à Marseille. »

— Le Gitan a envoyé l'argent et la came à Marseille, comme Julien lui a dit de le faire, siffla Le Fauve.

— Je le comprends pas, ce type-là. Il descend Ange, Julien lui dit d'envoyer un million et la came de Lyon. Il envoie tout et il bute Julien en même temps.

— Il faut plus chercher à comprendre, il faut juste le descendre.

Le téléphone sonna à nouveau. Paul lut un deuxième message : « Les anciens amis de Lapaz ont tué notre ami de Marseille. Je les cherche. »

Marcaggi resta silencieux. Il savait que François Peretti courait toujours, comme d'autres, les perdants de Paris, fidèles à David Lapaz, évanouis dans la nature. Difficile d'y croire, mais pas impossible. Et si le véritable ennemi était quelque part dans l'ombre ? Éliminer Natale n'était pas très compliqué, sa succession assurée, Sorci n'attendait que ça, Paul le savait depuis longtemps. Mais si des survivants des familles perdantes refaisaient surface, le problème ne serait pas réglé. Il fallait que Jean Fabre parle, si on lui avait demandé des informations sur Julien Sébastiani pour le tuer, le bijoutier, cette ordure, savait tout.

Après avoir roulé pendant plusieurs heures, ils rentrèrent dans Marseille, puis continuèrent vers le premier arrondissement. La petite voiture s'arrêta dans un quartier résidentiel dans la plus grande discrétion.

Sorci avait appelé quatre fois Jean Fabre sur son téléphone fixe jusqu'à ce qu'il décroche. Un frisson avait parcouru le Marseillais en entendant la voix monocorde du tueur. Il était en bas de l'immeuble et attendait qu'il lui ouvre, à trois heures du matin. Que se passait-il ? D'une main hésitante, Fabre avait appuyé sur le bouton de l'interphone, libérant l'accès au hall d'entrée. En robe de chambre bleue, Jean ouvrit sa grosse porte blindée, découvrant deux hommes face à lui. Il mit un moment à se rendre compte de qui accompagnait Raphaël. Le Fauve sourit au bijoutier en le perçant de ses yeux sombres.

— Salut, Jean, tu nous fais rentrer ?

Le visage du Marseillais se décomposa. La venue de Paul Marcaggi chez lui ne pouvait annoncer que quelque chose d'inquiétant. Les deux hommes passèrent devant lui et pénétrèrent dans l'appartement. Depuis que le bijoutier travaillait avec Louis Garnier, son niveau de vie avait changé et ça se voyait. L'habitation était spacieuse, les meubles précieux, la décoration

luxueuse. Dans le séjour, une grande baie vitrée dominait le Vieux-Port. Jean referma la porte derrière les deux tueurs et les rejoignit dans le grand salon, inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jean aux deux hommes d'une voix fébrile.

Paul regarda autour de lui en sifflant, puis s'adressa à Sorci.

— Putain, je devrais faire dans les bijoux, ça rapporte !

Sorci ricana. Paul se reprocha de Jean.

— À qui t'as parlé de Julien Sébastiani ?

La question fit l'effet d'une bombe, le cœur de Jean se mit à tambouriner dans sa poitrine, sa bouche s'entrouvrit, ses yeux s'écarrillèrent. Raphaël Sorci leva son grand bras musclé et lança sa main grande ouverte à toute vitesse dans la tête du Marseillais qui chuta sous le coup. Jean se cogna contre une table basse en tombant. Terrorisé, il s'appuya sur ses mains pour se redresser, puis leva des yeux hagards vers Marcaggi.

— Mais... mais... de quoi vous parlez ? Je vous assure, je comprends pas...

Raphaël saisit l'homme au sol et le releva d'un coup, sans ménagement. Il lui fit une clé de bras, ramenant la main de l'homme dans son dos, tandis que l'autre bras se refermait autour de sa gorge.

Paul sortit un rouleau de ruban adhésif de sa veste, en coupa un morceau et vint le coller sur la bouche du bijoutier.

— Attendez... Mmm !!!

Les dernières paroles de Jean devinrent des sons incompréhensibles. Le Corse se dirigea rapidement vers les portes-fenêtres, les ouvrit et arriva sur le balcon. Devant lui, les lumières de la ville faisaient se refléter les bateaux dans l'eau. Derrière, le grand dôme de Notre-Dame-de-la-Garde brillait dans la nuit.

Raphaël Sorci avait entraîné le vieil homme à la suite du Fauve, toujours prisonnier entre ses puissants bras.

— T’as une belle vue, murmura Marcaggi.

Aussitôt, il saisit Jean par le col, lui baissa la tête en avant, tandis que Sorci relâchait le bijoutier en le collant contre le balcon. Fabre se retrouva plié en deux, le corps penché au-dessus du vide. Sorci se baissa, encercla les jambes de sa victime au niveau des genoux et le souleva. Les pieds du Marseillais quittèrent le sol.

Le bijoutier, terrorisé, agitait désespérément ses mains dans le vide.

— Mmmm !!! Mmmm !!!

Derrière lui, Sorci le retenait en serrant ses grosses jambes dans ses bras, le colosse faisait un effort difficile et se mit à grimacer.

— Alors, Jean, t’as toujours rien à me dire ? demanda Paul en le regardant gesticuler. Tu préfères faire le grand saut ?

Jean se voyait partir vers la mort, il tourna la tête comme il put vers le Corse, les yeux emplis de terreur.

— Pose-le ! ordonna le boss.

Pas mécontent, le poids lourd reposa les jambes du bijoutier qui put enfin retrouver le sol sous ses pieds. Jean Fabre luttait contre la peur en réfléchissant à toute vitesse, il savait que le Fauve lui poserait encore la question et qu’il lui laisserait la possibilité de répondre au moins une fois, peut-être pas deux. Il avait réussi à berner Raphaël Sorci avec son histoire de lunettes de soleil que Sébastiani avait oubliées dans sa bijouterie, mais ça n’était pas possible avec Paul Marcaggi. Il fallait trouver autre chose, mais quoi ? Si Jean lui disait que c’était Stéphane qui voulait des renseignements, un ancien ennemi en fuite, il serait bon pour le grand plongeon.

Il fallait trouver une autre réponse que le Fauve pourrait croire, et surtout qui pourrait le laisser en vie, même si, quoi qu’il dise, il savait qu’il avait de

sérieuses chances de mourir.

Paul lui arracha d'un coup le ruban adhésif collé sur la bouche.

— Alors ?

— C'est... c'est Natale le Parisien.

Les deux Corses échangèrent un regard, Sorci était content, le gitan venait de perdre ses dernières chances de pouvoir s'en sortir, Marcaggi le ferait tuer, ensuite, lui, Raphaël Sorci, le récupérerait sûrement à Paris. Le colosse regarda son boss en lui faisant un signe de la tête vers le vide, proposant par là à Marcaggi de faire tomber Jean du cinquième étage, mais le Fauve lui répondit non de la tête et s'adressa au bijoutier.

— Depuis quand il te parle, Natale ?

— Mais j'l'ai eu qu'une fois au téléphone ! C'est lui qui a appelé à la bijouterie pour me parler. Je croyais que c'était votre ami !

Paul souffla, il regarda le grand séjour à travers les portes vitrées, une vague de fraîcheur s'était engouffrée dans la pièce, il n'y avait pas un bruit, seul le passage d'une voiture par moments rompait le silence.

— Amène-toi ! ordonna le Corse au vieil homme.

Raphaël Sorci se demandait à quoi ça servait encore de parler avec ce traître. Ils savaient ce qu'ils voulaient. Place à l'action. Jean s'assit en tremblant sur son grand canapé en cuir beige, il savait que rien n'était fini. Le Fauve saisit une chaise en bois marron, la plaça devant le bijoutier, puis s'assit en le fixant.

— Tu croyais que Natale était l'ami de Julien Sébastiani, pourtant, tu as menti à Raphaël avec ton histoire de lunettes de soleil que Julien aurait oubliées chez toi.

Jean essaya d'avaler sa salive sans y parvenir.

— C'est vrai, dit-il en regardant le tapis rouge au sol, Natale m'a dit de ne pas parler de lui. Si je ne lui trouvais pas les informations qu'il voulait, il

m'a dit qu'il me tuerait. J'avais peur.

— Sale pédé, il ment ! cracha Sorci.

Paul leva sa main en direction de son lieutenant, l'incitant à se taire.

— Tu as eu peur que Natale te tue alors tu lui as dit quel train Julien allait prendre et à quelle heure. Tu l'as aidé à le tuer.

— Mais non, gémit Fabre.

— Mais si. Je vais monter à Paris, tu vas m'accompagner.

Raphaël regarda le Fauve sans comprendre. Jean ouvrit de grands yeux surpris. Mais, au moins, il ne mourrait pas ce soir-là.

— Puisque Natale te parle, tu vas lui parler. Une fois à Paris, tu vas lui donner un rendez-vous pour lui apprendre plein de choses sur moi et sur Raphaël, qu'on le cherche et que tu sais où il peut nous trouver, que t'es de son côté, que si je meurs, ça t'arrangerait. À ce moment-là, il te croira et il viendra.

— On fera le reste, ajouta Sorci de sa voix monocorde.

Jean comprit que ce n'était qu'un sursis, il allait se retrouver au cœur d'un meurtre. Paul leva ses yeux au-dessus du bijoutier. Des cadres étaient accrochés au mur blanc, on y voyait Jean Fabre en compagnie d'un homme et d'une femme nettement plus jeunes, il y avait un air de famille. Autour d'eux, des enfants regardaient l'objectif en riant.

— Jolie descendance.

Marcaggi fixa à nouveau Jean, qui le regardait sans rien oser dire.

— Si tu me lâches, je les tue tous.

— Je ferai ce que vous me dites ! s'empressa de répondre Jean. Si Natale me contacte, je vous le dirai.

Le caïd varois observa le vieil homme, terrorisé sur son canapé, puis il fit un signe de la tête à Raphaël de le suivre. Les deux hommes se dirigèrent vers la sortie. Sans rien ajouter, ils quittèrent l'appartement et appelèrent



l'ascenseur. Jean attendit quelques secondes, le temps que les Toulonnais disparaissent de sa vue, puis se dirigea d'un pas lent vers la porte pour la refermer. Ses jambes tremblaient, la panique le gagnait. Comment allait-il pouvoir attirer Natale dans un piège alors qu'il ne le connaissait pas et ne lui avait jamais parlé ?

L'ascenseur descendit doucement vers le rez-de-chaussée, Paul se tourna vers Sorci.

— Tu crois qu'il a dit la vérité, toi ?

— Il a eu bien trop peur pour mentir, répondit le tueur en souriant.

— Fabre doit réussir à voir Natale. Si le gitan a peur de nous, il sera intéressé par un allié qui peut lui apprendre des choses et il se pointera au rendez-vous.

— Et on le tue.

— On va monter à Paris et rapidement faire bouger nos hommes, avec les Marseillais et les Lyonnais.

\*\*\*

Stéphane se retourna dans son lit et ouvrit les yeux, le visage en sueur. Six heures du matin, il n'arriverait pas à se rendormir, il le savait. Le trou qu'ils avaient creusé pour y mettre Peretti le hantait, le visage de Natale revenait dans ses rêves. Il se leva et prit une douche en espérant que ça l'aiderait à chasser ses angoisses. Il pensa à Mathilde. Ces derniers jours, ils ne communiquaient plus que par messages, les vacances qu'il était censé passer en Croatie s'éternisaient. Il sortit de la douche et regarda sa montre ; sept heures quarante. Il décida de l'appeler, après quelques sonneries, elle décrocha.

— Salut, Stéphane.

La voix semblait hésitante.

— Comment tu vas ?

— Je vais travailler, je me prépare et toi ? Tu rentres quand ?

Stéphane se crispa, il en avait assez de mentir.

— J'ai fait un tour par Paris, ça va mieux, je règle des choses avec le *Milway*.

Il continuait de mentir pour la rassurer, mais sa version se rapprochait de la vérité et ça le soulagea.

Mathilde lui répondit en souriant.

— D'accord, eh bien, c'est bien.

Stéphane fut heureux de sa réaction.

— Après, je rentre, je sais pas encore trop quand.

La jeune femme n'osa pas en demander plus, elle savait que Stéphane ne répondrait pas, elle avait compris trop tard dans quelle vie il était, mais, finalement, ça ne changeait rien, elle l'aimait.

— Je vais te laisser, dit-elle, je dois y aller. Fais attention à toi. Je t'embrasse.

— Merci, moi aussi.

Stéphane raccrocha. Entendre la voix de son amie lui fit du bien, et surtout, Mathilde semblait le soutenir.

Stéphane voulut descendre dans la salle à manger prendre un petit déjeuner, mais son téléphone sonna. En le prenant, il vit que c'était Jean Fabre et décrocha aussitôt.

— Allô ?!

— Stéphane, je suis foutu.

Le bijoutier avait une voix de fantôme, après le départ des deux Corses, il avait passé le reste de la nuit à retourner la situation dans sa tête. Stéphane l'avait mis dans cette mauvaise situation, à lui de lui trouver une solution.

— Explique-moi.

— Nos amis de Toulon sont venus me voir, ils ont compris que je parle à quelqu'un, ils veulent savoir qui.

Le cœur de Stéphane se mit à s'accélérer d'un seul coup.

— Tu leur as dit quoi ?!

— Que c'était Natale.

Stéphane respira d'un seul coup avec soulagement.

— Et ils veulent faire quoi ?

— Ils veulent que je les accompagne à Paris ! Je dois contacter Natale pour lui donner un rendez-vous, l'attirer dans un piège ! Je suis foutu.

— Non. Attends. Je vais t'envoyer le numéro de Natale, appelle-le et explique-lui qui tu es, ce que tu fais, pour qui tu travailles. Dis-lui que t'es de son côté et que tu vas venir à Paris pour le rencontrer, que tu as des informations secrètes sur les Corses, qu'il pourra s'en servir.

À l'autre bout, Jean semblait s'effondrer.

— Ça marchera jamais...

— Si. Les Corses vont faire quoi maintenant ? S'occuper de lui ?

— Bah oui...

— Natale est pas débile, il doit se méfier. Ta position à Marseille montre que tu peux savoir des choses. Il t'écouterà. Dépêche-toi d'établir un contact avec lui et tiens-moi au courant.

— Si vous le dites, murmura le bijoutier.

— T'as plus le choix.

— Je sais...

Jean raccrocha. Stéphane écrivit aussitôt un message à Karima : « Envoie-moi le numéro de Natale, c'est urgent ».

Il regarda sa montre, sept heures quarante-huit. La jeune femme était peut-être en train de dormir, ou alors elle rentrait chez elle en rentrant d'une boîte de nuit. Quelques secondes plus tard, un message arriva. Stéphane le lut avec

un sourire de satisfaction, la Marocaine venait de lui répondre, le numéro était là. Il le transmet aussitôt à Fabre. Le Marseillais avait eu le bon réflexe en faisant croire à Sorci et Marcaggi que Natale lui demandait des informations. Le bijoutier avait été découvert, mais il ne s'en était pas trop mal sorti, maintenant il fallait établir le contact avec le gitan. Le cellulaire sonna à nouveau, cette fois, on l'appelait.

— Allô.

La voix de Karima résonna dans l'écouteur, elle semblait grave et tendue.

— Salut, Stéphane.

— Salut, merci pour le numéro.

— J'ai besoin de te voir, aujourd'hui.

— Tu as un problème ?

— Non, enfin, si.

La jeune femme ne semblait pas vouloir en dire davantage, Stéphane devint méfiant.

— D'accord... On peut se retrouver dans le même bar que la dernière fois ?

— Non, je veux te parler dans un endroit privé, je veux venir à ton hôtel.

Stéphane resta une seconde silencieux en méditant la réponse. Que se passait-il ? Il savait qu'il pouvait faire confiance à la Marocaine, mais donner l'adresse de l'hôtel le dérangeait. Karima semblait inquiète, elle n'allait pas aimer qu'il lui refuse de venir. *L'escort-girl* était précieuse, ses informations capitales, il ne fallait pas la perdre. Stéphane préféra prendre le risque, il lui donna l'adresse.

— OK, répondit la jeune femme, je pars te voir dans la journée.

— Fais attention que personne te suive surtout, tu veux pas m'en dire plus ? T'as des ennuis ?

— Non, non, tout va bien, j'ai besoin de te parler, on se voit tout à l'heure.

Elle raccrocha sans attendre de réponse. Karima avait suivi aux informations la fusillade devant l'hôtel *Le Printanier*, quatre hommes étaient morts, dont Julien Sébastiani. Elle avait aidé Stéphane à trouver le Corse et, à l'arrivée, il y avait eu un vrai massacre. La jeune femme culpabilisait, elle voulait la disparition de natale, mais n'était pas prête à être complice de tant d'affaires sordides, elle se sentait manipulée par Stéphane. Cet après-midi, elle mettrait les choses au clair.

Stéphane eut un sentiment bizarre, mais il valait mieux ménager Karima. Il quitta sa chambre et rejoignit celle de Goran, un étage en dessous. Le colosse était allongé sur son lit devant la télévision, un débardeur blanc faisait ressortir sa puissante musculature, ses bras épais et tatoués toujours aussi impressionnants. La voix d'un présentateur de jeux télévisés emplissait la chambre. Le Macédonien regarda Stéphane, son sourire avait disparu. La mort de Peretti était encore dans les esprits.

— Ça va, mec ?

— Ça va. Karima va passer me voir à l'hôtel cette après-midi.

Le légionnaire se redressa sur son lit.

— Tu lui as dit où on est ?

— Oui, on peut lui faire confiance.

— Pas prudent ça, Stéphane.

— Elle nous a donné Sébastiani.

— On peut la suivre.

Stéphane y avait pensé, c'était vrai, il avait pris un risque.

— Ça n'arrivera pas.

Goran fixa Stéphane sans rien dire, le visage fermé. Le jeune homme se dirigea vers la porte.

— Je vais faire un tour.

Il quitta la chambre sans attendre ce que son ami aurait pu dire. Il avait envie d'être seul. Il sortit rapidement de l'hôtel, avança dans la petite rue et se retrouva au croisement. Le quartier devenait plus compact, les immeubles se collaient les uns aux autres, souvent, il s'agissait de bureaux, des hommes en costume se croisaient dans la rue. Stéphane passa devant une brasserie, des femmes en tailleur étaient installées à la terrasse. Stéphane les regarda avec la sensation qu'une barrière invisible les séparait, des gens normaux dans une vie normale.

Pourtant, même au cœur des problèmes, il n'aurait jamais voulu leur ressembler. Il préférait la liberté de sa vie, le choix de ses partenaires. La fidélité prenait une tout autre dimension dans le monde dans lequel il vivait.

Il avait sauté son petit déjeuner et commençait à avoir faim. Au loin, l'enseigne d'un restaurant grec attira son attention. Au-delà, des tours HLM dépassaient derrière la rue commerçante. À mesure qu'il avançait, les employés en costume disparaissaient, une population plus hétéroclite les avait remplacés. Il était midi, le restaurant grec avait déjà du monde.

La petite salle était toute en longueur. Derrière le comptoir, des hommes à la peau mate préparaient les commandes des clients. Un gros morceau de viande était embroché à la verticale et tournait doucement près d'une plaque chauffante. Stéphane se mit à faire la queue derrière des jeunes venus de la cité voisine, mais aussi des ouvriers et des employés travaillant dans le quartier. De l'autre côté de la salle, de petites tables carrées étaient placées le long du mur. Au fond, un groupe de trois jeunes mangeait des sandwiches sur des plateaux : deux Noirs et un Arabe, le crâne rasé, en veste Dolce Gabbana et Versace.

Isham trempa ses frites dans sa sauce harissa et les engouffra dans sa bouche. Il regarda en direction de l'entrée. Tout de suite, il reconnut Stéphane. Il l'avait déjà croisé sans jamais lui avoir parlé, mais surtout

Isham savait qu'il était recherché, « Wanted », comme il disait lui-même. Le Tunisien, qui touchait depuis longtemps au trafic de cocaïne, avait déjà approché Christophe, qui lui avait fourni de jolies quantités de drogue. Tout le monde savait dans le milieu que Christophe et le redoutable Natale voulaient mettre la main sur Stéphane. L'homme était juste là, il venait de se matérialiser devant lui, comme ça. Il en oublia la sauce épicée qui lui brûlait la bouche. Le dealer resta un instant les yeux bloqués sur le Parisien, puis détourna prudemment le regard, il ne fallait pas le perdre. Prévenir Christophe, Isham avait obtenu son numéro depuis peu, il rendrait un beau service aux vrais caïds, ceux qu'ils appelaient entre eux les « barons ». Il voulait s'attirer les bonnes grâces de ceux qui avaient réussi, qui avaient tout. Assis en face de lui, les deux jeunes Noirs vendaient de la cocaïne en se fournissant auprès du Tunisien ; ils n'avaient pas vu Stéphane et ne savaient pas qui il était. Le Parisien commanda deux sandwiches grecs.

Après dix minutes d'attente, il paya et sortit. Il n'aimait pas manger froid et marcha d'un pas rapide vers son hôtel. Dès qu'il quitta le petit restaurant, Isham se leva sous l'œil surpris de ses deux amis.

— Tu vas où, gros ? demanda l'un des deux jeunes.

Sans répondre, le Tunisien sortit du grec, regarda dans la direction qu'avait prise le jeune homme et le vit marcher sur le trottoir, vingt mètres devant lui. Le dealer traversa aussitôt la rue et rejoignit le trottoir d'en face, pour se faire plus discret. Il laissa encore un peu de temps à sa cible, puis, quand ce dernier ne devint qu'une silhouette à peine visible, Isham se mit à avancer, il ne voulait pas se faire remarquer, et surtout, ne pas le perdre. Par réflexe, Stéphane se retourna en marchant, mais, derrière lui, seuls les passants continuaient leur chemin. Il tourna dans une petite rue, se retourna de nouveau, avança jusqu'à son hôtel et disparut à l'intérieur. Le Tunisien

s'était arrêté au croisement, il avait laissé l'homme au loin prendre la petite rue et rentrer dans l'hôtel sans le perdre des yeux.

Le Parisien longea le couloir aux murs blancs et frappa à la porte de Goran. Sans réponse, il frappa à nouveau, puis en déduisit que le colosse était sorti faire un tour. Il rejoignit sa chambre, s'installa à la petite table et attaqua son sandwich. Il repensa à Karima, il était confiant, elle n'attirerait sûrement pas Natale jusqu'à lui. En revanche, l'attitude inquiète de la jeune femme le préoccupait, si elle décidait de ne plus lui donner d'informations maintenant, la suite des événements serait difficile.

\*\*\*

Christophe quitta le bar par une petite porte dérobée, une grosse somme d'argent sur lui, la recette des machines à sous, la relève des compteurs. Il faisait la tournée, c'était le quatrième bar qu'il visitait. Il s'assit au volant de sa Volvo quand son portable sonna. C'était Isham.

À peine lui avait-il donné son numéro que le Tunisien commençait déjà à l'appeler. Qu'est-ce qu'il voulait, ce petit branleur ? Il avait intérêt à avoir une bonne raison de le déranger.

— Ouais ?

— Je sais où est Stéphane !!!

Christophe s'immobilisa sur son siège.

— Quoi ? Il est où ?

— Dans un hôtel à côté d'mon quartier ! Vas-y, si tu veux, on va l'choper et on te l'amène !

— Non, bouge pas. Surveille-le, surtout le perds pas. Il était seul ?

— Ouais, seul.

Christophe savait que Goran ne devait pas être loin.

— On arrive.



Il raccrocha. Isham se sentit puissant, gonflé par l'orgueil. Christophe avait besoin de lui, le petit dealer était devenu indispensable pour retrouver Stéphane. Appuyé contre une petite barrière au carrefour, il garda les yeux fixés sur l'entrée de l'hôtel devant lui, dans la petite rue.

## XIV

Jean Fabre avait bien réfléchi, Stéphane avait été d'une logique à toute épreuve. Si le bijoutier voulait être crédible auprès de Natalen et surtout aux yeux des Corses, quand le Fauve lui demanderait d'appeler le gitan, il fallait au préalable avoir établi le contact avec le Parisien. Si Marcaggi et Sorci se rendaient compte qu'il leur avait menti, ils le tueraient.

Enfermé dans son bureau, il prit soin de masquer son numéro, que le caïd ne puisse pas le rappeler pour lui poser des questions compliquées. Jean devait rester maître de la situation, il avait bien répété ce qu'il lui dirait. Il prit sa respiration et composa le numéro que Stéphane lui avait envoyé.

Natale était assis à une table de camping, en compagnie d'un homme plus âgé, à la peau mate et fripée.

Le vieux gitan portait un costume sombre et un grand chapeau noir. Devant eux, les enfants jouaient au ballon entre les caravanes. Le terrain n'était pas grand, coincé entre deux petits pavillons. Le vieil homme éprouvait parfois de la nostalgie en repensant à ces années passées à voyager à travers la France, parfois l'Europe. Mais, pour la fin de sa vie, il avait voulu la tranquillité, fini de se faire chasser de ville en ville, il avait acheté un terrain et s'était sédentarisé. Natale, lui, avait grandi ici et n'avait jamais connu la vie des voyageurs.

Sur la petite table, son portable sonna, le numéro était inconnu. Le trafiquant n'aimait pas ça, il hésita, puis finit par décrocher.

— C'est qui ?

— Monsieur Klat Natale ? Bonjour, je m'appelle Jean Fabre.

Natale avait déjà entendu ce nom, un Marseillais qui blanchissait pour le compte de Louis Garnier.

— Je travaille en collaboration avec Raphaël Sorci, continua le bijoutier, et ses amis de Toulon.

L'intérêt de Natale allait en grandissant. Le gadjo<sup>10</sup> était en plein dans l'équipe ennemie, que lui voulait-il ?

— Je sais des choses...

Le Parisien se leva et s'éloigna de la table pour se diriger vers le fond du terrain, les cris des enfants s'éloignaient un peu.

— Comme quoi ? demanda calmement le gitan.

— Les Corses m'obligent à faire des choses, mais ça ne me plaît pas et je trouve pas de solution. Bientôt, ils vont venir à Paris, ils viennent pour vous.

Jean Fabre trahissait Marcaggi, Raphaël Sorci et les Marseillais. Mais pourquoi exactement ?

— Continue...

— Clairement, ce sera eux ou vous, mais si vous nous débarrassez d'eux, on sera tous contents, je vais venir à Paris pour vous rencontrer.

Natale réfléchit à ce qu'il venait d'entendre, ne pas brusquer l'homme, ce qu'il lui disait prouvait qu'il savait des choses et qu'il ne mentait pas.

— Si les Corses disparaissent, ça te servira à quoi toi ? Tu travailles avec.

— Je suis obligé ! Je suis comme un esclave et je veux que ça s'arrête. Vous comprenez ?!

— Oui, je comprends, tu veux me voir, c'est ça ?

— Oui, je vous contacte dès que je suis arrivé, je serai là très bientôt.

— Sorci est où en ce moment ? Il va venir ici avec du monde ?

— Oui, je sais qui et quand. Et surtout, je sais où ils seront.

À écouter Jean Fabre, il avait toutes les cartes en main pour déjouer les Corses, Natale ne savait pas quoi en penser.

— Je dois vous laisser. Je vous rappelle.

— Comment as-tu eu mon numéro ?

— Je l’ai pris dans le portable de Raphaël Sorci, à bientôt.

Jean raccrocha et posa le téléphone devant lui, pas mécontent de sa prestation. Il jouait un jeu dangereux, maintenant plus question de revenir en arrière.

Le gitan repartit vers les caravanes. L’arrivée d’un informateur providentiel était bizarre. En même temps, le Marseillais venait confirmer ces craintes. Marcaggi, après la mort de Sébastiani, avait décidé de l’éliminer. Sorci arrivait avec toute une équipe pour s’en occuper. Enculé de Corse ! Restait à savoir si le bijoutier disait vrai, il voulait la mort des Varois, il comptait sur lui pour que ça arrive, à moins que l’appel ne soit un piège tendu par Marcaggi.

La sonnerie du portable interrompit Natale dans ses pensées.

— Ouais, Christophe ?

— Je sais où est Stéphane.

— Putain, comment tu sais ?!

— Un jeune l’a reconnu, c’est à vérifier. Je t’envoie l’adresse de l’hôtel par SMS.

— Vas-y, j’tte rejoins !

Natale sentit qu’une dernière chance s’offrait à lui, surtout ne pas la rater, attraper Stéphane, l’amener à Marcaggi pour qu’il parle. Le gitan courut rejoindre deux jeunes occupés à vider de la ferraille entassée à l’arrière d’un camion blanc.

— Amenez-vous et prenez ce qu’il faut !

Un des deux garçons, les cheveux noirs, en débardeur, s'avança vers Natale.

— Tu veux défourailler qui, là, Tonton ?!

— On va attraper un gadjo, j'le veux vivant ! Allez, magnez !

Les deux jeunes partirent en courant jusqu'à une caravane en enlevant leurs gros gants. Quelques secondes plus tard, ils ressortirent en blouson de cuir sur le dos, dissimulant une arme de poing glissé dans la ceinture. Ils sautèrent dans le 4x4 Cayenne noir garé dans la petite rue.

Natale démarra aussitôt, il savait que quelqu'un donnait des informations à Stéphane et Goran. Ses doutes s'étaient portés sur Christophe qui allait souvent dans le sens qui l'arrangeait, comme quand il l'avait rejoint en trahissant David Lapaz. C'était justement lui qui l'avait appelé, qui l'attirait vers un hôtel où Stéphane aurait été vu. Si c'était un piège, il le tuerait aussitôt.

La voiture quitta le 93, où se trouvaient le terrain et les caravanes, ils prirent le périphérique et se dirigèrent vers Gentilly. Après quarante minutes, le 4x4 arriva sur une grande route bordée d'immeubles de bureaux, le GPS indiquait qu'il fallait tourner à droite, ensuite ils étaient arrivés. Natale était nerveux, il avait prévenu ses deux soldats, la situation était compliquée. Un autre homme, Goran, serait peut-être là lui aussi. Celui-là était un ancien légionnaire, un homme armé et dangereux.

La Porsche Cayenne s'engagea doucement dans la petite rue, Natale vit Christophe qui l'attendait sur le trottoir, un jeune Arabe l'accompagnait. Le gitan s'arrêta à leur hauteur et fit descendre la vitre de sa fenêtre. Christophe s'approcha de la portière en montrant du doigt l'hôtel situé un peu plus loin dans la rue.

— Il est là.

— Et lui ? demanda Natale en faisant un signe du menton vers Isham.

— Il l’a suivi, t’inquiète, j’le connais.

Les deux jeunes gitans sortirent rapidement de la voiture.

— C’est bon, reste pas là, ordonna Natale au jeune Tunisien en faisant claquer sa portière.

Le dealer comprit à qui il avait affaire, il n’osa rien dire et regarda Christophe, espérant une parole de reconnaissance.

— Vas-y, je te ferai un bon taro plus tard, lui annonça le bras droit de Natale.

Isham n’en demanda pas plus. La tension était palpable dans la rue, ces mecs-là étaient des tueurs, pas besoin de s’attarder plus longtemps par ici. Christophe avait promis une bonne affaire, le Tunisien était content et s’éloigna.

Dans la petite rue, les quatre hommes se dirigèrent rapidement vers l’hôtel, Natale entra le premier en se tournant vers les autres.

— Laissez-moi parler.

La porte vitrée s’ouvrit automatiquement, donnant sur un grand hall aux murs blancs. Au guichet de la réception, un vieil homme de type asiatique, sûrement un Vietnamien, les vit arriver derrière ses lunettes rondes. Son visage se raidit face à ces quatre hommes à l’allure inquiétante. Natale sortit une carte tricolore de la poche intérieure de sa veste et la brandit sous les yeux du Vietnamien.

— Police. Je recherche des individus, l’un d’eux a été vu ici, un homme brun, la trentaine, taille moyenne.

L’homme derrière le comptoir parut légèrement dépassé par ce qui lui arrivait, il regarda la carte, leva les yeux vers Natale, puis jeta un œil aux trois autres hommes derrière lui. Ils n’avaient pas vraiment l’air d’être des policiers, les deux plus jeunes en particulier.

— Alors ? Il est dans sa chambre, quel numéro ?

— Euh... attendez, oui, je vois de qui vous voulez parler, un jeune avec un autre plus grand.

— Oui, un balaise.

— C'est ça.

Le Vietnamien parcourut le registre.

Natale se tourna vers Christophe, c'était bien de Stéphane et de Goran qu'il s'agissait.

— Chambre 24, troisième étage pour le premier, le plus grand, c'est l'étage en dessous, porte 13.

Natale fit un signe à ses hommes de le suivre, puis regarda le Vietnamien. Le vieil homme semblait anxieux.

— Vous inquiétez pas, ça va bien se passer.

Stéphane avait allumé la télévision, mais ne la regardait pas, des publicités s'enchaînaient avant les informations de treize heures. Allongé sur son lit, il réfléchissait. Goran n'était toujours pas revenu, tant pis pour lui, son sandwich serait froid, dégueulasse, pensa Stéphane. Son portable émit deux courtes sonneries. Il regarda l'écran, un message de Karima venait d'arriver : « Je suis en route. »

Goran tourna le coin de la rue et se dirigea vers l'hôtel, il avait marché une heure, afin de prendre l'air. L'arrivée de la jeune femme le tracassait. Il vit la Porsche Cayenne noire aux vitres teintées garée à cheval sur le trottoir. Il pensa tout de suite à Natale.

Contrairement à ses habitudes, il avait laissé son pistolet sous son lit. Il s'approcha de l'hôtel, gravit les trois marches qui menaient à la porte vitrée et jeta un coup d'œil dans le hall. Il était vide. Il entra et s'avança vers le comptoir, le Vietnamien était dans une discussion mouvementée avec sa femme, ils parlaient dans leur langue. Quand ils virent Goran arriver, ils se turent en le regardant sans bouger, inquiets.

— Vous avez eu de la visite ? demanda aussitôt le légionnaire.

Le réceptionniste hésita un moment.

— Euh... non... pourquoi ?

Le colosse avait l'habitude des gens sous pression, des gens qui mentaient. La peur évidente qu'il voyait chez le Vietnamien trahissait l'arrivée de Natale. Le gitan n'était sûrement pas seul, Goran passa devant l'ascenseur et prit les escaliers, conscient qu'il se jetait peut-être dans la gueule du loup. Dans les étages, Natale avait envoyé Christophe à la chambre de Stéphane. Avec ses deux tueurs, ils s'occuperaient de Goran. C'était sûrement lui, pensait le caïd, qui avait dû abattre son frère Mario. S'il était là, il voulait le tuer, lui et personne d'autre.

Les trois gitans étaient arrivés devant la porte 13 et sortirent leurs armes. Les sourcils froncés, Natale jeta un coup d'œil à ses deux soldats. Derrière lui, les deux jeunes étaient concentrés, leurs armes braquées devant eux à hauteur d'homme. Natale frappa à la porte, trois coups. Le silence était lourd, les secondes passèrent, interminables. Il frappa à nouveau. Aucun bruit ne parvenait de la chambre, il se rendit soudain compte que le Vietnamien au comptoir ne lui avait pas dit que Goran, le balaise, était dans sa chambre. Et seul Stéphane avait été repéré.

— Attendez-moi, chuchota le gitan.

Il rangea son arme sous sa veste en cuir et appela l'ascenseur, la porte s'ouvrit aussitôt. Natale appuya sur le zéro. Les deux jeunes laissèrent leurs armes dans leur ceinture en se regardant. Aucun des deux n'avait vu que la porte des escaliers qui menait aux étages venait de s'entrouvrir. Goran les observa dans le couloir, faisait ses calculs. À trois mètres de lui, devant sa porte, deux gitans armés, des poids plumes, la vingtaine. Avec l'effet de surprise, il n'aurait peut-être pas le temps de sortir leur pistolet. L'ascenseur



s'était refermé. L'un des deux hommes tourna le dos à Goran et s'adressa à l'autre tueur.

— Qu'est-ce qu'il est parti faire, Natale ?

Goran poussa la porte d'un coup et jaillit dans le couloir. Il courut à toute vitesse sur le premier gitan qui lui tournait le dos. L'autre ouvrit grand ses yeux en voyant le colosse bondir sur eux. Le temps que le premier soldat se retourne, le légionnaire l'agrippa par le col, prit de l'élan avec sa tête, puis frappa de toutes ses forces le jeune au visage. CRACK ! L'arête du nez céda, une fontaine de sang jaillit d'un coup des narines, tandis que le nez devint violet en un instant. L'homme perdit aussitôt connaissance et s'écroula sur la moquette. Derrière lui, sans vouloir céder à la panique, le deuxième soldat plongea sa main sous sa veste et en ressortit un petit revolver gris. Goran lui lança un coup de poing dans le ventre. Le souffle coupé net, le gitan poussa un cri en perdant l'équilibre et s'étala par terre. Son arme tomba sur la moquette, rebondit et s'immobilisa un peu plus loin dans le couloir. Le légionnaire enjamba le corps allongé au sol du premier soldat et fit deux pas vers le revolver tombé. CLIC ! Un bruit métallique le fit se retourner, en alerte. Le souffle court, le deuxième tueur réussit néanmoins à se relever et à sortir un couteau à cran d'arrêt. Il dressa sa main armée, puis trancha l'air à toute vitesse en visant le visage de Goran. Celui-ci leva aussitôt son bras devant sa tête, la lame trancha la veste de sport et la peau. Le colosse sentit une vive douleur en même temps que le sang se mit à jaillir de la blessure, il lança aussitôt un coup de poing direct de son bras valide qui frappa le jeune de plein fouet au menton. Propulsé en arrière, le Parisien se cogna dans le mur et tomba au sol. En deux enjambées, le légionnaire fut sur lui et l'attrapa par le col. Le coup de poing vint s'écraser sur la tempe, le gitan perdit connaissance.

Stéphane prit une cigarette dans son paquet posé sur le rebord de la fenêtre. Qu'est-ce que Goran fabriquait ? Il voulut appeler, se retourna pour prendre son portable sur la petite table et resta immobile, en voyant, à l'autre bout de la chambre, la poignée de la porte tournée tout doucement. Il n'avait pas fermé à clé. Prendre son flingue, mais l'arme était restée dans la salle de bains située à côté de la porte d'entrée. Grave erreur. Stéphane sentit son cœur tambouriner dans sa poitrine. Devant lui, la porte s'ouvrait doucement. Stéphane se déplaça silencieusement en contournant le lit et se cacha contre le mur, hors de vue de l'intrus.

Christophe tenait son arme braquée devant lui, il découvrit un petit couloir qui donnait sur la chambre. Une table était collée au mur, au-dessus, une fenêtre donnait sur la rue. Christophe regarda dans l'entrebâillement de la porte juste à côté de lui, et aperçut un lavabo, une serviette, des toilettes. Il poussa la porte avec sa main. Le rideau de la douche était ouvert, il n'y avait personne. Il vit une arme automatique posée sur un tas de vêtements, cela le rassura. Il regarda à nouveau en direction de la chambre, Stéphane s'y trouvait peut-être, ou alors cet enculé était autre part dans l'hôtel. Collé le dos au mur, le jeune homme retenait son souffle en se disant que son heure était peut-être arrivée. Il regarda la paire de ciseaux posée sur le petit meuble de chevet à côté de lui. Le bout était pointu. Il s'empressa de les prendre. Christophe progressait lentement, sans un bruit, tel un serpent. Après trois secondes interminables, Stéphane vit apparaître un homme de profil et lui saisit aussitôt le poignet qui tenait l'arme. Le tueur sursauta et lutta pour braquer le revolver vers son agresseur. BLAM ! La balle se colla dans le plafond. De sa main libre, Christophe saisit Stéphane à la gorge, mais eut à peine le temps de voir le coup de ciseaux partir à toute vitesse. Les lames se plantèrent dans la chair juste en dessous de l'oreille et s'y enfoncèrent, un jet de sang aspergea le mur. Christophe relâcha la gorge de

Stéphane en ouvrant de grands yeux et plaqua sa main sur l'horrible blessure. Un deuxième coup de ciseaux vint le frapper directement dans la tempe. Les lames s'enfoncèrent de plusieurs centimètres, créant une blessure d'où le sang jaillit à nouveau. Le visage défiguré par la douleur, le regard livide, Christophe chancela sur ses jambes, puis s'affala au sol. Stéphane sentit le bras qu'il retenait perdre toutes ses forces, le corps fut pris de soubresauts, puis s'immobilisa. Une mare de sang se forma sur le parquet autour de la tête du voyou.

Natale sortit de l'ascenseur en courant et rejoignit le Vietnamien, toujours en pleine conversation avec sa femme. Il disait que la police était montée dans la chambre arrêter les deux clients, sa femme criait que ces deux-là n'étaient pas clairs depuis le début.

— Le deuxième, le balaise, il est pas là ! Il est sorti ou quoi ?! hurla Natale.

Le petit Vietnamien recula d'un pas derrière le comptoir.

— Euh... oui... je sais pas... peut-être...

Puis le vieil homme eut l'air de regarder quelqu'un par-dessus l'épaule du caïd. Celui-ci se retourna d'un coup et vit Karima à l'entrée de l'hôtel, de l'autre côté du hall. Elle s'arrêta net en le voyant. Natale ! Ici ? Frappée de stupeur, elle resta bouche bée, les yeux écarquillés. Que se passait-il ?! Une désagréable surprise submergea le gitan. En la voyant ici, tout lui parut limpide. Évidemment, maintenant, ça sautait aux yeux. C'était elle, cette petite pute, qui balançait tout à Stéphane et Goran, elle, qui se trouvait avec lui et Sébastiani au *Milway*, juste avant que les Corses ne tombent dans un piège. Karima sentit la peur l'envahir. Les yeux de Natale la transpercèrent, emplis de haine et de fureur. Elle fit un pas en arrière, un deuxième, puis se retourna et se mit à courir à toute vitesse. Par chance, elle était en baskets. La peur de mourir lui fit traverser la petite rue comme une flèche. Elle arriva

au carrefour sans ralentir et se jeta dans le trafic. Plusieurs voitures freinèrent brusquement en klaxonnant. Derrière, Natale avait jailli à son tour de l'hôtel et l'avait prise en chasse. Il courait, la main droite à l'intérieur de sa veste en cuir pour tenir la crosse de son pistolet et l'empêcher de tomber, ce qui le handicapait fortement. Karima venait de disparaître au coin de la rue, il courut à toute allure et rejoignit le carrefour. La route était large, la circulation importante, il la chercha des yeux en ralentissant sa course et l'aperçut sur le trottoir d'en face. Aussitôt, il traversa en regardant les voitures qui arrivaient droit vers lui. À nouveau, des voitures freinèrent en catastrophe, des klaxons retentirent. Natale rejoignit le trottoir. Cinquante mètres devant, Karima ne faiblissait pas, elle courait entre les passants, arriva au niveau d'une grande tour de bureaux vitrés et disparut dans la petite rue qui montait. Elle ne voulait pas penser à ses cuisses qui la faisaient souffrir, elle connaissait trop bien le gitan, s'il la rattrapait, il la tuerait. Ses sentiments avaient dû se transformer en rage meurtrière au moment où il l'avait vue, où il avait compris. Derrière, le sprint de Natale s'était transformé en course de fond. Ses poumons le brûlaient. La haine l'aidait à tenir, mais cette salope courait vite. Il ralentit sa course en arrivant au niveau des bureaux vitrés, tourna et prit la petite rue qui montait. Karima avait disparu. Il voulut attaquer la côte, mais l'air commençait à lui manquer. Il ne savait plus vraiment où aller, de petites boutiques s'alignaient le long du trottoir, puis on arrivait sur une rue transversale.

Par où était-elle allée ? Natale s'arrêta, les mains appuyées sur ses hanches, prenant de grandes bouffées d'air. Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Il valait mieux retourner à l'hôtel voir ce qui s'y passait. Les autres avaient dû mettre la main sur Stéphane.

\*\*\*

Stéphane prit le pistolet dans la main de Christophe, le glissa dans sa ceinture, puis récupéra son arme dans la salle de bains. Il sortit tout doucement de sa chambre en jetant des coups d'œil dans le couloir. Personne, mais Christophe n'était sûrement pas venu seul, et où était Goran ? Était-il toujours vivant ? Stéphane traversa le couloir au courant, s'engagea dans les escaliers et les descendit quatre à quatre jusqu'à l'étage en dessous. Son arme braquée devant lui, il poussa la porte bleue et découvrit le colosse. Deux jeunes gitans étaient allongés au sol. Stéphane rejoignit le légionnaire et regarda le nylon de la veste de sport, déchirée au niveau du bras sur une petite longueur, ouvert comme une bouche avide. À l'intérieur, le sang avait imbibé la veste, coulait sur la main et gouttait sur le sol.

— Putain, t'es blessé !

— C'est rien, ça va. Et toi ?

Stéphane avait oublié le sang sur son visage et son polo.

— J'ai tué Christophe au-dessus, tirons-nous !

Ils partirent en courant rejoindre les escaliers et les dévalèrent jusqu'au rez-de-chaussée. Tout doucement, Stéphane ouvrit la porte qui menait au hall d'entrée. L'endroit était vide, le couple de Vietnamiens avait préféré se mettre à l'abri dans sa loge derrière le comptoir et avait fermé la porte. Les deux hommes traversèrent rapidement le hall et arrivèrent devant la porte vitrée qui s'ouvrit automatiquement. Prudemment, ils observèrent la rue à l'affût du moindre mouvement. Sur le trottoir d'en face, Stéphane reconnut le 4x4 noir en stationnement, à gauche, la petite rue donnait sur le boulevard où se trouvaient les immeubles de bureaux. Il préféra partir dans l'autre sens, prit le bras de Goran et lui fit signe de le suivre.

— Amène-toi !

Les deux hommes coururent à toute vitesse sur le trottoir. Un couple s'écarta pour les laisser passer, choqué à la vue des taches de sang. Stéphane

était conscient qu'ils n'étaient pas très discrets. En tournant le coin de la rue, ils rejoignirent une résidence pavillonnaire. Les maisons étaient petites, pour la plupart dressées sur de modestes terrains. On entendait des enfants jouer dans un jardin. Ils continuèrent leur course sur quelques mètres, puis s'engouffrèrent dans une ruelle. Goran s'arrêta, s'assit par terre et s'adossa au mur en béton. Stéphane souffla en regardant autour de lui. Il glissa son pistolet dans sa ceinture sous son polo. Avec précaution, Goran enleva sa veste de sport et regarda sa blessure, elle n'était pas très profonde. Le sang ne coulait plus, mais la plaie ouverte semblait pomper son énergie à toute vitesse. Stéphane regarda le légionnaire et s'aperçut qu'il avait pâli. Le colosse appuya sa tête en arrière contre le mur.

— Putain, ça me lance...

— Attends-moi ici, je vais voir si la caisse de Natale est toujours là, faut récupérer nos affaires et les voitures avant qu'ils reviennent.

— On sait pas combien y sont...

— T'inquiète pas. J'arrive...

Stéphane ressortit de la ruelle et prit la direction de l'hôtel.

Natale était réapparu dans la petite rue de l'hôtel, moins d'une minute après que les deux hommes s'étaient enfuis. Il partit directement jusqu'au troisième étage voir si Christophe avait mis la main sur Stéphane. Les deux jeunes gitans avaient fini par retrouver leurs esprits et étaient montés à l'étage du dessus. Natale les retrouva dans la chambre de Stéphane. Au sol, Christophe était mort, une mare de sang s'incrustait dans le parquet. Des giclures rouge vif avaient éclaboussé le mur blanc dans la chambre et avaient dégouliné jusqu'au sol. Le caïd comprit qu'il les avait ratés. Un des deux jeunes soldats avait le nez qui avait presque doublé de volume, aplati, violet. L'autre avait un énorme hématome au menton. Natale voulait les insulter de s'être fait avoir ainsi, mais le corps au sol était un problème plus urgent.

Arrivé au coin de la rue, Stéphane s'arrêta, dissimulé derrière une barrière et chercha le gros 4x4 noir des yeux.

Au loin, il reconnut Natale avec deux de ses hommes, les deux gitans que Goran avait frappés dans le couloir de l'hôtel. Les deux Parisiens tenaient un homme qui semblait évanoui, ses bras étaient autour des épaules des deux soldats, sa tête baissée, le menton collé contre sa poitrine. La pointe de ses chaussures glissait sur le sol. Ils emmenaient Christophe. Un des deux hommes s'assit à l'arrière et allongea le corps sur la banquette, le deuxième gitan monta à l'avant à côté de Natale. La voiture démarra. Stéphane attendit que la Porsche Cayenne disparaisse au coin de la rue, puis rejoignit l'hôtel en courant. Une fois dans sa chambre, il enleva son polo, enfila un tee-shirt et partit se nettoyer le visage dans la salle de bains. Après avoir pris ses affaires à la hâte, il sortit de sa chambre et rejoignit celle de Goran. Il ressortit quelques minutes plus tard avec un autre gros sac de sport. Natale était en mauvaise posture, avec un mort dans sa voiture, il allait devoir le faire disparaître rapidement. Mais rien ne l'empêchait d'envoyer des hommes à l'hôtel et de quadriller le quartier. Stéphane traversa le hall sous les yeux des Vietnamiens. Derrière le comptoir, le gérant ne comprenait rien. Le jeune homme avait payé plusieurs jours d'avance, mais s'il s'en allait maintenant c'était une très bonne chose. Stéphane rejoignit sa voiture dans le parking de l'hôtel et grimpa au volant. Cinq minutes plus tard, il s'arrêta devant la ruelle où attendait Goran. Le colosse fit le tour de la berline et s'assit à côté de Stéphane. La Saab repartit. Stéphane souffla, il prit conscience tout doucement ce qui venait de se passer.

— Putain, j'ai vraiment cru qu'on allait mourir. Natale était bien là, j'l'ai vu se barrer avec les autres.

— Cette pute de Karima nous a donnés.

Stéphane n'y avait pas pensé, mais la coïncidence paraissait un peu trop grosse. À peine lui avait-il donné son adresse que Natale débarquait en force. La trahison était dure à réaliser.

— Attends, on n'en sait rien..., dit Stéphane.

— Dépose-moi à ma caisse.

— Tu crois que tu peux conduire ?

— Oui... ça va aller.

Stéphane s'arrêta dans le parking de l'hôtel.

— On va aller voir Gérard pour te faire soigner.

Le docteur Gérard était un proche de la « famille » à l'époque de David et de Stéphane. Contre de belles sommes en liquide, le médecin rafistolait les blessures des soldats, évitant les hôpitaux, les questions, la police.

Goran avait récupéré sa voiture. Ils avaient quitté le quartier, les deux berlines se suivaient dans les rues de Paris. Il fallait commencer par soigner cette blessure au bras. Méfiant, Stéphane ne voulait pas appeler le médecin pour lui dire qu'ils arrivaient. Il se présenterait à l'interphone. Le docteur était sûrement en contact avec Natale. Une demi-heure plus tard, ils arrivèrent à son domicile. On était mercredi, Stéphane savait que Gérard était généralement chez lui l'après-midi avec ses enfants. Il fut surpris en entendant la voix de Stéphane dans l'interphone, mais lui ouvrit. En voyant le bras de Goran, il comprit tout de suite ce qu'on attendait de lui. Rapidement, la blessure fut désinfectée, puis recousue. Stéphane, qui avait toujours de grosses sommes en liquide sur lui, laissa un bon paquet de billets sur la table. Un bandage recouvrait tout l'avant-bras du colosse. Plusieurs jours de repos étaient conseillés. Une perfusion aurait été bien, même si l'homme n'avait pas perdu trop de sang.

— Parle de ça à personne, vraiment personne, ordonna Stéphane à Gérard en partant.



— Bah, non, bien sûr, c'est déjà oublié, répondit le médecin, les yeux rivés vers le tas de billets posés sur la table d'entrée.

Il fallait maintenant trouver un nouvel hôtel, dans un coin paumé, quitte à s'éloigner un peu plus de Paris, là où personne n'irait les chercher. Ils partirent vers le 77. Les deux voitures s'enfoncèrent dans la campagne. Stéphane avait trouvé un Formule 1 sur internet, dans un petit coin tranquille à cinquante kilomètres de la capitale. La Saab roulait maintenant sur une route abritée par les arbres. Une petite pluie fine vint balayer le pare-brise, des branchages par moments venaient caresser les portières de la voiture. Ce décor de nature et de végétation apaisa Stéphane. Des flashes revenaient dans sa tête. Un jet de sang sortait du cou de Christophe et venait l'asperger au visage. Le jeune homme comprit toute l'horreur de son geste, mais il n'y avait rien à regretter. Le trafiquant était une ordure, il était là pour le faire prisonnier et l'amener à Natale.

C'était déjà lui qui avait mené David Lapaz dans le piège qui lui avait coûté la vie. Le téléphone se mit à sonner. Stéphane décrocha. La voix d'une jeune femme emplissait la voiture.

— Je suis passée à l'hôtel... y avait Natale...

Stéphane voulut tester la Marocaine.

— Je sais et toi ? Tu le savais ?

— Ça va pas ?! Comment tu veux que je l'sache ?! Il a essayé de me tuer !

La jeune femme était sous le choc. Stéphane la connaissait, ses paroles avaient un accent de vérité.

— Je fais ma valise, je vais partir au Maroc quelque temps.

— Oui, tu as raison, reste pas ici, c'est trop dangereux.

— Tu devrais faire pareil.

— Oui, peut-être.

— Je te laisse, à bientôt, Stéphane.



## XV

La nuit était tombée. La porte-fenêtre de la terrasse était ouverte, laissant un vent frais pénétrer dans l'appartement. L'aération tempérant une forte odeur de tabac. Le cendrier sur la petite table en verre était rempli de mégots. Depuis quelques heures, Natale enchaînait les cigarettes. Il allait et venait dans l'appartement, occupé à rassembler des affaires. Son esprit était fiévreux, les événements de la journée catastrophiques. Avec la fuite de Stéphane, il avait vu ses derniers espoirs de s'expliquer avec Paul Marcaggi s'envoler. Dans le fond, les choses restaient inchangées. Stéphane et Goran, ses deux ennemis, étaient quelque part tapis dans l'ombre. Il avait découvert qui les informait, difficile d'accepter quand il s'agissait de la seule femme qui vous intéressait vraiment. Malgré tout, Natale gardait un sentiment de pouvoir absolu. C'était bien lui le chef de la famille. Faire sa valise était pourtant un aveu d'inquiétude. Raphaël Sorci venait de l'appeler : « Je suis en route pour Paris. Il faut se voir. » Le gitan se rappelait avec nervosité les paroles de Jean Fabre au téléphone : « Les Corses vont venir, ce sera eux ou vous. » Rien ne prouvait que Fabre disait vrai, mais Sorci arrivait bel et bien à Paris, et sûrement pas seul. Il valait mieux se mettre à l'abri avec ses soldats les plus sûrs.

\*\*\*

L'appartement était vaste, situé au cinquième et dernier étage de l'immeuble. Depuis le balcon, on voyait l'Arc de Triomphe briller dans la

nuit. À l'intérieur, le séjour possédait une décoration minimaliste et un mobilier sophistiqué. Le sol était en marbre blanc. Des canapés gris clair aux lignes droites encadraient une table basse noire. Des fauteuils en cuir gris étaient placés de chaque côté d'un home cinéma. Un long couloir au mur blanc donnait sur les chambres. Paul Marcaggi ouvrit la porte de la première chambre et la referma derrière lui. Il posa ses affaires, enleva ses chaussures et s'affala sur le lit. Raphaël Sorci s'était installé dans la chambre d'à côté. Jean Fabre avait pris une chambre au fond du couloir. Assis dans un petit fauteuil dans l'entrée, un soldat d'une trentaine d'années veillait devant la porte, un petit ordinateur portable dans les mains. Dans la rue, le silence était total. De grands réverbères éclairaient faiblement les trottoirs. Deux Corses surveillaient les allées et venues, postés dans une Mercedes en location. Marcaggi savait que Natale pourrait éventuellement tenter quelque chose, mais surtout le caïd varois voulait échapper à toute arrivée de la police. En cas d'arrestation, vingt ans de centrale l'attendaient. Le groupe était arrivé à la gare de Lyon par le dernier train, un taxi les avait ensuite amenés jusque-là. L'appartement appartenait à un riche homme d'affaires basé à Ajaccio. L'homme avait subi des pressions d'un groupe nationaliste, lui demandant de payer « l'impôt révolutionnaire », quatre millions d'euros. L'homme était parti chercher de l'aide auprès du Fauve, un ami de longue date. Le caïd s'était alors interposé en expliquant qu'il possédait des parts dans les sociétés de son ami et que la perte des quatre millions d'euros le toucherait donc directement. Le leader nationaliste voulut malgré tout maintenir la pression, mais ses soldats lui firent comprendre qu'ils n'étaient pas prêts à entrer en guerre contre Paul le Fauve. La tentative de racket s'arrêta là.

Neuf heures.

— Tu as ton portable ? demanda Marcaggi en s’asseyant sur le canapé devant la table basse noire.

Assis à côté de lui, Jean fit un sourire qui ressemblait plus à une grimace.

— Oui.

Il sortit son téléphone de sa poche et le posa sur la table devant lui. Assis de l’autre côté du grand canapé, Raphaël Sorci gardait les yeux fixés sur Jean Fabre. Quand il pensait à lui, il ne voyait jamais autre chose qu’un traître. Le tueur aux cheveux blond platine n’acceptait pas l’idée que le bijoutier ait pu lui soutirer des informations au profit de Natale, qui avait ensuite tué Sébastiani. Paul Marcaggi voyait les choses différemment. Le Parisien était un gros poisson. Il fallait lui mettre la main dessus. D’une certaine manière, Jean Fabre incarnait purement et simplement l’hameçon.

Un jeune soldat les rejoignit et posa sur la table basse un plateau où se trouvaient des tasses de café. Il en prit une et la plaça devant Paul, une deuxième devant Raphaël Sorci. Jean savait très bien que le moment était arrivé. Il allait appeler Natale pour lui donner rendez-vous, sous l’œil des Corses. Ne pas les décevoir. La présence de Raphaël Sorci faisait monter la pression d’un cran. Le tueur était en train d’aspirer bruyamment son café et son regard au-dessus de la tasse était agressif et inquiétant.

— Tu te rappelles bien ce que tu dois dire ? demanda calmement Paul au bijoutier.

— Oui. Très bien.

— Alors, mets le haut-parleur et appelle.

Le jeune soldat avait quitté le grand séjour. Marcaggi et Sorci devinrent silencieux, les yeux fixés sur Jean. Celui-ci actionna le haut-parleur de son portable, puis appela Natale.

Les sonneries retentirent dans toute la pièce. Le Marseillais sentit son cœur tambouriner dans sa poitrine.

— Allô.

— C'est Jean Fabre. Je suis arrivé à Paris.

Au fond, le gitan espérait cet appel. Maintenant, il ne savait plus vraiment quoi penser.

— Et alors ?

— Je vous propose de vous rencontrer cet après-midi.

— Et qu'est-ce que t'as à me dire, toi ?

— Vous le savez, nos amis sont à Paris. Je veux vous parler.

Un instant, Natale resta silencieux. Jean continua.

— Au *Café Saint-Germain* à quatorze heures, ça vous irait ?

— Non. Dégage.

Le gitan raccrocha. Jean resta sous le choc, il regarda son téléphone sans comprendre. Raphaël Sorci se leva d'un bond.

— Connard ! Qu'est-ce que t'as branlé, putain, je vais te tuer !

Le poids lourd fit le tour de la table et s'approcha du bijoutier. Celui-ci le regarda, tétanisé.

— Arrête ! ordonna Paul.

Le Fauve glissa sur le canapé et se rapprocha de Jean Fabre, le perçant de ses yeux sombres. Son visage était fermé.

— Tu as tout foiré, siffla-t-il.

Le bijoutier osa à peine le regarder, la bouche entrouverte. Il se vit partir vers la mort. Puis, dans sa main, le téléphone s'éclaira en sonnant. Jean s'aperçut qu'il n'avait pas masqué son numéro. Il décrocha aussitôt. À côté de lui, les deux Corses le fixaient d'un air mauvais.

— Allô ? bredouilla le Marseillais.

Une seconde passa, interminable. Puis la voix de Natale résonna dans la pièce.

— Dix-sept heures, Montreuil. Le bar *Le Balto*. Tu t’assieds à une table, une chemise blanche. Tu viens seul. S’il y a le moindre problème, tu es mort, connard.

— Non, non, vous inquiétez pas...

Sans attendre, le gitan raccrocha. Il avait hésité. En fait, il hésitait toujours. L’arrivée d’un informateur, c’était trop beau pour être vrai. Son rendez-vous sentait le piège. En même temps, s’il était vraiment disposé, Natale savait qu’il avait tout intérêt à l’écouter.

Paul se leva, prit un stylo et une revue posée sur une commode. Il nota rapidement les instructions que Natale avait données à Jean.

— Il a dit dix-sept heures à Montreuil.

Il se tourna vers le bijoutier.

— C’était quoi, le bar ?

— *Le Balto*, murmura Jean.

— C’est ça, répondit le Fauve en souriant.

Puis il s’adressa à Raphaël.

— Tu vas y aller avec dix hommes, vous devez y être pour midi, on fait un repérage du bar, vous vous cachez à l’intérieur. Jean se met à une table. Quand Natale arrive, vous le chopez. Il viendra sûrement pas seul, butez les autres, Natale, je le veux vivant. Tu me le ramènes ici.

— Compris.

Paul regarda Fabre. Celui-ci semblait tendu.

— Va mettre une chemise blanche, toi.

Le bijoutier partit dans sa chambre sans rien dire. Il enleva son polo et passa une chemise blanche. De toute évidence, Natale allait se faire prendre. Marcaggi lui poserait des questions, ensuite, il le tuerait. Et pour Jean Fabre ? Le bijoutier serait au courant de beaucoup de choses. Les Corses en avaient besoin pour blanchir l’argent de la drogue, mais ils pouvaient aussi

décider de le tuer, comme avait l'air de vouloir le faire Raphaël Sorci. Seul Stéphane, au bout du compte, représentait un faible espoir. L'homme avait déjà abattu Sébastiani. Il fallait qu'il continue. Jean quitta sa chambre, rejoignit les toilettes et s'y enferma. Aussitôt, il sortit son portable et écrivit un message.

Une vingtaine de soldats varois étaient arrivés à Paris, répartis dans différents hôtels de la capitale. Les Marseillais les avaient rejoints, premier cercle de lieutenant de Julien Sébastiani. Une poignée de Lyonnais avait fait le déplacement, fidèles à Marcaggi. Ils attendaient surtout par la suite que le Fauve les aide à reprendre le contrôle de Lyon. À présent, cette petite armée attendait les ordres. Sorci envoya des messages à dix de ses soldats les plus sûrs, parmi ses hommes de Toulon.

\*\*\*

Stéphane et Goran étaient assis sur un banc. Devant eux, les joggeurs passaient sur le chemin qui serpentait entre les arbres du parc. Des feuilles, par moments, tournoyaient dans l'air avant de rejoindre le tapis écarlate qui recouvrait le sol. Des rires d'enfants s'entendaient depuis une aire de jeu. Goran buvait une bière, son bras blessé replié devant lui, retenu par une écharpe.

Stéphane alluma une cigarette en regardant un jeune couple arriver avec leurs enfants. Ils se dirigeaient vers les toboggans et les petites maisons en bois.

— Quand tout ça sera fini, je ferai revenir Mathilde, et je me mettrai à mon compte. Je reprendrai *Le Milway* et *La Prétoria*, que du légal. J'arrête tout le reste.

Goran prit une gorgée de bière en regardant son ami.



— T'es optimiste, faudrait déjà arriver à les buter. Hier, on a failli se faire tuer. Maintenant, c'est Natale qui nous cherche.

— Il nous trouvera pas ici, Karima n'a rien à voir avec l'arrivée des gitans, quelqu'un a dû nous reconnaître et nous suivre.

Stéphane sentit son portable vibrer dans sa poche et le sortit. Il lut le nouveau message.

— Fabre et Natale ont rendez-vous cet après-midi. Marcaggi va l'enlever.

— Alors, ça y est, cette fois, c'est la fin. Natale va se faire buter.

Stéphane grimaça.

— Faut voir ce qui va se passer. Je vais y aller.

Goran le regarda, surpris.

— T'es sérieux ? Tu vas te faire flinguer !

— Non, j'y vais en observateur, je vais me prendre des jumelles et regarder de loin. Natale est malin, il se fera peut-être pas tuer comme ça. Reste là, je serai plus discret seul.

Goran prit sa canette sur le banc et se leva. Il fixa Stéphane.

— Putain, laisse-les se buter entre eux, ces bâtards ! On a réussi à s'en sortir une fois, arrête de tenter le diable, il finira par pas t'louer.

Stéphane se leva à son tour en souriant, il tapa sur l'épaule du légionnaire.

— T'inquiète pas, j'y vais, je compte les coups et j'm'arrache. Si on veut vraiment gagner notre guerre, il faudra tuer le gagnant entre Natale et Marcaggi.

Goran sourit, fier de son ami.

— T'aurais fait un vrai légionnaire, un vrai guerrier.

\*\*\*

Stéphane s'était garé dans un parking en plein air. Appuyé contre le toit de sa voiture, il observait le bar en contrebas avec ses jumelles. Le bistrot était

petit et ne payait pas de mine. Coincée entre deux gros immeubles gris, la façade était constituée d'une simple vitre, au-dessus de laquelle on pouvait lire *Le Balto* en lettres marron. À l'extérieur, deux tables marron entourées de sièges en plastique blanc formaient une terrasse sur le trottoir, c'était là que s'était assis Jean Fabre. Il était en chemise blanche, avec sa montre Cartier et ses chaussures Charleston, le Marseillais détonnait dans ce quartier grisâtre. Le bijoutier buvait un verre en essayant d'avoir l'air décontracté. Son visage raide et ses coups d'œil incessants à sa montre trahissaient une grande nervosité. Stéphane regarda sa Breitling : quinze heures dix. Il était arrivé deux heures avant, et la présence du bijoutier aussi tôt dans le café prouvait bien que Marcaggi avait préparé un guet-apens. Des Corses devaient être tapis tout autour. Stéphane se demanda si Natale viendrait seul. Deux cents mètres devant lui, il allait peut-être assister à l'enlèvement de son ennemi mortel. Il savait qu'il était au plus près du danger, seul. Malgré tout, ces puissants caïds étaient tombés tête baissée dans ses pièges, et un sentiment de puissance l'envahit. À travers ses jumelles, il scruta les alentours de la terrasse à l'affût d'un soldat du Fauve. Une équipe devait peut-être se trouver à l'intérieur du bar. Il n'y avait plus qu'à attendre. Stéphane s'assit au volant de sa voiture et alluma la radio. Un morceau de Feist emplît l'habitacle, *The limit to your love*. Une petite pluie apparut en même temps que des nuages, un éclair zébra le ciel. Le tonnerre gronda. La pluie se transforma en averse et vint marteler le toit de la voiture. Stéphane se dépêcha de regarder Fabre à travers ses jumelles. L'homme se leva sous la pluie et rentra rapidement dans le café. Stéphane regarda à nouveau sa montre : seize heures. On se rapprochait. La pluie autour de la voiture créait un rideau qui le rendait presque invisible, ce qui était une bonne chose. Il n'y avait plus personne à la terrasse, quelques passants couraient dans la rue, d'autres cherchaient à s'abriter. Une grosse voiture

grise arriva au niveau du café et s'arrêta. Le chauffeur laissa le moteur tourner. Deux passagers descendirent.

Dès qu'il les vit, Stéphane reconnut tout de suite des gitans. L'homme au volant était Arabe. Mais aucun des trois hommes n'était Natale. Les deux Parisiens rentrèrent dans le café, ils avaient une heure d'avance. Soudain, sorti de nulle part, un homme arriva en courant en se dirigeant vers la berline grise. Il était grand et massif, en veste en cuir noir fermée. Une cagoule recouvrait sa tête, sa main tenait un pistolet. Le tueur arriva derrière la voiture et remonta jusqu'à la vitre du conducteur. Malgré la distance, Stéphane entendit les deux détonations résonner dans la rue. La vitre de la portière avait volé en éclats, le chauffeur avait la tête collée contre le volant, immobile.

La porte du *Balto* s'ouvrit. Un homme arriva sur le trottoir au courant, il tenait un des deux gitans par sa veste et l'entraînait dehors. Deux autres Corses le tenaient par les bras, l'un d'eux avait un pistolet braqué contre le dos du Parisien. Le deuxième gitan sortit à son tour, lui aussi prisonnier d'un petit groupe armé. Un 4x4 s'arrêta dans la rue dans un crissement de pneus. Les trois Corses avec le premier gitan s'y engouffrèrent. Derrière, une BMW grise arriva à son tour à toute vitesse pour s'arrêter devant le bar. Le deuxième groupe sauta dedans, le gitan fut poussé à l'intérieur. Le tonnerre gronda à nouveau, la pluie s'intensifiait. Une troisième voiture s'arrêta. À travers ses jumelles, Stéphane n'avait pas eu de mal à reconnaître le tueur à la cagoule, Raphaël Sorci. Le Corse grimpa dans la dernière voiture. Jean Fabre sortit du bar et le rejoignit. Les trois voitures démarrèrent en trombe. L'instant d'après, le calme était revenu dans la rue. Seule la grosse berline grise était là, immobile. Les lumières des warnings continuaient de clignoter dans le déluge.

Stéphane posa ses jumelles à côté de lui, mit le contact, enclencha la marche arrière et recula. Il se dépêcha de quitter le parking. Ses essuie-glaces faisaient de rapides allers-retours sur le pare-brise. Marcaggi avait fait enlever deux hommes de Natale, un troisième avait été abattu. La guerre était déclarée. Mais le gitan n'était pas venu, trop méfiant. Stéphane ruminait, les choses évoluaient violemment. Maintenant, qu'allait-il se passer ?

\*\*\*

Marcaggi entra dans le box du parking de l'immeuble. L'emplacement allait avec l'appartement du cinquième étage.

Il y avait à peine 10 m<sup>2</sup>, les murs étaient en béton nu. L'endroit était sinistre, une simple ampoule au plafond éclairait faiblement la petite pièce. Devant la porte du box, un soldat faisait le guet, deux autres scrutaient les allées et venues dans la rue. Dans le box se tenaient le Fauve, Raphaël Sorci et leurs deux prisonniers. Kevin, le plus jeune, était grand, avec de larges épaules. On l'imaginait vigile dans une boîte de nuit. À genoux, il avait les poignets et les chevilles attachés avec du ruban adhésif. À côté de lui, le second gitan était nettement plus petit, le corps plus frêle, typique des gens nerveux. Les deux hommes avaient le visage abîmé par des coups reçus à répétition. Des plaies, des bosses, du sang séché se voyaient sur leurs visages. Le grand Kevin regarda Paul arriver devant eux, tandis que le plus petit restait la tête baissée, les yeux rivés vers le sol. Marcaggi s'habitua à la lumière du box. Il observa le grand gitan. Il se dit qu'il n'avait pas plus de vingt ans. Leurs regards se croisèrent, puis le prisonnier détourna les yeux. Le Corse y avait décelé de la peur. L'autre prisonnier, à côté, était immobile. Le Fauve voulait sentir lequel des deux parlerait le plus vite. Appuyé le dos au mur, Raphaël Sorci regarda le plus petit en souriant.

— Celui-là, c'est un méchant, un vrai caïd.

— Ah oui, c'est vrai, ça ? demanda Paul en se rapprochant de l'homme à genoux, qui ne bougea pas.

Il luttait contre la peur. Paul sentit tout de suite une résistance.

— Ça sert à rien de jouer les gros durs, vous finirez par parler. Ils le font tous. Y en a pour qui c'est plus long que d'autres, c'est tout.

Marcaggi jeta un coup d'œil à Kevin qui se dodelinait sur ses genoux. Il avait mal.

— Où est Natale ?

Le silence suivit la question.

— Vous croyez qu'il vous protégerait ? À votre place, il aurait déjà tout balancé. Il s'en branle de vous.

Aucun des deux hommes ne réagit. Ils savaient qu'ils avançaient droit vers la torture, Kevin se demanda comment allait s'y prendre le Corse. Paul fit un signe de la tête à Sorci. Le tueur partit chercher quelque chose au fond du box, puis réapparut devant les deux Parisiens.

En voyant ce qu'il avait dans les mains, Kevin pâlit d'un seul coup. Le plus petit se concentrait à faire partir son esprit au-delà de ces murs, mais la peur l'envahissait peu à peu. Le pire était à venir. Sorci sourit en maniant l'appareil dans ses mains. Une petite flamme bleue apparut au bout du chalumeau. Kevin détourna le regard en grimaçant.

— Arrête, mec, on sait pas où il est, il s'est tiré loin d'ici.

Marcaggi regarda le jeune en souriant. Il mentait. Il avait peur. Il commençait à paniquer. L'autre prisonnier, toujours immobile, semblait plus difficile à faire réagir. Paul le fixa.

— Et toi, le petit, t'as rien à dire ?

Il ne répondit pas. Paul plaça ses espoirs dans le grand Kevin. L'autre, le petit dur, semblait peut-être capable de se laisser mourir par colère, par

fierté ou par honneur. « Imbécile, pensa Paul en sortant son pistolet de sa ceinture, on va montrer à Kevin ce qui l'attend. »

Le Fauve partit dans le fond du box prendre un rouleau de scotch marron et en coupa un morceau avec des ciseaux, puis se plaça dans le dos du petit dur et lui colla d'un coup le bout d'adhésif sur la bouche. Aussitôt, Raphaël se plaça devant l'homme et colla la flamme bleue contre son visage, les 1300 degrés firent fondre instantanément la peau, modifiant de façon horrible la joue du prisonnier.

Le jeune homme se débattit désespérément, ses hurlements étouffés par le scotch, mais, même si la tête s'agitait dans tous les sens, la main qui tenait le chalumeau suivait implacablement les mouvements du prisonnier à toute vitesse et continuait de faire fondre le nez, la bouche, le menton...

Le Parisien s'écroula de côté, inconscient. Son cerveau, au point de la rupture, l'avait peut-être fait basculer dans la folie. La peau fondue, la bouche sans lèvres, le nez avait presque disparu pour une ouverture nasale atroce ; le gitan était méconnaissable. L'odeur de chair brûlée qui se dégageait finit de détruire les dernières résistances de Kevin.

Le prisonnier se mit à vomir en pleurant, la froideur et le calme des deux hommes devant lui étaient terrifiants ; Kevin, tombé en enfer, savait qu'il n'y avait pas d'issue...

Marcaggi regarda Kevin.

— J'ai besoin que quelqu'un me mène à Natale. Fais ce qu'il faut et tu éviteras de te faire cramer la gueule.

Raphaël se plaça devant le prisonnier. La petite flamme arriva au niveau de son visage. Kevin détourna aussitôt la tête en tordant son corps en arrière. Le gitan savait qu'il n'y avait rien à faire, rien à espérer. Il était purement et simplement à la merci de ces deux psychopathes. Pourtant, son cerveau ne lui indiquait pas les mots à dire pour obtenir du répit. Devant son silence, le

Fauve lui mit un coup de pied dans le torse. Sorci approcha la flamme de son visage.

— Non ! Non ! Arrête, putain !

— Il est où ?! cria Marcaggi. Je vais te cramer la gueule, même ta mère te reconnaîtra pas !

— À Saint-Aubin !!! hurla Kevin. Il est dans une baraque à Saint-Aubin !

— C'est où, ça ?!

— En banlieue, dans le 94 !

— Tu sais que je vais te garder ici. Si tu m'as menti, attends-toi à une mort longue et horrible.

Kevin hocha la tête.

## XVI

La nuit était tombée. Stéphane et Goran s'étaient installés à l'une des tables au fond du bar. Les quelques clients avaient remarqué l'arrivée de ces deux hommes dans le village, dans un hôtel, avec deux grosses voitures. La serveuse posa deux verres, un Monaco pour Stéphane, une bière pression pour Goran, puis s'éloigna en se disant que ces deux-là avaient des allures de conspirateurs. Par la suite, elle ne leur prêta pas plus d'attention. Stéphane prit une gorgée de son verre, puis se laissa retomber contre le dossier de sa chaise. Il avait rejoint le village après avoir avalé les cinquante kilomètres qui le séparaient de Paris.

Goran eut un sourire contrarié.

— Natale est pas débile. Il est pas venu.

— Ils ont embarqué deux gitans. Ils vont les faire parler.

— C'est sûr.

— Maintenant, Marcaggi veut vraiment la peau de Natale. Les manouches vont se faire massacrer.

— Mais il faut trouver Marcaggi et le tuer, sinon il va mettre des Corses à Paris, tout sera à refaire.

Stéphane regarda autour de lui en respirant profondément.

— Le seul qui peut nous dire où le trouver... c'est Fabre.

— Tu crois qu'il va appeler ?

— Il est avec lui. Si je lui envoie un message, j'ai peur qu'il se fasse griller. Marcaggi a déjà failli tout découvrir à Marseille.



— Oui, mais on peut pas attendre sans rien faire !

Stéphane savait que Goran avait raison. Il fallait profiter de la venue du Fauve à Paris pour le tuer. Une fois qu'il serait reparti dans le Var, ce serait trop tard. Il sortit son portable et écrit un message : « Vous êtes où ? Où est Paul ? »

— S'il répond pas, faudra l'appeler, continua le colosse.

— Stéphane regarda sa montre : vingt heures trente. Ça faisait maintenant plus de trois heures que les deux soldats de Natale avaient été enlevés.

— Ils ont peut-être déjà parlé, se demanda Stéphane.

Le téléphone se mit à sonner. Les deux hommes se regardèrent, une lueur d'espoir dans les yeux.

— Allô ?

— Stéphane. C'est Jean.

Des bruits de voitures s'entendaient derrière la voix du bijoutier. L'homme marchait dans la rue.

— J'ai vu que vous avez embarqué deux hommes.

— Oui.

— Et alors ?! s'impatienta Stéphane.

— Je crois qu'ils ont parlé, Sorci est parti rejoindre ses hommes. Ils vont chercher Natale.

— Et Paul ?

— Notre ami est resté dans l'appartement.

— Où ?

Jean espérait que Stéphane lui pose cette question. Marcaggi était là, qu'il se fasse tuer. Jean Fabre n'avait pas osé appeler la police. Les menaces du Fauve sur sa famille l'avaient complètement terrorisé. Le mieux, c'était qu'il meurt. Le bijoutier donna l'adresse de l'appartement situé au cinquième étage.

— Il est seul ?

— Non ! Quatre hommes sont avec lui, y en a toujours un dans la rue.

Jean se dit que le Parisien allait peut-être renoncer.

— Je peux vous donner l'interphone.

Stéphane regardait Goran en parlant. À eux deux, ils devraient éliminer quatre hommes armés.

— Putain, il est jamais seul ?! Y sont toujours quatre ?! Y sort jamais ?

— Non. Jamais. Il est trop méfiant. Et quand Sorci va revenir avec Natale, ce sera encore plus compliqué.

— Cette nuit, tu seras avec eux dans l'appart ?

— Oui, bien sûr. Je suis juste sorti prendre l'air.

— Sorci revient quand ?

— Je sais pas ! Dans la nuit, je suppose.

Stéphane soupira. Il fallait tenter le tout pour le tout.

— On va venir. Je t'envverrai un message. Quand tu le recevras, tu nous ouvres la porte de l'appartement.

Jean respira un grand coup à l'autre bout du téléphone. Un moment, Stéphane crut que le Marseillais allait raccrocher.

— Euh... oui... OK.

— Surtout, te dégonfle pas, tu ouvres et tu sors, tu risques rien.

— D'accord. Un des gars est toujours assis devant la porte de l'appartement, armé.

Les choses se compliquaient, les Corses étaient méfiants. En tout cas, Fabre coopérait bien.

— Fais attention à ton téléphone. On arrive dans la nuit.

Stéphane coupa la communication.

— Il est avec trois autres mecs en permanence, murmura-t-il inquiet.

— J'avais compris. Mais y en a un dans une caisse dans la rue. On l'aura facilement.

— Y en a un autre juste devant la porte de l'appartement.

— On l'aura aussi sans problème. Il aura pas le temps de réagir.

— Après, y a encore Marcaggi plus un autre homme. Ça fait encore beaucoup.

— On a l'effet de surprise, c'est comme si on avait un troisième soldat avec nous. Le gars devant la porte nous servira de bouclier. On le désarme et il avance devant nous. Si ça tire, c'est lui qui prendra les balles.

Stéphane eut un léger sourire en regardant le légionnaire. Il avait un allié d'élite avec lui, il le savait. Il sortit un billet de son portefeuille et le posa sous son verre.

— Viens, on y va.

Ils sortirent du bar et se retrouvèrent sur le trottoir. Une fois à l'hôtel, ils rentrèrent dans la chambre de Goran qui avait avec lui un petit arsenal. Il s'accroupit près de son lit, passa les mains en dessous et en sortit un sac de sport. Il tira le zip et chercha à l'intérieur, entre un fusil à pompe et différentes armes blanches, pour sortir deux pistolets munis de silencieux. Il vérifia les chargeurs, puis se retourna et tendit une des armes à Stéphane qui la saisit.

— Dommage qu'on n'ait pas de gilets pare-balles, dit Stéphane en dévissant le silencieux.

Il le mit dans la poche de sa veste et glissa le pistolet dans sa ceinture.

— T'inquiète, lui répondit le légionnaire, un sourire en coin. Ça va aller.

Les deux hommes rejoignirent la voiture de Stéphane. Les portières claquèrent. La berline traversa le village endormi, puis accéléra en prenant la route. Stéphane se demandait s'il ne partait pas en chemin vers la mort.

\*\*\*

Raphaël Sorci avait rassemblé les Lyonnais, les Marseillais et les Varois. Les soldats étaient tous équipés pour faire la guerre : pistolets automatiques, fusils à pompe, Kalachnikov, grenades et gilets pare-balles. Une quarantaine d'hommes étaient répartis dans dix voitures. Le convoi suivait la Mercedes de Sorci. Vingt-deux heures.

À l'entrée de Saint-Aubin, une Audi A3 était stationnée sur le bas-côté. À l'intérieur, un jeune se tenait assis au volant, immobile, la tête renversée en arrière, mort. Deux balles l'avaient atteint en pleine poitrine. Les tirs avaient provoqué deux trous dans le pare-brise. Sorci avait muni son pistolet d'un silencieux pour l'occasion. En éliminant le soldat qui faisait le guet à l'entrée du village, il comprit que leur prisonnier ne leur avait pas menti. Cette nuit, un grand nombre de Parisiens allaient mourir. Ils seraient submergés rien que sous le nombre. Mais Raphaël Sorci savait qu'il risquait néanmoins sa vie, comme tous ses hommes. Le Fauve voulait Natale, vivant si possible, il avait bien insisté là-dessus.

Il y avait trop de zones d'ombre concernant les événements qui avaient eu lieu ces derniers mois, et Marcaggi voulait faire la lumière sur tout.

Il voulait aussi, si possible, que Natale l'amène à la cocaïne qu'il devait posséder, cachée quelque part. Sorci savait que Paris lui reviendrait. Il freinait une furieuse envie d'abattre Natale. Il suffirait de dire à Paul qu'il n'avait pas pu faire autrement ou même que le gitan s'était tiré une balle dans la tête. Mais il ne voulait pas contrarier son boss. La prise de Natale vivant prouverait une fois de plus à Marcaggi, comme lors de son évasion, que Raphaël Sorci était un seigneur de guerre hors pair.

Le convoi de dix voitures roulait maintenant au pas, tous feux éteints. Le petit chemin était en cul-de-sac. Sur la gauche, Sorci aperçut un grand portail noir. Aucun garde ne semblait être posté là. Une petite chaîne en fer était cadenassée autour des barreaux, Sorci descendit et fit signe à la voiture

derrière lui, en montrant du doigt la porte. Deux hommes le rejoignirent avec une pince-monseigneur. Sans un bruit, Sorci entreprit de couper le cadenas. Ses deux hommes tenaient la chaîne chacun dans leurs mains. Il grimaça sous l'effort, ses bras tremblaient.

— Putain...

— Sinon, on la fait sauter à la kalach, murmura un des deux soldats à côté de lui.

Le Corse essaya à nouveau de couper l'acier.

Derrière, les voitures s'étaient arrêtées dans le plus grand silence. Sorci allait renoncer quand le cadenas céda. Les deux hommes qui tenaient la chaîne la relâchèrent doucement pour la laisser pendre le long des barreaux de la grille, sans un bruit. Sorci poussa la grande porte en fer et fit quelques pas, son arme à la main. Il entendit des gravillons crisser sous ses pieds. Le chemin était cerné par les arbres, il semblait descendre et se perdait dans la nuit. Il faisait trop sombre pour apercevoir la maison. Aucune lumière à l'horizon. Sorci fit un signe à ses deux soldats de retourner à leur voiture.

— On va avancer en bagnole, murmura-t-il.

Même un ton en dessous, sa voix semblait toujours grave et monocorde.

Il rejoignit la Mercedes, tira la portière et la referma tout doucement.

— Avance, ordonna-t-il au chauffeur. On s'arrêtera dès qu'on aperçoit quelque chose.

La berline s'engagea dans le chemin à très faible allure. Derrière, le cortège se mit à le suivre. La Mercedes avançait lentement. Tout autour, c'était l'obscurité. Sorci était nerveux, ils allaient forcément finir par tomber sur quelqu'un, et il fallait voir sans être vus.

Dans le séjour de la grande maison, quatre gitans étaient assis autour d'une grande table, plongés dans une partie de poker. Derrière, cinq autres soldats regardaient un match de foot à la télévision assis dans des canapés. PSG-

Barcelone. Les Parisiens prenaient leur raclée à domicile. Natale était le seul à rester à l'étage. Les attaquants du PSG possédaient le ballon et se rapprochaient dangereusement des buts. Puis l'un des attaquants tira un boulet de canon, la balle passa un mètre au-dessus de la cage.

— Putain, c'est quoi, ce joueur de merde, là ?! cria un des gitans, les joues bien rouges, sa huitième bière à la main.

Devant la grosse maison, cinq voitures étaient garées les unes à côté des autres. Dans une Audi A3, deux jeunes soldats, Amine et Rayan, fumaient un joint en écoutant la radio. Un nuage de fumée avait envahi l'habitable. Le jeune Marocain tira sur la cigarette, faisant rougir le bout, puis recracha la fumée. Il regardait à travers le pare-brise et s'en approcha tout à coup.

— Putain mate ! Y a un truc qu'a bougé, là !

Le jeune gitan sourit en prenant le joint dans sa main.

— T'es bien défoncé, mon frère. T'as raison, fume ton joint, tu sais pas qui nous fumera demain !

Rayan se mit à rire, mais Amine ne l'écoutait plus. Il ouvrit sa portière et sauta de la voiture. Dans l'allée, la Mercedes de Sorci s'arrêta, stoppant tout le cortège. Le Corse aperçut les voitures garées devant la grande maison.

— Y a des bagnoles, un mec est sorti, chuchota le Varois. On descend.

Amine fit quelques pas dans l'obscurité vers le chemin en gravillons qui montait devant lui et ouvrit de grands yeux en dégainant un petit revolver. Une Mercedes était là, tous feux éteints. Quatre hommes en descendaient. Derrière eux, une suite de voitures se perdait dans la nuit. BLAM ! La balle fit exploser la vitre de la portière, à quelques centimètres de Raphaël Sorci.

Les quatre Corses partirent aussitôt se réfugier en courant entre les arbres de chaque côté du chemin. Ils braquèrent leurs armes vers le jeune Marocain, une salve de tirs nourris répondit à l'attaque. L'Audi A3 fut percée par les balles, Amine se recula avant d'être foudroyé par un tir de Kalachnikov. Les

portières des voitures arrêtées dans le chemin s'ouvrirent d'un coup, l'armée de Sorci se rua dans la forêt. Dans le séjour, les hommes bondirent sur leurs armes. Les tirs redoublèrent dans le pare-brise de l'Audi A3. À l'intérieur, Rayan était mort. Dans sa chambre, Natale était assis devant un ordinateur portable. Il commandait un billet d'avion pour l'Espagne. Il avait pris sa décision, il valait mieux se retirer quelque temps. En entendant les coups de feu, il comprit que les Corses étaient là.

Il sauta sur la Kalachnikov posée contre le mur, éteignit la lumière et se colla au mur près de la fenêtre. En contrebas, ses hommes étaient sortis se placer derrière les voitures garées devant la maison et ripostèrent aussitôt. Des détonations sans nombre se recouvrirent et se succédèrent, des éclats de verre et de métal volèrent dans tous les sens. Mais pour les gitans, il était difficile, voire impossible de voir l'ennemi. Pourtant, il était bien là, quelque part entre les arbres. Une vingtaine de mètres seulement séparaient la lisière de la forêt de la place où étaient garées les voitures des Parisiens. Les assaillants avaient progressé et s'étaient placés au plus près, allongés dans les fougères, dissimulés derrière un arbre, accroupis derrière un bosquet. Mais, pour les Corses, l'ennemi était plus visible, caché derrière les véhicules en stationnement. La petite lampe au-dessus de la porte d'entrée s'était allumée automatiquement quand les gitans avaient dévalé l'escalier en pierre pour rejoindre les voitures. De sa fenêtre, Natale visa la lampe en contrebas et pressa la détente. La lumière disparut aussitôt dans une gerbe d'étincelles. Il posa un genou à terre et s'appuya contre le rebord de la fenêtre pour ouvrir le feu par rafales en balayant les arbres les plus proches. Un cri retentit, mais, à entendre les nombreux coups de feu qui martelaient les voitures, Natale comprit que les Corses étaient beaucoup plus nombreux qu'eux. Cependant, ils ne pouvaient pas progresser au-delà de la forêt sans

se découvrir. Au sol, ses hommes tenaient bon et tiraient sans relâche. Pour le moment, rien n'était perdu.

\*\*\*

La rue était un peu plus étroite que Stéphane ne l'avait imaginée, des immeubles d'habitation se dressaient le long du trottoir dans l'obscurité. Quelques fenêtres, par endroits, étaient éclairées. Les véhicules en stationnement se succédaient au bord de la route. L'endroit était désert, Stéphane était descendu de la berline à l'entrée de la rue, tandis que Goran avait continué en roulant au ralenti pour observer les trottoirs et les voitures garées qui défilaient devant lui. Arrivé au coin de la rue, il tourna et s'arrêta. Aussitôt, il appela Stéphane.

— Y a un mec dans une caisse sur le trottoir de droite. Une Mercedes, y a de la lumière dedans, tu peux pas le louper. Y a que lui dans la rue, au niveau du numéro 7. Tu arriveras dans son dos.

Stéphane respira profondément et s'engagea dans la rue. Il avança rapidement, comme il avait l'habitude de le faire, en guettant les numéros des immeubles. Il passa devant le numéro 3 et ouvrit son blouson. Il arriva au 5 et sortit son arme prolongée d'un silencieux. Devant lui, une voiture avait de la lumière dans l'habitacle, l'homme au volant semblait lire quelque chose. Stéphane arriva au niveau du coffre de la voiture et leva son arme en direction du chauffeur, deux pas de plus et il rejoignit la vitre ouverte du conducteur. L'homme était accoudé à la portière, une cigarette à la main, plongé dans un journal. Sans hésiter, Stéphane pressa la détente. PLOP ! Tirée à bout portant, la balle frappa le Corse à l'arrière du crâne. Un instant, Stéphane crut qu'il allait tomber sur le klaxon et réveiller tout le quartier. Une giclée de sang aspergea le pare-brise, la tête partit en avant et s'immobilisa contre le volant dans le silence. Stéphane traversa la rue pour



rejoindre les numéros pairs. Il vit Goran arriver sur le trottoir jusqu'à lui, ils se retrouvèrent devant le numéro 10. Le jeune homme regarda autour de lui en tapant le code que lui avait donné Jean Fabre. La porte s'ouvrit, le légionnaire la poussa et visa la porte vitrée à côté des boîtes aux lettres, à l'autre bout du petit sas. Celle-là était impossible à ouvrir autrement qu'avec un passe magnétique. Stéphane regarda dans la rue pour s'assurer que personne n'arrivait, il observa l'immeuble d'en face. Personne ne les regardait. PLOP !

La balle fit exploser la grande vitre qui s'écroula avec fracas. Sans attendre, Goran chevaucha la porte en baissant la tête pour éviter des bouts de verre restés accrochés en hauteur.

Stéphane pénétra dans le hall et l'imita. Maintenant, il fallait faire vite pour ne croiser personne. Ils prirent les escaliers et grimpèrent jusqu'au cinquième étage, ils arrivèrent dans le couloir et se placèrent devant la porte de l'appartement protégé par une porte blindée bordeaux avec un œillette. Stéphane était tendu, il sortit son portable, le message était déjà écrit : « Ouvre. » Il sentit son cœur cogner dans sa poitrine en envoyant le message à Jean Fabre. Stéphane se dit qu'un mélange d'adrénaline et de peur était nécessaire pour passer à l'action, le premier pour agir, le second pour garder la tête froide et ne pas se jeter droit sur les balles. Il voulut se rassurer en se disant qu'avec l'élimination du soldat de garde dans la rue, ils avaient déjà pris le dessus sur Marcaggi. Goran était simplement concentré, son arme à la main, ses yeux rivés sur la porte. Une bonne minute passa. Une deuxième. Jean s'était dégonflé. Non ! Ce n'était pas possible ! Pas maintenant ! Ou alors, il s'était fait remarquer par un des hommes ! Le jeune homme eut envie d'implorer Dieu pour son aide, mais ce n'était pas une chose à faire quand on s'apprêtait à tuer, ça devait être plus efficace de prier le diable. Un bruit dans l'appartement le ramena d'un seul coup à la réalité, la porte s'ouvrit

lentement. Le visage de Jean Fabre apparut, livide. Le Marseillais avait essayé de prendre un air dégagé en se dirigeant vers la porte, son manteau fermé jusqu'au col, prétextant une petite balade nocturne. Le soldat de garde assis dans le hall n'avait pas réagi. Stéphane chercha tout de suite à voir ce qu'il y avait derrière le bijoutier. Un homme d'une trentaine d'années était assis dans un petit fauteuil devant un ordinateur portable, un fusil à pompe appuyé contre le mur. Jean se recula en ouvrant, dégagant le passage. Stéphane pénétra dans l'entrée. Contrairement à ce qu'il avait imaginé, le Corse, les yeux plongés sur son écran, ne vit rien venir. L'assaillant eut le temps de faire un pas vers lui avant que le garde ne lève les yeux dans sa direction. Le soldat vit le canon d'un silencieux à quelques centimètres de sa tête. Il resta calme, sans un mot, il se leva doucement de son fauteuil. Goran pénétra dans l'appartement, tandis que Jean filait sur le palier et grimpait jusqu'à l'étage du dessus aussi vite qu'il le pouvait.

D'un signe de la tête, le jeune homme ordonna à son prisonnier d'avancer. Il le suivit, son arme collée dans son dos. Goran et Stéphane se regardèrent un court instant.

Le Corse ouvrit la porte devant lui, découvrant un long couloir plongé dans l'obscurité. Une première porte se trouvait tout de suite sur la droite. Lentement, le soldat varois posa sa main sur la poignée et l'ouvrit. Elle donnait sur une grande salle de séjour. De là où il était, Stéphane aperçut un homme à l'autre bout de la pièce, assis sur un grand canapé gris clair devant la télévision, une cigarette était allumée dans un cendrier, une bière posée à côté sur la petite table. Le Corse assis avait changé depuis la dernière fois qu'il l'avait vu, mais il le reconnut tout de suite ; la moustache rasée, les cheveux très courts, Paul Marcaggi, dit « le Fauve ». Le Varois regarda en direction de son soldat en même temps qu'il pénétrait lentement dans la pièce. Stéphane poussa son prisonnier d'un coup en avant et braqua aussitôt

son arme vers Marcaggi. Celui-ci s'immobilisa en voyant le pistolet pointé dans sa direction. Goran se tenait dans le couloir devant la porte du séjour, les yeux rivés sur le Fauve assis à l'autre bout de la pièce. Il ne vit pas la porte s'ouvrir à l'autre bout du couloir. Le troisième Corse mit un pied dans le couloir, vit le colosse devant la porte du séjour et repartit aussitôt dans sa chambre saisir une arme automatique. Dans le séjour, Stéphane fit un signe du doigt à son prisonnier de venir s'asseoir à côté de Paul. Celui-ci avait tout de suite reconnu les deux hommes, deux proches de Lapaz. Tout lui parut clair en un instant, en repensant au message que lui avait envoyé Natale : « Les anciens amis de David Lapaz ont tué notre ami de Marseille. Je les cherche. »

Stéphane s'adressa au légionnaire à voix basse, sans perdre les deux Corses des yeux.

— Il en manque un...

Aussitôt, Goran se tourna dans le couloir en levant son arme et remarqua la porte du fond s'ouvrir. Le troisième soldat apparut un pistolet à la main. Stéphane vit le colosse disparaître dans le couloir, peut-être pour se mettre à l'abri dans une chambre. Des coups de feu retentirent. BLAM ! BLAM ! PLOP !

Stéphane resta son arme braquée vers les deux Corses assis sur le canapé, l'angoisse le prit à la gorge. Lequel des deux hommes avait survécu ? Le silence retomba, inquiétant. Il visa aussitôt l'entrée du séjour et vit Goran réapparaître dans l'encadrement de la porte.

— Pfff... putain ! lâcha Stéphane en jetant un coup d'œil à Marcaggi et son soldat.

En voyant le tueur parisien, les deux Corses comprirent que leurs derniers espoirs s'étaient envolés.

— Tu l'as eu ? demanda Stéphane.

— Bien sûr, répondit le légionnaire en souriant.

Les deux Parisiens se rapprochèrent de leurs prisonniers. Le soldat n'était pas fier, à côté de lui, Paul enrageait.

— Petite merde, combien de temps tu crois que tu vas rester en vie ?! J'ai une armée derrière moi, les Corses se vengent toujours !!!

Stéphane, son arme toujours braquée vers le caïd, se rapprocha de la table basse qui les séparait.

— Pour ça, il faudrait qu'on sache que c'est nous, et tout le monde croira que c'est des hommes de Natale qui ont fait le coup.

Un rictus de haine défigura littéralement le Fauve. Il s'était fait avoir, manipuler. Le pire, c'est qu'il risquait de s'en sortir. PLOP ! La balle frappa Paul Marcaggi en pleine tête, un trou noir se créa instantanément au-dessus de l'arcade en même temps que la tête partie en arrière. Une giclée de sang sortit de l'arrière du crâne et finit contre le mur derrière le canapé, puis la tête retomba sur son épaule et finie par s'immobiliser. Le Fauve était mort sur le coup. L'immobilité du Corse renvoyait à Stéphane toute sa victoire. Il observa l'homme qu'il venait d'abattre, l'homme le plus recherché de France, celui qui avait renversé les plus gros caïds en place. Curieusement, sa mort ne le soulagea pas, c'était simplement une victime de plus dans une spirale qui ne semblait jamais vouloir prendre fin. Le soldat avait reçu quelques gouttes de sang en même temps que Paul avait perdu la vie. Il leva ses deux mains devant son visage comme une protection dérisoire contre les balles, ses yeux trahissaient la peur de mourir.

— Moi j'le connaissais pas, ce connard ! J'suis là par hasard !

Goran sourit.

— T'es là par hasard ? Des fois, on meurt par hasard aussi. PLOP !

Les deux Parisiens regardèrent les corps inertes sur le canapé. Le silence se fit d'un coup dans la pièce, l'adrénaline retombait. Stéphane souffla en

glissant doucement son arme dans sa ceinture. Ils entendirent du bruit et tournèrent la tête vers l'entrée du séjour, la tête de Jean Fabre dépassait légèrement de la porte, il les regarda et se sentit soulagé.

— Vous les avez eus...

— Oui, répondit le jeune homme comme pour se convaincre que c'était bien vrai, on les a eus.

Le bijoutier partit d'un pas rapide vers sa chambre, les deux hommes le rejoignirent. Fabre se mit à rassembler rapidement ses affaires dans une valise à roulettes.

Stéphane s'appuya contre le mur.

— Marcaggi avait prévu de faire quoi avec Sorci ?

— Sorci doit ramener Natale ici en vie, en principe.

Les deux Parisiens se regardèrent. Jean passa devant eux en tirant son sac à roulettes derrière lui.

— Et toi, demanda le jeune homme en le regardant passer, tu vas où ?

— Je rentre, tiens ! Je veux plus entendre parler de toutes ces horreurs !!!

Le Marseillais quitta l'appartement sans un regard. Stéphane se tourna vers Goran.

— On peut pas rester ici, y a des morts partout.

— Oui, mais il reste Sorci et Natale.

Stéphane retourna rapidement dans le séjour prendre le téléphone portable sur la table basse.

— C'est le tél. du Fauve, Sorci va peut-être appeler pour lui dire s'il a chopé Natale.

Les deux hommes quittèrent l'immeuble. Stéphane regarda sa montre. Vingt-trois heures. La rue était déserte et silencieuse, ils rejoignirent rapidement leur voiture garée un peu plus loin. Les portières claquèrent. Goran démarra.

— Et maintenant on fait quoi ?

— On commence par se tirer d'ici, faut trouver un moyen d'approcher Sorci et Natale cette nuit.

— Si Sorci arrive à attraper Natale, il va le ramener ici chez Marcaggi.

— Je sais, mais on va pas rester là, il faut trouver autre chose.

La Mercedes s'éloigna de la rue où avait eu lieu le massacre. Après quelques feux rouges, ils rejoignirent une grande avenue où les bars et les pubs se succédaient. Ils avaient changé de quartier. Une foule au style branché occupait les trottoirs. Stéphane savait que Raphaël Sorci allait prendre la succession du Fauve, il devait mourir. Et Natale, bien sûr, en même temps que le Corse.

Les deux hommes laissaient derrière eux un véritable carnage. Stéphane se demanda s'il savait vraiment qui il était, comme s'il se voyait agir de loin.

\*\*\*

Devant la grande maison, les tirs continuaient de marteler la nuit. Mais les gitans avaient subi de grosses pertes, plusieurs corps étaient allongés au sol, un Corse avait jeté une grenade qui avait fait exploser une des voitures. Le tourbillon de feu embrasa deux hommes au passage, pulvérisant la BMW en un instant. Les soldats de Natale se retranchèrent dans le garage, certains commençaient à vouloir fuir. Raphaël Sorci avait profité de ce mouvement de panique pour rejoindre le muret en pierres qui délimitait le jardin. Il longea le mur dans l'obscurité et se retrouva à l'arrière de la demeure. Les échanges de tirs continuaient de l'autre côté de la grande bâtisse, mais la riposte des Parisiens faiblissait. C'était l'homme à la fenêtre du premier étage qu'il fallait avoir, celui qui avait touché plusieurs soldats avec sa Kalachnikov. C'était Natale, Sorci en était sûr. Une nouvelle rafale balaya les arbres devant la maison, limitant la progression des Corses. Sorci savait

que ses hommes risquaient de tomber par groupes entiers, mais Natale était la priorité. Embusqué au premier étage, il allait le cueillir.

Il s'approcha de l'arrière de la maison, se plaça devant des volets fermés et ouvrit le feu. Les persiennes en bois furent déchiquetées en un instant. Derrière, la porte-fenêtre avait volé en éclats, des morceaux de verre étaient éparpillés dans le séjour plongé dans l'obscurité. Sorci entra dans la grande pièce, son arme braquée devant lui. Collé au mur face à sa fenêtre, Natale transpirait à grosses gouttes. Ses mains moites serraient la Kalachnikov. La situation était critique.

Il entendit des coups de feu qui venaient de l'arrière de la maison, les Corses le prenaient à revers. Natale tira sur le bas de son pantalon et regarda le petit revolver Smith & Wesson dans le holster de cheville, attaché en bas de sa jambe droite. Si on le faisait prisonnier, il faudrait bien le fouiller. Il ouvrit la porte de sa chambre et se plaça accroupi à l'entrée des escaliers qui donnaient sur le séjour. Depuis une seconde, le silence était revenu dans la grande maison.

Dans le séjour, Sorci s'immobilisa, attendant de voir si les tirs des gitans reprenaient. Mais non, plus rien. De son côté, Natale en déduisit qu'il était peut-être le seul encore en vie. Adossé au mur, il descendit lentement les marches des escaliers, sa Kalachnikov braquée vers la grande pièce en contrebas. On ne voyait pas grand-chose, Natale scruta la salle à la recherche de formes humaines. Sorci s'était abrité derrière un canapé, son arme levée vers les escaliers. Immobile, il attendait de deviner un mouvement. Une silhouette apparut, quelqu'un descendait lentement. C'était Natale, il fallait l'avoir vivant. Dans le grand séjour, la porte qui donnait sur le garage s'ouvrit, plusieurs hommes pénétrèrent dans la pièce. Gitans ou Corses ? Sorci se recroquevilla, Natale s'immobilisa dans l'escalier.

— Raphaël, t'es là ?!

Sorci reconnut la voix d'un de ses soldats.

— Bougez pas !!! cria le tueur de sa voix monocorde.

Aussitôt, une rafale balaya la salle, tirée depuis les escaliers. Un hurlement retentit, suivi d'un corps qui s'écroule.

— Natale ! cria Sorci, t'es le dernier ! Rends-toi, Paul veut te voir !

Le gitan descendit la dernière marche, il regarda la porte d'entrée comme une ouverture vers la vie. Il vivait ses derniers instants, il le savait. La lumière se fit d'un coup dans la salle. Le caïd plongea au sol en regardant où pouvaient se trouver ses ennemis. Plusieurs Corses se tenaient de l'autre côté du séjour, leurs armes braquées vers le Parisien. Derrière le canapé, il reconnut Raphaël Sorci qui se redressa.

— Personne ne tire ! ordonna le Varois.

Le dernier de leurs ennemis était maintenant une cible facile, les Corses continuaient de rentrer dans le séjour par la porte du garage, les armes braquées vers lui se multipliaient. Natale ne voulait pas mourir, il se releva doucement en jetant sa Kalachnikov au sol.

— Moi aussi j'ai des choses à dire à Paul ! Il est où ?!

— On va aller le voir, lui répondit Sorci en se redressant.

Natale comprit qu'il n'allait pas mourir, pas maintenant.

— Je te suis...

Sorci traversa le séjour et se planta devant le gitan avec un petit sourire.

— Enculé... donne tes mains.

Le Varois sortit une paire de menottes de sa veste et les passa aux poignets du Parisien. Derrière Sorci, les hommes grondèrent.

— On le descend pas ce fils de pute ?!

— Non.

Sorci se retourna vers ses hommes, créant le silence.



— Mettez le feu à la baraque et tirez-vous, rentrez à Lyon et Marseille, faites vite. Les condés vont sûrement pas tarder.

Le Corse prit Natale par le bras et l'entraîna avec lui. Le gitan le suivit en silence. Les deux hommes quittèrent la maison et montèrent dans la Mercedes. Le tueur installa son prisonnier à l'arrière, les mains attachées dans le dos, puis s'installa au volant et fit signe à un de ses hommes de monter à côté de lui.

Dans la maison, on déversait de l'essence, on craquait des allumettes. Le convoi de voitures se mit en branle. Les unes après les autres, les grosses berlines sortirent dans la petite rue. Les flammes commençaient à dévorer le séjour, les chambres, les voitures, le jardin, les corps allongés au sol. Plusieurs feux avaient été allumés. Les flammes se propagèrent à une vitesse vertigineuse. La maison et le jardin devinrent un gigantesque brasier, une fournaise. Les grosses cylindrées rugirent dans la nuit en quittant le village à toute vitesse.

Natale savait que ça allait mal se terminer, tôt ou tard. Mais un dernier espoir subsistait. Sorci l'avait palpé au corps, mais n'avait pas pensé à le fouiller en bas, Le Smith & Wesson était toujours là, attaché en bas de sa jambe.

\*\*\*

Goran et Stéphane s'étaient arrêtés dans un restaurant grec. Assis à une table, le colosse dévorait son sandwich. Stéphane mangeait quelques frites, sans appétit. Il ne voyait pas d'issue possible pour trouver Sorci et Natale.

Il sentit quelque chose vibrer dans la poche de son blouson. Un portable, celui de Paul Marcaggi. Il le saisit et regarda l'écran. Un message venait d'arriver.

— C'est Sorci. Il a écrit : « Je l'ai. J'arrive. »

Goran s'immobilisa.

— Putain, Natale est toujours vivant alors. Y vont droit chez Marcaggi. Y suffirait d'appeler la police pour leur dire qu'il y a eu des meurtres dans l'appartement, Sorci et Natale se feront niquer là-bas, ils prendront perpèt'.

— C'est trop risqué, on est pas sûrs que la police les chope, répondit Stéphane.

Le jeune homme réfléchit à toute vitesse, il fallait trouver quelque chose à faire. Sorci était en route pour rejoindre Marcaggi. Une fois sur place, il découvrirait les corps, il comprendrait que le danger venait d'autre part. Chaque seconde qui s'écoulait rapprochait le Corse de la vérité. Stéphane plongea sa main dans sa veste et en sortit un petit trousseau de clés. Il y en avait cinq, il les examina rapidement, comme pour s'assurer de ce que chacune d'entre elles pouvait ouvrir.

— J'ai toujours les clés de *La Prétoria*. Je suis sûr que le code de l'alarme n'a pas changé. On va leur donner rendez-vous là-bas.

Goran réfléchit un instant à ce qu'il venait d'entendre.

— Tu veux dire ça à Sorci ? Et comment ?

— Je lui envoie un message avec le portable de Marcaggi.

Goran sourit.

— Vas-y, ça se tente.

Stéphane se demanda comment le Fauve aurait écrit ça. Le mieux était d'être le plus simple possible, il hésita un moment devant l'écran du téléphone, puis écrivit : « Rendez-vous au restaurant *La Prétoria*. » Il y ajouta l'adresse et relut le message en espérant qu'il serait convaincant. Il hésita un moment, puis l'envoya.

— Putain... J'espère que Sorci va pas appeler.

— Généralement, il évite les appels, de toute façon, t'as qu'à le mettre sur répondeur.

Stéphane se leva rapidement.

— Viens, faut y être avant eux.

Au volant de sa Mercedes, Raphaël Sorci sentit son téléphone vibrer dans la poche de son blouson. Il le sortit regarda le message.

— Paul nous donne rendez-vous dans un restaurant.

Il tendit le téléphone au jeune Corse assis à côté de lui.

— Tiens, tape l'adresse sur le GPS.

Sorci regarda Natale dans le rétroviseur.

— *La Prétoria*, c'est à toi, ça ? On y va.

Natale, les mains toujours menottées dans son dos, se pencha en avant.

— Tu trouves pas ça bizarre ? Tu comprends pas que c'est pas moi qui ai tué Sébastiani !

Sorci sourit.

— Et c'est qui ?

— Stéphane et Goran, les hommes de Lapaz ! Peretti était avec eux.

Sorci se mit à rire.

— Tu crois ? Et qu'est-ce que ça change ? T'as tué mon ami Ange Solacaro à Lyon. Et Paris va me revenir, ça aurait dû être à un Corse depuis le début, pas à une pauvre merde comme toi.

— Et tu trouves pas ça bizarre d'aller à *La Prétoria* comme ça en pleine nuit ? Qu'est-ce qui te dit que c'est Paul qui t'attend là-bas ? Tu lui as parlé ?!

Les deux Corses échangèrent un regard, ce salaud de Natale commençait à les faire douter. Mais Sorci était bien trop content de sa prise, Natale allait y passer. Le lendemain, il serait le nouveau boss à Paris.

— Tu veux appeler Paul pour confirmer ? demanda le jeune soldat.

— T'inquiète pas, Paul est comme ça. Il se décide au dernier moment, il faut pas chercher à le comprendre.

La Mercedes quitta le périphérique pour entrer dans Paris, le GPS indiquait qu'ils étaient bientôt arrivés. Natale ne chercha pas à en dire plus, ça ne servirait à rien. Le silence était retombé dans l'habitacle, une certaine tension s'était installée. Le jeune soldat se posait des questions. Sorci gardait un visage froid et impassible, mais lui aussi trouvait le changement du lieu du rendez-vous un peu étrange.

La Mercedes s'engagea dans une petite rue près des Champs-Élysées. Des voitures étaient garées de chaque côté de la route. Sur le trottoir, Stéphane se tenait accroupi, le dos appuyé contre la portière d'un véhicule en stationnement en se demandant comment avait réagi Sorci en lisant son message. Peut-être qu'il ne viendrait pas.

Les feux d'une voiture apparurent, Stéphane se redressa légèrement et regarda la grosse berline qui arrivait doucement. La Mercedes s'arrêta devant *La Prétoría*.

Stéphane scruta l'intérieur du véhicule. Trois hommes, deux à l'avant, celui à l'arrière était Natale. Sorci se gara en double file et descendit, Stéphane vit tout de suite le pistolet dans la main du Corse. L'homme se méfiait, les choses se compliquaient. Raphaël jeta des coups d'œil partout autour de lui en rejoignant le trottoir. Le restaurant *La Prétoría* avait son rideau de fer à moitié relevé, avec de la lumière à l'intérieur. Le tueur se plia en deux, passa sous le rideau et se retrouva dans la grande salle. Personne. À l'avant de la voiture, le jeune soldat était tendu, son pistolet à la main, les yeux rivés vers Sorci qui venait de disparaître à l'intérieur du restaurant. Natale se dit que c'était le moment. Ses mains menottées dans son dos, il se souleva légèrement et les passa sous ses fesses, les ramena sous ses cuisses, se baissa en avant et les descendit au niveau de ses chevilles. Il leva ses pieds au-dessus de la petite chaîne des menottes et les reposa derrière ses mains. Aussitôt, il releva le pan de son pantalon et saisit la

crosse du Smith & Wesson. Assis à l'avant, le Corse sentit le gitan bouger derrière lui et se retourna.

— Tu branles quoi, toi ?

BLAM ! Tirée dans le dossier du siège, la balle perfora le poumon du soldat.

Accroupi derrière le comptoir du bar, Goran attendait, son arme relevée près de sa joue. Il entendit le coup de feu. Sorci s'était avancé de quelques pas dans la salle. Marcaggi n'était pas là. Ça sentait le piège. Il entendit la détonation et fit volte-face en se baissant derrière une table.

La rue était faiblement éclairée, accroupi derrière la voiture garée de l'autre côté de la rue, Stéphane avait entendu le claquement de l'arme automatique sans comprendre que le tir venait de l'intérieur de la Mercedes.

Le coup de feu venait forcément du restaurant, mais la détonation n'était pas celle de l'automatique de Goran. Putain, Sorci avait peut-être abattu le légionnaire ! Il fallait agir. Son arme à la main, Stéphane avança courbé en deux dans la rue.

Accroupi derrière le bar, Goran risqua un œil au-dessus du comptoir et vit le Corse à quelques mètres de lui, le dos tourné, planqué derrière une table. Le colosse se redressa en le braquant. Le Varois entendit du bruit derrière lui, se retourna et visa aussitôt le légionnaire. BLAM ! BLAM ! TAC ! Sorci reçut deux balles en pleine poitrine qui le propulsèrent en arrière. Son corps s'affala de tout son long, sa tête cogna le parquet, son arme rebondit bruyamment par terre puis s'immobilisa. La balle tirée par le Corse passa à deux centimètres de la tête de Goran, derrière lui, une bouteille explosa. Le Parisien s'appuya contre le comptoir et sauta par-dessus le bar.

Dans la rue, Stéphane savait qu'il fallait agir vite. Il devait commencer par neutraliser le soldat assis à l'avant de la Mercedes. À l'arrière, Natale était forcément désarmé. Stéphane arriva devant la portière côté passager avant

de la grosse berline, braqua son arme vers l'intérieur de la voiture. BLAM ! L'explosion de la vitre accompagna la détonation. La balle frappa l'homme étalé sur le tableau de bord. Stéphane se rendit compte avec stupeur qu'il venait de tirer sur un homme déjà... mort ! Le premier coup de feu, c'était Natale ! Stéphane regarda aussitôt à l'arrière de la voiture, ses yeux croisèrent ceux du gitan. Deux mains menottées tenaient une arme braquée dans sa direction. BLAM ! La balle frappa Stéphane, la douleur fut fulgurante, son sang gicla. Il bascula en arrière en lâchant son pistolet et tomba sur le sol humide et froid. Les sons lui parvinrent de plus en plus étouffés, sa vue se brouilla. La peur s'empara de lui, son cœur s'accéléra, il ferma lentement les yeux et perdit connaissance.

Goran passa sous le rideau de fer et se retrouva sur le trottoir. Il avança dans la rue en cherchant Stéphane des yeux et se rapprocha de la Mercedes. Natale ouvrit la portière et sortit de la voiture. Le colosse se tenait devant lui et le frappa aussitôt avec le canon de son arme. BAM ! Le coup donné fit partir la tête du gitan de côté, une bosse apparut près de son œil qui se ferma aussitôt. Natale semblait menotté, mais il avait surtout un pistolet dans la main.

Le gitan voulut braquer l'arme vers le légionnaire, mais Goran saisit aussitôt le petit Smith & Wesson par le barillet. Collé contre la voiture, le caïd voulut presser la détente, mais impossible de la faire bouger. Le barillet ne pouvait plus tourner, bloqué par une main à la poigne d'acier.

Goran colla le canon de son automatique contre le poignet du gitan et tira. BLAM ! Tirée à bout portant, la balle traversa le bras de Natale dans une explosion de sang, le caïd grimaça sous la douleur et lâcha instantanément le petit revolver. Le colosse jeta l'arme qu'il tenait par le barillet, puis saisit son ennemi par le col et le colla contre la voiture, le canon de son pistolet

sous son menton braqué contre sa gorge. Le gitan était tremblant de douleur, de rage et de haine.

— Sale fils de... !!!

Ses dernières paroles furent étouffées. Goran lui enfonça violemment le canon de son arme dans la bouche. Natale ouvrit de grands yeux, le colosse y lut de la peur. BLAM ! Du sang éclaboussa le visage et la veste en cuir du légionnaire, la balle tirée dans la gorge vers le haut ressortit par l'arrière de la tête, entraînant avec elle une giclée de sang, des fragments d'os et de cervelle qui s'étalèrent sur le toit de la Mercedes. Goran recula, laissant le corps sans vie s'effondrer par terre. La blessure à l'arrière du crâne était horrible à voir.

Le légionnaire fit le tour de la voiture et découvrit Stéphane allongé au sol.

— Putain !

Il glissa ses mains sous les bras du Parisien, le souleva et le tira jusqu'à l'arrière de sa voiture garée un peu plus loin dans la rue. Il brûla un feu rouge et fit crisser les pneus de la grosse berline jusqu'à l'hôpital le plus proche.

Quelques minutes passèrent, Stéphane ouvrit doucement les yeux pour découvrir des gens autour de lui habillés en blanc, il eut du mal à tout comprendre, allongé sur quelque chose qui se déplaçait sur des roulettes. Des murs blancs se succédèrent jusqu'à une grande salle. Après quelques branchements, le bip régulier d'un appareil résonna. Une piqûre, une anesthésie générale, et puis plus rien.

Stéphane se réveilla le lendemain matin. Les effets de la morphine se dissipèrent peu à peu. Le médecin qui l'avait opéré lui expliqua que la balle l'avait touché à la hanche.

Le Parisien signa aussitôt une décharge et quitta hôpital avec l'aide de Goran. La police allait venir, jusque-là, les médecins ne connaissaient pas l'identité de cet homme blessé par balle. Stéphane avait débranché sa perfusion, enfilé des vêtements propres et suivi Goran dans la voiture en ignorant les protestations du médecin.

Il était un peu plus de dix heures quand ils arrivèrent dans le quartier Montparnasse. Stéphane ouvrit la porte de son appartement, il se sentait encore faible et se laissa tomber sur le grand canapé du salon. Le colosse ouvrit les volets de la porte vitrée qui donnait sur le balcon.

Retrouver sa maison après des mois d'absence était un grand soulagement, comme si le retour de Stéphane chez lui marquait la fin d'un cauchemar, tout le poids de la peur et de la fuite s'envola en un instant. Goran se servit un verre de whisky et rejoignit son ami sur le canapé, un grand sourire aux lèvres.

— On les a tous tués, on a des kilos de cocaïne qui nous attendent sagement enterrés dans la forêt.

— Prends tout, je veux plus toucher à ça.

Goran le regarda, surpris.

— T'es sérieux ? Y'en a pour plus d'un million !

— Je reprends *La Prétoria*, je veux plus entendre parler de tout le reste, je vais dire à Mathilde de revenir.

— Comme tu veux...

— Et toi ? Tu veux faire quoi avec ton argent ?

— Peut-être ouvrir une boîte, je sais pas.

Stéphane ferma les yeux, surtout ne plus penser à rien.



## Épilogue

La police avait trouvé des corps dans un appartement, parmi eux gisait Paul Marcaggi. Plus besoin de courir après l'homme le plus recherché de France. Dans le restaurant *La Prétoria*, Raphaël Sorci était revenu à lui, entouré de policiers et de pompiers. Son gilet pare-balles avait stoppé une balle, pas la deuxième, qui avait traversé le kevlar. Le Corse fut emmené aux urgences. Tiré d'affaire, Sorci était à l'hôpital sous bonne garde en attendant son transfert en maison d'arrêt, dès que son état irait mieux.

Des traces de son ADN avaient été retrouvées à la prison d'où s'était échappé le Fauve. Des années de prison l'attendaient.

Le commandant Borel n'apprenait que de bonnes nouvelles. Il avait son avis sur la vague de meurtres qui avaient touché le milieu du grand banditisme. Quand Stéphane lui avait donné un laboratoire qui raffinaient de la drogue près de Marseille, provoquant l'arrestation de Louis Garnier, le policier comprit que le jeune homme réglait ses comptes, autant le laisser faire... Il ferait le ménage.

\*\*\*

Quelques jours passèrent, Mathilde était rentrée. Stéphane se déplaçait avec une béquille.

Il sortit prendre l'air, en début de soirée, le vent balayait doucement les trottoirs, l'obscurité chassait lentement la lumière dans la rue. Stéphane

alluma une cigarette, ses pas étaient lents, mais peu importe, rien ne l'obligeait à aller plus vite.

Derrière lui, une Mercedes arriva dans la rue, ralentit et stoppa. Stéphane se figea, et se retourna. La grosse berline s'arrêta. Il sentit son cœur cogner dans sa poitrine.

Sur le toit de la voiture, il lut l'inscription « Taxi ». Le conducteur descendit et ouvrit la portière arrière. Une femme d'un certain âge en sortit lentement...

Stéphane respira profondément. Une petite pluie se mit à tomber dans la rue.

Le jeune homme fit demi-tour.

# Personnages

## *Clan parisien : 50 soldats*

- Boss : David Lapaz
- Bras droit : Stéphane
- Garde du corps : Goran
- Lieutenants : Natale, Mario, Christophe
- Soldats : Simon Cohen, Erwan Badenter, Mehdi

## *Clan lyonnais : 30 soldats*

- Boss : Kamel Assouni
- Garde du corps : Hamed

## *Clan marseillais : 200 soldats*

- Boss : François Peretti
- Bras droit : Guiseppe « Pipo »

## *Clan toulonnais : 15 soldats*

- Boss : Paul « le Fauve » Marcaggi
- Bras droit : Raphaël Sorci
- Lieutenants : Ange Solacaro, Julien Sébastiani

## *Commandant de police*

- Borel

## *Bijoutier marseillais et blanchisseur d'argent*

- Jean Fabre

## *Escort liée au clan Lapaz*

- Karima

## *Compagne de Stéphane*

– Mathilde

*Caïd basé au sud de Marseille*

– Louis Garnier

# Remerciements

Je vais d'abord remercier tous les lecteurs et les chroniqueurs, Danino Garnault, Les lectures de Maud, Delphine Leroy, Florian Allain, Nathalie Millet et Laurent Fabre notamment, pour avoir fait connaître *Gangster* à travers vos retours de lecture alors qu'il était publié en autoédition.

Si lire est un acte solitaire, le partage reste essentiel pour défendre la passion des livres et des thrillers.

Merci à Evidence Editions pour votre confiance et de faire partie aujourd'hui de la grande famille de l'édition. Un rêve devenu réalité.

Enfin, un remerciement tout particulier à vous qui tenez ce livre entre vos mains, de prendre un peu de votre temps pour découvrir mon premier roman, je vous souhaite un agréable moment de lecture, les voyous sont peut-être des gangsters dans l'âme, mais soyez sûr d'une chose, si le milieu du banditisme est sans pitié, chacun fera tout pour défendre une certaine morale...

# Biographie

La quarantaine passée, je vis en région parisienne.

Actuellement chauffeur VTC après avoir longtemps été responsable de magasin de sport.

Passionné de thrillers en livres tout comme en films, j'aime aussi tout ce qui se rapporte à la politique, l'actualité et les événements à l'international.

J'ai également réalisé plusieurs courts métrages.

# Mentions légales

© Evidence Editions 2021

ISBN : 979-10-348-1937-9

ISSN : 2557-2938

Evidence Editions  
2 rue Abbé Grégoire  
17 000 La Rochelle

Site Internet : [www.evidence-editions.com](http://www.evidence-editions.com)

Boutique : [www.evidence-boutique.com](http://www.evidence-boutique.com)

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

# Notes

[←1]  
L'ami.



[←2]  
Cocaine.

[←3]  
Tarif.

[←4]

Voiture transportant de la drogue en roulant à toute vitesse.

[←5]  
Bière.

[←6]  
Cigarette.

[←7]  
Pakistanais.

[←8]  
Mercedes.

[←9]  
Voiture.



[←10]

Nom péjoratif donné par les gitans aux personnes qui ne sont pas de leur monde.